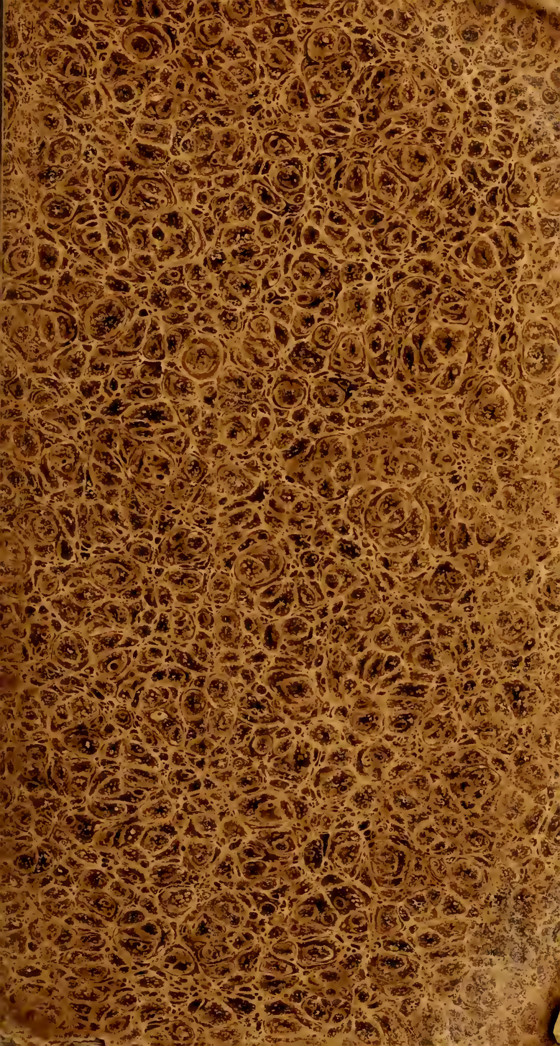


Joshua Moody



LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME SEPTIEME.



A LA HAYE,

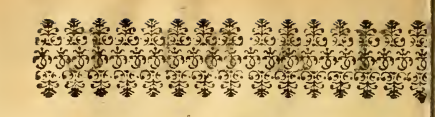
Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXVI.

TABLE DES NOUVELLES

Contenuës dans ce VII. Volume.

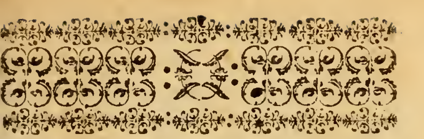
AP-



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES. DE MADAME DE GOMEZ. *A Paris ce dix-huit Octobre* 1733.

JOLLY.



NUMERANE.

XXXVII. NOUVELLE.

L'Amour & la jalousie sont les plus dangereuses de toutes les passions, & deviennent encore plus terribles lorsque l'ambition les accompagne, & que prenant naissance l'une de l'autre, elles reglent les actions de ceux qui les ressentent.

Eudes Duc d'Aquitaine, contemporain de Charles Martel jaloux du progrès des armes de ce Heros, deux fois vainqueur de Chilperic & Raimfroy, vit avec quelque joïe les conquêtes précipitées des Sarasins dans les Gaules, esperant qu'ils arrêteroient bien-tôt celles de Charles, & que profitant des troubles d'une si funeste guerre, il pourroit

lui diſputer une Couronne après laquelle ils ſoûpiroient également tous deux. Le Calife Iſcan Miramolin s'étoit déja emparé de la plus grande partie de l'Eſpagne, & le vaillant Abderame General de ſes Armées ayant paſſé les Pirénées, menaçoit du même ſort les Provinces Gauloiſes, quand Charles Martel s'oppoſant aux victoires de ce brave Saraſin, lui fit ſentir ce que peut un bras ſoutenu du Dieu des Armées, & le força de retourner en arriere. Mais comme en empêchant les Infideles de pénetrer dans les Gaules, il avançoit ſes conquêtes ſur tous les Souverains qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage, Eudes Duc d'Aquitaine ne s'en trouvoit pas mieux, n'étant pas plutôt débarraſſé des Saraſins, qu'il avoit Charles à combattre, & que le peu de repos que lui donnoit Charles étoit enſuite troublé par le retour des Saraſins.

Ces deux puiſſans ennemis commençoient à lui faire craindre une furieuſe irruption dans ſes Etats. Trop ambitieux pour céder à Charles, il enviſageoit la mort avec moins

moins d'effroi, que la honte d'être au nombre de ſes Vaſſaux; mais trop vaillant auſſi pour plier devant les Saraſins, il ne ſçavoit quel parti prendre, ni comment accorder ſa politique avec ſon ambition. Cependant malgré tant d'agitations la Cour de ce Prince étoit magnifique & galante, ſoit qu'il voulût faire croire à Charles qu'il ne l'apprehendoit pas, ou prouver aux Infideles qu'il étoit aſſez puiſſant pour le repouſſer, ou ſoit que ſon humeur & ſon tempérament le portaſſent au plaiſir, il ne ſortoit des combats que pour entrer dans les fêtes & les plus doux amuſemens. Sa Cour compoſée de jeunes Guerriers & des plus belles femmes; brilloit de cent façons differentes; mais ce qui la rendoit des plus éclatantes étoit la jeune Princeſſe Numerane ſa fille, dont la beauté ſurprenante donnoit des chaînes à tous ceux qui levoient les yeux ſur elle; ſes regards portoient des traits certains dans les cœurs: les Rois, les Heros, les jeunes & les vieux, nul n'étoit exempt de leur abſolu pouvoir.
 Chil-

Chilperic accablé de malheurs, & contraint de chercher un asile auprès du Duc d'Aquitaine, ne put se défendre de ses charmes. Raimfroy Maire de son Palais, vieux Guerrier, que les soins de la guerre & les glaces de l'âge sembloient mettre à l'abri des attaques de l'Amour, devint le rival de son Maître.

Son portrait seul embrâsa le jeune Froïla Roy des Asturies, mit le trouble dans l'ame du Calife Miramolin, & l'obligea de porter le fer & le feu par-delà les Pirénées pour se rendre maître d'un si charmant objet. Raimfroy cacha sa flamme; Chilperic la déclara, & fut refusé; un Roy vaincu & fugitif ne satisfaisoit pas l'ambition d'Eudes. Il lui falloit un gendre qui le délivrât de Charles Martel qu'il redoutoit plus que tous les Sarasins ensemble, & sa cruelle politique vouloit reserver cette admirable Princesse pour être la victime de sa crainte & de son interêt. Les choses étoient en cet état, & Numerane touchoit à sa dix-huitiéme année lorsque le Duc d'Aquitaine fit publier

blier un fameux Tournois à l'honneur des Dames, dont le cartel fut envoyé jusqu'en Affrique avec les passeports nécessaires à quiconque s'y voudroit trouver. L'occasion parut trop belle aux Esclaves de Numerane pour la manquer. Ceux qui l'adoroient, & ceux qui vouloient juger si ses charmes répondoient à leur renommée, se firent une loi de s'y rendre. Entre les premiers, le jeune Froïla ne fut pas le moins empressé; le portrait de la Princesse avoit allumé des feux trop ardens dans son cœur, pour ne pas tout tenter pour en posseder l'original: mais aussi délicat que tendre & passionné, il vouloit se faire aimer avant que de se presenter pour époux, & que le flambeau de l'Himenée tirât tout son éclat de celui de l'Amour. Il se flattoit de n'avoir rien à craindre du côté du Duc d'Aquitaine, puisqu'étant Roy le parti n'étoit pas à dédaigner; & ce qui l'inquiétoit le plus, étoit de plaire à son incomparable fille.

Etrange effet de l'aveuglement de cette passion! Froïla Roy des

Afturies, croyant qu'une Couronne fuffifoit pour obtenir le confentement d'Eudes, & ne fongeant qu'à la grandeur de fon rang, oublioit les avantages qu'il avoit reçus de la nature, qui le rendoient bien plus fûr de toucher l'ame de la Princeffe, qu'il ne l'étoit d'éblouïr fon pere par l'éclat du Trône. Ce Monarque, le plus bel homme de fon tems, poffedant toutes les qualités qui font les Heros, âgé de vingt-deux ans, trembloit de ne pouvoir fe faire aimer d'une Princeffe de dix-huit, & ne redoutoit rien d'un Prince pour qui les Royaumes, les vertus & même la Religion étoient peu de chofes, quand il ne pouvoit les faire fervir à fon ambition.

Froïla étoit le feul Souverain de toute l'Efpagne qui s'étoit maintenu dans fes Etats malgré les conquêtes des Sarafins. Il avoit commencé par les attaquer, les avoit même vaincus plufieurs fois, & s'en étoit fait autant eftimer que craindre par fa rare valeur & la clémence avec laquelle il avoit traité quelques-uns des leurs tom-

bés

bés en ſon pouvoir. Le brave Abderame, Chef de ces Infideles, & que les belles actions touchoient ſenſiblement, charmé de celles qu'il avoit vû faire à Froïla, ayant un extrême deſir de le connoître particulierement, lui avoit fait faire des propoſitions de paix ſi avantageuſes, que le Conſeil de ce Prince n'avoit pas jugé à propos de les réfuſer, & qu'il fut arrêté que les Saraſins regardant dorenavant le Roy des Aſturies comme leur ami & leur allié, ne feroient plus aucune irruption dans ſes Etats, & l'en laiſſeroient paiſible poſſeſſeur, à condition qu'il reconnoîtroit le Calife Iſcan Miramolin pour le Souverain de toutes les Eſpagnes, ſans ſe mêler de prendre la défenſe de ceux qu'il voudroit attaquer; qu'il défendroit à ſes Sujets de faire inſulte aux Saraſins, & que de leur côté ils le reconnoîtroient pour légitime Roy des Aſturies, & traiteroient ſes Sujets avec toutes ſortes de conſidérations.

Le Royaume des Aſturies n'étant pas aſſez puiſſant pour ſoutenir lui

ſeul la fureur de ces Conquerans dont l'Eſpagne étoit inondée, & les Aſturiens ne pouvant tôt ou tard éviter la mort ou l'eſclavage, trouverent ces conditions ſi douces en comparaiſon de ce qu'ils avoient à craindre, que Froïla fut obligé d'y ſouſcrire; & les articles ayant été ratifiés de part & d'autre, Abderame impatient de voir ce jeune Monarque, ſe rendit à Oviedo où ce Prince tenoit ſa Cour. Leur entrevûë fut ſinguliere. Abderame étonné de trouver dans Froïla la beauté, la jeuneſſe, la valeur & la prudence jointes enſemble, ne put s'empêcher de témoigner ſon admiration; & Froïla qui n'avoit jamais vû ce grand Capitaine que ſous les armes, en marqua une ſemblable en le voyant auſſi rempli de douceur de modeſtie & de majeſté, qu'il étoit fier & terrible dans les combats. Une eſtime réciproque s'empara de leurs cœurs dès ce moment, & bientôt une tendre amitié s'y étant jointe, Abderame & Froïla n'eurent plus rien de caché l'un pour l'autre. Cette ſincere intelligence rendit ſon Trai-

té avec Miramolin inviolable. Abderame pouvoit tout auprès du Calife, & fit si bien valoir son crédit en faveur de Froïla, qu'il joüissoit d'une paix profonde au milieu des horreurs de la guerre dont toute l'Espagne étoit accablée. Abderame ne quittoit presque plus la Cour du Roy des Asturies, & ce jeune Monarque qui vouloit se l'attacher par de nouveaux nœuds, s'étant apperçu que les charmes de la Princesse Alazinde sa sœur avoient triomphé de sa liberté & qu'elle n'étoit pas insensible à l'amour de ce Heros, la lui fit épouser.

Cet himen ayant entierement dévoüé le brave Sarasin aux volontés de Froïla, il lui découvrit la passion que le portrait de la Princesse d'Aquitaine avoit fait naître dans son ame. Abderame qui ne demandoit qu'une occasion pour pénetrer encore dans ce beau Païs, lui offrit d'y entrer à la tête de cent mille combattans & de lui amener Numerane; mais Froïla lui ayant fait connoître que ce n'étoit pas par la violence qu'il prétendoit se

rendre heureux, & que cette entreprise, outre l'incertitude de sa réussite, le feroit regarder en ennemi plutôt qu'en amant soumis, il fut contraint d'être son confident sans pouvoir lui marquer son zele. Cependant voyant que cet amour prenoit chaque jour de nouvelles forces, & qu'il étoit resolu de gagner le cœur de la Princesse avant que de la demander au Duc, il lui proposa de se rendre en Aquitaine, de changer de nom & de s'introduire à la Cour d'Eudes comme des Voyageurs dont la seule curiosité guidoit les pas.

Cet expedient ayant flatté le jeune Monarque, il l'accepta, & mettoit déja les choses en état pour que son absence n'apportât aucun trouble dans son Royaume, lorsque le cartel du Tournois arriva aux Asturies. Cette fête qui donnoit à Froïla l'occasion de voir Numerane & de se signaler pour elle, le détermina sur la maniere dont il s'offriroit à ses regards. Abderame voulut l'y suivre; & quoique l'aimable Alazinde possedât entierement son cœur, & qu'il n'eût

aucun deſſein de combattre pour le Roy des Aſturies ne lui permit pas de le laiſſer partir ſans lui. Le Tournois n'étoit indiqué que pour le premier d'Avril; mais l'impatience de Froïla ne lui donnant aucun repos, il partit avec Abderame dès le mois de Mars, ayant pour toute ſuite deux Ecuyers chacun, huit chevaux avec leurs conducteurs & les gens dont le ſervice leur étoit le plus néceſſaire. Comme cette fête attiroit un nombre infini d'Etrangers dans l'Aquitaine, & que la Ville d'Aquitaine en voyoit arriver de nouveaux chaque jour, on ne fut point ſurpris d'y voir entrer ces deux Chevaliers, qui pour n'être point connus affecterent de ſe loger ſans magnificence, & de ne faire éclater nulle marque de leur rang, ne prenant que le titre de ſimples Particuliers que la curioſité attiroit aux fêtes qu'on avoit publiées.

Il étoit cependant aſſez difficile à ces deux Princes de ſe déguiſer entierement. Abderame étoit un homme de trente ans, d'une taille avantageuſe & bien priſe, ayant

l'air martial & pourtant humain. Froïla n'étoit pas si grand que lui, mais extrêmement bien fait, le visage régulierement beau, sans avoir rièn d'effeminé; le port majestueux; le regard tendre, spirituel & perçant; l'action noble, marchant bien, parlant avec grace, naturellement éloquent, adroit dans tous les exercices du corps, & l'un des plus beaux hommes de cheval qu'il y eût de son tems. De telles perfections ne pouvant se cacher sous un exterieur emprunté, ne furent pas longtems sans fraper les yeux de celui chez lequel le hazard les avoit logés. Il se nommoit Eric de Montauban; il étoit de grande naissance, il avoit l'esprit orné, le cœur noble, l'ame belle, & sa personne avoit tout ce qu'il faut pour plaire. Il étoit Sur-Intendant de la Maison du Duc & Gouverneur d'Aquita, Capitale de l'Aquitaine. Trop accoutumé à la Cour des Princes pour en ignorer les façons, il ne douta point en voyant nos deux Inconnus, qu'ils ne fussent d'un sang illustres, & prit pour eux une estime particu-
liere;

liere ; fur-tout fon cœur pancha du côté de Froïla, auquel il rendoit des foins affidus. Il fe faifoit nommer Alphonfe, nom commun parmi les Efpagnols ; Abderame avoit pris celui de Rodrigue, & l'un & l'autre furent fi parfaitement obéis de leurs gens, qu'il fut impoffible à Eric d'en fçavoir davantage.

Cependant perfuadé qu'ils étoient d'un rang fort au-deffus de celui de fimples Gentilshommes, & voyant qu'ils ne vouloient abfolument pas fe découvrir, il ne parla point d'eux à la Cour du Duc, & ne les fit fervir que par ceux de fes domeftiques en qui il avoit le plus de confiance. Ces attentions étoient trop marquées pour n'être pas apperçuës par des cœurs généreux & fenfibles : Abderame & Froïla inftruits des bonnes manieres d'Eric, & jugeant qu'ils pourroient en avoir befoin, lui firent amitié & le prierent de les guider dans le deffein qu'ils avoient de voir la Cour du Duc & de paroître aux Jouxtes fans être expofés à la curiofité de perfonne. Eric qui

n'attendoit que cette demande pour mettre en œuvre l'estime qu'ils lui avoient inspirée, les assura qu'il les serviroit selon leurs desirs, s'y sentent porté d'inclination : Cependant, leur dit-il, vous ne pouvez guére éviter d'être vûs en cherchant à voir les autres, à moins que vous ne vouliez être des divertissemens qui doivent préceder le Tournois. Alors il leur apprit qu'il y auroit des bals & des fêtes champêtres, où chacun pourroit se déguiser & se masquer avec une entiere liberté de ne se point faire connoître, ajoûtant que comme le Duc & la Princesse sa fille honoroient toutes ces fêtes de leur presence, ils ne pouvoient trouver une occasion plus favorable de voir toute la Cour assemblée; les Dames & les Seigneurs se faisant une loi d'y paroître avec éclat à la suite de leurs Princes. Nos illustres Etrangers approuverent cet expedient; mais Froïla ne pouvant moderer l'impatience qu'il avoit de voir la Princesse, lui demanda si par son moyen il ne pourroit point joüir de cette satisfaction.
Le

Le jeune Prince fit cette queſtion avec tant de feu, qu'Eric ſe douta d'une partie de la verité, & rempli de l'idée que cet aimable Inconnu étoit quelqu'un d'extraordinaire, il n'heſita point à lui promettre ce qu'il ſouhaitoit. Numerane, lui dit-il, ſe rend tous les jours après ſon dîner dans un jardin délicieux dont j'ai ſeul la clef; on n'y peut entrer ſans ſon ordre, elle ne s'y fait accompagner que de ſes plus confidentes, qui ſont de jeunes perſonnes de condition attachées à elle, & preſque de ſon âge: là, libre des devoirs ou ſon rang l'engage, elle s'amuſe à des jeux innocens, ſe promene ou s'entretient avec elles ſelon l'humeur dans laquelle elles ſe trouve; & c'eſt dans ce beau lieu que je puis vous introduire, ſans que qui que ce ſoit vous y vienne ſurprendre. Mais, Seigneur, continua-t-il en le regardant fixement, je crois ne rien riſquer en vous donnant cette preuve de mon zele; & que ſi Numerane vous voit, elle ne pourra me reprocher de l'avoir expoſée à des regards témeraires?

On

On ne vient pas de ſi loin, lui répondit froidement le feint Alphonſe, pour manquer de reſpect à la plus belle Princeſſe de la terre; & quoique je ſois Etranger, & que la ſeule renommée me l'ait fait connoître, je ſuis certain qu'entre tous ſes Sujets il n'eſt point de cœur plus ſoumis à ſes loix que le mien. Je le penſe ainſi, lui répliqua-t-il en ſoûriant, & ſi toutes mes idées ſont auſſi juſtes, je ne me ſerai point trompé en jugeant que vous êtes fort au-deſſus de ce que vous voulez paroître: mais, Seigneur, mes obſervations n'iront pas plus loin; & me conformant à vos intentions, j'en favoriſerai le myſtere par une exacte diſcrétion.

Genéreux Eric, lui dit Froïla en lui ſerrant la main, la liberté du Tournois donne bien des privileges, les Grands peuvent s'y cacher ſous les apparences du vulgaire, & les petits peuvent y paſſer pour des Grands. Mais qui que nous ſoyons ou que vous nous puiſſiez croire, ſoyez aſſuré de notre reconnoiſſance, & que vous n'aurez

ja-

jamais lieu de vous repentir de ce que vous faites en notre faveur. Cette conſervation ayant fait naître la confiance de part & d'autre, elle continua avec toute la franchiſe qu'elle pouvoit avoir entre des perſonnes qui ne ſe connoiſſent que par le mérite qu'elles font éclater. Eric qui n'avoit pas deſſein de ſervir ſes hôtes à demi, leur propoſa d'aller dès ce moment au jardin de la Princeſſe pour en ſçavoir tous les détours, tandis qu'elle n'y étoit pas, & ſe les rendre familiers pour le lendemain qu'il les y feroit entrer. Ils y conſentirent; & quoiqu'en cet inſtant ils euſſent reçu des Lettres qui les intereſſaſſent, ils en remirent la lecture pour ne pas abuſer du tems de leur conducteur, & ſe rendirent avec lui dans ce lieu charmant. C'étoit une ſolitude où ſe rencontroit tout ce qui peut flatter les yeux & l'odorat; la plus belle vûë de l'univers; des allées d'orangers, de citronniers & de jaſmins de tous côtés, des grotes extraordinaires, des eaux jalliſſantes de cent manieres differentes; un nombre infini

de

de figures de marbre, & des vases superbes où l'art sembloit l'avoir emporté sur la nature, y formoient une diversité d'ornemens qui fournissoit à chaque pas de nouveaux plaisirs.

Les Princes en furent enchantés, & se lassoient aussi peu de marcher que de donner des marques de leur admiration. Eric leur montroit tout, & leur expliquoit avec netteté plusieurs sujets de la Fable que representoient les figures; mais entre les cabinets de coquillages Froïla en trouva un d'un goût si nouveau, qu'il ne pouvoit en sortir. C'étoit un espece d'antre creusé dans un rocher sur les bords d'un fleuve, duquel il paroissoit que Diane & ses Compagnes sortant de se baigner, se divertissoient à prendre tout le coquillage amassé sur le sable pour en construire la grote elle-mêmes; les differentes attitudes des Nymphes, la finesse des regards qu'elles se lançoient selon l'occupation qu'elles avoient choisie, comme pour s'applaudir de leur adresse, & se vanter d'y mieux réussir les unes

que les autres, faiſoient un coup d'œil admirable : les unes baiſſées ſur le rivage prenoient les coquilles, d'autres les preſentoient à la Déeſſe, d'autres en formoient des deſſeins ſur le rocher ; quelques-unes les regardoit faire en ſe moquant de leurs peines. Mais Diane ſur-tout attira l'attention de Froïla ; il y reconnut les traits de Numerane ; & les beautés que la miniature n'avoit pû lui découvrir, étalées à ſes yeux par la ſculpture, le rendirent immobile. Cette Diane qui repreſentoit en effet la Princeſſe d'Aquitaine, ne paroiſſoit couverte que d'une gaze d'argent, qui dérobant aux regards une partie de ſes charmes, ne laiſſoit voir que ſa gorge, ſes bras, ſes mains & la moitié d'une jambe. mais dans une ſi grande perfection, qu'on auroit pû croire ſans l'offenſer que l'Artiſte s'étoit diverti à faire ce que ſon imagination lui avoit fourni, plutôt que ce que ſes yeux avoient vûs. Son viſage étoit tourné du côté de l'entrée de la grote, ce qui le laiſſoit voir en-entier ; d'une main elle frappoit ſur l'é-

l'épaule d'une de ses Nimphes en lui soûriant tendrement, pour l'obliger à regarder son nom qu'elle venoit d'entrelasser avec le sien; la joïe, l'innocence, l'esprit & la pudeur étoient si vivement exprimées dans toute l'action de la Déesse, qu'on ne pouvoit se figurer qu'elle ne fût pas animée. L'amoureux Froïla y fut long-tems attaché sans pouvoir prononcer un mot.

Eric qui l'examinoit, s'apperçut de son trouble; & pour l'en tirer: Seigneur, lui dit-il en riant, que fera donc l'original si la copie vous met en cet état; Ces paroles ayant fait revenir le feint Alphonse, il n'y répondit que par un soupir; & priant Eric d'excuser sa distraction, il lui demanda si de toutes les figures de la grote, il n'y avoit que Diane qui eût une ressemblance: Vous y voyez, lui repliqua le Sur-Intendant, les personnes les plus qualifiées de la Cour sous la forme des Nimphes; les quatre plus jeunes sont filles d'honneur de la Princesse, & celles qu'elle paroît le plus aimer; soit parce qu'elle sont presque du même âge, ou soit que

que leur mérite les lui fassent distinguer : les autres vous seront bientôt connuës pour peu que vous fassiez quelque séjour dans Aquita ; mais celle que vous voyez qui rit malicieusement du soin que prennent ses compagnes de plaire à Diane, est une Princesse du sang, des Ducs d'Aquitaine, nommée Ménine; sa beauté ne peut ceder qu'à celle de Numerane, mais son esprit & son caractere sont des plus dangereux, elle est haute, orgueilleuse & fiere, elle se croit sçavante & décide de toutes choses avec autorité ; sa haine est implacable, son estime n'est pas moins à craindre, si l'on n'y répond pas selon ses desirs. Cependant lorsqu'elle veut tendre quelque piége, se venger ou plaire, il n'est point d'amitiés, d'avances, de manieres attrayantes & même de bassesses qu'elle ne fasse pour y parvenir. Juste Ciel ! s'écria Froïla, & comment votre belle Princesse peut-elle vivre avec cette femme ! Numerane, lui répondit Eric, douce, sage, modeste & doüée des plus rares vertus, connoît les défauts de Ménine

nine ſans en tirer d'autre avantage que celui de n'avoir rien à démêler avec elle; & cherchant plutôt à l'excuſer qu'à la blâmer, la traite avec bonté, & ſe contraint d'autant plus à lui marquer de la conſidération, qu'elle a pris un pouvoir abſolu ſur l'eſprit du Duc qui n'agit preſque plus que par ſes volontes, & les fêtes qui ſe vont faire ſont biens moins pour la Princeſſe que pour divertir Ménine qui les a ſouhaitées pour avoir le plaiſir, dit-elle, de voir d'un coup d'œil differentes Nations mêlées enſemble.

Mais ce n'eſt en effet que pour ſatisfaire l'extrême jalouſie qu'elle porte à la Princeſſe, la plûpart de nos courtiſans s'étant déclarés ſes Chevaliers dans la crainte de s'attirer ſa haine. Je me ſuis attaché à vous la peindre, ajoûta le Sur-Intendant, pour vous obliger à vous garantir de ſes ruſes ſi vous veniez à vous faire connoître à la Cour. Je découvre aſſez des ſecrets ſentimens de votre cœur pour vous avertir, ou de les lui cacher avec ſoin, ou de vous la rendre ſi favorable qu'elle ne puiſſe vous nuire:

je vous parle par experience, elle a causé tout le malheur de ma vie; & lorſque j'aurai ſatisfait à ce que je vous ai promis, & que votre eſprit ſera plus tranquile, je vous prouverai par le récit de mes aventures combien Ménine eſt à redouter.

Eric ne put finir ſon diſcours ſans répandre des larmes, qui firent juger aux Princes qu'il avoit de vifs ſujets de plainte contre cette Princeſſe, & les rendirent ſenſibles à ſa douleur; ils le lui témoignerent avec tendreſſe en le remerciant de l'avis qu'il leur donnoit, l'aſſurant qu'ils ſeroient toujours prêts à l'entendre quand il voudroit leur confier ce qui lui étoit arrivé. Et changeant de converſation pour le tirer de la triſteſſe où ce ſouvenir l'avoit plongé, ils lui demanderent ce que s'étoit qu'un gros pavillon qui ſembloit borner le Parc qui précedoit le jardin dans lequel ils étoient. C'eſt le Palais de la Princeſſe, leur répondit Eric, elle entre de ſon appartement dans le Parc, & du Parc ſe rend ici par une grille dont elle ſeule eſt la maîtreſſe. Elle y peut

peut donc venir, lui dit Alphonſe, ſans que vous le ſçachiez? Sans doute, reprit-il, mais cela eſt très-rare; cependant comme de mon côté il n'y peut entrer perſonne ſans ma permiſſion, même ceux qui ſont propoſés pour y travailler, & qu'elle en eſt perſuadée, elle peut s'y promener à toute heure en ſûreté.

Après pluſieurs autres informations & avoir parcouru ce beau lieu, ils ſe retirerent, & revinrent chez Eric, charmés de ce qu'ils avoient vû, & dans l'impatience d'être au lendemain. Le Sur-Intendant les ayant laiſſés en liberté, Abderame voyant que Froila trop plein de ſon amour oublioit à lire les Lettres qu'il avoit réçuës, l'en fit ſouvenir. Comme il y en avoit une de la Princeſſe Alazinde, & que ce tendre époux ne vouloit rien perdre de ce qui partoit d'une main ſi chere, il le preſſa d'en faire la lecture quoiqu'il eût eu un paquet en ſon particulier. Le Roy des Aſturies qui l'aimoit d'une tendreſſe extrême, confus de ce que ſa paſſion l'avoit ſi long-tems détour-

tourné de sçavoir ce qu'elle lui mandoit, chercha les tablettes qui renfermoient sa Lettre, & ne les trouva point; il les avoit mises sur lui lorsqu'il étoit sorti, & ne doutant pas qu'elles ne fussent tombées dans le jardin de la Princesse, il en fit avertir Eric, qui sur le champ envoya chercher dans tous les endroits qu'ils avoient visités, mais inutilement. Cette aventure inquiéta Froïla, non que ce que la Princesse Alazinde eût pû rien écrire qui dût le faire connoître, étant convenus avec elle qu'elle ne lui parleroit que comme à un particulier; mais lui ayant mandé qu'il demeuroit chez Eric, & l'estime qu'ils avoient prise pour lui, il craignit qu'il n'y eût quelque chose qui le regardât, & que cette Lettre pouvant être tombée entre les mains de Ménine, cette Princesse qu'on venoit de lui peindre si dangereuse, n'en fist un mauvais usage. Eric qui entra dans son appartement pour lui marquer le chagrin qu'il avoit de la perte de ces tablettes, le trouva dans cette pensée. Il est très-certain, lui dit

le Sur-Intendant, que quelqu'un est venu dans le jardin depuis notre sortie, puisque vos tablettes ne se sont point trouvées; mais il est aussi très-assuré que ce n'est point Mênine, parce qu'elle ne reviendra d'une Maison de plaisance qu'elle a assez loin de cette Ville, que quelques jours avant les fêtes ordonnées ; & que je ne me hazarde à vous faire voir demain la Princesse, que parce que son absence m'ôte tout sujet de crainte, le Duc n'accompagnant jamais son admirable fille à cette promenade quand Ménine n'en est pas ; & que Numerane libre de la contrainte où la met le mauvais esprit de l'une, & du respect que l'autre lui impose, en est mille fois plus aimable & d'un plus facile abord. Ces paroles ayant rassuré le feint Alphonse sur le sort de sa Lettre, il n'eut plus que le regret d'ignorer ce que lui mandoit Alazinde ; mais Abderame lui ayant fait part des siennes, & jugeant de l'une par l'autre, il fit des vœux secrets pour qu'elle fût venuë à la connoissance de la Princesse d'Aquitaine.

Tan-

Tandis que ſon imagination le flattoit ou le tourmentoit, ſelon les differens objets que lui preſentoient la crainte ou l'eſperance, & qu'il répandoit dans le ſein d'Abderame une partie de ſes inquiétudes, le hazard le ſervoit plus favorablement qu'il ne le croyoit. En effet, à peine Eric & les Princes furent-ils ſortis du jardin, que la charmante Numerane en propoſa la promenade à la brillante jeuneſſe qui formoit ſa Cour: elle y conſentit, & l'y ſuivit à l'inſtant. Elles s'y divertirent quelques tems toutes, enſembles; mais la Princeſſe ſe trouvant fatiguée de ces jeux, & vis-à-vis la grote de Diane, elle y entra pour s'y repoſer avec celle de ſes Dames qu'elle aimoit le plus; c'étoit une jeune & belle perſonne d'une illuſtre famille nommée Juſtine de Sévin: la bonté de ſon caractere & ſon humeur enjoüée la rendoient extrêmement chere à Numerane, & lui avoient acquis toute ſa confiance. Elle marchoit derriere la Princeſſe, & ſe préparoit à entrer dans la grote, lorſqu'elle ſentit quelque choſe qui reſiſtoit

ſous ſes pieds; & s'étant baiſſée pour voir ce que c'étoit, elle trouva les tablettes qui donnoient en ce moment tant d'inquiétudes au Roy des Aſturies.

Leur magnificence faiſant croire à Juſtine que Numerane venoit de les laiſſer tomber, elle les lui preſenta ſans les ouvrir. Vous êtes bien heureuſe, Madame, lui dit-elle en riant, que Ménine ne ſoit pas à ma place; ce bijou n'auroit pas échapé à ſa curioſité. Son indiſcrétion, répondit la Princeſſe, m'auroit été très-indifferente en cette occaſion; ces tablettes ne m'appartiennent point, & je ne ſçai ce que c'eſt. Quoi, reprit Juſtine étonnée, elles ne ſont pas à vous? Non, je vous jure, lui dit-elle en les regardant, & j'ignore à qui elles peuvent être. Alors les tournant de tous côtés, elles s'occuperent un inſtant à les admirer; elles étoient de nacre de perle, garnies d'or & les fermois enrichis de pierreries. Sans doute, dit Numerane, qu'elles ſont à Eric; il n'y a que lui qui vienne ici. Cela peut-être, reprit Juſtine, mais comme il y en amene

ſou-

ſouvent d'autres, qu'elles ſoient à lui ou non, puiſqu'elles ne vous intereſſent en rien, je ne me pique plus de diſcrétion, & j'en connoîtrai le maître en voyant ce qu'elles renferment. En diſant ces mots, elle les ouvrit; mais elle n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur l'écriture, que regardant Numerane avec ſurpriſe: Ah! Princeſſe, s'écria-t-elle, cela n'a nul rapport à Eric; c'eſt de l'Eſpagnol, & vous y êtes nommée.

Ce diſcours excitant la curioſité de Numerane à qui la Langue Eſpagnole étoit familiere, elle prit la Lettre & lut ces paroles:

LETTRE.

Que votre abſence me chagrine & que l'état de votre cœur m'inquiéte! Il faut que je vous aime auſſi tendrement que je fais, pour ne pas vouloir un mal mortel à cette dangereuſe Princeſſe d'Aquitaine qui m'enleve mon cher Al-

phonſe. Mandez-moi ſi vous êtes parvenu à la voir, ſi je dois m'en loüer ou m'en plaindre; enfin ne négligez rien de ce qui peut finir les allarmes de celle qui donneroit ſa vie pour le bonheur de la vôtre.

Cette Dame, dit alors Juſtine, s'exprime bien tendrement; mais ce qui me ſurprend, c'eſt de découvrir dans ſa façon de penſer une amante jalouſe, une rivale qui ne peut vous haïr, & une amie qui s'intereſſe à la félicité d'un homme qui vous aime, & dont cependant elle craint de perdre le cœur. Tandis qu'elle parloit de la ſorte, Numerane rêvoit profondement, les yeux fixés ſur les tablettes. L'aimable Juſtine que cette aventure divertiſſoit, voyant qu'elle gardoit le ſilence: Je crois, Princeſſe, lui dit-elle en continuant de badiner, que vous voulez faire réponſe à cette Lettre. Non, lui répondit-elle, mais je vous avoüe, ma chere Juſtine, qu'elle me donne de l'inquiétude; je crains Ménine. Si c'é-

toit une de ses ruses, & qu'elle se fût servie de quelqu'une de vos compagnes? Le ton dont Numerane prononça ces paroles lui faisant juger qu'elle pensoit plus sérieusement qu'elle sur cet effet du hazard, l'obligea de finir la raillerie, pour la tirer des idées fâcheuses qu'elle commençoit d'avoir, en lui remontrant qu'aucune de ses femmes ne venant sans elle dans ce jardin, il étoit impossible que cela vînt de leur part; que d'ailleurs elles lui étoient toutes trop attachées pour être entrées dans un pareil complot pour plaire à Ménine; & puisqu'il faut vous dire, continua-t-elle, ce que j'imagine sur ces tablettes, je suis persuadée que quelqu'Etranger les aura perduës en se promenant: je crois de plus que cet Inconnu, adorateur secret de l'admirable Princesse d'Aquitaine, n'y sera venu que pour la voir; que la Lettre n'est point d'une amante délaissée, mais d'une parente ou d'une tendre amie, inquiéte du sort de l'amour de cet Alphonse dont elle est la confidente.

 Voi-

Voilà ce que je penſe, & je ſens naître dans mon cœur une telle eſtime pour la Dame & pour l'Inconnu, que je n'aurai point de repos que je n'aye découvert quels ils ſont. Tous ceux qui portent vos chaînes me ſont chers : je ne conſiderois Chilperic, que parce qu'il ſoûpiroit pour vous ; Raimfroy n'avoit rien de recommandable près de moi, que la paſſion que vous lui aviez inſpirée, & le ſoin qu'il prenoit de la cacher ; & je crois que Miramolin & tous les Saraſins enſemble ceſſeroient de me faire trembler, ſi l'amour vous les rendoit ſoumis. La jeune Sévin dit ces paroles d'un air ſi plaiſant, que Numerane ne put s'empêcher d'en rire. Ma chere Juſtine, lui répondit-elle, ne me ſouhaitez point de pareils Eſclaves ; faites ce que vous voudrez à l'égard de l'Inconnu, mais ne parlez à perſonne que j'aye vû ces tablettes. Juſtine l'en aſſura, en lui diſant qu'elle ſçavoit rire & badiner, mais qu'elle ſçavoit encore mieux le reſpect qu'elle lui devoit, & de quelle ſorte il falloit menager ſa gloire. La Princeſſe l'em-

l'embraſſa, la prit ſous le bras, & ſans lui rien répondre rejoignit ſa Cour, & peu de tems après ſe retira dans ſon appartement. Juſtine qui ne la quittoit jamais, remarquant qu'elle étoit triſte & rêveuſe, n'oſant parler la premiere, attendoit en la regardant attentivement qu'elle rompît le ſilence. Numerane ayant levé les yeux, & la trouvant dans cette attitude, ſoûrit en rougiſſant : Pardonnez, aimable Sévin, lui dit-elle, l'état où vous me voyez ; je n'ai rien de caché pour vous, & je ne vous diſſimulerai point que la Lettre que nous venons de lire, fait le ſujet de ma réverie.

Plus je réflechis ſur la maniere dont elle eſt écrite, & plus j'y remarque du myſtere. Une femme qui craint qu'une autre ne lui raviſſe un cœur dont elle eſt la maîtreſſe, ne parle point de la ſorte ; & je trouve quelque choſe de ſi tendre ſur ce qui me regarde, dans la façon dont elle s'exprime ; que par un mouvement dont je ne puis développer la cauſe, je me ſens

portée à l'aimer & le plus ardent desir de la connoître.

Don Alphonse, lui répondit Justine, n'a-t-il point aussi quelque part a votre curiosité ? Un homme à qui l'on écrit si délicatement, n'en doit pas être indigne. Ma chere Justine, lui dit la Princesse, de grace ne badinons plus, & cherchons quelques moyens pour nous instruire de ce que nous voulons sçavoir. Je n'en sçai point d'autres, reprit Justine que de nous confier à Eric ; lui seul peut introduire qui il lui plaît dans ce jardin : les tablettes n'ont été perduës que d'aujourd'hui, puisque nous y fumes hier & qu'elles n'y étoient pas ; il n'ignore donc point qui sont ceux qu'il y a fait entrer, vous les nommera ; & pour ce qu'il nous dira, nous jugerons quel peut être celui à qui sont les tablettes.

Numerane approuva cet expedient, mais elle balançoit à faire connoître à Eric qu'elle avoit vû la Lettre. Cependant la jeune Sévin l'y détermina, en lui representant que le Sur-Intendant étoit un homme fidele, attaché à elle depuis son

ſon enfence, rempli de prudence, qui ſçavoit ce qu'il falloit dire ou taire ; & qu'elle le connoiſſoit capable de ne rien déclarer du fait dont il s'agiſſoit, ſi ce n'étoit pas elle qui le lui commandât. Ces raiſons l'ayant emporté ſur ſes ſcrupules, elle envoya ordre à Eric de lui venir parler. Il ſortoit de l'appartement d'Alphonſe, veritablement inquiete du ſort des tablettes, dans la crainte qu'elles ne fuſſent tombées en de mauvaiſes mains. Il obéit à l'inſtant, & s'étant rendu auprès de la Princeſſe qu'il trouva ſeule avec Juſtine : Eric, lui dit Numerane en foûriant, je vous fais venir pour ſçavoir ſi vous avez fait entrer aujourd'hui quelqu'un dans le jardin de Diane, & quels ſont ceux que vous y avez conduits.

Eric parut embarraſſé de cette demande. Il ne vouloit pas deſobliger ſes hôtes qui ſouhaitoient être ignorés, & cependant il ne vouloit pas déplaire à la Princeſſe ; & ne ſçachant comment accorder ſa franchiſe avec ſa diſcrétion, il balançoit à répondre. Numerane pénetrant ſa penſée, & d'ailleurs

animée à découvrir ce ſecret par le trouble qu'elle lui remarquoit, prenant un air ſérieux: Eric, reprit-elle, il ne s'agit pas de me rien cacher, je vous ordonne de me dire la verité. Le Sur-Intendant ſe voyant preſſé de la ſorte, & réflechiſſant que ſi les deux. Etrangers n'ētoient pas ce qu'ils vouloient paroître, ils ne portoient pas leurs véritables noms, & qüe par conſéquent il ne couroit aucun riſque de les nömmer, & qu'étant venus pour le Tournois & pour admirer la Princeſſe, c'étoit les ſervir plutôt que les deſobliger, de la prévenir en leur faveur; il ceſſa d'heſiter, & répondit ſur le champ qu'il avoit montré ce même jour les beautés du jardin de Diane à deux jeunes Chevaliers nouvellement arrivés pour les fètes qui ſe préparoient; que l'un ſe faiſoit nommer Alphonſe, & l'autre Rodrigue. Mais Madame, continua-t-il, je puis aſſurer votre Alteſſe que je n'ai point encore vû d'homme mieux fait ni plus aimable que l'eſt Alphonſe; tout dénote en lui une haute naiſſance, ſes moindres ac-

tions

tions ont un air de nobleſſe qui inſpire le reſpect ; il eſt magnifique & ſurperbe. Ils font travailler l'un & l'autre aux armes qu'ils veulent porter au Tournois, avec un grand ſecret ; mais j'ai vû des magnificences qui ne me donnent pas lieu de douter qu'il eſt peu de gens au-deſſus d'eux, ſurtout le plus jeune, qui eſt Alphonſe. Il dit que les fêtes ſeules l'attirent en ces lieux ; mais le deſir extrême qu'il a de voir votre Alteſſe, le profond reſpect & l'admiration avec leſquels il en parle preſqu'à tous momens, me fond croire qu'Elle a bien plus de part à ſon voyage que les plaiſirs de la Cour.

Mais, dit alors Juſtine, la Princeſſe ne lui eſt donc pas entierement inconnuë ? Les portraits de la divine Numerane, reprit-il, ont été portés par toute la terre, & il n'eſt pas impoſſible qu'Alphonſe en ait vû quelqu'un ; il paroît ne pas ignorer l'éclat de ſes charmes, & que le bruit de la renommée a commencé ce qu'il veut que ſa preſence acheve. Ce charmant Inconnu, continua-t-il, s'eſt ſi

fort oublié tantôt dans la grote de Diane qu'il y a perdu ſans ſçavoir comment de riches tablettes qui renferment une Lettre d'importance: je les ai fait chercher très-peu de tems après, ſans qu'on les ait pût trouver; peut-être ſont-elles tombées entre les mains de Son Alteſſe, & qu'elles ſont cauſe de l'ordre qu'elle me vient de donner.

Pendant tout ce diſcours la Princeſſe avoit tenu les yeux baiſſés, ſans dire une parole, paroiſſant agitée de quelqu'inquiétude; mais enfin les attachant ſur Eric: Le zele que vous m'avez toujours marqué, lui dit-elle, m'aſſure trop bien de votre fidelité, pour craindre de m'exliquer avec vous; ainſi, brave Eric, je vous avoüerai que nous avons les tablettes de l'Etranger dont vous faites un ſi beau portrait: Les voilà, ajouta t-elle en les lui donnant, rendez-les lui; mais gardez-vous de lui découvrir jamais qu'elles ſoient venuës à ma connoiſſance, & faites enſorte que je puiſſe voir cet Alphonſe ſans en être apperçuë. Eric charmé que cette curioſité s'accordât ſi bien

avec celle de l'Etranger, lui rendit graces de ſa confiance, lui jura de ne s'en jamais rendre indigne; & ſans lui rien dire de ce qu'il avoit promis aux Inconnus, il la pria ſeulement de ſe trouver le lendemain dans un boſquet qui étoit contigu à la grote de Diane, d'où elle pourroit entendre & voir l'Etranger ſans en être vuë; qu'il le conduiroit dans la grote & l'y laiſſeroit en liberté de s'entretenir avec ſon ami, ſous prétexte d'aller ſçavoir quelle heure elle auroit choiſie pour ſa promenade afin de les en avertir.

Numerane y conſentit, & lui recommandant le ſecret, le congedia. Il étoit ſi tard quand il rentra chez lui, qu'il ne put voir les Princes qui s'étoient retirés; ce qui l'obligea de remettre au lendemain la reſtitution des tablettes. En effet le Roi des Aſturies ne trouvant point de plus douce occupation que celle de penſer à la Princeſſe d'Aquitaine, s'étoit renfermé pour ſe livrer entierement à ſes tendres idées, & le Prince Saraſin pour écrire à ſa chere Alazinde.

zinde. Tandis qu'ils paſſoient la nuit, l'un dans la tranquilité que donne un amour content, & l'autre dans l'agitation d'une paſſion dont le ſort eſt encore incertain, la belle Numerane ne la couloit pas avec moins d'inquiétude. Elle avoit retenu Juſtine pour ſe diſſiper; ce qu'elle faiſoit ſi ſouvent, que cela ne pouvoit paroître extraordinaire. Mais quelque choſe qu'elle imaginât pour faire rouler l'entretien ſur des objets indifferens, elle en revenoit toujours à l'Etranger: la peinture qu'en avoit fait Eric l'avoit frapée, la Lettre revenoit ſans ceſſe à ſon eſprit; & malgré qu'elle en eût, il fallut ne parler que de cette aventure. Juſtine vive & pénetrante s'apperçut aiſément d'une partie de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur; mais comme elle ſçavoit que cette jeune Princeſſe étoit auſſi ſage & reſervée qu'admirable & belle, elle ne laiſſoit pas d'être ſurpriſe de la promptitude des ſentimens qu'elle ſembloit avoir pour un homme qu'elle n'avoit jamais vû, & ne put s'empêcher de lui témoigner la peine que cet-

cette idée lui caufoit. Ma chere Sévin, lui répondit la Princeffe avec une douceur charmante, la crainte où vous paroiffez être que je ne m'égare, me prouve fi parfaitement votre amitié, que je ferois criminelle de n'y pas répondre en vous rendant dépofitaire du plus important fecret de ma vie; plufieurs avantages vont fe rencontrer pour moi dans cette confidence, la juftication des mouvemens de mon cœur, le foulagement d'un long filence, & la confolation que donnent les confeils d'une amie telle que vous. L'aimable Sévin voulut parler pour la remercier de fes bontés; mais Numerane l'arrêtant: Ma chere Juftine, lui ditelle, laiffez ces vains raifonnemens & m'écoutez; ce que j'ai à vous apprendre, eft plus intereffant que toutes ces cerémonies.

Vous fçavez qu'il y a près de fix mois, continua-t-elle, qu'un fameux Peintre d'Italie vint à cette Cour, qu'il fit le portrait du Duc mon pere & le mien; mais vous ignorez que cet homme ayant ceux de prefque tous les Princes de

de l'Europe, j'eus la curiofité de les voir : il m'en montra plufieurs, aufquels je ne trouvai rien d'affez frapant pour mériter mon attention. Me voyant fi difficile: Je crois, me dit-il, Princeffe, que celui-ci fera digne de vos regards, & qu'il n'effuyera pas le fort des autres. A ces mots il me prefenta le portrait d'un jeune Guerrier, dont les traits, la phifionomie & les graces me faifirent d'étonnement & d'admiration. Je l'examinai long-tems ; & ne pouvant en détourner mes regards, je demandai au Peintre le nom de fon original. C'eft le Roy des Afturies, me dit-il, le plus beau & le plus vaillant Prince que l'Efpagne ait vû naître. Ce jeune Monarque, continua-t-il, a le portrait de votre Alteffe, dont il eft fi jaloux, qu'il n'a jamais voulu me permettre d'en tirer une côpie ; mais pour me prouver que ce n'étoit point par mépris pour mon fçavoir, il m'accorda la grace de faire le fien & celui de la Princeffe Alazinde fa fœur. Pendant que le Peintre parloit, continua Numerane, je vous avoüerai que je fentois

tois dans mon ame une ſecrette joïe de l'eſtime que Froila faiſoit de ma peinture, & que la ſienne m'en inſpira une ſemblable; mais pour cacher au Peintre les mouvemens de mon cœur, je lui demandai le portrait de la Princeſſe des Aſturies. Il me le montra: ſa parfaite reſſemblance avec ſon frere me la rendit chere dans le même moment; & ne pouvant plus quitter cet aimable couple, je les achetai au Peintre, en lui défendant d'en parler à perſonne.

Il me le promit, & tint ſa parole; & comme il partit quelques jours après pour retourner dans ſon Païs, la choſe n'a point été ſçuë. Cependant éternellement attachée a ces deux portraits, je paſſois tous les momens que je pouvois dérober à ceux qui m'environnoient, à les contempler. Je crûs d'abord que mon cœur s'étoit déclaré pour la ſœur, & que je n'avois pour le frere que cette ſorte d'admiration qu'on ne peut raiſonnablement refuſer à ceux qui la méritent. Dans cette penſée j'enfermai le portrait de Froïla & portai ſur moi celui d'Ala-

d'Alazinde : mais helas ! vous le dirai-je, ma chere Justine ? Sa vûë ne me donnoit qu'une satisfaction tiéde & languissante, au-lieu que je ne portois jamais les yeux sur celui du Roy des Asturies sans me sentir animée d'une joïe vive, & d'un tendre desir d'occuper ses instans comme il occupoit les miens ; & je vis avec la derniere douleur, que l'amitié que j'avois prise pour la sœur ne devoit sa naissance qu'à l'amour que je commençois à sentir pour le frere. Effrayée du trouble de mon cœur, je condamnai ces deux portraits à ne plus voir le jour, & les mis en lieu dont je ne pouvois les tirer qu'avec de grandes précautions, esperant que les difficultés m'en ôteroient la pensée, & que ne les voyant plus je pourrois triompher de mon panchant : mais le coup étoit porté ; Froïla bien mieux gravé dans mon cœur qu'il n'est representé dans son portrait, s'offroit sans cesse à mes regards avec de nouvelles graces. Mon imagination se joüant pour ainsi dire des efforts de ma raison, lui prêtoit encore des ar-

mes, en me le faifant voir mille fois plus aimable qu'il ne l'eſt peut-être en effet. La nuit, le jour éveillée ou dans les bras du ſommeil, Froïla étoit le ſeul objet de toutes mes penſées. En vain pour l'en bannir je me diſois à chaque inſtant qu'il ne m'étoit pas permis de former des ſouhaits, que celles de mon rang doivent ſe regarder comme des victimes conſacrées à l'Etat, & que ne doutant point que l'ambition du Duc d'Aquitaine ne le portât à me ſacrifier à ſes interêts, je devois me conſerver libre d'attachement, pour que mon cœur ſuivît ma main & ſe ſoumît à ſon devoir ſans répugnance; l'image du Roy des Aſturies venoit combattre ces réflexions avec tant de violence, que la raiſon, le devoir & l'obéiſſance étoient forcés de lui céder. Je paſſai deux mois dans ces agitations; & ce tems n'ayant fait qu'augmenter ma tendreſſe, je ceſſai de la combattre. Perſuadée que les efforts que je faiſois pour la vaincre ne la rendoient que plus vive, je cherchai ma conſolation dans mes differen-

tes

tes occupations: mais, ma chere Justine, admirez le pouvoir de cette cruelle passion. Tous les amusemens que je me proposai pour m'en distraire, par une fatalité attachée à mon sort y eurent du rapport. Je voulus sçavoir plusieurs Langues; l'Espagnole fut celle que j'appris le plus vîte : cependant malgré tant d'ardeur je m'étois imposé un silence éternel ; je n'ai fait confidence à personne de mes peines, de mes inquiétudes & de mes foiblesses; & resoluë à rendre ma tendresse esclave de ma vertu, je n'ai point cherché de secours dans la dangereuse complaisance d'une confidente, & me croyant toujours maîtresse de mon cœur, l'étant de mon secret, je m'étois fait une loi de le rendre impénetrable : je commençois même à goûter un peu plus de tranquilité, quand l'aventure des tablettes m'a fait connoître que Froïla m'est plus cher que jamais. La Lettre l'a d'abord rappellé à mon esprit ; j'ai crû le voir en la lisant, ou dumoins qu'elle s'adressoit à lui; le nom même d'Alphonse ne me l'a point

point déguiſé, c'étoit celui du Roy ſon pere.

Je me ſuis imaginée que la Lettre étoit d'Alazinde, y trouvant le ſtile d'une tendre ſœur plutôt que celui d'une maîtreſſe; & puiſqu'il faut enfin vous découvrir toutes mes foibleſſes, je me ſuis flattée que Froïla étoit peut-être venu dans l'Aquitaine guidé par le même aſcendant qui me le fait aimer malgré moi. Ce que nous a dit Eric m'a confirmée dans mes ſoupçons, & m'a fait demander à le voir ſans en être apperçuë. Voilà, ma chere Sévin, la cauſe de mes inquiétudes, de mes rêveries, & la ſource d'une curioſité dont votre ſageſſe s'eſt allarmée. Je ſçai bien que je ſuis auſſi coupable d'aimer Froïla, que d'en aimer un autre; mais du-moins cette tendreſſe n'a-t-elle rien qui puiſſe me faire rougir. Il eſt Roy, ſa foi n'eſt point engagée, & cette alliance n'eſt pas une choſe impoſſible. Ce n'eſt donc point pour un Inconnu, ni ſur le récit qu'on m'en a fait, que j'ai pris des ſentimens qui vous ont ſurpriſe; c'eſt ſur la reſſemblance des

des belles qualités de cet Alphonſe avec celles du Roy des Aſturies. Il faut que ce ſoit lui, ma chere Juſtine, puiſque toutes les voix ſont réunies pour publier que ce Prince eſt le plus bel homme de notre ſiécle, qu'Eric tient le même langage de l'Etranger, & qu'il n'y en peut avoir deux qui méritent un ſemblable éloge.

Je ſuis ſi ſurpriſe de tout ce que votre Alteſſe me raconte, dit alors Juſtine, que je crois rêver. Je ne ſuis point étonnée de la paſſion que le portrait du Roy des Aſturies a pû vous inſpirer, je comprends encore mieux celle que ce Monarque doit avoir pour vous; mais ce qui me ſurprend, c'eſt que votre prudence vous ait ſi bien fait cacher vos ſentiment que perſonne n'en ait eu connoiſſance: cependant je n'enviſage point cette paſſion avec des yeux auſſi ſeveres que les vôtres; je ne trouve rien de criminel pour une grande Princeſſe, d'aimer un grand Roy. Si les perſonnes de votre rang ſont des victimes d'Etat, ce n'eſt pas une raiſon qui vous deſtine à l'être, & jamais

jamais alliance ne fut plus ſortable que celle-là. Il ne nous reſte plus qu'à ſçavoir ſi cet Alphonſe eſt Froïla; mais pourquoi ce Monarque ſe cacheroit-il ? quel motif pourroit l'empêcher de paroître ? ou pourquoi ne vous fait-il pas demander par ſes Ambaſſadeurs ?

S'il eſt vrai, reprit Numerane, que le Roy des Aſturies ait pris quelqu'eſtime pour moi ſur mon portrait, il ne feroit pas ſurprenant qu'il eût ſaiſi l'occaſion du Tournois pour me mieux connoître. Un portrait ne découvre rien des défauts de ſon original : il veut peut-être s'aſſurer de mon caractere avant que de ſe déclarer ; & comme je me ſens cette curioſité à ſon égard, il n'eſt pas impoſſible qu'il en reſſente une pareille. Et ſi toutes vos conjectures ſe trouvent vraïes, ajoûta Juſtine, que ferez-vous ? Je n'en ſçai rien, répartit la Princeſſe, & c'eſt en cette occaſion que les conſeils me feront néceſſaires : Donne-moi les tiens, ma chere Sévin ; mon cœur eſt dans une agitation que je ne puis exprimer; la politique du Duc me fait trem-

bler; ma ſituation m'allarme, & les ruſes de Ménine me donnent de l'effroi: c'eſt d'elle ſur-tout, ma chere Juſtine, qu'il nous faut défier; le ſort de la malheureuſe Laure d'Agen eſt toujours preſent à ma penſée, & l'on ne peut trop craindre une femme capable d'une trahiſon auſſi noire que celle de Ménine envers cette belle fille.

Je conviens, répondit la jeune Sévin, qu'on ne peut trop prendre de précautions pour ſe garantir du mauvais eſprit de cette Princeſſe; mais comme dans cette aventure vous n'aurez rien à démêler avec elle, que vos ſentimens lui ſont inconnus, & que le Roy des Aſturies n'eſt pas à portée de s'en faire aimer comme l'infortuné Eric, vous n'avez rien à redouter de ce côté. La politique du Duc ne doit pas non-plus vous inquiéter: il craint les Saraſins; & ſelon moi, il ne peut trouver un meilleur moyen d'arrêter leurs progrès dans l'Aquitaine, que de s'unir avec un Roy qui les a contraints à lui demander la paix, & qui ſeroit en état de les faire trembler s'il entrepre-

noient quelque chofe fur fon beau-pere. D'ailleurs, le mariage que ce Monarque vient de faire de la Princeffe Alazinde avec Abderame, Genéral des Sarafins & Gouverneur de l'Efpagne pour Miramolin, lui donne un tel pouvoir dans le Confeil des Infidéles, que le Duc n'en pourroit rien apprehender; ainfi je ne vois pas qu'il puiffe vous donner un époux plus convenable à fes interêts. Tu me flattes, ma chere Juftine, lui dit la Princeffe en l'embraffant, mais tu me plais ; les apparences que tu trouves à mon bonheur éloignent agréablement les craintes que me donne l'avenir : cependant voyons l'Etranger, fçachons fi c'eft Froïla, & réglons nos efperances & notre conduite fur ce que nous découvrirons. Ce fut de cette forte que Numerane & fon aimable confidente s'entretinrent une partie de la nuit. Le Roy des Afturies la paffa prefque de la même maniere ; & quoiqu'il n'eût perfonne à qui parler de la Princeffe d'Aquitaine, fon image lui tint fi bonne compagnie, que tout ce qu'elle offroit à fon ima-

gination suffisoit pour l'occuper.

Il ne fut pas plutôt jour chez lui, qu'Eric se rendit à son lever, & lui presentant ses tablettes lui dit qu'il avoit été plus heureux que ses gens; qu'il s'étoit transporté lui-même dans le jardin, & qu'à l'aide de quantité de flambeaux il les avoit trouvées à l'entrée de la grote de Diane. Le feint Alphonse le remercia mille fois de son attention, & tirant de son doigt un diamant de grand prix le mit à celui d'Eric, en le conjurant de le prendre & de le garder comme une marque de son estime. Le Sur-Intendant fut un peu surpris de cette genérosité; sa naissance qui le mettoit au-dessus des presents que lui pouvoient faire ses égaux, le rendoit incertain sur la maniere dont il devoit agir: cependant craignant d'offenser Alphonse en le refusant, s'il étoit d'un rang plus élevé, il le reçut avec considération, en le priant de se souvenir qu'il ne l'acceptoit que comme un gage de son amitié. Abderame étant entré dans ce moment, Froïla lui propo-

ſa d'aller viſiter toutes les beautés de la Ville d'Aquita, véritablement digne de la curioſité des Etrangers par ſes antiquités: l'époux d'Ala-zinde y ayant conſenti, Eric voulut leur donner un char, mais ils aimerent mieux monter à cheval; & le Sur-Intendant ayant des devoirs à remplir qui l'empêchoient de les accompagner, il leur donna un Gentilhomme pour les guider dans les lieux où ils voudroient aller.

Dans l'inſtant qu'ils ſortoient, il prit envie à la Princeſſe d'aller en dévotion à une Chapelle qu'elle avoit fait bâtir aſſez près du Palais Tutela, ancien monument des Payens, & dont ils avoient fait un Temple conſacré à Vertumme & Pomone, Dieux des Jardins & des Vergers. Elle monta pour cet effet dans ſon char avec Juſtine Sévin ſans aucune ſuite extraordinaire. Cette Chapelle étoit hors la Ville de même que le Palais Tutela, & fort peu éloignés de la riviere. Le char étoit déja ſorti de la porte d'Aquita lorſque les chevaux prirent le mors aux dents avec une

telle impétuosité, qu'ils firent sauter en l'air leur conducteur, & l'envoyerent mordre la poussiere à plus de cent pas; & continuant leur fougue avec la même rapidité, alloient précipiter le char au fond des eaux, lorsqu'Abderame & Froïla qui revenoient du Palais antique furent frappés de ce triste spectacle. La Princesse avoit ouvert la portiere, & faisoit ses efforts pour se dégager des bras de Justine afin de se lancer à terre, & toutes deux faisoient les cris les plus douloureux. Les Princes ne balancerent point sur ce qu'ils devoient faire: l'amour guidant Froïla, il poussa son cheval du côté de la Princesse, qui lui tendoit les bras sans sçavoir ce qu'elle faisoit, & l'arrachant du char la mit hors de péril, tandis qu'Abderame, du tranchant de son cimetere coupant les rênes des chevaux, les sépara du char, & les obligea d'aller seuls se précipiter dans la Garonne; & jugeant bien que la Princesse étoit en sûreté, il se presenta à Justine, qui pâle & tremblante d'effroi avoit vû le danger & le se-

fecours avec une égale furprife.
Abderame defcendit de cheval, & lui prefentant la main la pria refpectueufement de lui permettre de la conduire au Palais Tutela, dans lequel il venoit de voir entrer la Princeffe avec fon libérateur. L'air majeftueux d'Abderame ayant raffuré la jeune Sévin, & connoiffant à fon accent qu'il étoit Etranger, lui demanda pardon de n'être pas encore en état de lui rendre graces, étant trop inquiéte de Numerane. Ne craignez rien pour elle, Madame, lui répondit le vaillant Sarafin, elle eft avec un Chevalier qui perdroit plutôt la vie que de la laiffer en péril: En difant ces paroles, il l'aida à defcendre de fon char. Au même inftant ils furent entourés des gens de la Princeffe, & d'un peuple infini qui fortit de la Ville pour fecourir Numerane: mais Juftine les ayant tous raffurés commanda qu'on attelât un autre char, & qu'on l'amenât au Palais Tutela. Abderame la conjura de monter à cheval, mais elle s'en défendit fur le peu de chemin qu'ils avoient

à faire. Le Gentilhomme d'Eric. prit en main le cheval du feint Rodrigue, qui donnant le bras à Juſtine la conduiſit à pas lents où la belle Numerane l'attendoit pour lui faire partager ſa joïe & ſa ſurpriſe.

En effet cette Princeſſe mourante de frayeur, à qui la crainte avoit donné des forces à la vûë du péril, ne fut pas plutôt dans les bras de Froïla, qu'elle tomba évanoüie. L'amoureux Roy des Aſturies moins allarmé d'une foibleſſe dont la cauſe lui étoit connuë, qu'enchanté de pouvoir contempler en liberté cette beauté miraculeuſe qui faiſoit depuis ſi longtems le ſujet de ſes peines & l'objet de tous ſes deſirs, ſe livra tout entier au doux plaiſir que le hazard lui procuroit; & ſans ſonger qu'il y eût quelqu'autre au monde que Numerane & lui, il tourna bride du côté du Palais Tutela pour y joüir ſans témoins d'une ſi chere vûë.

Ce Temple antique n'étoit rempli que d'une Garde très-ſimple, & d'un Concierge avec ſa famille,

qui n'étoient pas gens aſſez conſidérables pour obliger Froïla à nulle circonſpection; & ne voyant rien de plus près pour remettre la Princeſſe de ſa frayeur, il l'y conduiſit. A peine y fut-il entré & prêt à mettre pied à terre, que Numerane reprit ſes ſens : mais quel fut ſon étonnement en ouvrant les yeux, de ſe trouver entre les bras d'un homme dont les traits étoient inceſſamment preſens à ſon imagination ? Sa ſurpriſe la rendit muette & l'empêcha de s'oppoſer aux tendres ſoins de ſon libérateur, qui deſcendit de cheval au milieu de tous les gens du Palais, qui reconnoiſſant leur Princeſſe s'étoient raſſemblés pour la recevoir. Froïla la mit à terre, & l'ayant conduite dans un appartement du Temple, lui demanda d'un air reſpectueux comment elle ſe trouvoit, & ſi ſa preſence ne la gênoit point.

Non, Seigneur, lui dit-elle en rougiſſant, la vûë d'un homme à qui l'on doit la vie ne peut-être importune, & de toute ma frayeur il ne me reſte que l'inquiétude de

ſçavoir qu'eſt devenuë Juſtine Sévin qui étoit avec moi, & de quelle ſorte je pourrai reconnoître cet important ſervice. La Princeſſe étoit aſſiſe ſur un lit de repos, Froïla étoit debout devant elle; & les gens du Palais ſe tenant par reſpect aſſez loin d'eux pour ne les pas entendre, il profita d'un moment ſi favorable; & la regardant avec tout l'amour dont il étoit embrâſé: Le ſervice dont vous parlez, Madame, lui répondit-il, porte ſa récompenſe avec lui; ſans ce glorieux avantage il mériteroit un prix ſi haut, que je craindrois de ne pouvoir l'obtenir. Pour la Dame que vous venez de nommer; j'avoüe que j'ignore ſon ſort, & que n'ayant eu d'yeux & d'attention que pour la divine Princeſſe d'Aquitaine, le reſte m'eſt devenu indifferent. Cependant comme le Ciel ſemble proteger ceux qui lui ſon attachés, je me flatte qu'il aura conduit à ſon ſecours un Chevalier compagnon de mes voyages, & qui comme moi vient d'être témoin de votre accident.

Numerane ſe préparoit à lui répondre

pondre lorſque Juſtine parut, conduite par Abderame. Cette belle perſonne ſe jetta d'abord aux pieds de la Princeſſe, & lui, baiſant les mains avec ardeur: Ma Princeſſe, lui dit-elle, je joüis donc encore du plaiſir de vous voir; que ne dois-je point à celui qui vient de conſerver l'adorable Numerane. Ma chere Sévin, lui dit-elle en l'embraſſant, je ne ſuis pas moins redevable à celui qui vous a ſecouruë, mais oublions nos craintes mutuelles, & ne ſongeons qu'à nous acquitter envers ces Chevaliers. A ces mots, Juſtine, à qui ſon zele & ſon amitié pour Numerane avoient fait négliger de jetter les yeux ſur ceux qui étoient avec elle, les ayant tourné du côté du Roy des Aſturies, fut ſi frappée des charmes répandus ſur toute ſa perſonne, que ſe laiſſant emporter à ſon enjoüement naturel: Je me doutois bien, dit-elle d'un air riant, qu'il n'y avoit que des Dieux qui puſſent nous tirer du péril que nous avons courus, & vous verrez que ces admirables Inconnus ſont ceux qu'on adoroit jadis dans ce Temple.

- Il eſt vrai, repartit Froïla en rougiſſant de l'ingénieuſe loüange de Juſtine, que les Divinités devroient ſeules avoir le privilege d'approcher de tant de beautés. Tout mortels que nous ſommes, Alphonſe & moi, dit alors Abderame en ſe baiſſant profondement devant la Princeſſe, nous bénirons à jamais cet inſtant de notre vie, puiſqu'il nous a fait ſauver des jours ſi précieux.

Qui que vous ſoyez, lui dit Numerane en le ſaluant, vous ſerez éternellement dans notre mémoire; cependant il ne tiendra qu'à vous, ajoûta-t-elle en regardant Froïla, de vous faire mieux connoître, & de me mettre en état de n'être pas ingratte. Comme on entendit alors entrer ſes équipages dans les cours du Palais, elle ſe leva en finiſſant ces paroles & donna la main au Roy des Aſturies; Abderame prit celle de Juſtine; & le Monarque voulant employer tous les momens: Me ſera-t'il permis, dit-il à la Princeſſe en baiſſant la voix, de paroître quelquefois aux yeux de l'incomparable Numera-

ne

ne ? Ne pourrai-je obtenir une audience moins tumultueuſe, & l'inconnu Alphonſe oſera-t-il lui déclarer le ſecret de ſa vie ?

Ce que l'inconnu Alphonſe vient de faire pour moi, lui répondit-elle du même ton, ne me permet pas de lui refuſer une ſi legere ſatiſfaction ; mais j'exige de lui qu'il attende que je le faſſe avertir, & le conjure au nom de la Princeſſe Alazinde de ne ſe découvrir qu'à moi. O Ciel ! s'écria-t-il en entendant nommer ſa ſœur ; adorable Princeſſe, ſe pourroit-il que l'heureuſe Alazinde & le paſſionné Froïla ! . . Seigneur, interrompit Numerane, cachez des noms ſi chers, & ſoyez aſſuré que la Princeſſe d'Aquitaine n'auroit pas écouté ſi longtems un autre que le Roy des Aſturies. Elle ſe trouva ſi près de ſon char en parlant de la ſorte, & s'y plaça ſi promptement, que ce Monarque ne put lui répondre. Juſtine ſe mit près d'elle, & toutes deux ayant ſaluë leurs libérateurs en leur faiſant ſigne de s'éloigner, ils furent contraints de les laiſſer partir ſans s'expliquer davantage.

Lorſque le char fut à quelque diſtance des Princes, ils remonterent à cheval & ſe rendirent au grand galop chez Eric, impatiens de s'entretenir d'une aventure ſi favorable à leurs deſſeins.

Pour la Princeſſe d'Aquitaine, il eſt difficile d'exprimer ce qui ſe paſſoit dans ſon ame: une douce joïe s'en étoit emparée, & ſes yeux faiſoient ſi bien voir la ſatisfaction de ſon cœur, que Juſtine n'eut pas beſoin de la queſtionner pour en être inſtruite. Hé bien, Madame, lui dit-elle en la regardant fixement, me ſuis-je trompée en diſant qu'un Dieu vous avoit ſecouruë, & n'eſt-ce pas l'amour à qui vous devez la vie? Ah! ma chere Juſtine, lui répondit-elle, qu'il eſt doux d'avoir une pareille obligation à ce qu'on aime; mais qu'il eſt ſurprenant de le trouver ſi fort à propos! car enfin tu devines aiſément quel eſt cet aimable Etranger, & je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire que je te le faſſe connoître. Il faudroit, reprit Juſtine en riant, que je fuſſe devenuë imbecile pour ne pas voir le Roy des Aſturies dans

le feint Alphonſe, vous me l'aviez trop bien dépeint pour m'y méprendre ; & l'air de ſatisfaction dont je vous ai vû briller après un accident qui m'avoit ôté la raiſon, ne m'en a point laiſſé douter. Mais Princeſſe, continua-t-elle avec ſon enjoüement ordinaire, puiſque le Ciel favorable à vos intentions vous a fait voir Froïla au moment que vous l'eſperiez le moins, & que cette aventure abrege bien des cerémonies entre vous deux, laiſſons pour un moment ce qui vous regarde pour ſonger à moi. Ce Rodrigue, ajoûta-t-elle, qui m'a ſecouru, compagnon du Roy des Aſturies, ne me paroît pas indigne de votre attention, & je crois ſon nom auſſi emprunté que celui d'Alphonſe. Seroit-ce encore un Roy? Son air, ſa taille & ſon port majeſtueux me le font juger bien près du Trône. Ah Dieux! ma chere Sévin, répondit Numerane, ton cœur ſeroit-il auſſi foible que le mien, & cet Inconnu auroit-il le pouvoir de te ravir la liberté? Non non, interrompit promptement cette belle fille, je n'ai nulle dif-

diſpoſition à l'aimer; j'ai beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il a fait, mais elle n'eſt pas d'un autre caractere que celle dont je ſuis pénetrée pour Froïla qui vous à ſauvé la vie ; & ce que Rodrigue m'inſpire de plus fort, c'eſt la curioſité.

Nous en ferons bientôt inſtruites, lui dit la Princeſſe. Alors elle lui conta ce qui s'étoit paſſé entre elle & le Roy des Aſturies, & le ſecret qu'elle lui avoit impoſé. J'en uſe ainſi, continua-t-elle, par rapport à Ménine : cette Princeſſe me haït, & je ſuis perſuadé qu'elle ne ſçauroit pas plutôt que le Roy des Aſturies m'a rendu ſervice & qu'il m'aime, qu'elle feroit tous ſes efforts pour lui nuire ; ainſi je veux qu'il ſe cache avec ſoin, & que ſur de mon conſentement il retourne dans ſes Etats, & qu'il envoye un Ambaſſadeur au Duc mon pere, capable de traiter notre himen avec tant de ſecret, que la Cour n'en puiſſe être inſtruite que lorſqu'il ne pourra plus ſe rompre. Juſtine ayant approuvé cette conduite, elles convinrent de dire hau-

hautement qu'elles devoient la vie à deux ſimples Cavaliers, que le hazard avoit fait trouver ſur leur paſſage, ne doutant pas que cet accident n'eût mis toute la Cour en mouvement.

En effet le bruit qui s'en étoit répandu dans le Palais du Duc, y mit l'allarme & la confuſion. Tous les Seigneurs monterent à cheval, & le Duc lui-même au milieu de cette Nobleſſe ſortit de la Ville pour aller au-devant de la Princeſſe, qu'ils trouverent prête d'y rentrer. Numerane ne vit pas plutôt le Duc ſon pere, qu'elle voulut deſcendre de ſon char, mais il l'en empêcha en la félicitant du péril qu'elle avoit évité, & lui demandant à qui il devoit la récompenſe d'un tel ſervice. Comme elle s'étoit préparée à cette queſtion, elle n'en fut point troublée, & répondit ſans heſiter que c'étoit deux hommes qui lui avoient parus Etrangers, & qui ſans vouloir ſe faire connoître étoient diſparus auſſitôt qu'elle avoit été en ſûreté. Eudes parut très-ſenſible à cette obligation, & répeta pluſieurs fois qu'il étoit fâ-

ché

ché qu'on le forçât d'en être ingrat; mais la chofe en refta là. Eric qui n'avoit pas été des derniers à l'accompagner, & qui ne fçavoit pas encore la part que fes illuftres Hôtes avoient à cette avanture, s'approchant de Juftine tandis que le Duc parloit à la Princeffe, lui témoigna combien la nouvelle lui en avoit été fenfible, & le regret qu'il avoit eu de ne l'avoir apprife que lorfque fon fecours ne leur étoit plus néceffaire. Numerane qui l'entendit le gracieufa beaucoup; & fe tournant de fon côté quand le Duc l'eut quittée: Je vous fuis obligée, Eric, lui dit-elle à voix baffe, mais vous êtes plus intereffé que vous ne croyez dans ce qui s'eft paffé.

Le char qui commençoit à marcher l'empêcha de continuer; & le Duc avec fa Cour accompagnant la Princeffe, elle rentra dans la Ville comme en triomphe, aux acclamations du Peuple dont elle étoit adorée. Toutes les Dames de fon Palais vinrent à fa rencontre, & l'admirable Numerane pénetrée de l'amour qu'on lui portoit par la joïe

qu'inſpiroit ſa preſence, y répondit par mille marques de tendreſſe & de bonté. On ne parla point d'autres choſes le reſte du jour à la Cour du Duc ; mais ſitôt qu'Eric put ſe dégager des devoirs auſquels il étoit obligé par le rang qu'il tenoit auprès du Prince, il ſe rendit chez lui, l'eſprit occupé de paroles de la Princeſſe, pour ſçavoir ce qu'étoient devenus Alphonſe & Rodrigue. Ces deux Princes contens de leurs matinées, s'étoient promptement retirés dans leur appartement, après avoir recommandé au Gentilhomme d'Eric de ne parler à perſonne de ce qu'il avoit vû, & de dire à quiconque le queſtionneroit, qu'il ne les connoiſſoit pas. Ce ſecret n'étoit pas difficile à garder ; le tumulte avoit été ſi grand, qu'on n'y avoit examiné perſonne ; & quoiqu'on eût bien vû deux Cavaliers emmener la Princeſſe & Juſtine, on ne ſoupçonna jamais rien de la verité ; les uns les croyant de ſa ſuite, les autres ne les connoiſſant point, & tous en genéral n'ayant fait attention qu'à la promptitude du ſecours. Lorſque

Froïla se vit seul avec Abderame : Cher Prince, lui dit-il, je suis le plus heureux de tous les hommes, l'adorable Numerane me connoît, sa bouche a nommé Froïla, & ses yeux m'ont assuré qu'elle n'ignoroit pas mon amour ; ensuite il l'instruisit de ce qu'elle avoit exigé de lui au nom d'Alazinde, & de l'étonnement dans lequel il étoit de la voir si bien informée.

Ils chercherent long-tems l'un & l'autre par quelle voye elle avoit pû pénetrer ce mystere ; mais ne pouvant y parvenir, le Roy des Asturies cessa de s'en inquiéter pour s'abandonner à la joïe que lui donnoit l'espoir de faire éclater aux pieds de cette belle Princesse l'excès de son amour. La douceur & le sens obligeant que ses paroles renfermoient, le flattant de n'être point haï, il ne pouvoit moderer ses transports devant Abderame ; mais ce Guerrier avoit trop bien senti le pouvoir de l'amour en faveur d'Alazinde pour ne pas excuser la violence de celui du jeune Monarque ; & Numerane lui avoit parû trop digne de cette ardeur,

ardeur, pour la blâmer. Au-contraire persuadé que cet himen feroit le bonheur de l'un & de l'autre, il entra dans toutes les pensées de Froïla & l'encourage à presser son entrevûë avec elle, afin d'être en état de prendre de promptes mesures avant l'ouverture de la campagne. Ils étoient encore dans cette conversation, lorsqu'Eric arriva & leur fit demander s'il pouvoit les voir. Les Princes l'ayant fait entrer : Vous me paroissez bien tranquiles, Seigneurs, leur dit-il, tandis que toute la Ville d'Aquita est en combustion par la crainte qu'elle vient d'avoir de perdre sa Princesse. Il alloit continuer ; mais Froïla jugeant qu'il ne pouvoit lui faire un mystere de ce qui s'étoit passé sans l'outrager, & que son entremise lui seroit nécessaire pour recevoir les ordres de Numerane, l'interrompit ; & lui jettant les bras au col, lui rendit compte de ce qui leur étoit arrivé, & du bonheur qu'il avoit eu de sauver la Princesse, mais toujours sous les noms d'Alphonse & de Rodrigue, & sans lui rien dé-

découvrir de ſon entretien ſecret avec elle. Cependant mon cher Eric, lui dit-il, l'admirable Numerane m'a promis une audience particuliere, & doit me faire ſçavoir le jour & le moment où cette faveur me peut être accordée ; mais comme elle ignore que vous me connoiſſez & que je demeure chez vous, faites enſorte de l'en inſtruire & qu'elle ne charge que vous de ſes commandemens.

Eric tranſporté de joïe en aprenant que c'étoit Alphonſe à qui la Princeſſe devoit la vie, en parut hors de lui-même & lui avoüa qu'il l'avoit ſouhaité dans le fond de ſon cœur, qu'un preſſentiment ſecret l'en avoit averti, & que les paroles de Numerane l'en avoient preſque aſſuré, & le pria de ſe repoſer ſur lui de ſon entrevûë, qu'il travailleroit même à la lui faire avoir dès ce même jour. Ménine devant arriver le lendemain, & la Princeſſe ne pouvant plus avoir que très-peu de liberté lorſqu'elle étoit à la Cour, cette fille obſervant toutes ſes démarches avec un ſoin extrême, le zele avec

avec lequel Eric s'employoit pour Froïla, & certains charmes qui lui gagnoient, les cœurs le rendirent prêt mille fois à ſe découvrir entierement à lui ; mais craignant de déplaire à Numerane il ſe retint, & le régardant obligemment : Généreux Eric, lui dit-il, ſi je n'étois pas en pouvoir de reconnoître les obligations que je vous ai, je chercherois des termes qui puſſent vous perſuader de ma reconnoiſſance ; mais un jour viendra où les effets vous la prouveront bien mieux que mes paroles.

Seigneur, lui répondit Eric, je ſuis ſi certain de ce que vous êtes, & tout ce que je vois m'inſtruit ſi bien de la grandeur de votre naiſſance, que je me tiens trop récompenſé de l'honneur de vous être utile. C'eſt de cette ſorte qu'ils s'entretinrent une partie du jour ; Alphonſe & Rodrigue ayant voulu qu'il dinât avec eux il ne les quitta que pour ſe rendre auprès de Numerane. La partie du jardin étant rompuë par les évenemens de la matineé, les Princes reſolus de ne ſe plus manifeſter dans la Ville juſqu'au

qu'au jour du Tournois, prierent Eric de leur donner tous les momens qu'il auroit à lui, & s'occuperent pendant ſon abſence à tout préparer de ce qui leur étoit néceſſaire pour paroître aux Jouxtes.

Eric dont le cœur étoit rongé d'une douleur ſecrette, trouvant une eſpece de conſolation dans le mouvement que lui donnoit la confidence d'Alphonſe & de la Princeſſe, & ſe ſentant porté d'inclination à les ſervir, fut au Palais de Numerane dans l'intention d'y réuſſir; il la trouva au milieu d'une nombreuſe Cour qui parloit encore de l'accident du matin; il ſe plaça derriere ſon fauteüil, & quelqu'un s'étant adreſſé à lui pour lui demander s'il ne pourroit point découvrir qui étoient ceux qui avoient garantis la Princeſſe: Qu'eſt-il néceſſaire, répondit-il, de les connoître; ce qu'ils ont fait ne ſuffit-il pas pour les rendre eſtimables? quand ils ſeroient connus & viſibles, ils ne pourroient eſperer plus de loüanges & de benédictions qu'on leur en a données ſans les voir.

voir. Pour la récompenſe, que peut-on leur offrir qui ſoit égal à la gloire d'avoir ſauvé la plus belle Princeſſe de l'univers? Pour moi, j'avoüe que ſi j'avois eu ce bonheur, je le cacherois exactement dans la crainte que le bien qu'on voudroit me faire ne diminuât le prix de mon action.

Ce ſentiment, dit la Princeſſe en le regardant, eſt fort délicat & digne d'Eric. Mais, ajouta une Dame, n'eſt-ce point vous en effet à qui cet honneur eſt dû? quelqu'un m'a dit avoir vû un de nos Ecuyers qui cotoyoit le char de la Princeſſe? Cela ſe peut, reprit Eric ſans s'étonner, mais je vous proteſte que vous n'en ſçaurez pas davantage. Quoi qu'il en ſoit, ajouta Numerane, comme je n'ai pû connoître qui c'étoit, je veux bien vous en avoir l'obligation, & je ſuis toute prête à vous en marquer ma reconnoiſſance. Toute cette converſation ſe faiſoit en badinant, & cependant ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt que la plus grande partie de la Cour arrêta ſon idée ſur le Sur-Intendant. Il n'étoit pas au Palais

du Duc quand la nouvelle de l'accident y avoit été annoncée; il n'y étoit arrivé que long-tems après, & lorſque ce Prince alloit monter à cheval; & chacun ſe rappellant qu'on ne l'avoit point vû, ſe figura que c'étoit lui, & que ce qu'il venoit de dire n'étoit que pour éviter en effet d'en recevoir la récompenſe, étant véritablement l'homme de la Cour le moins intereſſé & qui ſçavoit le mieux rendre ſervice ſans affectation. Juſtine Sévin qui s'apperçut que cette penſée ſe gliſſoit inſenſiblement dans les eſprits, la confirma par mille ſaillies plus vives les unes que les autres. La Princeſſe feignant auſſi de le croire, il n'y eut perſonne qui ne donnât dans le piége. Eric qui ſentit que c'étoit un moyen certain d'empêcher la curioſité d'aller plus loin, ſe menagea de façon, que ſans avoüer le fait il ne laiſſa pas de le perſuader.

La Princeſſe jugeant bien qu'il n'agiſſoit de la ſorte que pour lui plaire, lui en ſçut tant de gré qu'elle ſe reſolut de s'adreſſer à lui pour ſon entrevûë avec Froïla. Comme

il

il étoit néceſſaire de prendre de grandes précautions pour la tenir ſecrette, & qu'elle ne pouvoit quitter le cercle pour parler à Eric ſans marquer quelqu'affectation, elle ſaiſit l'inſtant des railleries qui ſe faiſoient ſur ſa diſcrétion, pour inſtruire Juſtine de ſes intentions. Cette belle fille à laquelle il ne falloit qu'un mot pour lui faire comprendre le reſte, la pria de ſe repoſer ſur elle de cette importante négociation & de n'avoir nulle inquiétude.

Le Sur-Intendant qui les examinoit, ayant remarqué qu'elles s'entretenoient à voix baſſe, ſe doutant qu'on auroit des ordres à lui donner, ſe retira comme par reſpect fut ſe mettre dans l'embraſure d'une croiſée ſans nulle compagnie, affectant d'y lire avec attention un livre qu'il portoit toujours ſur lui.

La converſation de la Princeſſe & de Juſtine ne dura pas longtems, & le jeu ayant été propoſé, Numerane ſe mit de la partie; & lorſqu'lle fut liée de façon que chacun y fût occupé, l'aimable

Juſtine qui e'étoit conſervée libre, s'approchant d'Eric : Pourquoi ne joüez-vous pas, lui dit-elle tout haut ? la lecture & la ſolitude ſont-elles de ſaiſon dans un jour de réjoüiſſance ? Belle Sévin, lui répondit-il du même ton, je préfere un quart-d'heure de votre converſation à tous les amuſemens du monde, & ſi vous voulez m'en honorer, vous me verrez bientôt quitter avec joïe la ſolitude & la lecture. Volontiers, reprit-elle, je ne puis rien refuſer au libérateur de ma Princeſſe.

Accordez-lui donc, lui dit-il auſſitôt en baiſſant la voix, la grace de lui menager un entretien ſecret avec elle; Ménine revint, nous ſerons obſedés, & nous ne pourrons plus y parvenir. Vous êtes preſſant, lui dit-elle en riant, mais vous avez raiſon. Enſuite lui demandant s'il pouvoit trouver Alphonſe, & comment il ſçavoit ce qui lui étoit arrivé, il l'en inſtruiſit, & lui avoüa que les deux Etrangers demeuroient chez lui ; qu'il n'avoit pû découvrir qui ils étoient; mais que l'amour d'Alphonſe pour

la Princeſſe étoit trop viſible pour ne s'en être pas apperçu, & qu'il jugeoit de-là que ce ne pouvoit être qu'un grand Prince. Juſtine lui dit que ſes conjectures étoient juſtes; qu'elle n'oſoit lui déclarer entierement ce myſtere, Numerane s'étant reſervé le plaiſir de le lui confier elle-même; mais qu'en attendant elle avoit jetté les yeux ſur lui pour l'aider dans cette affaire. Après quoi ils rêverent longtems ſur les moyens de rendre leur entrevûë poſſible ſans rien riſquer: ils s'en propoſerent mutuellement qu'ils rejetterent; enfin Juſtine, après bien des reflexions, trouva qu'il n'y en avoit point de plus ſûr que de conduire Alphonſe dans ſon appartement à l'heure du coucher de la Princeſſe; qu'elle feroit enſorte que ſes femmes ſe retiraſſent, & que Numerane n'ayant qu'une gallerie à paſſer pour s'y rendre, dont elles ſeules avoient la clef, elle pourroit y venir ſans bruit; que le plus difficile étoit d'y faire entrer Alphonſe, étant obligé de le mener par le grand eſcalier. Mais, continua-t-elle, c'eſt

à vous à menager les choſes de façon que vous ne ſoyiez point ſurpris: vous trouverez la porte de mon appartement ouverte de ce côté; ſi j'y ſuis, je vous recevrai, ſinon vous vous y enfermerez & m'attendrez. Eric applaudit à tout, & l'aſſura qu'ils ne ſeroient rencontrés de perſonne; ſe chargeant de tous les évenemens, & Juſtine d'avertir la Princeſſe & de la faire conſentir à ce qu'ils reſolvoient; & s'étant encore donnés pluſieurs inſtructions néceſſaires, ils ſe raprocherent de la compagnie.

Le jeu continua ſi long-tems, qu'Eric jugeant que Numerane n'avoit pas deſſein de promener, ſe rendit près du Duc d'Aquitaine, de qui la Cour n'étoit pas moins nombreuſe en hommes que celle de la Princeſſe en femmes. Il y reſta juſqu'au moment que ce Prince paſſa dans le pavillon de ſa fille avec toute ſa ſuite; & s'étant confondu dans la foule il ſe retira & vint rejoindre l'amoureux Alphonſe, qui l'attendoit avec une impatience que la joïe & l'eſperance ne pouvoient moderer.

Eric lisant dans ses regards l'agitation de son ame, lui rendit compte aussitôt de ce qu'il avoit projetté avec Justine Sévin, & de ce qui s'étoit passé dans le cercle de la Princesse. Ainsi, Seigneur, continua-t-il en soûriant, je me trouve engagé à recevoir toutes les loüanges que vous méritez ; & le hazard favorable à vos moindres intentions, non content de vous servir sous un nom que sans doute vous ne portez pas, vous fait encore passer pour Eric afin de vous mieux cacher. On ne peut me donner une métamorphose qui me soit plus agréable, lui répondit Froïla ; mais, mon cher Eric, afin que vous ne rougissiez point de passer pour moi, je vous promets d'obtenir de la divine Numerane la permission de vous découvrir mon secret. Sans la crainte de lui déplaire, je ne balancerois point à vous prouver qu'Alphonse n'est pas tout-à-fait indigne de vos soins : c'est une considération dont je ne puis me dispenser ; & si vous connoissez le pouvoir de l'amour, & combien on doit menager un objet qu'on

adore, vous ne trouverez pas étrange que j'en uſe de la ſorte.

Je ne le ſçai que trop, Seigneur, reprit Eric en ſoûpirant, & bien loin de m'offenſer de votre diſcrétion, je vous conjure de ne rien exiger de la Princeſſe qui puiſſe lui faire de la peine; ce n'eſt que par les effets de mon zele que je veux attirer ſa confiance & la vôtre. Abderame qui entra dans ce moment, s'étant joint à leur converſation, voyant le Roy des Aſturies près d'arriver au but qu'il s'étoit propoſé, l'en félicita tendrement; & le regardant en ſoûriant: Il n'y a que moi de malheureux, lui dit-il. Eloigné de tout ce que j'aime pour ſuivre votre ſort, contraint de me cacher ſans autre néceſſité que celle de vous plaire, je me trouve auſſi deſœuvré dans Aquita que vous y trouvez d'occupations. Si vous y étiez connu, lui répondit le feint Alphonſe du même ton, vous y auriez peut-être plus d'affaires que moi, & le genéreux Eric, de l'humeur dont je le connois, ne feroit pas ſans embarras. Le Sur-Intendant leur dit qu'ils pou-

pouvoient le mettre à l'épreuve, & qu'il ſe flattoit de s'en tirer avec honneur. Ils s'entretinrent encore quelque tems de cette façon juſqu'au ſouper des Princes; Eric n'en voulut point être, ayant deſſein de retourner au Palais & de ſe trouver au coucher du Duc, afin de venir chercher Alphonſe lorſque tout y ſeroit tranquile.

Froïla qui n'avoit le cœur & l'eſprit remplis que de ſon rendez-vous, mangea très-peu, & paſſa le reſte de la ſoirée dans une continuelle agitation. Numerane ne goûtoit pas un repos plus parfait. Juſtine l'avoit inſtruite de ce qu'elle avoit arrêté avec Eric; & cette démarche allarmant ſa pudeur, elle fut ſur le point de rompre toutes les meſures de ſa confidente: mais cette aimable fille qui pénetroit dans ſon cœur les combats qu'y rendoient l'amour & la vertu, lui fit ſi bien connoître qu'elle ne haſardoit rien en accordant cette grace au Roy des Aſturies, avec lequel il falloit de néceſſité qu'elle prît des arrangemens pour leur commun bonheur, qu'elle y conſentit.

Enfin l'heure de cette entrevûë étant arrivée, & tout le monde étant retiré dans le Palais, Eric qui y avoit un appartement qu'il n'occupoit que rarement, ayant inſtruit la Garde de la principale porte qu'il y viendroit cette nuit, vint chercher Alphonſe, & lui faiſant endoſſer ſa livrée, il l'y conduiſit, en le faiſant paſſer comme un homme à lui; & s'étant rendus ſans accident à celui de Juſtine, ils en pouſſerent la porte, & n'y ayant perſonne, s'y renfermerent en attendant qu'elle vînt.

Froïla s'y dépoüilla du vêtement qui cachoit le ſien, dont la magnificence relevoit ſi parfaitement ſes graces naturelles, qu'Eric ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. L'aimable Juſtine parut preſqu'auſſitôt, & le prenant par la main: Venez, Seigneur, lui dit-elle, confiez-vous à votre guide; Numerane ne veut point ſe rendre ici, & me permet de vous conduire près d'elle. Le Roy des Aſturies étoit ſi troublé, qu'il la ſuivit ſans lui répondre: une crainte reſpectueuſe le ſaiſit, à peine pouvoit-il marcher; tout

l'eſpoir dont il s'étoit flatté quelques momens auparavant, l'abandonna. La reconnoiſſance, diſoit-il en lui-même, & peut-être la curioſité ſont les ſeuls mouvemens qui la font reſoudre à me voir; & lorſqu'elle apprendra que c'eſt l'amour le plus ardent qui me conduit à ſes pieds, le paſſionné Froïla ſubira le ſort de Chilperic. Cette penſée l'accompagna juſques dans le cabinet de la Princeſſe, qui s'étant levée de ſon fauteüil dès qu'elle le vit entrer, s'avança pour le recevoir. Mais le jeune Monarque faiſant céder le cerémonial à l'ardeur de ſa flamme, ſe jetta d'abord à ſes genoux; & la regardant avec des yeux dans leſquels la joïe, l'amour & le reſpect éclatoient à la fois: Il eſt donc vrai, lui dit-il, adorable Princeſſe, que je joüis réellement du bonheur de vous voir, & que je puis vous inſtruire en liberté de la plus parfaite paſſion qui fut jamais? Seigneur, lui répondit-elle en rougiſſant & s'efforçant de le faire relever, la démarche que je fais ici ſemble autoriſer ce langage; cependant

vous ne la devez qu'à ma reconnoiſſance, qui m'engage à prendre ſoin d'une vie à qui je dois la mienne : les Princes ſe connoiſſant tous ſans s'être vûs, les portraits d'Alazinde & de Froïla m'ont fait ſçavoir comme aux autres Souverains, à ne m'y pas méprendre. Mais, Seigneur, après le ſervice que vous m'avez rendu, il étoit de mon devoir de vous inſtruire du péril que vous courez ſi d'autres yeux ſont auſſi pénetrans que les miens. Allié des Saraſins nos plus cruels ennemis, qu'eſt-ce que le Roy des Aſturies vient faire dans l'Aquitaine & qu'eſt-ce qu'il n,a point à craindre ?

Je n'y crains que votre haine, interrompit-il, & je n'y prétends que votre cœur. Oüi, Madame, il faut que Froïla, meure, ou qu'il obtienne l'adorable Numerane ; mais je ne veux la devoir qu'à ellemême, c'eſt de ſon aveu ſeul que je veux tenir ſa foi : voilà ce qui m'amene dans l'Aquitaine & ce qui m'y retient. Approuvez mon amour, donnez votre conſentement à mon bonheur, & bientôt mes

mes Ambaſſadeurs viendront offrir à Eudes la Couronne des Aſturies pour ſon adorable fille, & la paix avec Miramolin. Partez donc, Seigneur, reprit Numerane d'un air charmant, partez content, ſi c'eſt-là le ſujet de votre voyage. La Princeſſe d'Aquitaine peut-elle trouver dans toute la terre un Prince plus digne d'elle, que l'illuſtre Froïla?

Ce fut alors que le Roy des Aſturies ſe crut véritablement heureux, tranſporté d'amour & de joïe à ces paroles, il n'en put proferer aucune de ſuite. Les tendres remerciemens, les regards paſſionnés & les ſermens redoublés de la plus vive ardeur, furent à la fois employés pour exprimer l'excés de ſon contentement. Cet agréable trouble perſuadant bien mieux Numerane de ſes ſentimens, que des diſcours arrangés avec art, la contraignit, malgré toutes ſes reſolutions, de lui laiſſer voir une partie de ſa ſenſibilité; & ces auguſtes Amans que la ſimpatie & le hazard avoiènt unis avant que de ſe connoître, ſe trouvant de nouveaux charmes dans ce doux entretien,

ſerrerent ſi fortement leurs chaî-nes en ce moment, que l'abſence, les malheurs, les trahiſons & les cruels revers dont ils furent perſécutés dans la ſuite, ne purent jamais en rompre les nœuds.

Cependant, comme les momens étoient chers, Numerane faiſant connoître à Froïla la crainte que lui donnoit ſon ſejour dans Aquita, le conjura d'en partir au plutôt & de ne charger qu'un Miniſtre fidele de la négociation de leur himen. La jalouſe Ménine, lui dit-elle, redoute plus une Couronne ſur ma tête, qu'un coup de foudre qui tomberoit ſur la ſienne : je connois ſon perfide cœur; elle ne ſeroit pas plutôt inſtruite de votre amour & de ma tendreſſe, qu'elle n'auroit point de repos qu'elle n'eût détruit nos eſperances. Son pouvoir ſur le Duc l'a contraint d'abandonner Chilperic, par la ſeule raiſon que ce Prince m'aimoit: ſa haine alors m'étoit indifferente; mais que deviendrois-je helas! ſi vous en ſentiez les effets? Obligez Eric à vous faire le récit de ſes infortunes, & vous connoî-

trez

trez ce qu'on doit apprehendre du caractere de cette femme. Le Roy des Afturies n'eft pas fait pour être long-tems inconnu ; & fi jamais elle venoit à pénetrer le myftere de votre fejour, n'en doutez point, Seigneur, vous me perdriez fans retour :

Froïla la raffura autant qu'il lui fut poffible, en lui promettant de partir fitôt que les Jouftes feroient finies. La Princeffe le conjura de ne pas attendre ces divertiffemens, puifque Ménine en feroit témoin & plus à portée de les examiner l'un & l'autre ; mais toutes fes prieres furent inutiles. Le vainqueur, lui dit-il, doit recevoir le prix de votre main : Jaloux de cet avantage, je ne le céderois pas à tout l'univers armé contre moi. L'aimable Juftine que la Princeffe avoit fait approcher pour être de cette converfation, fe joignant au Roy des Afturies pour lui faire approuver cette refolution, la fit enfin confentir à ce qu'il vouloit, à condition qu'il partiroit le moment d'après : enfuite l'ayant prié de lui dire quel étoit celui dont il s'é-

s'étoit fait accompagner dans son voyage, il le lui apprit en lui faisant l'éloge de ce Prince. Quoi ! s'écria plaisamment Justine, nous sommes donc au milieu de tous nos ennemis ? & c'est au fameux Abderame, à ce redoutable Genéral des Sarasins que je dois la vie ? Oüi, charmante Sévin, lui dit Froïla en riant de sa réflexion ; mais pour vous ôter la frayeur que vous inspire tous ces titres, ne voyez en lui que l'époux d'Alazinde.

C'est aussi ce qui me rassure, Seigneur, reprit-elle agréablement ; sans cela toute la reconnoissance que je lui dois ne pourroit m'empêcher de trembler à sa vûë. Le Roy des Asturies saisissant cette occasion de sçavoir comment Numerane avoit sçû son nom, cette belle Princesse lui avoüa ce qu'elle avoit confié à Justine, ne lui cachant que ce qu'il y avoit de trop tendre pour lui, & lui découvrit l'aventure des tablettes en le priant de ne pas vouloir de mal à Eric de sa discrétion, & de lui donner toute sa confiance. Il la mérite, ajouta-t-elle, mais je crains bien qu'il

n'ait

n'ait autant de frayeur que Juſtine lorſqu'il connoîtra Abderame. Le Roy des Aſturies demanda l'explication de ces paroles, mais Numerane lui dit qu'elle vouloit que l'hiſtoire d'Eric la lui donnât. Cependant la nuit étoit déja bien avancée, ſans que ces tendres Amans ſongeaſſent à ſe ſéparer. Juſtine les faiſant ſouvenir qu'Eric étoit en ſentinelle dans ſon appartement & qu'il étoit tems de l'en relever, ils furent contraints de ſe dire adieu. Ce moment parut terrible à l'un & à l'autre. Quoique Froïla ſe flattât de n'avoir rien à craindre dans la pourſuite de cette alliance, & que Numerane fût perſuadée qu'elle lui étoit trop avantageuſe pour que le Duc d'Aquitaine la refusât, de noirs préſentimens ne laiſſerent pas de s'emparer de leurs cœurs en cet inſtant. Une triſteſſe mortelle ſaiſit le Roy des Aſturies, qui ſe jettant aux pieds de la Princeſſe, la conjura mille fois de lui jurer qu'elle ne ſeroit jamais qu'à lui; & Numerane qui juſques-là n'avoit fait voir qu'une foible partie de la paſſion qu'elle

qu'elle avoit pour cet aimable Monarque, ne put s'empêcher de la faire éclater par l'abondance de ses larmes, & par les prieres qu'elle lui faisoit de lui être toujours fidele.

La jeune Sévin elle-même se sentit attaquée d'une vive douleur ; & cette entrevûë dont les commencemens avoient été si doux, finit avec toutes les marques du desespoir. Mais enfin, après s'être mutuellement encouragés à surmonter la peine qu'ils avoient à se quitter, & s'être promis de s'aimer éternellement, Justine arracha, pour ainsi dire, Froïla de cet appartement ; & l'ayant remis entre les mains d'Eric, elle vint retrouver Numerane, qu'elle consola le mieux qui lui fut possible, & l'obligea de se mettre au lit. Eric qui avoit eu tout le tems de rêver à la maniere dont il reconduiroit Alphonse, le fit passer par de nouveaux détours, d'où sans nul accident ils parvinrent au parc de la Princesse, & traversant le jardin de Diane ils se rendirent chez le Sur-Intendant en sûreté.

Ils

Ils trouverent le feint Rodrigue dans une inquiétude extrême, & tout prêt à ſortir pour ſçavoir ce qu'ils étoient devenus. Leur preſence le raſſura : & le genéreux Eric s'étant retiré; Froïla rendit compte de ſes actions au Genéral Saraſin. Mais Abderame remarquant un air de mélancolie au milieu même des tranſports avec leſquels il exageroit ſon bonheur, il lui en demanda la cauſe avec empreſſement. Je ne puis vous l'expliquer, lui répondit triſtement l'amoureux Froïla, mais je vous avoüe que je ne reſſens qu'une joïe imparfaite; j'aime avec la plus vive ardeur la plus belle Princeſſe de l'univers : je vois avec un plaiſir inconcevable que j'en ſuis aimé, & que le Ciel même nous a fait naître l'un pour l'autre, par la conduite des évenemens qui nous ont favoriſés dans notre amour ; cependant un trouble ſecret, & dont je ne ſuis pas le maître, empoiſonne toutes mes idées; & j'ai mille fois plus de crainte de perdre Numerane depuis que je connois ſes ſentimens, que je n'en avois avant que de l'avoir vuë.

Et qui peut vous la ravir, lui dit Abderame? quel Prince peut l'emporter ſur vous, & quelle alliance peut être plus glorieuſe au Duc d'Aquitaine? Vous ne deſiriez que de plaire à Numerane: elle vous aime, vous êtes ſûr de ſon cœur & de ſon conſentement; ceſſez donc de vous allarmer, & ne vous formez point de vaines infortunes au moment d'un bonheur réel. Je n'ignore pas que c'eſt le propre des véritables paſſions, que de mêler toujours la crainte avec l'eſperance; j'ai reſſenti tous ces mouvemens avant que vous m'accordaſſiez ma chere Alazinde, mais il eſt des occaſions où la raiſon doit triompher de ces ſortes de foibleſſes. Ah! mon cher Abderame, lui répondit Froïla, qu'il eſt aiſé de donner ces leçons, quand on eſt poſſeſſeur tranquile de ce qu'on aime! Helas! que pouviez-vous apprehender? La Princeſſe des Aſturies rendoit juſtice à votre mérite; votre amitié m'étoit précieuſe; je l'aurois achetée de tout mon ſang s'il eût été néceſſaire. Pouvois-je donc m'oppoſer à votre bon-

bonheur ? Mais que le Duc d'Aquitaine eſt éloigné de ces ſentimens, & que les Princes ainſi que les autres hommes penſent differemment les uns des autres !

Abderame n'oubliant rien de ce qu'il croyoit capable d'animer son eſpoir, & ſe ſervant du pouvoir qu'il avoit acquis ſur ſon eſprit, l'obligea d'en bannir les idées funeſtes, & de chercher dans les bras du ſommeil un repos qu'il n'avoit pas encore goûté depuis qu'il étoit en Aquitaine ; mais quoi qu'il fiſt pour s'y abandonner, il ne put fermer la paupiere du reſte de la nuit : la belle Numerane eut les mêmes agitaions, & la paſſa à s'entretenir avec Juſtine de l'amour & des charmes du Roy des Aſturies.

Lorſqu'il fut jour chez ce Monarque, il fit appeller Eric pour lui témoigner combien il étoit ſenſible à ce qu'il avoit fait pour lui, & le prier de ne plus retarder le récit de ſes aventures, pour leſquelles la Princeſſe lui avoit inſpiré une extrême curioſité ; mais le diſcours qu'elle lui avoit tenu ſur Abderame, lui faiſant apprehender qu'il

ne voulût plus les en inſtruire s'il le connoiſſoit avant que de les conter, ils reſolurent de ne ſe découvrir qu'après les avoir entenduës. Ainſi dès qu'il parut, Abderame & Froïla lui ayant fait de nouvelles amitiés, ils le preſſerent de les ſatisfaire. Eric qui ne cherchoit que les occaſions de leur être agréable, & qui pouvoit diſpoſer à ſon gré de cette matiere, ayant commandé que perſonne ne vînt le troubler, & qu'on dît à quiconque viendroit pour le voir, qu'il n'y étoit pas, il ſe plaça vis-à-vis des Princes, & prit la parole en ces termes:



HIS-



HISTOIRE D'ERIC DE MONTAUBAN.

XXXVIII. NOUVELLE.

QUOIQU'IL ne soit pas de la bienséance, Seigneur, dit il en s'adressant à Froïla, de parler de soi même avec consideration; la nécessité où je suis de vous conter mes aventures, m'oblige à sortir des bornes de la modestie pour ne vous rien déguiser de ce qui me regarde. J'ai l'honneur d'être d'une des plus anciennes noblesses de l'Aquitaine; Albert Seigneur de Montauban mon pere, plus considérable encore par les services qu'il a rendus à ses Princes que

que par ſa naiſſance, n'ayant que moi d'enfant, n'épargna rien pour me rendre digne de ſon ſang; & comme il étoit perſuadé que la Cour eſt le ſéjour le plus propre à former un homme de qualité, il m'y fit élever dès ma plus tendre enfance. L'épouſe de Renault, Seigneur d'Agen, avoit mis au jour un fils dans le même tems que je vis la lumiere: mon pere & lui étoient amis intimes; & le Seigneur d'Agen qui juſques-là n'avoit eu que des filles de ſon mariage, charmé de ſe voir un garçon, & voulant perpétuer l'amitié dans nos familles, propoſa à mon pere de nous élever enſemble, il y conſentit avec joïe. Ainſi Agenor (c'étoit le nom du fils de Renault) fut nourri avec moi. Tous deux de même âge, & preſque nés au même moment, nos cœurs ſecondant les intentions de nos peres, nous nous liâmes d'une amitié ſans borne. La mere d'Agenor lui avoit donné des Femmes & une Gouvernante pendant ſes premieres années, & j'avois auſſi les miennes; mais lorſqu'on nous eût fait quitter la robbe enfan-

fantine, nous n'eûmes plus qu'un Gouverneur à nous deux, les mêmes Maîtres & les mêmes Domeſtiques, excepté la nourrice d'Agenor qui ne voulut jamais le quitter, & qu'il iamoit ſi parfaitement, qu' il ne permettoit pas que perſonne qu'elle le ſervît dans les choſes mêmes où l'on ne doit employer que des Valets-de-chambre. Comme c'étoit une femme d'eſprit & de mérite, le Seigneur d'Agen ne s'oppoſa point à la lui laiſſer; ſon épouſe l'ayant exigé en conſidération de ce qu'elle avoit ſouffert de lui pendant qu'elle ne faiſoit que des filles. Car, Seigneur, il faut vous dire que Renault, aſſez injuſte pour rendre ſa femme reſponſable des enfans qu'elle mettoit au monde, avoit pris pour elle une ſi forte haine, que lorſqu'il la vit groſſe pour l'onziéme fois, il lui jura que ſi elle lui donnoit encore une fille, il les feroit mourir l'un & l'autre: mais ſa colere & ſon funeſte ſerment étant ſans effet par la naiſſance d'Agenor, il n'oublia rien pour réparer les mauvais trai-

temens qu'il avoit faits à sa vertueuse épouse, & crut qu'il ne pouvoit moins faire que de lui accorder sa priere en faveur de la nourrice de son fils ; voyant d'ailleurs que ce jeune enfant ne pouvoit s'en séparer sans la plus vive douleur. Agenor méritoit bien qu'on eût pour lui de plus grandes complaisances ; c'étoit le plus bel enfant qu'on eût jamais vû, & qui joignoit aux graces exterieures toutes les belles qualités qu'on peut desirer pour rendre une créature parfaite.

Notre amitié croissant avec nous, nous devinmes inséparables, & nous avions une si forte envie de nous plaire, que les progrès que nous faisions dans tout ce qu'on nous enseignoit, étoient moins pour satisfaire nos Maîtres que pour nous rendre dignes l'un de l'autre. Albert & Renault ne se sentoient pas de joïe en voyant une si tendre union, & la nôtre la surpassoit encore par le plaisir que nous sentions d'en serrer les nœuds. Nos caracteres cependant étoient très-differens & nos humeurs

meurs assez opposées: Agenor étoit froid, sérieux & reservé; une grande modestie accompagnoit toutes ses actions, il la poussoit même si loin, qu'on l'en railloit quelquefois; & comme il étoit véritablement trop beau pour un homme, il entendoit dire souvent que la nature s'étoit méprise en le formant, ses traits & sa modestie convenant mieux à une femme qu'à un Cavalier: mais il y joignoit un courage si mâle, une ame si magnanime & tant d'adresse pour tous les exercices du corps, qu'on ne pouvoit lui reprocher que son trop de beauté.

Pour moi qui suis d'un temperament extrêmement vif, & d'une humeur enjoüée, tendre, caressante, qui me porte à témoigner avec chaleur ma haine ou mon estime, je ne me plaignois que de la froideur d'Agenor, qui m'aimant autant que je l'aimois, sembloit craindre de m'en donner des marques, & ne m'assuroit jamais de son amitié qu'avec une reserve qui me desesperoit. Il faut pourtant que je vous avouë qu'il me plaisoit tel qu'il

étoit ; que je n'aurois pas voulu qu'il fût autrement, & qu'aucun des jeunes gens de notre âge, quelque mérite qu'ils eussent, n'avoient point comme lui l'art de m'animer du desir de m'en faire aimer. La nonchalance & la froideur d'Agenor avoient des charmes qui piquoient mon cœur, & lui donnoient une envie de les vaincre, dont je n'étois pas le maître. Voilà de quelle sorte nous passâmes le tems destiné aux études & aux exercices de ceux de notre condition ; mais étant parvenu à l'âge de quinze ans, l'esprit & les rares qualités d'Agenor mêlant à mon amitié une admiration qu'on ne lui pouvoit refuser, je ne le regardai plus que comme un ami solide, dont je devois me rendre digne en imitant ses vertus ; & si j'ai quelque chose de recommandable entre mes pareils, je ne le dois qu'aux leçons, aux conseils & à l'exemple de mon cher Agenor. Nos peres cependant nous trouvant capables d'entrer dans le monde, nous mirent auprès du Duc d'Aquitaine en qualité d'enfans d'honneurs.

La Princesse Numerane brilloit déja de mille charmes, & Ménine plus âgée qu'elle, y primoit par l'autorité qu'elle commençoit à prendre sur le cœur d'Eudes; & comme la politique guide presque toujours les actions des courtisans, les Seigneurs d'Agen & de Montauban nous ordonnerent de nous attacher à lui faire la cour. Nous obéimes alors sans nulle peine; mais le caractere de cette femme s'étant dévoilé à nos yeux, nos cœurs pancherent vers Numerane, dont la sagesse & la douceur nous attiroient plus fortement vers elle, que les afféteries & les vives caresses de Ménine. Agenor en paroissant à la Cour s'y fit admirer généralement: on me fit grace de m'y donner aussi des marques d'attention; mais mon malheur voulut que l'inconsidérée Ménine me trouvât plus aimable qu'Agenor. Sa beauté qui pouvoit disputer avec celle de cette Princesse, ne lui donnant pour lui que la haine & le mépris qui suivent la jalousie exitée par l'envie, lui fit jetter sur moi des regards trop favora-

 bles;

bles; & non contente de ſon pouvoir ſur le Souverain, elle voulut encore l'étendre ſur le plus fidele de ſes Sujets : mais comme il falloit qu'elle cachât de tels ſentimens pour ſe conſerver ceux qu'elle avoit inſpirés au Duc, elle déguiſa ſi bien la paſſion qui la dévoroit, un long eſpace de tems, qu'Agenor fut le ſeul de toute la Cour qui s'en apperçut: il en eut honte pour elle; & craignant que je ne m'embarquaſſe dans une intrigue qui pouvoit me perdre, il ſe reſolut de m'en avertir.

Pour moi uniquement attaché à mes devoirs, le cœur rempli de mon amitié pour Agenor, & n'imaginant pas encore qu'il y eût des mouvemens plus tendres, je vivois dans une tranquilité d'autant plus grande, que n'attribuant les empreſſemens de Ménine qu'à la ſimple eſtime, je me glorifiois en ſecret d'une faveur qui pouvoit me procurer celle du Duc : ce raiſonnement étoit appuyé d'une ambition pardonnable à mon âge, & de la reconnoiſſance que je croyois devoir aux bontés de Ménine;

nine; mes ſoins & mes reſpects nourriſſoient ſans que je le ſçuſſe une flamme que l'honneur & la raiſon auroient dû mille fois étouffer. Agenor, que de ſecrets motifs rendoient incertain ſur la maniere dont il me découvriroit ſon inquiétude, fut pluſieurs jours à s'y déterminer; & cette irreſolution le rendant plus triſte & plus rêveur qu'à l'ordinaire, je m'en allarmai. Et l'ayant trouvé qui ſe promenoit ſeul dans les jardins du Palais: Mon cher Agenor, lui disje en l'abordant, vous me paroiſſez depuis quelque tems ſi refroidi à mon égard, que je m'en meurs de déplaiſir; aurois-je fait ou dit quelque choſe qui vous eût déplu, ou ſerois-je aſſez malheureux pour que vous euſſiez quelqu'ami plus cher qu'Eric?

Mon frere, me répondit-il, (car c'eſt ainſi que nous nous traitions ſouvent) que vous me connoiſſez bien mal pour avoir été toujours enſemble; ſi vous me croyez capable de changement, je ne me défends point d'avoir de l'inclination pour des perſonnes qui le meritent, mais

elles ne font aucun tort à l'amitié que j'ai pour vous; les objets même en font très-differens, puifque je ne me fens porté que pour les Dames, & qu'il n'y a point d'homme au monde que je puiffe aimer comme Eric. Je ne puis, Seigneur, vous exprimer le plaifir que ce difcours me fit: j'avois une forte de tendreffe pour Agenor, qui me rendoit jaloux des fentimens qu'il pouvoit avoir pour un autre; mais c'étoit une jaloufie délicate, qui partoit du cœur & du defir d'être feul honoré du titre de fon ami. Je le remercia de m'avoir bien voulu raffurer fur cet article; & pour y répondre comme je le fentois véritablement, je lui proteftai qu'il regnoit uniquement fur mon ame, que je n'avois pour perfonne l'eftime & la confidération qu'il m'avoit infpirées, & qu'il avoit même formé mon cœur à ce qu'on appelloit amour, dont je ne connoiffois que le nom; & je crois, lui dis-je, que pour me rendre fenfible il faudroit qu'une femme reffemblât à mon cher Agenor.

Ménine, me dit-il en me regardans

dans fixement, eſt pourtant d'un caractere bien different du mien : Auſſi, lui répondis-je ſans heſiter, n'ai-je pour elle que la conſidération que l'on doit à ſon rang : Prenez garde Eric, reprit-il, prenez garde à vous ; le ſang froid que vous me reprochez ſi ſouvent me donne le tems de faire de ſérieuſes réflexions ſur tout ce que je vois ; l'interêt que je prends à votre fortune, m'éclaire ſur ce qui vous touche plus que vous-même, & me fait craindre que vous ne couriez au précipice en croyant l'éviter. Ménine vous regarde avec des yeux qui me font trembler: ma rêverie ne vient que de la peine que je ſentois à vous en faire appercevoir ; mais puiſque vous m'avoüez franchement que vous ne connoiſſez point l'amour, apprenez à le fuir dans les regards de cette Princeſſe ; de tels maîtres ſont trop dangereux pour vous. Je ne ſuis pas plus ſçavant que vous ſur cette matiere ; mais comme je me mêle plus ſouvent avec les Femmes de la Princeſſe Numerane, leur ſageſſe m'a fait faire des obſervations ſur la difference

des actions de Ménine & celles de la fille d'Eudes, qui m'ont rendu plus clair-voyant. Votre mérite Eric, continua-t-il, vous causera bien des malheurs, si le Duc s'apperçoit du desordre qu'il a mis dans le cœur de cette Princesse.

Ces paroles me surprirent de telle sorte, que je ne pus y répondre sur le champ; & l'opinion que j'avois de l'esprit d'Agenor me faisant juger qu'il ne pouvoit se tromper; je me rappellai mille choses qui s'étoient passées entre Ménine & moi, ausquelles je n'avois fait jusqu'alors aucune attention, & qui me firent frémir. Enfin étant revenu à moi, je fis connoître au sage Agenor combien j'étois sensible à ses remontrances; & lui ayant prouvé mon innocence, je ne lui cachai point que les découvertes qu'il venoit de me faire faire, m'inspiroient un mépris si grand pour Ménine, que j'allois la fuir avec autant de soin que je m'y étois attaché. N'affectez rien, mon frere, reprit Agenor, mais évitez trop de liberté; partagez vos empressemens, soyez quelquefois des plai-

plaisirs de Numerane : les attraits de cette admirable Princesse ne sont pas moins dangereux que ceux de Ménine ; mais sa modestie & sa vertu sçavent si bien les faire respecter , qu'ils n'inspirent que des sentimens dignes d'elle.

Je le lui promis, & dès ce jour je m'attachai à faire ma cour à la Princesse. Mes assiduités près d'elle me parurent ne lui pas déplaire : elle aimoit Agenor, elle le mettoit de tous ses jeux, son air sage & posé lui ayant attiré son estime ; & comme elle sçavoit l'amitié dont nous étions liés, elle fut charmée de voir que je préferois ses amusemens enfantins aux plaisirs que Ménine inventoit chaque jour pour grossir sa Cour. Cependant mon changement de conduite n'en apporta point aux manieres de cette Princesse ; elle m'accabloit de presents , m'envoyoit chercher à toute heure , & me tenoit des discours dont je rougissois pour elle en feignant de ne les pas entendre. Son peu de retenuë me la rendit insuportable ; & ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'à mesure

que mon mépris croiſſoit pour elle dans mon cœur, j'y ſentois naître une augmentation de tendreſſe pour Agenor; je lui découvrois toutes mes penſées, je me plaiſois à lui bien exprimer le caractere de mon amitié; & quoiqu'il m'écoutât avec un ſérieux ſurprenant, & qu'il ne répondît que froidement à la vivacité dont mes diſcours étoient animés, j'étois ſi fort accoutumé à cette eſpece d'indifference, qu'elle ne pouvoit rien diminuer de ma tendreſſe.

Quelques mois s'étoient écoulés de la ſorte ſans que j'euſſe remarqué à Ménine moins d'empreſſement pour moi, ni plus de froideur pour Agenor, lorſqu'un jour ce cher ami m'ayant demandé ſi je voulois l'accompagner hors des portes de la Ville dans une promenade aſſez belle que nos Souverains y ont fait faire, j'étois prêt à l'accepter; mais Ménine qui nous avoit écouté, me défendit hautement de ſortir, voulant, ditelle, que je tinſſe ſon jeu. Ne pouvant la refuſer ſans affectation, je priai Agenor de remettre la partie

au

au lendemain; mais il me dit qu'il vouloit profiter de cette journée qui étoit très-belle, & de l'abſence du Duc qui ſe divertiſſoit à une Maiſon de plaiſance où nous ne le ſuivions jamais. Je fus fâché de le voir ſortir ſans moi; & Ménine m'ayant donné ſon jeu pour ſe retirer dans ſon cabinet, je joüai avec une diſtraction qui fut remarquée de tout le monde. Il y avoit déja près d'une heure que mon chagrin me tourmentoit, lorſque je me trouvai véritablement mal, & que je fus contraint de quitter la partie: Ménine ne revenant point, je ſortis ſans lui faire rien dire, & montant à cheval auſſitôt je me rendis au grand galot où mon cher Agenor devoit être arrivé depuis long-tems. Je l'y trouvai en effet. Mais helas! quel fut mon étonnement de le voir à pied, l'épée à la main, ſes habits ſanglans, ſon cheval tué, & trois hommes morts ou mourans à ſes pieds! De vous exprimer ce que je ſentis à ce ſpectacle, c'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible. Je deſcendis de cheval; & courant à lui:

Que vois-je, mon frere, lui criai-je? quelle funeste avanture ! Mon cher Eric, me dit-il en faisant quelque pas vers moi, ce n'est plus rien, je viens de punir ces assassins; gardez le secret, il est important.... Il pâlit en disant ces mots, & feroit infailliblement tombé, si je ne l'eusse pris dans mes bras pour le soutenir.

Il s'évanoüit;& jugeant qu'il étoit blessé, je m'assis à terre en l'y faisant doucement glisser avec moi; & voulant chercher la cause du mal pour le secourir plus promptement, je défis sa veste & lui découvris l'estomac. Jugez, Seigneur, ce que je devins en trouvant dans cet Agenor que j'aimois au-delà de moi-même comme le plus aimable de tous les hommes, la plus belle fille que le Ciel eût fait naître après la Princesse d'Aquitaine. Mon cœur pénetré de douleur, de joïe, d'amour, de crainte & d'esperance, me mit dans la plus étrange de toutes les situations : je voulois à la fois la secourir, la comtempler, lui parler & me taire; enfin la prodigieuse

amitié

amitié qu'elle m'avoit inſpirée ſous ce déguiſement, ne me laiſſant qu'un pas à faire au plus ardent amour, je me déterminai au plus preſſé; & ne trouvant aucune plaïe dans les endroits dangereux, je vis que ce qui cauſoit cette foibleſſe étoit une aſſez legere bleſſure au bras, mais qui par la perte du ſang pouvoit devenir fâcheuſe : je parvins à l'arrêter, & déchirant le linge que j'avois ſur moi, je la mis en état de n'en avoir rien à craindre. A peine avois-je achevé mon ouvrage, qu'Agenor ouvrit les yeux; & connoiſſant à ſa ſituation que j'étois plus ſçavant qu'il ne l'auroit ſouhaité: Eric, me dit-il, ſoyez toujours mon frere & mon ami, & me le prouvez par votre reſpect & par votre diſcrétion. Vous n'êtes pas en état, lui répondis-je, d'écouter tout ce que j'aurois à vous dire; ſoyez ſeulement aſſurée que mes ſentimens en changeant de nom ne changeront jamais de caractere. Alors l'ayant aidée à ſe relever, je la fis monter à cheval, & me mettant en croupe, je regagnai la Ville & le Palais par des

des chemins détournés, & remis Agenor dans son appartement entre les mains de cette tendre nourrice qui ne l'avoit jamais quittée. On fit venir les Chirurgiens ; & comme la blessure n'étoit qu'au bras, ils la panserent sans s'appercevoir de rien : je vis mettre le premier apareil, & ne m'en separai que pour lui laisser prendre le repos dont elle avoit besoin ; & malgré l'agitation de mon esprit, je me rendis chez la Princesse où toute la Cour étoit rassemblée, afin de voir si l'on n'y sçavoit rien de cette aventure, tous les Officiers du Palais ayant été témoins de mon arrivée & de l'état dans lequel j'avois ramené Agenor.

Aussitôt que Numerane m'eut apperçu : Eric, me dit-elle d'un air extrêmement triste, ce qu'on vient de me dire est-il vrai ? Agenor s'est battu, & même il est blessé : Oui, Madame, lui dis-je, mais, graces au Ciel, sa blessure, est si legere que j'espere qu'il en sera quitte dans deux ou trois jours. Je remarquai que Ménine changeoit de visage tandis que je parlois

lois ; cependant gardant le ſilence, elle laiſſa à la Princeſſe le tems de m'interroger ſur cet accident. Comme Agenor ne m'en avoit point encore inſtruit, & qu'il m'avoit recommandé le ſecret ſur ce que j'avois vû, je lui répondis que je n'en ſçavois, rien, n'ayant pas jugé à propos de le faire parler, dans la crainte de l'incommoder. Vous n'étiez donc pas avec lui, me dit alors Ménine en me regardant fixement ? Non, Madame, repliquai-je froidement ; & changeant de converſation dans le même inſtant, je l'obligeai à ne me plus queſtionner. Le Duc n'étant pas encore revenu, je rentrai chez mon cher Agenor où je trouvai Léonore d'Agen ſa mere qu'on avoit fait avertir : elle me reçut avec mille marques de tendreſſe, mais avec une profonde mélancolie.

J'en fus troublé, croyant qu'Agenor étoit plus dangereuſement bleſſé que je ne l'avois penſé, & lui demandai avec empreſſement s'il étoit arrivé quelque nouvel incident qui augmentât ſon mal: Non, me répondit Léonore, Agenor

nor n'eſt que fatigué, laiſſons-le un moment tranquile, & paſſons dans ſon cabinet où je veux vous entretenir. A ces mots y étant entrée la premiere, je l'y ſuivis très-inquiet de ce qu'elle avoit à me dire. Je reſpectois Léonore comme ma mere, elle m'avoit toujours témoigné beaucoup de tendreſſe, & me nommoit plus ſouvent ſon fils qu'Agenor, quoiqu'elle l'aimât avec paſſion; cependant la connoiſſance que je venois d'avoir de ſon ſexe, & l'ignorance où j'étois ſur ce qu'elle en pouvoit ſçavoir, me donnant une crainte dont je n'étois pas le maître, je ne m'enfermai ſeul avec elle qu'en tremblant. Cette vertueuſe femme s'en apperçut; & m'ayant fait aſſeoir: Mon fils, me dit-elle, raſſurez-vous, je n'ai rien d'affligeant à vous dire; mais avant que de vous inſtruire de ce qui pourra vous être agréable dans mon diſcours, il faut que vous écoutiez ce qu'il y a de fâcheux pour moi. Agenor vient de m'aſſurer que je ne riſque rien en vous déclarant mon ſecret, & je vous ai toujours ſi bien remar-

marqué les ſentimens d'un homme d'honneur que je n'ai nulle répugnance à le faire. Sçachez donc, mon chere Eric, continua-t-elle, qu'il n'y a point dans toute l'Aquitaine une femme plus malheureuſe que moi. Renault Seigneur d'Agen, mon époux, ne s'étant marié que pour avoir des enfans qui perpétuaſſent ſon nom, m'épouſa ſans inclination, & ne fit rien pour m'en inſpirer: Violent, fier, orgueilleux & cruel, je n'ai jamais vû en lui qu'un maître obſolu. Cependant dévoüée à mon dévoir, je me ſoumis à ſes volontés, bien moins comme ſa compagne que comme ſon eſclave. Cette humeur farouche s'adoucit un peu lorſque je devins enceinte; mais n'ayant eu qu'une fille, Renault en parut avoir tant de chagrin, que les miens recommencerent.

Je ne vous ennuîrai point du détail de tout ce que j'endurai; il ſuffit de vous dire que je ne changeois de ſituation que dans mes groſſeſſes, Renault eſperant toujours avoir un fils, & que je retombois dans mon premier état, ne

lui

lui donnant que des filles. Enfin deſeſperé de ſe voir pere pour la dixiéme fois, & de n'avoir pas ce qu'il ſouhaitoit, il en perdit preſque la raiſon; & s'imaginant que n'ayant que des femmes autour de moi, je ne pouvois mettre au jour que des enfans de ce ſexe, il me les ôta toutes juſqu'à celles qui m'étoient les plus néceſſaires, me fit ſervir par des hommes, & m'enfermant dans mon appartement il me ſequeſtra de toutes mes amies, me défendit d'avoir aucun commerce avec elles, & commanda ſous des peines rigoureuſes à tous ſes domeſtiques de me laiſſer parler à nulle femme, & de ne donner une libre entrée près de moi qu'aux hommes qui voudroient me voir Une ſemblable manie me fit mille fois plus ſouffrir que les caprices que j'en avois déja eſſuyés.

Mais enfin me conformant aux arrêts du Ciel, je ſouffris tout ſans murmurer, & dans cet état je devins groſſe pour l'onziéme fois. De vous dire les vœux & les prieres que je faiſoit au Ciel pour avoir un fils, il feroit inutile, vous devez bien

bien vous le perſuader. Pendant les ſept premiers mois mon époux ne me quitta point & s'empreſſoit même à me montrer quelque complaiſance, excepté de me laiſſer voir des femmes. J'étois ſur le huitiéme, lorſque la guerre s'étant déclarée entre le Duc d'Aquitaine & Charles Martel Prince des François, Renault d'Agen ſe vit obligé de ſuivre Eudes en qualité de ſon Lieutenant, tandis qu'Albert de Montauban votre pere reſtoit avec le même titre dans l'Aquitaine pour empêcher les incurſions des Saraſins. Mon époux ayant reçu ſon ordre, il fallut partir; mais ne croyez pas que ſes adieux me fuſſent plus favorables que ſa préſence: les terribles paroles qu'ils me firent entendre, ſeront éternellement gravées dans ma mémoire.

Léonore, me dit-il en m'abordant d'un air furieux, je parts; mais ſongez que ſi je ne trouve pas à mon retour un Agenor d'Agen, vous & votre onziéme fille n'aurez plus qu'un quart-d'heure à vivre; & s'éloignant de moi après ces mots, il partit & je ne le revis plus.

Ju-

Jugez, mon cher Eric, de mon desespoir & de ma crainte ; je connoissois trop bien le caractere cruel de Renault pour douter de sa barbare parole : je pleurai, je gémis, mais sans pouvoir trouver nul remede à mes maux ; j'étois entourée d'homme dévoüés à mon époux, & sans avoir personne à qui j'osasse confier ma peine. Cependant mon terme approchoit ; & me reconnoissant dans cette grossesse les mêmes signes de celles qui m'avoient causé tant de déplaisirs, j'étois certaine d'avoir encore une fille.

Dans les allarmes continuelles où cette idée me réduisoit, le Ciel permit qu'Albert votre pere faisant la visite des Provinces les plus exposées de l'Aquitaine, sejournât quelque tems dans l'Agenois ; & ne croyant pas qu'il fut de la bienséance de me sçavoir au Château d'Agen & de partir sans me voir, il m'en fit demander la permission. L'extraordinaire façon de penser de mon époux me donnant une entiere liberté de le recevoir, je lui mandai qu'il me feroit un plaisir ex-

extrême. En effet on ne me l'eut pas plutôt nommée, que je me sentois animée d'une joïe que j'ignorois depuis bien des années. Mes présentimens ne furent pas sans raison; il vint & me temoigna tant de considération, & me pressa si fortement de venir dans Aquita pour me mettre à portée des soins & des secours qui me seroient nécessaires, que je ne pûs me refuser de lui confier mes malheurs. Il en fut saisi d'horreur, & toute son amitié pour Renault ne put l'empêcher de le blâmer avec chaleur de son cruel procedé; ensuite après avoir rêvé une moment: Consolez-vous, Madame, me dit-il, je trouve un moyen certain de contenter le Seigneur d'Agen & de faire changer votre sort. Mon épouse n'attend comme vous que le moment de donner la lumiere à l'unique fruit de notre himen; mais moins injuste que mon ami; je le recevrai avec joïe, de quelque sexe qu'il soit. Comme il est naturel que je prenne interêt à ce qui vous regarde, je vous enverrai une nourrice & un Chirurgien fideles &

capa-

capables de ſecret. Si vous avez un garçon, il n'y aura point de myſtere à faire; & ſi vous avez une fille, ils cacheront ſon ſexe, la nourrice l'élevera ſous le nom d'Agenor; & pour empêcher Renault de découvrir notre ruſe, je lui demanderai de m'en confier l'éducation. Si j'ai un fils, ce ſera ſous le prétexte de les rendre auſſi parfaits amis que nous le ſommes; & ſi j'ai une fille, je lui dirai que c'eſt dans le deſſein d'unir nos deux Maiſons en leur faiſant naître une tendreſſe réciproque: le tems après nous donnera conſeil; vous joüirez toujours de celui de leur enfance. Nous éleverons votre fille comme étant votre fils, n'en pouvant faire un Guerrier, nous en ferons une Amazone; Renault deviendra peut-être plus raiſonnable, enfin le Ciel décidera du reſte.

La crainte & l'eſclavage ſont de terribles objets, mon cher Eric; continua Léonore; il n'eſt rien qu'on ne faſſe pour s'en garantir. L'expedient qu'Albert me propoſoit, quelque dangereux & même ridi-

ridicule qu'il fût, me parut mille fois plus doux que la ſituation où j'étois & celle qui me menaçoit; je l'acceptai ſans balancer, & le conjurai d'y travailler ſitôt qu'il feroit de retour. Il me le promit, & hâta même ſon départ, dans l'apprehenſion que l'enfant que je portois ne vînt plutôt que je ne le croyois. En arrivant dans Aquitaine il apprit qu'il venoit de lui naître un fils. Ce fut vous, mon cher Eric, qui mîtes l'allegreſſe dans cette illuſtre Famille; la joïe de votre genéreux pere ne lui fit pas oublier ſa promeſſe; & jugeant de mon terme par celui de ſon épouſe, il fit promptement partir ceux dont il m'avoit parlé. Ils arriverent à propos, les douleurs ayant commencé à me prendre. Comme j'avois publié parmi mes gens que le Seigneur de Montauban s'étoit chargé de m'envoyer un homme habile avec une perſonne qu'il protegeoit, pour nourrir mon enfant, on ne fut point ſurpris de les voir; & les recevant avec conſidération, on les inſtalla près de moi. Tout ſe paſſa dans un ſecret

merveilleux; ils ne me parlerent jamais en particulier, ne me firent aucun ſigne qui pût me faire connoître qu'ils ſçavoient mon intention; & cependant j'avois tant de confiance à ce que m'avoit dit Albert, que je ne m'inquiétai de rien.

Ils ne furent pas long-tems à me faire éprouver que je ne me trompois point: Le Ciel voulut encore me donner une fille, mais par leur adreſſe on n'en connut rien; & faiſant paſſer de bouche en bouche que j'avois un fils en recommandant qu'on m'en menageât la nouvelle, mon époux en fut informé avant que je ſçuſſe moi-même la verité. Tous mes gens dont je ne ſuis pas haïe, étoient d'une impatience extrême que je fuſſe hors de danger pour donner carriere à leur joïe. Enfin on m'apprit hautement la naiſſance d'Agenor, & les fideles confidens de mon ſecret m'inſtruiſirent ſans témoins que je n'avois qu'une fille. Je ſubis encore mon ſort ſans murmurer; & trop contente de l'erreur où cet innocent ſtratagême alloit mettre mon époux, je reſſents autant d'a-

mour pour ma chere Laure (c'eſt le nom qu'elle devroit avoir, ſi nous pouvions le lui faire porter ſans danger,) que Renault en auroit eu pour un fils. Cependant un Gentilhomme qu'il avoit mis près de moi, lui ayant écrit des premiers, je reçus une lettre de lui, qui me prouva combien j'étois heureuſe d'avoir ſuivi les conſeils d'Albert de Montauban. Mon époux y paroiſſoit tranſporté de joïe, & m'y témoignoit des tendreſſes extrêmes; & pour m'en donner des marques éclatantes, il envoya ordre à tous ſes gens de m'obéir plus qu'à lui-même, & de me laiſſer agir en pleine liberté; me conſeillant de quitter Agen, de me rendre dans Aquita, & d'y réparer l'ennui d'une longue ſolitude, en me réjoüiſſant avec l'épouſe d'Albert de Montauban de notre commun bonheur, & ſurtout d'enmener mon fils pour qu'à ſon retour il eût le plaiſir de l'embraſſer. Je profitai promptement de toutes ces graces, afin de mettre Laure à l'abri des accidens qui pouvoient la faire connoître; je

partis avec tout mon monde, & me rendis chez votre illuſtre mere, qui me reçut avec des bontés qui m'ont pour jamais attachée à elle. Son époux étoit à l'Armée aſſemblée ſur la frontiere, du côté des Pyrénées, pour tenir les Saraſins en reſpect; mais comme il l'avoit inſtruite de tout, elle agit ainſi que lui. Nous nous liâmes d'une inviolable amitié, & nous promîmes de vous unir pour jamais avec ma chere Laure, auſſitôt que nous le pourrions faire ſans riſque en la découvrant à mon époux.

La Campagne finit; & ſon arrivée ſe trouvant le même jour du retour d'Albert, ils ſe féliciterent réciproquement ſur l'augmentation de leur famille : tous deux embraſſerent leurs fils; & dans les transports de la joïe de mon époux, votre genéreux pere lui tenant le diſcours dont il étoit convenu avec moi, il obtint ce qu'il deſiroit. Le feint Agenor fut donc deſtiné à ne vous plus quitter. La tendre amitié que vous prites l'un pour l'autre nous donnant à tous une égale ſatisfaction, quoique par des motifs diffe-

differens, nous n'avons travaillé Albert, ſon épouſe & moi, que pour en ſerrer les nœuds. Agenor a ſi bien fait réuſſir notre ruſe par les progrès qu'il a faits dans les exerxices les plus éloignés de ſon ſexe, que votre pere & moi ne nous ſommes point oppoſés à les lui laiſſer continuer. Votre amour à qui vous ne pouviez donner que le nom d'amitié, ne nous a pas échapé; nous l'avons vû naître & croître avec plaiſir, puiſque vous êtes deſtinés l'un pour l'autre; mais lorſque Laure nous a paru aſſez raiſonnable pour l'avertir de ce qu'elle étoit, nous avons jugé à propos de le faire, en lui commandant de vous aimer toujours, & de n'avoir de reſerve avec vous que celle que la modeſtie exigeoit d'elle & ſur notre ſecret.

Elle a ſuivi ſi parfaitement mes intentions, qu'elle m'en eſt devenuë mille fois plus chere. De-là, mon cher Eric, ſont parties cette retenuë, cette ſageſſe & cette froideur dont vous vous êtes plaint ſi ſouvent, & c'eſt auſſi la cauſe qui me fit demander avec tant d'inſ-

tance que ſa nourrice ne s'en ſéparât jamais. Vous ſçavez le reſte, mon fils, continua Léonore; & je ne vous ai fait ce long récit que pour vous aſſurer que Laure n'aura jamais d'autre époux que vous, qu'elle en fait tout ſon bonheur, mais qu'il faut que vous la traitiez encore comme Agenor juſqu'à ce que ſon pere puiſſe apprendre ſon ſexe ſans qu'il nous en coûte la vie à l'une & à l'autre. Ne croyez pas que ce ſoit une menace vaine; il eſt capable de tout dans ſa fureur: Il a vû mourir toutes ſes filles d'un œil tranquile, en répetant à tous momens que ſon fils étoit le ſeul bien qu'il eût deſiré, & qu'il étoit l'unique qu'il pût regretter. Le hazard vient de vous faire connoître Laure; que les tourmens que j'ai ſoufferts vous faſſent ſentir à quel danger nous expoſeroit la moindre indiſcrétion. Je ne ſçai même ſi nous n'avons pas quelques ſoûterrains à craindre; l'aventure dont Agenor vient de ſe tirer avec tant de valeur, me cauſe de cruelles inquiétudes. Il me l'a détaillée, en me priant de vous la conter. Il

y avoit très-peu de tems qu'il étoit defcendu de cheval pour fe promener où vous l'avez trouvé, lorfqu'il a vû venir à lui trois hommes l'épée à la main, dont deux l'ont attaqué à la fois, tandis que le troifiéme donnoit la mort à fon cheval qu'il avoit attaché à un arbre. Il s'étoit mis d'abord en défenfe, & s'eft fi bien menagé, que s'étant adoffé contre une des figures de marbre qui féparent les routes les unes des autres, il a fait face à ces trois affaffins, dont il a d'abord tué le premier, percé le bras droit du fecond qu'il a mis hors de combat; & redoublant fes efforts fur le dernier, il l'a terraffé, & lui plongeant fon épée dans le fein, a fait fortir fon ame avec fon fang, fans avoir reçu d'autre bleffure que celle que vous avez vuë. Je regarde cette affaire comme un miracle, & me perfuade que le Ciel, protecteur de l'innocence, a combattu pour elle en cette occafion; mais cela ne m'empêche pas de craindre des ennemis d'autant plus dangereux, que nous ne les connoiffons pas.

Léonore cessa de parler, continua Eric, & j'étoit si transporté de tout ce qu'elle venoit de m'apprendre, & dans un si grand excès de joïe de ce que l'incomparable Laure m'étoit destinée, que je me jettai aux genoux de sa mere, ne songeant qu'à lui rendre graces du bonheur qu'elle m'annonçoit, sans avoir nulle inquiétude sur les périls qu'elle vouloit me faire prévoir. Je lui promis cependant de vivre avec Laure devant le monde comme étant Agenor, & dans le particulier avec tout le respect qu'elle avoit droit de prétendre d'un homme qui mourroit plutôt que de l'offenser. Après cela nous retournâmes dans la chambre de cette admirable fille, où nous ne fumes pas plutôt entrés, que nous y vîmes arriver mon pere. Léonore lui ayant appris que j'étois instruit de tout le mystere : Mon fils, me dit-il, usez bien de cette confiance ; aimez Laure avec fidelité, & respectez-la comme devant être votre femme. A ces mots, Léonore & lui prenant nos mains, les joignirent ensemble : Mes enfans, nous

nous dirent-ils, soyez toujours unis d'une véritable estime, en attendant qu'un doux himen vous permette de faire éclater votre amour.

Je fis & dis des choses en ce moment que je ne vous rapporte point Seigneur, pour ne pas abuser de votre attention; il vous est aise de vous l'imaginer. Mon pere & Léonore laisserent par prudence un libre cours à mes transports, afin que ces premiers mouvemens étant passés je reprisse le sans froid dont j'avois besoin aux yeux des autres. La charmante Laure me marqua pour la premiere fois de sa vie, qu'elle m'aimoit aussi tendrement que je le desirois; elle nous recommanda à tous de garder un profond silence sur son aventure & d'en laisser penser ce que l'on voudroit, parce que c'étoit le plus sûr moyen d'en découvrir la source. Léonore & mon pere ayant approuvé son idée, je m'y conformai sans hesiter, & nous convinmes que je me défendrois de parler de ce combat en assurant qu'Agenor n'avoit jamais voulu m'en dire la verité.

Cependant l'inrerêt de la ſanté d'Agenor nous ayant forcés de le quitter, je me retirai dans mon appartement, où je paſſai la nuit à rêver à tout ce qui m'étoit arrivé le jour. Mon amour avoit déja pris un ſi fort empire ſur moi, & je connus ſi bien qu'il s'étoit établi dans mon cœur dès mon enfance, que ſon véritable nom n'apporta nul changement dans mes ſentimens; & je ſentis parfaitement qu'en croyant n'aimer Agenor que comme mon plus cher ami, j'avois adoré Laure & brûlé pour elle de la plus vive flamme. Toute la Cour prit part à ſon accident: la Princeſſe d'Aquitaine y envoyoit à chaque inſtant; le Duc lui fit l'honneur de le viſiter, & Ménine même l'y accompagna. Tant de faveurs & les queſtions qu'elles produiſirent, ne purent cependant nous obliger à donner nul éclairciſſement ſur ce ſujet; & le myſtere que nous en fîmes ayant fait croire que c'étoit quelqu'affaire particuliere qu'il étoit bon de ne pas déclarer, on n'en parla plus.

Agenor, car je vous le nommerai

rai toujours ainſi juſqu'au moment de mon malheur; Agenor, dis-je, étant en état de quitter la chambre au bout de trois jours, reparut à la Cour avec un nouvel éclat; & je puis vous aſſurer que depuis ce moment je paſſai ſix mois dans la plus douce félicité que puiſſe goûter un homme qui ne poſſede pas encore ce qu'il aime. Renault d'Agen qui étoit très-malade lorſqu'Agenor fut bleſſé, & dont la douleur avoit augmenté les maux, empira ſi conſidérablement ſix mois après, que tous les remedes ne purent le ſauver, & qu'il mourut après de longues ſouffrances en ne regrettant que de quitter ſon fils. Sa perte ne laiſſa pas d'être ſenſible à la vertueuſe Léonore; mais les traitemens qu'elle en avoit reçus étant de fortes raiſons pour eſſuyer ſes larmes, elle ne coulerent pas longtems; & ſa juſte tendreſſe pour ſon admirable fille ne lui donnant plus d'autre penſée que celle de ſon bonheur, elle conclut avec ma famille qu'auſſitôt que ſon deüil ſeroit fini, elle inſtruiroit le Duc de notre ſecret, & lui demanderoit

ſon conſentement pour notre mariage. Dans le cours de cette même année les Saraſins ayant encore paſſé les Pyrénées, & menacé l'Aquitaine, le Duc ſe mit en campagne avec la fleur de la Nobleſſe. Léonore craintive pour Agenor balançoit à le laiſſer partir, & preſqu'auſſi timide que cette tendre mere, je ne pouvois conſentir à lui voir courir les périls de la guerre, lorſque la courageuſe Laure nous détermina par le deſir extrême qu'elle avoit de ſe ſignaler aux yeux de ſon Souverain avant qu'il la connût pour ce qu'elle étoit. Albert de Montauban que les traits héroïques touchoient vivement, charmé de l'ardeur guerriere d'une fille qui devoit être ſa bru, fut auſſi de ce ſentiment; & ſi la crainte d'expoſer des jours qui m'étoient ſi chers m'en avoit éloigné, le plaiſir de ne m'en point ſéparer me mit bientôt de leur parti. Nous ſuivîmes donc le Duc l'un & l'autre, & fîmes la Campagne enſemble. Si la gloire eût été ſeule maîtreſſe de nos cœurs, je puis dire que nous aurions eu ſujet d'être plei-

pleinement ſatisfaits, puiſque nous eûmes le bonheur d'y faire des actions qui nous acquirent une aſſez haute réputation ; mais comme l'amour guidoit toutes nos démarches, je crois que nous ne devons les attribuer qu'au deſir mutuel que nous avions de nous plaire & de partager les dangers où notre devoir nous engageoit : toujours à côté l'un de l'autre, nous ne combattions que pour nous défendre réciproquement ; mon bras ne s'occupoit qu'à vaincre ceux qui s'attachoient à mon cher Agenor, tandis que le ſien ſembloit n'être armé que pour donner la mort à ceux qui venoient m'attaquer. Cette commune attention qui nous faiſoit négliger notre propre défenſe pour ne ſonger qu'à celle de l'objet aimé, nous rendit invincibles, & nous donna l'honneur d'avoir part à la glorieuſe Campagne que fit le Duc cette année contre les Saraſins.

L'armée retentiſſoit du nom des deux freres, c'eſt ainſi qu'on nous appelloit Agenor & moi ; & les loüanges nous étoient prodiguées

de toutes parts. Eudes nous en accabla, en y joignant des grades enviés des plus anciens Guerriers. Albert mon pere étoit au comble de la joïe ; mais jugeant que cette occasion étoit la plus favorable qu'il pût trouver pour faire connoître Laure avec gloire, il prit le tems qu'Eudes célébroit sa valeur dans les termes les plus obligeans, pour l'instruire de son sexe & du sujet qui d'une fille foible ; & timide en avoit fait un si brave Cavalier. La surprise du Duc fut des plus grandes à cette nouvelle ; mais la conduite que Laure avoit tenuë lui donna tant d'admiration, jointe à l'estime qu'elle lui avoit inspirée par son courage, qu'il la fit appeller sur le champ ; & m'ayant mandé au même instant, il nous embrassa l'un & l'autre avec mille témoignages de distinction, & dit à mon pere qu'il vouloit honnorer notre himen de sa presence.

Il annonça lui-même ce changement à toute la Cour ; & comme la Campagne alloit fermer, il reprit le chemin d'Aquita, où nous le suivîmes Agenor & moi. En arrivant

dans

dans cette Ville, Laure se rendit chez sa mere, qui la dépoüillant avec joïe de ses vétemens guerriers, lui fit prendre ceux qui convenoient à son sexe & vint la presenter à la Princesse d'Aquitaine. J'ose dire que si le brave Agenor avoit surpris en homme par sa valeur & sa beauté, Laure s'empara bien mieux encore des cœurs sous ses véritables traits, & que les graces qu'elle fit éclater en femme, donnerent de l'envie à plusieurs : Numerane en fut enchantée, & la combla d'amitié; Ménine s'efforça d'en faire autant, & dissimula si bien ses sentimens, que nous y fumes tous trompés.

Enfin tout paroissant favoriser nos vœux, le Duc voulut que notre himen se fist; & pour en rendre la cerémonie plus superbe, il proposa plusieurs divertissemens aux Princesses, afin de les obliger à choisir ceux qu'elles aimeroient le plus. Ménine qui se fait un loi de regler tous les amusemens de la Cour, dit qu'il falloit qu'Albert fist notre mariage à Montauban, qu'il y régalât le Duc & toutes les Dames, qu'il

qu'il y avoit un tems infini qu'elle avoit envie de voir ſon Château, & qu'il n'y avoit pas une plus belle occaſion ; que cette partie diverſifieroit les plaiſirs de la Cour, que la Ville & le Palais du Duc en fourniſſoient toujours les mêmes, & que le changement de lieu en feroit naître de nouveaux. Mon pere ſe trouvoit trop honoré de recevoir chez lui ſon Souverain pour s'oppoſer à ce deſſein, & le Duc avoit pour Ménine une complaiſance trop aveugle pour n'y pas conſentir ; ainſi chacun ayant applaudi à la propoſition, Albert demanda du tems pour mettre les choſes en état de répondre à l'attente de toute la Cour. Cela parut juſte, on le lui accorda ; & dès le lendemain ayant fait partir ſes ordres pour Montauban, nous fûmes obligés de voir encore écouler plus d'un mois dans ces préparatifs.

Pendant ce tems, il n'eſt point de marques d'amitié que Laure ne reçût de Ménine, qui changeant tout-à-coup parut n'avoir plus pour moi que de l'indifference, &

la

la plus vive tendreſſe pour Laure : je ne m'en apperçus que pour m'en réjoüir ; & j'étois ſi content de ſon procedé, que je me blâmois en ſecret d'avoir eu jadis d'autre penſée. Enfin Albert étant prêt à recevoir chez lui cette brillante Cour, nous partîmes tous d'Aquita. Ce ne fut que fêtes & que plaiſirs ſur la route, la joïe brilloit dans les yeux ; & comme je touchois au plus heureux moment de ma vie, je ne fus pas des derniers à donner des marques de ma ſatisfaction. Nous arrivâmes à Montauban, qui par ſa ſituation eſt un des plus beaux Châteaux qui ſoient dans l'Aquitaine, étant entouré de jardins délicieux, & baigné de la Dordogne, qui non loin de-là va ſe perdre dans la Mer.

Mon pere y reçut ſon Prince avec une magnificence royale, & les Dames y joüirent de tous les plaiſirs que peut fournir un lieu qui tire une partie de ſa beauté d'une aſſiéte ſolitaire & champêtre : les fêtes y durerent huit jours, après leſquelles je fus uni à ma chere Laure par des nœuds qui me

me faiſoient eſperer de n'en être ſéparé de ma vie. Mais helas ! que le bonheur des hommes eſt incertain, & qu'on doit peu compter ſur ce qui nous paroît le plus aſſuré ! La nuit de ce beau jour fut célébrée avec une magnificence extrême, les jardins étoient éclairés par un nombre infini de flambeaux, le fleuve étoit bordé de mille & mille lampions qui ſe répetant dans l'eau le faiſoit paroître tout en feu. Toutes les Dames ſe déguiſerent, & ſe répandant de côté & d'autre, ſe divertirent long-tems à ſe faire chercher par les Cavaliers. Laure animée par l'exemple des autres, ou guidée par quelque mauvais génie, changea pour me tromper de vingt habits differens; & Ménine prenant ſouvent ceux qu'elle venoit de quitter, m'obligea pluſieurs fois à la ſuivre, croyant que c'étoit elle. Enfin ce divertiſſement ayant aſſez duré, chacun ſe raſſembla pour ſe reconnoître & ſe retirer; mais quand il fut queſtion de me livrer Laure, elle ne ſe trouva point. Le Duc qui vit le trouble où cela me jettoit, commanda

manda très-ferieufement qu'on ceffât la plaifanterie, & qu'on fift paroître mon époufe; mais chacun ayant juré qu'on ne fçavoit où elle étoit, l'allarme fe mit dans toute la Cour pour moi: je perdis la raifon; & courant çà & là dans le Château, fuivi d'Albert, de Léonore & de plufieurs Seigneurs, il n'y eut point d'endroits que je ne foüillaffe; nous fîmes tous les jardins, & courûmes les bords du Fleuve en faifant retentir les échos des noms de Laure & d'Agenor, fans en tirer aucun fruit. Alors mon defefpoir monta à un tel degré, que fans les efforts que fit mon pere pour m'arracher mon épée, je me la ferois paffée au travers du corps.

Mais m'ayant fait faifir par ceux qui nous avoient accompagnés dans cette malheureufe recherche, ils me traînerent au Château qu'il étoit déja grand jour, le refte de la nuit s'étant paffé dans cette trifte occupation. Le Duc avoit fait monter fes Gardes à cheval, avec ordre de prendre des routes differentes, étant perfuadé qu'on l'avoit

l'avoit enlevée, & que les ravîſſeurs ne pouvoient être loin; cependant tout fut inutile. Comme le Fleuve avoit été couvert de pluſieurs Gondoles & Chaloupes ornées pour le plaiſir des Dames, on fit venir tous les Mariniers pour s'informer ſi quelqu'un d'entr'eux ne l'avoit point fait aborder dans quelque Iſle, ſans que pas un comprît ſeulement ce qu'on lui diſoit. Mais ce qui parut extraordinaire, c'eſt qu'on ne trouva aucun des habits que Laure avoit pris pour ſe déguiſer. Que vous dirai-je de plus, Seigneur? ma perte ne fut que trop averée, & me mit dans un ſi cruel état, que pour m'empêcher de me détruire, Albert fut contraint de me faire lier & garder comme un furieux; les ordres du du Duc; ſa preſence, les remontrances de mon pere, les diſcours de tous mes amis ne purent calmer mes tranſports.

Ménine remplie d'amour propre, ſe flattant d'y réuſſir, y employa toutes les ruſes qu'elle ſçait ſi bien mettre en pratique quand elle veut en venir à ſes fins; mais loin de me con-

confoler, elle ne fit qu'irriter ma douleur, & perdant toute confidération je lui parlai avec fi peu de retenuë, qu'elle en verfa des larmes, & me quitta en me traitant d'ingrat qui ne connoiffoit pas mon bonheur : ces paroles m'animerent d'une fureur nouvelle, & j'en ferois fans doute mort fans l'incomparable Numerane. Cette admirable Princeffe fe rendit près de moi, les yeux baignés ds pleurs; elle étoit fuivie de Juftine Sévin: Mon cher Eric, me ditelle en me prenant les mains avec une bonté fans exemple, je ne viens point pour arrêter votre defefpoir; il eft fi jufte, que je veux me defefperer avec vous: j'aimois Laure avec tendreffe, je la veux pleurer éternellement; mais, Eric, ce n'eft pas affez que de la regretter, il faut la chercher, la trouver ou la venger : cependant comment y parvenir, fi vous faites toujours craindre pour votre vie? vous ne pouvez ravoir Laure ou punir fes affaffins, que vous ne foyez en liberté; & comment peut-on vous y laiffer, fi vous ne voulez en pro-

fiter que pour vous tuer ? Revenez à vous Eric, continua-t-elle, c'eſt Numerane qui vous en prie, c'eſt l'amie de Laure d'Agen qui vous en conjure ; votre deſeſpoir augmente celui de Léonore, & donne la mort à vôtre illuſtre pere. Eſt-ce donc de cette ſorte que doit périr Eric de Montauban ? n'eſt-ce pas au milieu des combats qu'il doit perdre la vie, ſoit pour ſon Prince ou ſoit pour l'objet de ſa flamme ? Venez, venez, ajoûta-t-elle, retournons dans Aquita, peut-être y trouverons-nous ce qu'on cherche ici vainement. Le Duc entre dans votre douleur, & m'ordonne de vous aſſurer qu'il n'épargnera rien pour découvrir le myſtere de cette fatale aventure.

La Princeſſe accompagnoit ce diſcours d'un air ſi divin, ſes paroles avoient quelque choſe de ſi majeſtueux, que je m'en ſentis pénetré juſqu'au fond de l'ame ; la maniere obligeante avec laquelle elle daignoit s'abaiſſer pour m'engager à ſoutenir mon malheur avec plus de fermeté, calma mes agitations ; ſa douceur me ren-

rendit raiſonnable, & ſes bontés rappellerent ma raiſon : mais mon deſeſpoir qui juſques-là n'avoit été que fureur & qu'emportement, ſe changeant tout-à-coup en véritable douleur, me preſſa le cœur de telle ſorte, que je tombai ſans connoiſſance ſur le lit auquel on m'avoit lié comme un animal féroce. La Princeſſe & l'aimable Juſtine pleines de compaſſion, ne voulant point d'autre ſecours que celui qu'elles pouvoient me donner, me jetterent tant d'eau de ſenteur au viſage, qu'elles me firent revenir. Je n'eus pas plutôt repris mes eſprits, que je rendis mille graces à Numerane, & que je la conjurai de me faire mettre en liberté, lui jurant par ce qu'il y a de plus ſaint & par ma chere Laure, de ne plus attenter à mes jours & de ſuivre ſes ordres avec une entiere ſoumiſſion.

Cette promeſſe l'ayant raſſurée, elle appella du monde, me fit ôter mes liens, & mandant mon pere, me remit entre ſes mains en me commandant de me préparer à la ſuivre dans Aquita. Albert me trouvant en état de l'écouter, m'em-

m'embraſſa, me conſola & m'aſſura qu'il étoit auſſi vivement touché que moi; mais que ſi je voulois lui laiſſer encore quelques années à vivre, ce n'étoit qu'en m'efforçant de vivre moi-même. Des paroles ſi touchantes de la bouche d'un pere reſpectable & tendrement aimé, produiſirent l'effet qu'il en eſperoit; & m'abandonnant à ſes volontés, nous partîmes de Montauban avec le Duc & toute la Cour, & nous rentrâmes dans cette Ville avec autant de douleur que nous en étions partis avec joïe: une violente fiévre me prit en arrivant, & me mit bientôt aux portes du trépas. La déſolée Léonore ne me quittoit ni jour ni nuit, non-plus que la nourrice de ma chere Laure; le Duc venoit me voir à tous momens.

La pitoyable Numerane & ſa favorite Juſtine me donnoient tous ceux que la bienſéance leur pouvoit permettre; Ménine s'informoit ſans ceſſe de ma ſanté, & mon pere employa les plus habiles Médecins pour me ſauver une vie qui m'étoit devenuë odieuſe. Ils y parvinrent avec bien de la

pei-

peine ; & après trois mois de maladie, de laquelle il me resta une langueur que rien au monde ne pouvoit dissiper, la Princesse croyant que la solitude augmentoit ma mélancolie, imagina de me donner de l'occupation pour me distraire, & faisant construire le jardin que vous avez vû, pria le Duc de me charger du soin de son embellissement, jugeant bien que l'y voyant sans cesse avec ses Femmes cela me dissiperoit. J'avois une si prodigieuse indifference pour toutes choses, que je reçus cet ordre avec beaucoup de froideur; cependant j'étois trop sensible aux bontés de Numerane, pour lui refuser ce qu'elle souhaitoit.

Un jour que je m'y étois rendu de très-bonne heure pour tracer le dessein de la grote de Diane, Numerane & Justine qui s'y promenoient déja, m'ayant apperçu m'y vinrent joindre dans un de ces cabinets de verdure dont vous avez dû remarquer que la grote est entourée, & sous lesquels on est à l'abri, quelque tems qu'il puisse faire. La Princesse s'étant couchée

ſur un petit lit de gazon, nous ordonna de nous aſſeoir Juſtine & moi ſur des ſiéges de même verdure qui étoient de chaque côté : elle s'occupa à me regarder deſſiner. La rêverie & le ſilence dont je ne ſortois preſque jamais, joints à la tranquilité du lieu qui n'étoit troublé que par le chant des oiſeaux, la provoquant au ſommeil, elle s'endormit ; & pour ne point interrompre ſon repos, nous ne faiſions aucun bruit Juſtine & moi. Très-peu de tems après, nous entendîmes entrer dans le cabinet d'à-côté ; vous ſçavez, Seigneur, qu'ils ſont conſtruits en forme de labyrinthe, étant tous les uns auprès des autres, ayant differentes entrées, & que malgré leur proximité, ceux qui ſont dans l'un ne peuvent voir ceux qui ſont dans l'autre, ni s'y venir trouver ſans faire pluſieurs longs détours, quoiqu'ils s'entendent parler comme s'ils étoient enſemble. Les voix qui vinrent frapper nos oreilles, nous ayant fait reconnoître Ménine & une de ſes Femmes, Juſtine me fit ſigne pour m'obliger à redoubler l'at-

l'attention que j'avois à ne point reveiller la Princeſſe.

Je lui fis comprendre que c'étoit mon deſſein, & qu'un mouvement de curioſité me forçoit à quitter le crayon pour écouter la converſation de Ménine ; en effet j'y mis toute mon application ſans ſçavoir pourquoi, & Juſtine n'en eut pas moins que moi. Il nous parut qu'elle continuoit un entretien déja commencé ; & s'adreſſant à ſa confidente : Ton erreur eſt des plus grandes, ma chere Luſſon, lui dit-elle, ſi tu crois que ma jalouſie l'ait condamnée à la mort ; ma haine n'auroit pas été ſatisfaite en ne lui faiſant ſubir qu'une peine où toutes les créatures ſont ſujettes : il falloit un autre genre de ſupplice pour me contenter, & je n'en ai point trouvé de plus affreux pour elle en la ſéparant de ſon amant, que de la livrer à nos plus cruels ennemis. Ainſi pour me venger de l'ingrat Eric, ſa chere Laure en ce moment l'oublie ou le regrette entre les bras de Miramolin, ou dans ceux d'Abderame.

Dans mes bras ! s'écria le Prince

Sarasin en interrompant Eric, sans songer qu'il avoit dessein de ne se pas sitôt déclarer; moi, j'aurois eu Laure en ma puissance, & l'aurois renduë l'objet d'un amour passager! Non, Eric, mon cœur n'a jamais soupiré que pour la Princesse des Asturies, & le Roy son frere vous dira que je n'ai point d'autre femme. Abderame étoit violent: il se trouvoit offensé du discours de Ménine, & ses paroles partirent avec tant de rapidité, par la vehémence de son tempérament, qu'il ne reconnut son imprudence qu'en jettant ses regards sur le Gouverneur d'Aquita qui dans l'excès de sa surprise étoit resté les bras croisés & les yeux attachés sur lui, comme un homme qui n'a plus de sentiment. Froïla touché de le voir en cet état, & remarquant sur le visage d'Abderame la confusion où le mettoit ce qu'il venoit de faire: Mon cher Eric, lui dit-il, sortez de votre étonnement, & sans vous arrêter à des noms qui vous semblent odieux, ne voyez en nous que vos amis & que des Princes prêts à vous le prou-

prouver, aux dépens même de leur vie; Abderame n'eſt point votre rival, il ne l'a jamais été. Mais achevez votre récit; peut-être y trouverons-nous des éclairciſſemens favorables à vos vœux, & que nous ne vous ferons pas inutiles dans la recherche de l'incomparable Laure.

Pardonnez, genéreux Eric, ajouta le Prince Abderame, ſi je ne me ſuis fait connoître que par une violence imprudente; mais mon emportement eſt excuſable, puiſqu'il ne part que de la verité. Eric confus des honnêtetés de ſes illuſtres hôtes, & revenu par cette avanture des douloureux préjugés qu'il avoit contre le Genéral des Saraſins, ſe leva promptement; & les ſaluant l'un & l'autre avec reſpect: J'avois toujours bien jugé, Seigneurs, leur dit-il, que vous étiez du Sang Royal, & la parfaite connoiſſance que j'en ai par votre aveu n'eſt point ce qui fait mon étonnement, puiſque je n'en ai jamais douté; mais j'avoüe que je n'ai pû m'empêcher d'être ſurpris de ce que le hazard m'a forcé d'aimer

un Prince que je croyois devoir haïr, & de confier mes malheurs à celui même que j'accusois d'en faire la plus grande partie.

Banniſſez cette idée qui m'outrage, reprit Abderame, & voyons ſur quel fondement la trop dangereuſe Ménine me fait entrer dans ſes lâches complots; & ſoyez certain que ſi Laure eſt parmi les Saraſins, fuſſe au fond du Palais de Miramolin, j'y perdrai la vie, ou vous réunirai pour jamais. Une ſi genéreuſe promeſſe, répondit Eric, me fait autant regretter que Laure ne ſoit pas tombée entre vos mains, que j'avois de douleur quelques momens auparavant de vous en ſçavoir le maître. Vous jugez bien, Seigneur, dit-il en continuant ſon récit, dans quel trouble me mit les paroles de Ménine: je fus tout prêt à parler; mais Juſtine mettant ſa main ſur ma bouche en me conjurant des yeux d'écouter avec patience, me contraignit au ſilence pour entendre la ſuite de mon infortune. En effet cette méchante femme apprit à ſa confidente, que du tems que Laure paſſoit pour un hom-

homme elle avoit été témoin, ſans que nous le ſçuſſions, des conſeils qu'il me donna contr'elle dans la premiere converſation que je vous ai dit que nous avions euë enſemble ſur ſon ſujet; & qu'étant perſuadée qu'il n'y avoit que lui qui me détournoit de répondre à ſa tendreſſe, elle avoit reſolu de s'en défaire, & que les trois hommes qui l'avoient attaqué ne l'avoient fait que par ſon ordre; mais qu'Agenor leur ayant donné la mort contre ſon eſpoir, elle avoit attendu quelqu'autre occaſion de le perdre.

Que la nouvelle du changement de ſon ſexe & de notre amour mutuel ayant mis le comble à ſa haine en la connoiſſant pour ſa rivale, l'avoit fait reſoudre à ſe venger d'elle & de moi en nous ſéparant pour jamais, & que dans ce deſſein elle avoit demandé que notre himen ſe fiſt à Montauban; la ſituation de ce Château étant favorable à ce qu'elle projettoit, par ſa proximité avec la Mer: Qu'elle avoit employé le tems qu'Albert avoit deſiré pour ſes préparatifs, à rendre ſa vengeance infaillible. Tu ſçais,

difoit-elle à fa confidente, que le Duc m'avoit donné une Africaine prife dans la derniere Guerre; je la choifis pour executer le deffein que j'avois formé: cette créature foûpiroit fans ceffe pour fa liberté; je la lui promis avec une groffe récompenfe, fi elle vouloit me fervir fidelement dans une affaire importante à mon repos. Elle n'hefita point, & me fit des fermens horribles d'entreprendre tout ce que je lui commanderois. Alors je lui dis qu'il falloit me délivrer de Laure d'Agen & l'emmener avec elle; & l'ayant inftruite de la maniere dont je voulois qu'elle fe conduisît, elle me le promit à côndition que je fouffrirois qu'elle écrivit en Efpagne, afin d'être fecondée dans cette entreprife par quelques Sarafins de fa connoiffance. Je le lui permis. En effet elle fit fi bien, que lorfque nous partîmes pour Montauban, un Vaiffeau des Ennemis étoit à l'embouchure de la Dordogne, tout prêt à la recevoir quand il en feroit tems. J'affectai avant mon départ de dire hautement que je lui avois rendu la liberté,
&

& qu'elle s'en retournoit dans ſon Païs ; mais elle ſe rendit ſecretement aux environs de Montauban, où je lui faiſois tenir mes ordres. Enfin la nuit du mariage de Laure, mon Africaine ayant pris une Chaloupe ornée comme les autres, la remplit de ceux qu'elle avoit été prendre dans le grand Vaiſſeau ; & dans les déguiſemens que j'avois inventés , ayant fait trouver un homme ſous des habits pareils à ceux d'Eric ſur les pas de Laure, il lui propoſa de voir la Gondole qu'il avoit, diſoit-il, fait orner pour elle afin de s'y promener le lendemain. Elle y conſentit & lui donna la main, croyant véritablement que c'étoit ſon époux. Et moi, ſous les vêtemens de Laure, j'amuſois Eric qui me ſuivoit partout, me prenant pour elle, qui pendant ce tems fut conduite de force ou de gré au Vaiſſeau des Saraſins ; puiſque malgré toutes les perquiſitions qui s'en firent, on n'en put avoir aucune nouvelle, & que je n'en ai point euë depuis , non plus que de l'Africaine, qui m'avoit ſeulement aſſurée avant

que de partir, que ma rivale feroit remife entre les mains d'Abderame Genéral des Sarafins, & que fi ce Prince ne la gardoit pas pour lui, elle iroit orner le Sérail du Calife Miramolin; & je ne doute point qu'elle ne m'ait tenu parole, mon deffein ayant fi bien réuffi. Mais ce qu'il y a de plus doux pour moi dans cette aventure, c'eft que Eric eft entierement banni de mon cœur, & que je le haïs autant que je l'ai chéri; fon averfion pour moi & fon attachement pour Numerane m'ont guérie pour jamais d'une paffion qui troubloit tous les momens de ma vie, & je ne fens plus que la joïe de m'être vengée de fes mépris, & de l'avoir rendu malheureux pour le refte de fes jours.

Cette barbare femme s'étant levée en achevant ces mots, fortit du cabinet & s'éloigna de façon que nous ne l'entendîmes plus: je ne la croyois pourtant pas encore loin, lorfque tranfporté de douleur & de rage je m'écriai que c'étoit un monftre qu'il falloit étouffer. Cette exclamation ayant réveillé

veillé la Princeſſe, elle me demanda avec frayeur à qui j'en avois. Juſtine Sévin, encore pâle & tremblante de ce qu'elle venoit d'entendre, le lui rapporta mot à mot. Cette grande Princeſſe en fut ſaiſie d'horreur ; mais ne trouvant point de remede à mon malheur, elle employa toute ſon éloquence pour m'obliger à le ſupporter avec fermeté. Je me jettai à ſes pieds, & la ſuppliai de permettre que j'inſtruiſiſſe le Duc de cette affreuſe trahiſon ; elle me défendit de le faire ſans avoir conſulté mon pere & Léonore. Je fis ce qu'elle voulut. Albert de Montauban fut vivement touche de mon récit, & Léonore vouloit aller de ce pas demander Juſtine à Eudes ; mais mon pere, après bien des réflexions, l'en empêcha : Nous allons nous perdre tous, nous dit-il, en accuſant Ménine au Duc ; cette femme n'aura qu'à lui dire un mot pour lui paroître innocente & nous rendre criminels ; on ne peut découvrir ſa haine contre Laure ſans parler de ſon amour pour Eric. Je connois les Princes : le Duc pour

ſe conſerver ſa Maîtreſſe la croira fidele, & rendra mon fils coupable de s'être fait aimer, & fera tomber ſur lui la jalouſie qu'il n'oſera faire paroître à Ménine. Tout cet éclat ne nous rendra pas Laure. Il vaut bien mieux nous taire, & faire partir un homme fidele & diſcret pour l'Eſpagne, & nous adreſſer directement au Prince Abderame; il eſt genéreux & magnanime : je lui écrirai moi-même, lui détaillerai notre infortune, & je ſuis aſſuré que ſi Laure eſt en ſa puiſſance, il n'heſitera point à nous la rendre, ou qu'il nous inſtruira de ſon ſort.

Je vous avoüe, Seigneur, dit Eric au Prince Saraſin, que je fus longtems ſans pouvoir goûter cet expedient, & que je ne me portois point au deſſein de vous écrire avec cette confiance, n'ayant pas d'autre intention que celle de vous ôter la vie. Je combatis les raiſons d'Albert de tout mon pouvoir, Léonore en fit de même; mais il ne voulut jamais ſe laiſſer vaincre, & nous dit tant de fois que nous allions entraîner la Princeſſe d'Aquitaine

taine dans notre diſgrace, & que Ménine l'accuſeroit d'avoir entré dans notre complot pour la perdre, que la crainte d'être les auteurs d'un ſemblable malheur nous retint & nous fit ſouſcrire à ce qu'il deſiroit. Nous envoyâmes donc, il y a près de trois mois, un des Ecuyers d'Albert en Eſpagne, avec ordre de ſe laiſſer prendre des Saraſins ſans nulle reſiſtance, & de demander à vous être preſenté pour une choſe importante. Peu de tems après ſon départ, la mort m'enleva mon pere, & le Ciel ne voulant me laiſſer nulle conſolation, je perdis auſſi Léonore mere de ma chere Laure, qui ſuccombant à ſa douleur ne ſurvêquit que de quinze jours Albert.

Le Duc croyant que l'ambition banniroit de mon cœur tous les objets de triſteſſe qui ſembloient s'offrir à moi coup ſur coup, m'honora de la Sur-Intendance de ſa Maiſon & du Gouvernement d'Aquita; mais ces graces qui m'auroient été précieuſes dans un autre tems, ne me furent qu'importunes dans l'état où j'étois, m'obligeant à des

devoirs qui me détournoient de me livrer à mon deſeſpoir, qui n'a fait qu'augmenter depuis le départ de Laval, cet Ecuyer dont je viens de vous parler, n'en ayant reçu nulle nouvelle; Et j'oſe vous aſſurer que depuis huit mois que j'ai perdu Laure, je n'ai reſſenti aucun mouvemens de joïe que celle de vous être utile. Votre preſence, dès le premier Jour que je vous vis, ſuſpendit la douleur dont j'étois accablé; depuis ce moment je n'ai trouvé de véritable ſatisfaction que dans votre entretien; & même en cet inſtant je me ſens un ſoulagement ſi grand de vous avoir conté mes malheurs, qu'il me ſemble qu'il vont être terminés, que je vais revoir ma chere Laure, & que je n'ai plus rien à deſirer ni d'accident à craindre.

N'en doutez point, brave Eric, dit alors Abderame voyant qu'il avoit ceſſé de parler; ces mouvemens en notre faveur ſont des preſages aſſurés de la fin de vos peines, & que vous recevrez peut-être de nos mains la vaillante Laure d'Agen: pour moi je vous promets de

ne

ne rien épargner pour la trouver & vous la rendre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne l'ai jamais vuë, & que perſonne ne s'eſt offert à moi de la part d'Albert de Montauban. La perfide Africaine, confidente de Ménine, n'a ſans doute pas employé dans ſon entrepriſe des Saraſins ſoumis à mon autorité; ils n'auroient jamais entré dans ce complot ſans m'en avertir. Je commande dans toute l'Eſpagne pour Miramolin, mais il eſt quelques Provinces qui ont des Gouverneurs particuliers. Munuſa, vaillant Capitaine More, mais cruel & ſanguinaire, commande en Chef dans tout le païs qui eſt en-deçà de l'Ebre; & quoiqu'il ne ſoit que mon Lieutenant pour le reſte de nos conquêtes, il eſt abſolu dans ſon Gouvernement. Peut-être ſont-ce ſes gens à qui l'enlevement de Laure a été confié; mais quoi qu'il en ſoit, j'en ſerai bientot inſtruit, & ſçaurai le contraindre à m'en faire raiſon. Le Roy des Aſturies lui fit auſſi les mêmes promeſſes de ſon côté, & tous deux ſçurent le conſoler & lui rendre l'eſpoir

d'une

d'une maniere si noble & si tendre, qu'il ne put s'empêcher de se flatter de quelque heureux changement. Cette idée l'ayant rendu moins mélancolique, il soupa avec les Princes ; & Froïla voulant lui témoigner son estime par une entiere confiance, termina la soirée par le récit de son amour pour la Princesse d'Aquitaine, de ce qui s'étoit passé dans son entrevuë avec elle, & de ce qu'il étoit resolu de faire pour l'obtenir du Duc.





SUITE
DE
NUMERANE.

XXXIX. NOUVELLE.

LA converſation des Princes avec Eric les avoit menés ſi loin, que ce malheureux Amant ne put ſe trouver qu'au coucher du Duc d'Aquitaine, & fut obligé de ſe retirer ſans voir la Princeſſe. Mais le lendemain s'étant rendu de bonne heure à l'appartement de Juſtine Sévin, il l'inſtruiſit de l'occupation qu'il avoit euë la veille, & de qu'elle façon le Roy des Aſturies & le Prince Saraſin s'étoient découvert à lui. Comme cette aventure donnoit de grandes eſpe-

eſperances d'apprendre dès nouvelles de Laure, l'aimable Sévin ſe livrant à l'enjoüement qui lui étoit naturel, rit beaucoup de la vivacité d'Abderame & de la ſurpriſe du Gouverneur d'Aquita; & perſuadée du plaiſir qu'elle feroit à Numerane en la lui contant, elle ne ſe ſépara d'Eric que pour lui en faire le rapport. Cette Princeſſe en reſſentit une véritable joïe; & quoique ſon eſprit fût agité de tout ce qui la regardoit perſonnellement, la bonté de ſon caractere qui lui faiſoit ſouhaiter le bonheur des autres auſſi fortement que le ſien, la rendit extrêmement ſenſible à l'apparence qu'elle prévoyoit à celui d'Eric.

Cependant la Cour changea de face dès ce même jour par l'arrivée de Ménine, dont l'abſence avoit ſi fort ennuyé Eudes, qu'il parut prendre à ſon retour une nouvelle ardeur pour elle. Les bals, les ſpectacles & les feſtins qui devoient préceder les Jouſtes, furent auſſitôt ordonnés, & l'on n'oſa plus parler que de joïe & de divertiſſement. Il n'y avoit plus que huit

jours jusqu'au Tournois ; les Habitans de la Ville d'Aquita n'étoient occupés que du soin de paroître avec éclat, & les environs n'étoient remplis que d'Etrangers qui s'y rendoient de toutes parts. La Cour inventa plusieurs Mascarades, où le Roy des Asturies & le Prince Abderame parurent sous des déguisemens extraordinaires. Leur grand air & la galanterie des differens habillemens qu'ils prirent pour tromper les curieux, leur fit remporter l'avantage sur tous les autres, & l'on ne parloit plus que des deux Inconnus. Mais malgré l'envie que chacun marquoit de sçavoir qui ils étoient, ils se conduisirent avec tant de prudence, & le fidele Eric apporta tant de soins à les cacher, que Justine & la Princesse d'Aquitaine furent les seules qui les pussent connoître. Numerane & Froïla profiterent plusieurs fois du tumulte de ces fêtes pour se communiquer leurs pensées : Eric & Justine leur procurerent même d'assez longs entretiens dans lesquels Abderame fut toujours initié ; & comme après le

le Roy des Asturies peu d'hommes étoit aussi aimable que lui, que sa sincere amitié pour Froïla & son ardent amour pour Alazinde augmentoient encore son mérite aux yeux de Numerane, elle prit pour ce Prince une estime particuliere. Mais quelque secrette ; que fussent ces entrevûës, elles n'auroient peut-être point échappées à la jalouse curiosité de Ménine, si son esprit n'eût pas été préoccupé d'un dessein plus fatal encore à ces illustres Amans, que celui de les découvrir.

La haine de cette Princesse contre celle d'Aquitaine prenant de nouvelles forces à mesure qu'elle la voyoit augmenter en beauté, & son ambition lui faisant regarder avec une espece de rage le rang que sa naissance lui donnoit audessus d'elle, son imagination n'étoit occupée qu'à chercher les moyens de s'en défaire de maniere qu'elle n'eût plus rien à lui disputer. Comme elle se flattoit que le Duc se resoudroit à l'épouser si sa fille étoit sous les loix de l'himen, elle s'étoit si fort tourmentée pour lui trou-

trouver un époux, qui ſous des apparences convenables aux interêts d'Eudes ne le fût en effet qu'à ceux de ſa haine & de ſon ambition, qu'elle avoit arrêté les yeux ſur le ſeul homme de l'univers qui fût le plus indigne de cet honneur, par ſon rang, ſa perſonne & ſes qualités.

Munuſa More de Nation, Gouverneur pour Miramolin des Provinces conquiſes en-deçà de l'Ebre, Lieutenant d'Abderame, & que la nature ſembloit avoir pris plaiſir à rendre auſſi affreux qu'elle en avoit eu à former Froïla le plus charmant des Princes de ſon tems, fut l'heureux mortel à qui cette méchante femme deſtina dans ſon ame la plus belle Princeſſe de la terre. Elle n'eut pas ſitôt conçu cet horrible deſſein, qu'elle ſongea à l'exécuter : elle n'ignoroit pas le pouvoir des ſurprenans attraits de Numerane ; & trop aſſurée des feux qu'ils ſçavoient allumer, elle avoit envoyé ſecretement le portraits de cette Princeſſe à la Cour de Miramolin ; celui que poſſedoit le Roy des Aſ-

Aſturies étoit un de ceux qu'elle avoit fait courir. Le Calife Iſcan Miramolin en avoit eu un, & Munuſa un autre; &, comme je l'ai déja dit, cette peinture avoit porté l'embrâſement dans les cœurs de ceux qui s'en étoient trouvés poſſeſſeurs: Munuſa n'en avoit pas été plus exempt que les autres; mais ſon caractere orgueilleux, cruel & violent, donnant à ſon amour les défauts & les vices de ſon ame, il n'eut eut pas plutôt ſenti les atteintes, qu'il ne ſongea qu'à le ſatisfaire à quelque prix que ſe pût être. Mais quoiqu'il s'imaginât que la Princeſſe d'Aquitaine ſeroit trop heureuſe d'être à lui tel qu'il étoit, il fit cependant réflexion qu'un Souverain Chrétien ne donneroit pas ſa fille à un ſimple Capitaine More ſans de grandes raiſons, & qu'il falloit lui faire des propoſitions aſſez fortes pour l'y contraindre; il en trouva dans ſon ambition de ſi favorables à celle d'Eudes, qu'il ne douta point de la réuſſite de ſon deſſein.

Mais comme il ne pouvoit quitter ſon Gouvernement ſous aucun pré-

prétexte, & qu'il falloit cependant s'aboucher avec le Duc pour cette grande affaire, il se resolut d'envoyer à la Cour de ce Prince un homme hardi, entreprenant & fidéle, unique confident de toutes ses pensées. Il se nommoit Isouf; & lui ayant declaré ses intentions, il lui commanda d'examiner d'abord l'air de cette Cour, d'en sçavoir les intrigues, & de se mettre à portée de voir si Numerane étoit en effet aussi belle que son portrait; de faire ensorte de lier amitié avec les plus favorisés du Prince, de pénetrer sa politique, ce qu'il craignoit, ce qu'il pouvoit prétendre, & le but de son ambition; de lui mander exactement les découvertes qu'il feroit sur toutes choses, afin qu'il lui donnât les instructions nécessaires pour se conduire avec succès.

Personne n'étoit plus propre qu'Isouf pour cette négociation: Fin, rusé fourbe, & d'un esprit subtil, il assura son ami qu'il seroit content; & s'étant rendu en Aquitaine sur la fin de l'Automne, c'est-à-dire, cinq ou six mois devant

l'ou-

l'ouverture du Tournois, il avoit eût le tems de connoître la Cour avant l'arrivée de Froïla. Il en pénetra bientôt assez pour voir que Ménine avoit un plein pouvoir, & qu'il falloit s'attacher à elle lorsqu'on vouloit réussir. Comme Isouf étoit un homme de qualité parmi les Mores, il parut à la Cour d'Eudes selon sa naissance, & sous le prétexte du desir de voyager : ainsi il avoit été reçu avec la considération qu'on doit aux Etrangers de quelques Nations qu'ils soient. Il avoit vû la Princesse d'Aquitaine, & la trouvant fort au-dessus de son portrait, il avoit écrit à Munusa, dont la flamme augmentant par le récit qu'il en faisoit dans ses lettres, lui avoit commandé de poursuivre son dessein.

Pour cet effet il s'étoit attaché à faire la cour à Ménine avec assiduité. Cette Princesse à qui tous les hommages étoient agréables de quelque part qu'ils fussent, & dont la curiosité étant sans bornes, n'avoit pas plutôt appris qui il étoit, qu'elle lui avoit fait amitié; & l'ayant questionné plusieurs fois sur les coutu-

tumes de ſon païs & ſur la beauté des femmes, il y avoit répondu de façon à lui faire entendre que celle de Numerane & la ſienne l'emportoient ſur toutes celles de la terre. De pareils diſcours qui flattoient ſa vanité, lui avoient acquis ſa confiance: ils en étoient venus au point de ſe parler aſſez familierement ſur les articles de la galanterie; & comme elle avoit autant d'envie de ſçavoir ſi la Princeſſe avoit des adorateurs parmi les Mores ou les Saraſins, qu'il en avoit de le lui dire, ils ne furent pas long-tems ſans ſe communiquer leurs penſées. Iſouf parla de l'amour de Munuſa, & Ménine charmée déclara qu'elle vouloit l'y ſervir. Il n'en fallut pas davantage à ces deux perſonnes pour tramer le malheur de la Princeſſe. Ménine prit ſoin d'inſtruire le More de la façon dont Munuſa devoit s'y prendre pour parvenir à cette alliance, & l'aſſura ſi poſitivement qu'elle y feroit conſentir le Duc, qu'après trois mois de ſejour & d'inſtructions il étoit parti d'Aquita pour aller donner à ſon

ami de si douces esperances, & le faire agir de concert avec Ménine, qui lui avoit marqué de quelle sorte ils pouvoient avoir une sûre & secrette intelligence ensemble ; & comme ce ne fut que quelque tems après son départ que l'aventure de Laure étoit arrivée, que la Cour avoit été trop agitée de cet accident, & que le Duc en avoit paru plusieurs jours d'une humeur fâcheuse, Ménine n'avoit pas voulu lui parler d'aucune affaire : mais lorsqu'elle vit que l'on commençoit à s'accoutumer au malheur d'Eric, & que la mort des Seigneurs d'Agen & de Montauban l'avoit délivrée de deux hommes qui n'auroient jamais souffert qu'Eudes eût sacrifié Numerane à un Capitaine More, elle sçut si bien prendre son tems avec ce Prince, qu'elle étoit parvenuë à lui prouver que son interêt étoit de donner sa fille à un homme qui pût arrêter les Sarasins, tandis qu'il iroit contre Charles Martel.

Le Duc, qui malgré ses progrès & ses craintes eût bien desiré que la Princesse épousât un Souverain, avoit

avoit fait d'abord quelques difficultés; mais Ménine le tourna de tant de façons, & le preſſa de telle ſorte, que ce Prince qui ne voyoit & ne reſpiroit que par elle, lui avoit promis d'écouter les propoſitions de Munuſa. Cette méchante femme perſuadée d'avoir vaincu, puiſqu'on vouloit bien conſentir à l'entendre, lui avoit mandé les diſpoſitions du Duc; & lui traçant elle-même le plan ſur lequel il devoit agir, il renvoya ſecretement Iſouf à cette Cour avec ordre de ne voir que Ménine, & de ſe cacher avec ſoin à tous ceux qu'elle croiroit ſuſpects. Cet habile confident étoit arrivé très-peu de jours avant le Roy des Aſturies; & ne s'étant montré qu'à Ménine, elle avoit jugé que pour travailler ſans riſque à leur deſſein, & n'avoir point les Miniſtres du Duc attachés à leurs pas, il falloit ſortir d'Aquita. Pour cet effet ayant envoyé Iſouf dans une ſuperbe Maiſon de plaiſance qu'elle avoit à quelque mille de la Ville, elle s'y étoit enſuite renduë ſous prétexte que ſa ſanté lui demandoit de pren-

dre l'aïr de la campagne ; & ce fut là qu'Isouf & elle mirent tout en état pour que le Duc n'eût plus qu'à signer cette fatale alliance, tandis que Numerane & Froïla se flattoient d'être unis pour jamais par un glorieux himen.

Et le Tournois n'avoit été inventé par Ménine avant son départ que pour ôter à tout le monde l'idée que le Duc songeât à des affaires plus sérieuses ; & les parties que le Duc avoit souvent faites dans un Palais champêtre qu'il avoit sur le chemin de la maison de Ménine, où très-peu de monde l'avoit suivi, n'avoient été que pour y voir secretement Isouf qui s'y étoit rendu sans aucune suite ; & lorsque Ménine revint à la Cour, le More étoit reparti pour l'Espagne avec le Traité entre le Duc & Munusa, signé de l'un & de l'autre. Et la joïe d'Eudes & de Ménine en se revoyant, étant augmentée par la satisfaction qu'ils avoient de la conclusion de cette alliance, leur donnoit trop d'occupation pour prendre garde à ce qui se passoit entre des personnes qu'ils

croyoient

croyoient leur être indifferentes.

Cette tranquilité facilitant les intentions de Froïla, & donnant à Numerane une plus grande liberté, ils en profiterent autant qu'il leur fut poſſible dans l'eſpace de huit jours de jeux & de plaiſirs qui précederent le Tournois.

Trois jours devant le premier d'Avril, le Gouverneur d'Aquita en fit ſortir le Roy des Aſturies & le Prince Abderame, pour ſe rendre dans un Village des environs dépendant de ſon Gouvernement, afin d'y attendre le moment des Jouſtes, & d'entrer dans la Ville comme des Etrangers qui ne faiſoient que d'arriver. Ne voulant pas qu'on les vît ſortir de chez lui, ils logerent dans une Hôtellerie, où quantité de Chevaliers qui venoient pour le même ſujet aborderent en foule; & comme chacun dans ces ſortes de divertiſſemens ſe fait un plaiſir d'être inconnu, ils ſe cacherent les uns aux autres avec une égale attention; cependant Abderame qui n'avoit pas l'eſprit auſſi embarraſſé que Froïla, & qui cherchoit à l'occuper, curieux de

voir tous les Etrangers qui entroient dans ce lieu, s'imagina en reconnoître un, quoique ſon habillement de tête lui cachât ſon viſage. Il étoit avec un autre, & tous deux ayant demandé une chambre dans laquelle ils puſſent être ſeuls, il remarqua qu'on les conduiſoit à celle qui touchoit la ſienne, & qu'il n'y avoit qu'une aſſez mauvaiſe cloiſon mal tapiſſée qui les ſéparoit. Il mit toute ſon attention à les écouter pour être ſur qu'il ne ſe trompoit point, jugeant qu'il en ſeroit inſtruit au ſon de leurs voix. En effet ces Cavaliers ne furent pas plutôt entrés dans cette chambre, qu'un d'eux prenant la parole: Je ne ſçai, dit-il à ſon compagnon, commment nous ferons pour voir Abderame; Alazinde nous a ſi fort priés de nous cacher avec ſoin, que je crains bien de ne pouvoir le trouver ſi nous n'oſons nous adreſſer à perſonne. Cette voix ayant convaincu le Prince que celui qu'il avoit crû reconnoître étoit véritablement un Seigneur Saraſin, nommé *Muſaës*, d'un mérite diſtingué, qui tenoit le premier rang entre ceux
qui

qui étoient attachés à lui, & qu'il avoit laiſſé auprès d'Alazinde comme un homme de confiance, il voulut entendre la réponſe de l'autre Chevalier pour découvrir auſſi qui il étoit.

Ce n'eſt pas là mon embarras, repliqua cet Etranger; je puis vous indiquer un moyen certain de voir & de parler à l'illuſtre époux d'Alazinde: mais, brave Muſaës, il m'eſt d'une ſi grande conſéquence de n'être point connu à la Cour du Duc d'Aquitaine, que la crainte d'être découvert cauſe toute mon inquiétude, non que ce ſoit le riſque de ma vie qui me mette dans cette peine, mais celle d'Eric Gouverneur d'Aquita auquel il faut vous adreſſer, & qui ſeroit perdu ſi l'on venoit à ſçavoir qu'Agenor eſt vivant. Le nom d'Agenor ayant frappé Abderame d'une ſurpriſe extrême, & concevant qu'Alazinde ne lui dépêchoit pas Muſaës ſans des raiſons très-importantes, ne voulut pas tarder à s'en faire connoître; & paſſant à la chambre des ces Etrangers ſans en rien communiquer au Roy des

Aſturies, il y frappa doucement. Il avoit le viſage découvert; & lorſque Muſaës lui vint ouvrir, l'ayant reconnu d'abord: Ah! Seigneur, s'écria-t-il, par quel bonheur vous trouvai-je en ces lieux, & quel eſt le hazard favorable qui me tire de de la peine où j'étois dans ce même moment?

Mon cher Muſaës, lui répondit Abderame en l'embraſſant, je vous en inſtruirai, mais auparavant ſouffrez que je vous demande ce qui vous amene ici; ſi c'eſt Alazinde qui vous y envoye exprès, ou ſi le deſir de paroître aux Jouſtes vous y conduit: Et quel eſt ce brave Chevalier? dit-il en regardant l'Etranger, dont la viſiere à demi levée ne laiſſoit voir qu'une très-petite partie du viſage.

A ces mots ayant fermé la porte pour n'être point interrompus, & l'Inconnu qui croyoit l'être entierement au Prince Saraſin, ôtant ſon caſque & le ſaluant avec une grace particuliere: Seigneur, lui dit-il, le vaillant Muſaës peut vous apprendre le ſujet de ſon voyage; mais j'en ſuis connu depuis ſi peu

de

de tems, que moi ſeul peux vous inſtruire de ce qui me regarde. Ainſi, lui répondit Abderame qui vit d'abord à ſa beauté de quoi il étoit queſtion, j'ai donc le bonheur de ſçavoir avant Muſaës quel eſt le charmant Agenor? Quoi! Seigneur, reprit-il avec étonnement, ce nom malheureux eſt-il connu de vous? Un ami d'Eric de Montauban, lui dit le Prince en ſoûriant, ne doit pas ignorer les aventures de Laure d'Agen. C'en eſt aſſez, Seigneur, reprit cette belle fille; car en effet c'étoit elle-même: écoutez Muſaës; & lorſqu'il ſe ſera acquitté de ſa commiſſion, je vous apprendrai ce qui me rend compagnon de ſon voyage.

Alors Abderame s'étant aſſis, & chacun ayant pris ſa place, Muſaës s'adreſſant au Prince: Je viens, Seigneur, lui dit-il, pour vous inſtruire de la part d'Alazinde, que Munuſa cherche à ſecoüer le joug du Calife Iſcan Miramolin, qu'il fait un amas conſidérable d'armes; qu'il a dé-ja raſſemblé ſous ſes Drapeaux tous les Mores en état de ſervir; que ceux des Provinces qui

lui font soumises font chaque jour de nouvelles insultes aux Sarasins ; & que par une voye extraordinaire, mais certaine, elle a découvert un Traité secret entre Munusa & le Duc d'Aquitaine, aussi préjudiciable aux interêts de notre Nation, qu'à ceux du Roy son frere : elle m'en a remis une Copie, en me recommandant de ne la donner qu'à vous, & de vous conjurer de ménager cette cruelle nouvelle au Roi des Asturies, à qui elle n'en a rien mandé pour laisser agir notre prudence ; & pour que vous ne traitiez point cet avis de chimere, elle m'a fait accompagner de cet aimable Chevalier par lequel elle a sçû toutes les démarches du rebelle Munusa.

Alors Musaës ayant tiré des Tablettes, les presenta au Prince, qui les ayant ouvertes, lut ces paroles :

TRAITÉ D'ALLIANCE.

Entre le Duc d'Aquitaine & Munusa, Géneral des Troupes de

de Miramolin, & Gouverneur en chef des Provinces conquises.

Que Munuſa s'engageoit de prendre les armes contre les Saraſins, de les chaſſer de toute l'Eſpagne, & de s'en faire déclarer Roy, afin de mettre l'Aquitaine en ſûreté contre leurs efforts, & s'unir à Eudes pour combattre Charles Prince des François, & mettre la Couronne de France ſur la tête du Duc; & que pour aſſurer Munuſa de la bonne foi de ce Prince, il promettoit de ſon côté de lui donner pour épouſe Numerane ſon unique héritiere, & de faire la cérémonie de ce mariage auſſi-tôt que Munuſa auroit pris les armes contre les Saraſins. En foi de quoi ils avoient ſigné & ratifié le Traité.

O Ciel! s'écria le Prince Saraſin, quel horrible complot! quel-

le affreuſe entrepriſe! Mais, vaillant Agenor, dit-il en s'adreſſant à lui, achevez de m'en apprendre les particularités, puiſque c'eſt à vous que nous en devons l'avertiſſement: Ne craignez rien de Munuſaës; c'eſt un ami fidele auquel je confierois ma vie, & plus capable de la perdre pour nous que de nous mettre dans aucun riſque. N'apprehendez pas non-plus de me parler librement; & pour vous en convaincre, ſçachez que je n'ignore rien des trahiſons de Ménine, des douleurs du fidele Eric, & de la fatale aventure de la nuit de votre himen. Quand vous ne feriez pas ſi bien inſtruit, Seigneur, lui répondit Laure, la Princeſſe Alazinde m'a ſi fort aſſurée que je trouverois des protecteurs dans le Roy ſon frere & le Prince ſon époux, que je n'avois nulle intention de vous déguiſer mes infortunes: mais ſouffrez qu'avant d'entrer dans cette matiere, je juſtifie au brave Muſaës le ſecret que nous lui avons fait la Princeſſe & moi,

moi, de mon ſexe & de mon nom. Oüi, Seigneur, continua-t-elle en remarquant ſa ſurpriſe, vous voyez dans le compagnon de votre voyage la plus malheureuſe femme de l'univers, vous devez pénetrer à preſent le motif du myſtere que nous avons été forcées de vous faire ; il n'étoit pas naturel que je voyageaſſe ſous ma forme véritable avec Muſaës, favori du Prince Abderame, dont l'âge & le mérite auroient mis ma réputation en danger.

Cependant j'avois beſoin d'un conducteur inconnu dans Aquita, pour chercher Abderame, & pour m'amener Eric, & la Princeſſe ne pouvoit ſe confier à quelqu'un qui en fût plus digne : voilà, continua Laure, les motifs qui vous ont fait ignorer ce myſtere. A preſent, Seigneur, ajoûta-t-elle en s'adreſſant à l'époux d'Alazinde, il ne me reſte plus qu'à vous apprendre par quelle aventure le Ciel touché de mes peines m'a fait tomber entre les mains de la Princeſſe des Aſturies ; & puiſque vous ſçavez l'hiſtoire de ma vie juſqu'au moment de mon enlevement, je ne

prendrai mon récit que de cette funuste nuit. J'avois déja changé de plusieurs habits, & j'étois en dernier lieu vêtuë en Bergere, lorsqu'un Masque déguisé comme Eric, & qui me parut de sa taille, m'aborda; & me retenans par ma juppe: Enfin je vous reconnois, ma chere Laure, me dit-il, & malgré vos ruses & celles de Ménine vous ne m'échapperez plus. Le Masque déguisoit si bien sa voix, que le prenant veritablement pour Eric, je m'arrêtai; & lui donnant la main: Mon cher Eric, lui dis-je en riant, vous avez été si peu traversé dans votre amour, que j'ai voulu vous faire acheter un moment ce que vous appellez sans cesse votre bonheur suprême. Hébien, me dit-il en me baisant la main, pour me venger de votre malice je veux vous mener dans la Gondole que j'ai fait préparer pour vous sur le fleuve, & vous y entretenir sans être troublé de tant de monde; ne nous démasquons point pour n'être suivis de personne.

Les termes où j'en étois avec lui ne-

ne me permettant pas de lui refuſer cette complaiſance, je le ſuivis ſans me faire prier ; & paſſant par une des portes du Parc, qui rendoit aſſez prêt du port, nous y deſcendîmes. J'y trouvai en effet une riche Gondole peinte & dorée de tous côtés avec nos chiffres entrelacés, & tous les attributs de l'Amour & de l'Himen. Tandis qu'il me faiſoit remarquer ces galanteries, la Chaloupe voguoit ſans que je m'en apperçuſſe, & nous étions déja bien éloignés du port lorſque je le remarquai. Quel eſt votre deſſein, mon cher Eric, lui dis-je ? Retournons au Château ; Albert & Léonore ſeront en peine, & je crois qu'il eſt tems de nous retirer. Non, me dit-il avec beaucoup de douceur, il n'eſt pas tard, & je veux vous mener dans une Iſle charmante, nous n'y ſerons qu'un inſtant. Je patientai encore un moment : j'avois chaud ; je m'étois démaſquée, je priai Eric d'en faire autant. Il me refuſa long-tems comme en badinant ; mais lorſque le traître me vit hors de la portée du ſecours que j'aurois pû eſperer, il ſe laiſ-

laiſſa vaincre, & ſe découvrant le viſage, me fit voir au lieu d'Eric un homme que je connoiſſois pour avoir été autrefois au ſervice de Ménine.

Jugez de ma ſurpriſe, de ma douleur & de mon deſeſpoir : je ne doutai point de ma perte ; & n'étant pas en état de me défendre, je voulus me précipiter dans le fleuve : mais tant de gens inconnus me retinrent, qu'il me fut impoſſible d'y parvenir. Lâche, dis-je alors au perfide confident de Ménine, rends graces à l'habillement que je porte ; ſi mon bras avoit été armé, tu n'aurois jamais oſé m'approcher. La fureur où j'étois & les efforts que je faiſois pour me démêler des bras de ceux qui m'empêchoient de m'élancer dans l'eau, firent pâlir cet homme, qui s'approchant de moi tout tremblant : Au nom d'Eric, me dit-il, Madame, calmez votre courroux ; promettez-moi de ne point chercher la mort, & je ferai ce qu'il me ſera poſſible pour réparer mon crime. Traître, lui répondis-je, remene-moi où tu m'as priſe, ſi

tu

tu veux que je te pardonne. Il me fit ſigne qu'il n'en étoit pas le maître; & moi toujours plus furieuſe, je combattois des pieds & des mains contre ceux qui me retenoient. Cependant notre Gondole alloit d'une vîteſſe extréme, & je me vis en moins de rien à bord d'un grand Vaiſſeau, d'où pluſieurs ſe détacherent pour me ſaiſir & m'y faire monter. Ils n'eurent pas la même peine que ceux de la Gondole; une foibleſſe univerſelle s'emparant de mes ſens à ce funeſte aſpect, ils m'y porterent ſans reſiſtance: il faut qu'elle m'eût duré quelque tems, puiſque ſans ſçavoir comment, je me vis dans la chambre de poupe, n'ayant près de moi qu'Abulmar, cet homme qui m'avoit ſi cruellement trompée, & une Africaine qui comme lui avoit ſervi la barbare Ménine: tous deux à mes genoux, tous deux en pleurs, & n'oſant preſque lever les yeux ſur moi.

Cruels, m'écrirai-je en verſant un torrent de larmes, eſt-il tems de me témoigner de la compaſſion? Quel eſt votre deſſein? que voulez-

lez-vous faire de moi, & que dois-je attendre de vos perfides cœurs? Tout, me répondit Abulmar, excepté de vous remener en Aquitaine. Alors sans me donner le tems de lui répartir, il m'apprit qu'il étoit devenu amoureux de Fatime, cette Africaine que je voyois, qu'ayant formé le dessein de s'en aller avec elle, il lui avoit juré de ne la jamais abandonner; que Ménine lui ayant accordé la liberté & donné une somme considérable pour m'enlever, elle lui avoit proposé d'en être; qu'il y avoit consenti, l'amour & l'interêt l'ayant aveuglé; que c'étoit lui qui avoit fait équiper le Vaisseau dans lequel j'étois, dont le Commandant étoit, un More de la connoissance de Fatime, & que tout l'équipage étoit composé de gens de la même Nation: Que cet homme à qui ils avoient fait esperer une grosse récompense d'Abderame, s'il me metroit en sa puissance, ne consentiroit jamais à me laisser aller; mais qu'ils étoient si repentans de leur crime, qu'ils feroient ensorte de lui donner assez d'argent

quand

quand nous ferions arrivés en Efpagne, pour l'obliger à me donner à la Princeffe des Afturies plutôt qu'au Prince Sarafin : Qu'ils ne pouvoient faire autrement, puifque Ménine les feroit mourir l'un & l'autre s'ils me ramenoient dans Aquita.

Quoiqu'il n'y eût pas grand fond à faire fur la parole de gens capables de l'attentat qu'ils venoient de commettre, les réflexions que je fis fur le péril que coureroit Eric fi cette trame étoit découverte, me firent refoudre à me laiffer conduire en Efpagne, efperant qu'après avoir quitté ces traîtres, je trouverois quelqu'occafion favorable pour inftruire Eric de mon fort, ne voyant nulle apparence à pouvoir me fauver que je ne fuffe fortie d'entre les mains de mes raviffeurs.

Je pris donc le parti de la douceur; & feignant plus de confiance que je n'en avois, je fis tant d'horreur à ces deux ames mercenaires du crime qu'ils venoient de commettre, que je les mis dans un état peu different du mien, & qu'ils me firent les plus grands fermens de ne

me livrer qu'à la Princeſſe Alazinde. Je leur commandai de ne point découvrir ma naiſſance, & leur donnai tout ce que j'avois d'argent & de pierreries ſur moi pour leur aider à gagner le Commandant.

Le vent favoriſoit ſi bien cette entrepriſe, que nous abordâmes bientôt en Eſpagne, où mes raviſſeurs apprirent le mariage d'Alazinde avec vous, Seigneur. Cette nouvelle ayant renverſé les projets du Commandant de notre Vaiſſeau, Fatime lui propoſa de me preſenter à la Princeſſe, l'aſſurant qu'elle m'acheteroit encore mieux que ſon époux; & lui promettant de joindre un preſent à ce qu'elle en donneroit, l'avare More qui ne s'embarraſſoit pas à qui je fuſſe, pourvû qu'il me vendît, y conſentit. Fatime me fit habiller à la maniere de ſon Païs, & m'ayant baſanné le viſage d'une liqueur facile à laver, le More & elle me conduiſirent à Oviedo, & me preſenterent à la Princeſſe. Vous y étiez, Seigneurs, & vous n'eutes pas plutôt remarqué que je plaiſois à l'illuſtre Alazinde, que vous donnates tout ce qu'on

qu'on vous demandoit. Hé quoi! interrompit Abderame, vous êtes cette belle Africaine dont je fis present à la Princeſſe? Oüi, Seigneur, répartit Laure en rougiſſant, & ce fut la ſeule fois que j'eus l'honneur de paroître à vos yeux, les femmes, comme vous ſçavez, n'ayant nulle communication avec les hommes; mes ſervices parurent être agréables à l'incomparable Alazinde; elle prit de l'amitié pour moi & m'honora de ſa confiance.

Elle m'apprit votre amour pour elle, & comment vous l'aviez obtenuë du Roy ſon frere; elle eut même la bonté de me faire voir ce Monarque, que je trouvai bien au-deſſus de ce que j'en avois entendu dire. Cependant malgré toutes ſes faveurs je n'oſois encore me découvrir à elle, craignant qu'étant unie avec un Prince Saraſin elle ne changeât ſon eſtime en haine, quand elle ſçauroit qui j'étois: mais je jugeois bien mal du cœur de cette grande Princeſſe. Froïla & vous, Seigneur, étant partis d'Oviedo ſans qu'on ſçût le ſujet de votre départ, & l'illuſtre Alazinde

zinde m'ayant paru d'une triſteſſe extrême, je me hazardai de lui en demander la cauſe; elle ne me répondit que par des larmes. Alors véritablement touchée de ſa douleur, je la preſſai de me la découvrir en l'aſſurant de ma fidelité; & comme ma ſincerité éclatoit dans mes yeux, elle s'en laiſſa perſuader, & m'avoüa que vous étiez allé en Aquitaine, que l'ardente paſſion du Roy des Aſturies pour Numerane étoit le motif de ce voyage, & que vous paroîtriez aux Jouſtes; mais qu'elle ne pouvoit s'empêcher de craindre, vous ſçachant dans un Païs ennemi.

Ce diſcours mit une ſatisfaction dans mon ame, qui ſe répandit ſur mon viſage. J'avois trouvé Froïla ſi digne de la Princeſſe d'Aquitaine, que j'avois ſouhaité dans le fond de mon cœur en le voyant, qu'il pût devenir ſon époux; & ſans ſçavoir préciſement ce qui me donnoit de la joïe dans cette aventure, j'en ſentis une qui fut remarquée d'Alazinde. Elle me commanda de lui dire quel interêt je prenois au ſort de Numerane; & croyant ne pouvoir

voir prendre une meilleure occasion de me découvrir, je me je jettai à ſes pieds & lui fis le récit de ma vie & de mon infortune. J'eus la conſolation de l'y voir ſenſible; elle me fit relever, m'embraſſa & me dit avec mille graces qu'elle vouloit être pour moi une ſeconde Princeſſe d'Aquitaine : mais ne pouvant ſouffrir que je fuſſe plus long-tems ſous les habits d'Eſclave, elle me dit qu'elle aimoit mieux que je repriſſe ceux d'Agenor, afin de me mettre en ſûreté contre de nouveaux attentats, & qu'elle me feroit paſſer pour un homme de qualité de l'Aquitaine, qui venoit implorer la protection du Roy ſon frere.

Je fis ce qu'elle voulut, & m'aiant ôté la couleur qui cachoit mon viſage, je parus dès le lendemain à ſa Cour comme un Etranger qui cherchoit un aſile contre la violence de ſon Souverain, & ce fut ſous ce titre que j'eus la liberté de la voir & de l'entretenir auſſi ſouvent que ceux de ſon Palais, le Roy ſon frere lui ayant laiſſé un plein pouvoir. Elle m'apprit que vous

vous logiez chez Eric Gouverneur d'Aquita , & nous cherchions ensemble des moyens pour vous prier de l'instruire de ma destinée, lorsqu'un jour en sortant du Palais je vis venir à moi un Esclave que je crûs connoître. Tandis que je cherchois à rappeller ses traits, il m'aborde avec de grandes démonstrations de joïe ; & se jettant à mes pieds : Est-il donc possible, me dit-il, que je voye le vaillant Agenor ? Sa voix me l'ayant fait reconnoître entierement pour un Ecuyer d'Albert de Montauban, nommé *Laval*, je le fis relever ; & le conduisant dans mon appartement, je lui demandai ce qu'il venoit faire à Oviedo, & pourquoi il portoit les marques de l'esclavage.

Il m'instruisit qu'il y avoit près de quatre mois qu'il étoit parti d'Aquita pour me chercher, me conta toutes les trahisons de Ménine, de quelle sorte Eric les avoit apprises, & la lettre dont le Seigneur de Montauban l'avoit chargé pour vous ; qu'il avoit été pris des Sarasins, mais qu'au-lieu de le mener au Prince Abderame comme

me il l'avoit demandé, on l'avoit conduit à Munuſa, qu'il me dépeignoit comme un monſtre; que cet homme l'avoit donné à Iſouf ſon favori; qu'il avoit eu le bonheur de ſi bien cacher la lettre d'Albert, que les Saraſins en lui volant ſes habits & tout ce qu'il avoit ſur lui, ne l'avoient pû trouver; qu'Iſouf l'avoit d'abord fait ſon Eſclave, & que ne voyant nul remede à ſon malheur, il s'y étoit livré de bonne grace pour faire enſorte d'obtenir ſa liberté : Qu'il s'étoit fait aimer de ſon Maître : mais que l'aiant reconnu pour le plus fourbe de tous les hommes, il s'étoit toujours défié de ſes careſſes & ne lui avoit rien découvert de ce qu'il étoit, s'étant toujours fait paſſer pour un pauvreGentilhomme : Qu'Iſouf ne ſe contraignant point devant lui avec Munuſa, croyant qu'il n'entendoit pas leur Langue, il avoit ſoupçonné quelqu'intrigue entr'eux contre le Duc d'Aquitaine ; qu'Iſouf avoit fait deux ou trois voyages ſecrets, & qu'enfin il avoit découvert en pluſieurs entretiens que Munuſa haïſſoit les Saraſins, qu'il vouloit

se révolter contre le Calife, & qu'il avoit fait quelque Traité avec le Duc d'Aquitaine : Qu'après bien des peines inutiles pour en sçavoir davantage, il avoit enfin trouvé le moyen d'entrer un jour seul dans le cabinet d'Isouf, où trouvant plusieurs papiers sur sa table, il en avoit vû un où le nom de Numerane étoit souvent répeté; qu'il l'avoit pris : Que quelques jours après Isouf étant parti assez promptement, il avoit si bien trompé celui qui prend soin de ses Esclaves, qu'il s'étoit enfui; qu'il avoit gagné les montagnes, & que les ayant traversées avec des peines infinies, il étoit arrivé à Oviedo avec la lettre d'Albert pour Abderame, & le papier où la Princesse d'Aquitaine étoit interessée, dans le dessein de le porter au Seigneur de Montauban, pour qu'il avertît le Duc de ce que les Ennemis tramoient sans doute contre lui. Laval cessa de parler, en rendant graces au Ciel de m'avoir si heureusement trouvée.

Tout m'étant devenu suspect depuis mon aventure, je demandai

à

à Laval les papiers qu'il avoit ; il me les remit ſans difficulté. Je reconnus facilement le caractere d'Albert de Montauban ; mais ne pouvant déchiffrer celui d'Iſouf, je me rendis au Palais & rapportai à la Princeſſe Alazinde ce qui venoit de m'arriver, en lui donnant tous ces écrits. Celui que Laval avoit pris au More, étoit en ſa Langue : elle les lut & vit avec la derniere ſurpriſe qu'Eudes donnoit la Princeſſe ſa fille à Munuſa, à condition qu'il attaqueroit les Saraſins & les chaſſeroit de leurs Conquêtes, tandis que le Duc d'Aquitaine feroit la guerre à Charles Martel. Pour moi, je frémis d'horreur d'une alliance ſi diſproportionnée de toutes façons, Munuſa étant le plus hideux de tous les hommes. Et la Princeſſe jugeant qu'il falloit au plutôt parer ce terrible coup pour le repos du Roy ſon frere & l'interêt de Miramolin, me demanda mon avis ſur ce que nous devions faire, les lettres étant d'une dangereuſe conſéquence. Je ne trouvai point de meilleur expedient que celui de me rendre moi-

même en Aquitaine, d'y voir secretement Eric que je brûlois de rejoindre, & de l'avertir de cette trame, l'occasion du Tournois me laissant la liberté de me cacher. La Princesse approuva mon idée; mais par une politique qu'on ne peut blâmer, craignant que je ne songeasse qu'à Numerane, & que pour le bien de ma Patrie je ne vous avertisse pas du trouble qui se préparoit dans vos Etats, elle me pria de souffrir que Musaës m'accompagnât, en me faisant entendre que deux hommes armés de toutes piéces & bien montés étoient plus en état de se défendre contre les accidens qui pouvoient arriver, & qu'il étoit de la prudence de ne me pas exposer seule; que Musaës ignorant mon sexe, je serois en toute sûreté, & qu'elle ne pouvoit, sans manquer à son devoir, ne pas envoyer à son époux un homme de créance dans une affaire aussi délicate.

Je connoissois Musaës, j'avois même déja fait amitié avec lui; & ne doutant pas qu'il ne me fût très-nécessaire pour chercher Eric

& me l'amener, j'acceptai ſa compagnie avec joïe. Je voulois prendre Laval avec moi ; mais étant tombé malade, nous ſommes partis Muſaës & moi ſans aucune ſuite. Nous avons fait une ſi grande diligence, que nous venons d'arriver, & que ce n'eſt que demain l'ouverture des Jouſtes.

Abderame rendit mille graces à Laure, Muſaës lui rendit de profonds reſpects, & tous trois conclurent qu'il ne falloit parler à Froïla que de la révolte de Munuſa ſans en découvrir le motif, & le forcer à partir dès le lendemain, en l'aſſurant que les Aſturies étoient menacées. Après avoir pris tout leur arrangement, Abderame les conduiſit à Froïla, qui connoiſſant Muſaës fut très-ſurpris de le voir ; mais ſon étonnement fut bien plus grand quand le Prince Saraſin lui fit connoître Laure. Le Roy des Aſturies qui dans la galanterie délicate ſurpaſſoit tous les Princes de ſon tems, lui dit mille choſes obligeantes & ſpirituelles, en lui marquant une conſidération particuliere. Enſuite étant entré dans la cauſe du voya-

ge de Musaës, & jugeant véritablement que sa presence & celle d'Abderame étoient nécessaires en Espagne, & qu'une guerre intestine lui seroit des plus desavantageuses dans le dessein qu'il avoit de mettre la Couronne sur la tête de Numerane, il ne balança point à suivre les conseils de son beau-frere, l'interêt de sa gloire étant trop mêlé avec ceux de son amour pour resister à partir.

Après cette resolution ils demanderent à Laure quel étoit son dessein, & si elle avoit fait son plan de rester en Aquitaine. Je ne puis, leur répondit-elle soûriant, disposer de mon sort; j'ai coûté trop d'argent au Prince Abderame pour abandonner Alazinde, j'ai trop fait souffrir le malheureux Eric pour m'en séparer encore sans une peine extrême, & nous avons l'un & l'autre trop d'ennemis à craindre dans ce païs pour nous y rejoindre avec tranquilité. Ainsi pour me tirer de l'embarras de tant de choses opposées, il faut que je consulte mon époux, & qu'ensuite Abderame décide de ma destinée puisque je suis

ſuis toujours ſon Eſclave.

Non, non, Madame, lui dit promptement ce Prince; vous êtes libre, je n'ai plus nul droit ſur vous: j'aurois donné juſqu'à mon ſang pour vous délivrer d'entre des mains étrangeres & vous rendre au fidele Eric, jugez ſi je voudrois vous laiſſer des chaînes que vous n'avez portées que par l'ignorance où j'étois de vos aventures: Vous verrez Eric, & vous déciderez vous-même avec lui de ce que vous devez faire; mais je crois que le plus ſur ſeroit de l'obliger à vous ſuivre à la Cour du Roy des Aſturies, & que vous vinſſiez l'un & l'autre auprès d'Alazinde oublier les trahiſons de Mé‹›ine & vous récompenſer des maux qu'elle vous a cauſé. Froïla appuya cette propoſition de toutes les raiſons que ces malheureux Amans avoient d'apprehender la fureur ou ſeroit cette Princeſſe en revoyant ſa rivale, puiſqu'elle jugeroit facilement qu'elle ſçavoit qu'elle ſeule l'avoit fait enlever. Laure n'étoit pas éloignée de ce ſentiment; mais ne pouvant s'engager à rien

qu'elle n'eût entretenu Eric, il fut conclu que Mufaës, qui n'étoit connu de perfonne dans Aquita, partiroit à l'inftant pour s'y rendre, & qu'il iroit droit à la maifon du Gouverneur, & le prieroit de la part des Princes de les venir trouver pour une affaire très-preffée. Cela fut executé fur le champ; & tandis que le Roy des Afturies & Froïla inftruifoient Laure de ce qu'elle ne pouvoit fçavoir, des intrigues de Ménine & des fentimens d'Eric, Mufaës s'acquitta de fa commiffion avec autant d'efprit que de diligence.

Il trouva Eric qui rentroit chez lui; & quoiqu'il ne le connût pas, fon grand air & les refpects que fes gens lui rendoient, lui faifant juger qu'il ne fe méprenoit pas, il l'aborda; & l'ayant civilement prié de l'écouter en particulier, il le conduifit dans fon cabinet où le favori d'Abderame lui dit ce qui l'amenoit. Eric qui ne fçavoit par quelle voye cet Etranger connoiffoit des Princes qui ne s'étoient nommés à perfonne, & craignant encore quelques traits de Ménine, he-

hesita d'abord ; mais Musaës lui montrant les Tablettes du Roy des Asturies, que ce Monarque lui avoit données en cas qu'Eric balançât à le croire, il monta à cheval dans le moment, & suivit Musaës à l'Hôtellerie des Princes sans lui demander d'autre explication. Comme il étoit sensé que le Gouverneur d'Aquita eût beaucoup d'affaire la veille d'un Tournois, personne ne trouva surprenant de le voir traverser la Ville avec tant de promptitude ; ainsi il joignit sans aucun accident ces illustres Hôtes, qui le rassurerent avec des transports de joïe qui le surprirent.

Il est juste, mon cher Eric, lui dit Froïla, que vous receviez aujourd'hui la récompense du zele que vous nous avez marqué, & que le Prince Abdérame s'acquitte de la parole qu'il vous a donnée : Oüi, brave Eric, ajouta le vaillant Sarasin, je veux vous rendre l'admirable Laure ; mais c'est à condition que vous préparant à cette vûë inopinée, votre ame la soutiendra avec autant de fermeté qu'elle en

a montré dans vos malheurs. Helas! Seigneur, lui répondit-il, je n'ose vous rien promettre, j'ai tant de peine à croire le bonheur que vous m'annoncez, que je m'imagine être assez fort pour m'y exposer; mais je ne sçai si mon incrédulité convaincuë ne me rendroit pas le plus foible des hommes en me rendant le plus malheureux. A peine achevoit il ces mots, qu'il se sentit embrasser par un Cavalier qu'il n'avoit seulement pas regardé en entrant; mais son visage collé sur le sien lui faisant voir son cher Agenor, il parut ne combattre sa surprise & sa joïe que pour avoir la force de lui rendre ses tendres caresses.

Agenor, s'écria-t-il, mon adorable Laure! est-ce vous que je vois? Ses sens penserent l'abandonner après ces paroles; mais Laure le soutenant, & les Princes s'en étant approchés, les sçurent si bien ranimer par leurs discours & leurs amitié, que ce fidele époux revenu à lui-même, & donnant un libre cours à ses transports, ne fit plus voir d'autres foiblesses que celles

du

du plus amoureux de tous les hommes : il avoit pour témoins des cœurs trop ſenſibles pour craindre d'en être blâmé, & jamais ſpectacle ne fut plus tendre que de voir d'un côté ces deux parfaits Amans ſe témoigner à la fois leur amour, leurs regrets & leur joïe, par leurs pleurs & les paroles les plus paſſionnées ; & de l'autre Abderame, Froïla & Muſaës ; qui prenant part à leur ſatisfaction marquoient celle qu'ils reſſentoient par leur complaiſance & leur attention.

Ces époux réunis demanderent cent fois pardon au Monarque des Aſturies ; & ce Prince les embraſſant l'un & l'autre : Puiſſiez-vous, leur dit-il, n'être plus ſéparés, & partager un jour ma joïe comme je partage la vôtre. Ces paroles firent ſoupirer Abderame & Laure, qui prévoyoient que cet aimable Monarque ne joüiroit pas d'une pareille félicité : cependant ils ſe contraignirent, & les premiers mouvemens de cette réunion étant paſſés, les Princes inſtruiſirent Eric des avis qu'ils venoient de recevoir, & le preſſerent fortement de

partir avec Laure, & de venir en Eſpagne. Mais le Gouverneur d'Aquita leur ayant fait connoître que ſon honneur & ſa fidelité pour ſon Souverain ne pouvoient être ébranlées, ni par la crainte ni par l'eſperance, leur ôta ſans reſſource la penſée de lui faire abandonner ſa Patrie. Abderame croyant le gagner en lui faiſant enviſager les périls que Laure alloit courir, il luy répondit que ſi cette chere épouſe vivoit pour lui comme il ne vivoit que pour elle, Montauban étoit un aſile aſſuré contre Ménine, qu'elle pourroit y reſter ignorée de la Cour & de la Ville en attendant un tems plus favorable pour reparoître; & qu'il promettoit au Roy des Aſturies que ſi la Princeſſe d'Aquitaine lui étoit accordée, Laure & lui l'accompagneroient en Eſpagne pour ne la plus quitter; & j'oſe vous dire, Seigneur, ajoûta-t-il, que nous vous ferons plus utiles ici que dans Oviedo.

Ces raiſons étoient ſi juſtes que les Princes ne les voulurent point combattre; & le ſecret dont Laure étoit dépoſitaire lui faiſant con-

noî-

noître de quel secours Eric & elle pourroient être un jour à Numerane, la mit sans balancer du même parti. Abderame qui craignoit que cette belle femme ne soupçonnât sa genérosité par trop d'empressement, cessa ses sollicitations; & tous ensemble ayant pris de justes mesures pour se donner des nouvelles les uns des autres, & faire sçavoir au Roy des Asturies les choses qui pourroient interesser Numerane & son amour, Eric & Laure prirent congé d'eux jusqu'au lendemain qu'ils promirent de se rassembler au même endroit après les Joustes. L'amoureux Gouverneur d'Aquita voulant profiter du déguisement de Laure pour ne s'en plus séparer, l'emmena avec lui; n'étant pas étonnant que dans la foule des Etrangers dont la Ville étoient remplie, il en eût un logé chez lui. Les Princes les embrasserent encore; les ayant vûs monter à cheval & prendre le chemin d'Aquita, ils se renfermerent pour travailler au plan de leur conduite dans la guerre dont ils étoient ménacés. Comme il falloit que

Froïla fut informé de la conséquence de la révolte de Munuſa pour agir conjointement avec les Saraſins, Abderame fut obligé de lui déclarer que ce rebelle avoit fait un Traité ſecret avec le Duc d'Aquitaine dont on ignoroit quelques articles, mais qu'il étoit certain qu'un des principaux étoit de ſe prêter mutuellement des forces, l'un pour s'emparer de l'Eſpagne, & l'autre de la France.

Quoiqu'il ne tombât pas ſous les ſens qu'un Prince Chrétien, zelé Catholique, & Souverain aſſez puiſſant pour prétendre aux plus grandes alliances, donnât ſa fille à un particulier More de Nation & Mahometan; Froïla ne put s'empêcher de s'affliger de cette nouvelle; & par un mouvement qu'il n'attribuoit alors qu'à l'horreur de la trahiſon, mais qui n'étoit en effet qu'un preſſentiment de ſon malheur, il prit pour Munuſa une haine immortelle, & ſentit dans ſon ame un tel déſir de vengeance, qu'elle modera la douleur d'être forcé de quitter Numerane, peut-être ſans pouvoir lui faire

faire ses adieux. Tandis qu'Abderame, Musaës & lui épuisent les ressorts de la politique pour trouver les moyens de vaincre leurs ennemis, Eric & Laure étoient arrivés sans accident dans Aquita ; & cette belle femme sous la figure d'un Cavalier, la visiere toujours baissée, entra chez son époux sans être seulement remarquée de personne.

L'heureux Eric la conduisit à l'appartement de Froïla ; & la traitant comme un Etranger, la fit servir de même. Lorsqu'ils furent en liberté, elle l'instruisit de la cruelle destinée de Numerane. Le Gouverneur en fut frappé comme d'un coup de foudre, mais il ne douta point d'où partoit cet horrible projet, & Ménine lui parut seule capable de l'avoir conçu ; mais se flattant qu'Abderame & Froïla changeroient les affaires de face à leur retour, ils laisserent quelques momens les interêts des autres pour joüir du plaisir de se revoir. Il ne fallut pas moins que de si doux instans pour consoler Laure de la mort de Léonore & d'Al-

d'Albert de Montauban, dont les Princes ne lui avoient pas voulu parler, afin qu'Eric la lui annonçât quand il le jugeroit à propos, ce qu'il se hâtat de faire afin que sa douleur fût balancée par la joïe d'être réunie à ce qu'elle avoit de plus cher.

Lorsqu'il eut donné un tems suffisant à son amour, il se rendit auprès de la Princesse d'Aquitaine; toute la Cour étoit dans son appartement, où Ménine primoit avec une audace extrême. Eric ne put regarder Numerane & son ennemie sans tomber dans une sombre tristesse: la Princesse d'Aquitaine qui s'étoit agréablement accoutumée à voir le Roy des Asturies, & qui n'avoit point eu cette satisfaction de tout le jour, n'étoit pas moins mélancolique, & retirée du cercle elle rêvoit profondement, nonchalament appuyée sur le bras du fauteüil dans lequel elle étoit assise; Justine derriere elle, imitant son silence, sembloit être seule au milieu de tout ce monde. Le Gouverneur s'approcha d'elle; & pour entrer en conversation: Belle Sévin,

vin, lui dit-il, verra-t'on demain de vos couleurs à quelque brave Chevalier, & le Tournois ne nous fera-t'il point découvrir le ſecret de votre cœur? Je n'en ai point, lui répondit-elle en le ſaluant obligeamment, je n'aime que la Princeſſe, mais je ne ſuis pas aſſez vaillante pour combattre pour elle, & je ne veux point qu'on briſe de lances pour moi? Quoi, répliqua-t-il, ſi je me déclarois votre Chevalier, vous me refuſeriez & ne me feriez pas quelques faveurs pour animer mon courage? Numerane qui les écoutoit, & qui comprit le deſſein d'Eric, ſe tournant vers Juſtine: Accordez-lui ce qu'il vous demande, lui dit-elle, donnez-lui l'écharpe dont je vous ai fait preſent, mais à condition qui ne combattra point.

Hé bien! reprit Juſtine du même ton, venez au ſouper de la Princeſſe, & je verrai ſi vous méritez cette grace. Comme Numerane ne mangeoit jamais en public, Juſtine lui indiqua ce moment étant le plus favorable pour l'entretenir; il étoit déja ſi tard qu'il n'eut

n'eut pas long-tems à l'attendre, chacun s'étant retiré pour se préparer au spectacle du jour suivant. Eric seul étant resté, il ne manqua pas son rendez-vous, & sans qu'aucune des Femmes de la Princesse pût entendre ce qu'il lui disoit, il lui conta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vûë. Numerane charmée de le sçavoir heureux l'en félicita avec ses graces ordinaires, & l'encouragea à faire partir Laure au plutôt pour Montauban. Ensuite il lui apprit ce qui se tramoit en Espagne, & combien le retour des Princes y étoit nécessaire. Cette nouvelle la fit pâlir; & craignant que Froïla ne partît pas assez promptement, elle n'eut pas plutôt quitté la table qu'elle entra dans son cabinet avec Eric & Justine; & tandis qu'ils s'entretenoient ensemble, elle prit des Tablettes, y traça quelques lignes, & les donnant au Gouverneur avec une écharpe superbe qu'elle avoit brodée elle-même: Eric, lui dit-elle, donnez au Roy des Asturies ces marques de mon souvenir, & le voyez partir. Et

l'ayant

l'ayant congédié après ces paroles pour ne donner aucun ſoupçon par un plus long entretien, il ſe rendit chez lui, où rejoignant ſa chere Laure, il éprouva pour la premiere fois de ſa vie qu'il eſt des nuits préferables au jour le plus brillant. Le ſoleil n'eut pas plutôt répandu ſa lumiere, que la Ville d'Aquita retentit de toutes parts du bruit des trompettes & des inſtrumens guerriers qui annonçoient l'ouverture des Jouſtes. Nos heureux époux s'armerent de toutes piéces; & s'étant rendus au lever de Froïla & d'Abderame, Eric s'acquita de ſa commiſſion. Le Roy des Aſturïes baiſa mille fois ces innocentes faveurs de la Princeſſe d'Aquitaine, ſe para ſur le champ de l'écharpe, ouvrit les Tablettes, & lut ces paroles:

Aimez, ſoyez fidele, mais partez; le ſeul nom de Munuſa me fait trembler: adieu, ne diſputez point le prix des Jouſtes, le cœur que vous emportez doit faire toute votre ambition.

L'a-

L'amoureux Froïla fut si transporté de ce peu de mots, qu'il les relut cent fois ; & tout plein de sa passion, il y répondit de cette sorte :

Mon amour & ma fidelité me suivront jusqu'au tombeau : j'executerai vos ordres ; mais souffrez que je joigne au glorieux prix qu'ils m'ont acquis celui dont vous devez honorer le vainqueur : & pour vous rassurer sur Munusa, songez que Froïla le bras orné de vos faveurs, & le cœur rempli de votre image, est invincible.

Eric s'étant chargé de cette réponse, & les Princes s'étant armés ils prirent tous ensemble le chemin de la Ville ; le Gouverneur les accompagna jusqu'aux barrieres du Camp. Il avoit obtenu de Laure avec bien de la peine qu'elle n'entreroit point en lice ; mais pour être témoin des Joustes, elle voulu servir d'Ecuyer au Roi des Asturies ; Abderame & Musaës qui ne

ne doutoient point que Froïla ne vainquît tous ceux qui ſe preſenteroient, ſe mêlerent parmi les ſpectateurs ne voulant pas diſputer de valeur avec lui. Les Jouſtes étoient commencées, toute la Cour placée ſelon ſon rang, Numerane au milieu du Duc & de Ménine, éclatante de milles charmes. Pluſieurs Chevaliers de la Cour d'Eudes avoient déja remporté l'avantage; mais Froïla étant entré en lice, leur fit bientôt ſentir la peſanteur de ſon bras. La belle Princeſſe d'Aquitaine ne le vit point paroître ſans émotion; ſon cœur qui le lui eût fait reconnoître ſans le ſecours de l'écharpe dont il s'étoit paré, ne put ſe tromper à cette illuſtre marque; & ſes yeux s'étant attachés ſur lui, n'eurent plus d'autre objet. Son air, ſa taille & les graces répanduës ſur toute ſa perſonne fixerent les regards & l'attention des ſpectateurs; & l'adreſſe avec laquelle il fit ſauter les arçons de tous ſes aſſaillans, cauſa autant d'étonnement que d'admiration. Je n'entreprendrai point de détailler ce qui ſe paſſa
en

en cette occaſion, des évenemens plus intereſſans me forcent d'abandonner ceux d'un Tournois d'où les combats ſanglans étoient bannis. Il ſuffit de dire que le Roy des Aſturies reſta ſeul vainqueur de tous les autres, & qu'après avoir fait le tour du Camp ſans que perſonne voulût s'expoſer davantage à lui diſputer le prix, il fut le recevoir des mains de celle qu'il adoroit.

Les Juges du Camp le conduiſirent au balcon de la Princeſſe, aux acclamations de toute l'aſſemblée. Le Monarque ſalua le Duc la viſiere baiſſée; mais après s'être incliné devant Numerane juſques ſur les arçons de la ſelle, il découvrit une partie de ſon viſage, mais de façon qu'on ne pouvoit en voir aſſez pour le connoître. La Princeſſe lui preſentant un ſabre garni de diamans d'un prix conſidérable: Vaillant Chevalier, lui lui dit-elle, recevez de ma main une récompenſe que vous avez ſi bien méritée, & ne vous en ſervez que pour conſerver de ſi glorieux jours.

L'a-

L'amoureux Froïla usant des privileges du Tournois, prit le sabre, & baisant avec ardeur la main qui le lui donnoit: Je jure, lui répondit-il, de ne l'employer que pour le service de l'adorable Princesse d'Aquitaine; & dans le même instant donnant des éprons à son cheval, sortit du Camp & disparut comme un éclair aux yeux des spectateurs. Abderame, Musaës & Laure l'ayant joint par des ruës détournées, ils sortirent ensemble de la Ville & regagnerent leur Hôtellerie. Tandis que toute la Cour cherchoit à deviner qui se pouvoit être, Ménine sur qui cet Inconnu avoit fait de fortes impressions, s'empressa plus que personne à le deviner, & voulut persuader au Duc de le faire suivre. Mais tant de voix s'éleverent contre cet avis, en disant que ce seroit violer les loix établies dans le Tournois, qu'il se vit contraint de lui desobéir pour la premiere fois. Dans le mouvement que causoit cette curiosité générale, Eric trouvant l'occasion de s'approcher de Justine, lui rendit la Lettre de Froïla; & s'échappant

pant de la foule pour donner les ordres qu'exigeoient les ſoins de ſa Charge, il n'y eut pas plutôt ſatisfait qu'il ſe rendit auprès des Princes, qu'il inſtruiſit de ce qui ſe paſſoit à la Cour ſur le Chevalier inconnu, en le conjurant de partir ce même jour dans la crainte que Ménine n'employât tant de ruſes qu'elle ne parvint à le découvrir.

Abderame & Muſaës s'étant joints à lui pour l'y obliger, il y conſentit malgré la peine extrême qu'il reſſentoit de quitter l'Aquitaine ſans revoir la Princeſſe. Éric ſe chargea de lui en faire le récit, & ne voulut point s'en ſéparer qu'il ne les eût vû prêts à ſortir des environs d'Aquita. Froïla le tint une heure dans ſes bras, & le pria de ſe ſouvenir de la parole qu'il lui avoit donnée. Cet aimable Prince embraſſa Laure, & lui fit preſent d'un bouquet de diamans & de perles d'un prix ineſtimable; Abderame y joignit une chaîne dans le même goût, en lui diſant qu'il ne vouloit plus qu'elle en portât d'autres; & s'étant encore donné mille marques d'eſtime, de

de reſpect & d'amitié, ils ſe dirent adieu & prirent des routes differentes, Abderame, Froïla & Muſaës celle d'Eſpagne, & le Gouverneur d'Aquita, & ſa charmante épouſe, celle de cette Ville; Laure pour ſe renfermer dans ſon appartement, & le fidele Eric pour s'acquitter des commiſſions de Froïla. Numerane étoit retirée dans le ſien en attendant l'heure du bal qui devoit terminer cette journée. Celui du Duc étoit rempli de tous les Etrangers de conſidération que le Tournois avoit fait venir à ſa Cour, & qui n'avoient point de raiſons pour ſe cacher. Ménine avoit dans le ſien ceux des Courtiſans qui préferant la faveur au mérite, ſacrifient juſqu'à leur raiſon pour ſuivre le torrent d'une lâche adulation; & dans chaque endroit on ne parloit que de l'Inconnu, chacun voulant avoir l'honneur de le découvrir le premier.

Ce myſtere inquiétoit d'autant plus Ménine, qu'elle avoit crû remarquer du trouble dans les yeux de la Princeſſe. Pour Numerane, entierement occupée du départ de

Froïla, elle attendoit Eric avec impatience, lorſqu'après avoir fait ſa cour un moment il ſe rendit près d'elle, lui fit un exact récit du départ du Roy des Auſturies & lui remit ſa Lettre. L'admirable Numerane ne put s'empêcher de répandre des larmes en la liſant : Le Ciel veuille, dit-elle à Eric, que ce grand Prince réuſſiſſe dans ſes entrepriſes ; mais de triſtes preſſentimens dont je ſuis ſans ceſſe agitée, me font bien craindre que nous ne ſoyons ſeparés pour jamais. Eric ſoûpira douleureuſement à ce diſcour ; la Princeſſe l'entendit, & le regardant fixement comme pour pénetrer dans ſon cœur, le mit dans un état ſi cruel qu'il ne trouva plus de termes pour s'expliquer. Numerane jugeant qu'une ſemblable douleur ne pouvoit être cauſée que par quelque motif extraordinaire, & ne ſongeant qu'à Froïla: Que vois-je, Eric, lui dit-elle toute en pleurs? ſeroit-il arrivé quelqu'infortune au Roy des Aſturies? L'époux de Laure qui vit que ſon embarras l'avoit trahi, & qui d'ailleurs avoit réſolu

lu de l'avertir du Traité d'Eudes avant ſon exécution, pour faire enſorte d'y apporter du remede, ſe jetta à ſes pieds ; & l'ayant raſſurée ſur Froïla, lui déclara avec mille ſanglots la fatale alliance du Duc d'Aquitaine avec Munuſa.

Si l'on eût apporté à cette Princeſſe l'arrêt de ſa mort par l'ordre de ſon pere, elle n'auroit pas été plus ſurpriſe qu'elle le fut à cette épouvantable nouvelle ; mais rappellant toute ſa vertu dans ce moment, & ſe flattant que le Duc n'avoit pas encore ratifié ce Traité : Vous avez bien fait, Eric, lui dit-elle, de ne me point cacher mon malheur ; ſoit pour m'y préparer, l'empêcher ou m'y ſoumettre, il étoit néceſſaire que je le ſçuſſe : cependant quoi qu'il arrive, je ſuivrai mon devoir. Sur-tout, continua-t-elle, ne m'abandonnez jamais en quelque lieu qu'on me faſſe traîner ma déplorable vie, & me laiſſez un moment rêver à mon infortune. Le Gouverneur n'eut pas de peine à lui promettre de la ſuivre même au bout de l'univers, n'ayant refuſé Froïla que

pour s'attacher à elle ; & s'étant retiré il fut retrouver Laure, pour chercher dans les douceurs de ſon entretien les conſolations dont ſon zele avoit beſoin.

Mais tandis que Numerane donnoit un libre cours à ſon deſeſpoir en l'épanchant dans le ſein de Juſſtine Sévin, le Duc reçut un Courier de Munuſa qui lui apprit qu'il avoit déja pris les armes & chaſſé les Saraſins des Provinces de ſon Gouvernement, l'avertiſſant que le Genéral Abderame & le Roy des Aſturies étoient abſens & voyagoient *incognitò*; que ſoupçonnant quelque myſtere il le prioit de s'avancer avec la Princeſſe juſqu'aux environs de Puycerda, qu'il s'y rendroit pour la cerémonie de ſon mariage. Eudes ayant communiqué ces nouvelles à Ménine, cette méchante femme les rapportant à ce qu'elle avoit appris du ſecours que deux Inconnus avoient donné à la Princeſſe ſur le chemin du Palais Tutela, & de ce qu'elle avoit remarqué au Tournois, fut d'abord perſuadée que Froïla ſeul avoit remporté le prix, qu'il étoit connu

nu de Numerane, & qu'ils avoient une intelligence secrette; & sur ce fondement faisant sentir au Duc de quelle conséquence il étoit de hâter l'himen de cette Princesse avec Munusa, elle le fit resoudre de partir incessamment. Ainsi il mande au More qu'il alloit le joindre, & qu'il se préparât à le recevoir; & donnant ses ordres pour que ses équipages fussent prêts dans trois jours au plus tard, il annonça son départ à sa Cour en lui commandant de l'accompagner, voulant que Ménine & les Femmes attachées à elle, ainsi que celles de Numerane, le suivissent. Mais comme il ne déclaroit point le sujet de son voyage, ni dans quel endroit il adressoit ses pas, chacun parut surpris d'un départ si prompt; la seule Princesse d'Aquitaine s'en douta, & voulant du moins ne se livrer à son malheur qu'après avoir fait ses efforts pour l'empêcher, elle courut se jetter aux pieds du Duc son pere, lui déclara qu'elle n'ignoroit point le Traité qu'il avoit fait, en le conjurant de ne la pas sacrifier à un monstre, de son-

ſonger qu'elle étoit Catholique, & que Munuſa étoit More & Mahometan. Mais ſes larmes, ſes remontrances & les touchans attraits que lui prêtoient encore ſa douleur, ne purent rien obtenir de ce Prince aveugle : au-contraire lui faiſant un crime d'être ſi bien inſtruite de ſes ſecrets, il lui commanda avec la derniere dureté de ſe préparer à partir, en lui diſant d'un ait irronique, que le Ciel l'avoit reſervée pour convertir Munuſa, & qu'elle auroit la gloire d'en faire un défenſeur de la Foy au milieu même des Infideles. Cette raillerie mit le comble au juſte deſeſpoir de Numerane, qui ſe retira dans un état dont tout autre qu'Eudes auroit été touché. Cette alliance qui ſe répandit bientôt par toute la Ville, la remplit de pleurs & de lamentations; l'appartement de la Princeſſe retentiſſoit des cris de ſes Femmes; & la déſolée Juſtine aux pieds de ſon inconſolable Maîtreſſe, demandoit la mort plutôt que d'étre témoin d'un pareil himen.

Cher Prince, s'écrioit Numerane,

ne, quel Rival ofe-t'on te donner ! quel coup affreux pour ton cœur, & quel objet pour le mien ! Cependant Ménine joüiffoit avec tranquilité du plaifir de mettre le trouble dans cette ame innocente, & s'applaudiffoit en fecret avec fes confidens des maux qu'elle faifoit fouffrir ; & par fes foins tout étant prêt pour le départ, cette Cour pénetrée de la plus vive douleur, prit le chemin de la frontiere. Les cris du peuple & la défolation des habitans de la Ville d'Aquita en perdant leur Princeffe, ne fe peuvent décrire. Numerane, la plus belle & la plus parfaite des femmes de fon tems, agée de dix-neuf à vingt ans, panchée dans fon Char entre les bras de Juftine Sévin & de fes Filles les plus cheres, baignée de larmes, tendant les mains à fes triftes Sujets, leur difant adieu, & les priant d'implorer pour elle le fecours du Ciel, fut le touchant fpectacle qu'elle offrit aux yeux pendant toute fa route.

Tandis que ces chofes fe paf-
 foient

ſoient dans l'Aquitaine, Abderame & Froïla étant arrivés en Eſpagne, y aprirent bientôt l'autentique révolte de Munuſa & les articles de ſon Traité avec le Duc. On juge aiſément de la fureur du Roy des Aſturies; mais ſans perdre de tems en plaintes inutiles, animé de rage & de vengeance, il ſe mit avec Abderame à la tête de l'Armée des Saraſins qui n'étant commandée dans l'abſence du Prince que par ſes Lieutenans, n'avoient eu que du deſſous avec Munuſa. Ce More dont la valeur alloit juſqu'à l'intrépidité, informé par ſes Eſpions du retour des Princes, fit avancer Iſouf avec une partie de ſon Armée, avec ordre d'amuſer les Ennemis, tandis qu'avec le reſte il iroit joindre le Duc d'Aquitaine, le deſir de poſſeder Numerane étant encore plus fort dans ſon ame que celui de vaincre les Saraſins. En effet Iſouf ſe conduiſit avec tant de prudence, qu'il lui donna tout le tems dont il avoit beſoin. Cet affreux Amant de l'admirable fille d'Eudes arriva preſqu'auſſi-

qu'auſſitôt que lui dans l'endroit qu'ils s'étoient marqué pour leur entrevüe : elle ne fit que redoubler le deſeſpoir de Numerane, & la joïe de Ménine. Eudes fit de grands honneur à Munuſa, & le More les reçut avec autant de fierté que ſi ils lui euſſent été dûs ; l'alliance fut jurée ſolemnellement à la tête des Troupes de cet Infidele, en preſence de toute la Cour d'Eudes, & la Princeſſe fut remiſe entre ſes mains après les ſermens ordinaires, remettant la conſommation du mariage juſques à l'entiere perfection du Traité de la part de Munuſa, la faiſant accompagner de Ménine comme ſa plus proche parente, & de toutes ſes Femmes, pour reſter avec elle juſques à la concluſion de l'himenée. Quelqu'odieuſe que Ménine fût à la Princeſſe, elle eut une telle conſolation du dernier article de ce nouveau Traité, qu'elle la vit avec moins de peine.

Munuſa malgré ſon amour ne diſputa point cette convention, perſuadé qu'étant maître de la

Princeſſe, il le feroit auſſi d'en précipiter l'effet; & Ménine charmée d'un emploi qui l'a rendoit arbitre de ſon ſort, ſe propoſoit en ſecret de la mettre en état de n'avoir aucune eſperance. Ce fut avec ces differens ſentimens que les deux Parties ſe ſéparerent. Numerane que ſa ſituation rendoit encore plus ſenſible aux mouvemens de la nature, s'attacha ſi fortement aux genoux du Duc ſon pere en lui diſant adieu, qu'on crut qu'elle y vouloit expirer; ce Prince en fut attendri, & ne s'en arracha qu'avec une extrême violence. Mais la barbare Ménine & le terrible Munuſa l'ayant forcée de le quitter, le Duc partit ſur le champ avec ſa ſuite; & Munuſa détachant un corps de Troupes pour la ſûreté des Princeſſes, ſe remit à la tête de la ſienne, faiſant marcher le cortege à Puycerda qui lui étoit ſoumiſe, dans laquelle il eſperoit achever ſon bonheur. Mais le Ciel qui lui reſervoit une autre deſtinée, le contraignit d'y laiſſer entrer la Princeſſe ſans l'y ſuivre, ayant

ayant reçu Courier ſur Couriers, de la part d'Iſouf qui lui mandoit de s'avancer au plutôt avec ſes Troupes, ne pouvant plus ſoutenir les efforts d'Abderame.

La charmante Numerane fut donc délivrée de cet affreux objet, & entra ſans lui dans Puycerda Capitale de la Comté de Cerdaigne, entre la France & l'Eſpagne, dont les Saraſins s'étoient rendus maîtres, & qui étoit une des Provinces du Gouvernement de Munuſa, de laquelle il les avoit chaſſés. Ménine n'eut pas moins de chagrin que le More de ce retardement, étant obligée de reſter avec cette malheureuſe Princeſſe juſqu'à ce qn'elle fût veritablement Femme de Munuſa; mais elle s'en récompenſa en la faiſant traiter avec une dureté ſans exemple, l'ayant renduë priſonniere dans ſon appartement, & n'en permettant l'entrée qu'à ceux qu'elle jugeoit à propos. Elle n'oſa pas cependant lui ôter Juſtine Sévin, qui trouvant des forces dans ſa tendreſſe pour ſon incompara-

ble Maitreſſe, eut la hardieſſe de menacer Menine de la poignarder, quand elle devroit être miſe en piéces par les Mores, ſi elle la ſéparoit de la Princeſſe. Le crime eſt ordinairement accompagné de crainte & de lâcheté: l'Amante d'Eudes étoit méchante, mais ſans courage; elle eut peur que Juſtine n'effectuât ce qu'elle diſoit; & réfléchiſſant que la vengeance qu'en pourroit prendre Munuſa ne lui rendroit pas la vie ſi Juſtine la lui avoit ôtée, elle ſe contenta de la renfermer avec Numerane, qui ſans ſe plaindre ni murmurerer de ſa deſtinée paſſoit les jours & les nuits à prier le Ciel de prendre ſoin de ſon innocence. Froïla n'étoit pas oublié dans ſes ferventes prieres; & ſon cœur plus touché de l'état de ce Prince que du ſien propre, connoiſſant ſon ardent amour, ſembloit avoir pris pour lui des ſentimens plus vifs depuis ſon malheur, il étoit le ſujet de tous ſes entretiens avec Juſtine. Mais quoique ſa paſſion pour ce Prince fut l'objet
de

de toutes ſes penſées, Eric ne laiſſa pas d'y avoir part; piquée contre lui de ce qu'il ne l'avoit point ſuivi, elle en parloit ſans ceſſe à ſa confidente en lui reprochant ſon manque de parole.

L'aimable Sévin tâchoit de le juſtifier, en lui faiſant entendre qu'étant Gouverneur d'Aquita il n'avoit pû ſe diſpenſer d'y reſter, & ſans doute il en étoit encore plus touché qu'elle. C'étoit dans ces ſortes d'occupations qu'elles couloient leurs triſtes jours, lorſqu'après cinq mois de priſon & de mauvais traitemens, elles entendirent au lever de l'Aurore un bruit épouvantable par toute la Ville, qui paſſant juſqu'au Palais les remplit d'effroi. Elles ſe leverent promptement; & s'étant miſes en état de paroître, elles attendirent en tremblant qu'on les vînt inſtruire de ce que c'étoit. Mais à peine étoient-elles habillées, qu'elles virent entrer l'affreux Munuſa, l'épée à la main, les armes ſanglantes, ſuivi de Ménine & de trois ou quatre Guerriers Mores, qui s'appro-

chant de Numerane d'un air furieux, & la prenant par le bras : Venez, lui dit-il, ingrate, la Ville est prise, mais votre Froïla ne joüira pas de sa victoire; & la conduisant par des détours obscurs, tandis que Ménine & les autres en faisoient autant de Justine, il leur fit gagner les dehors de Puycerda; & les menant dans un endroit horrible par sa situation, étant entouré de rochers & de précipices : Numerane, lui dit Munusa en s'arrêtant, le devoir d'une femme vertueuse est de suivre son époux jusqu'au tombeau; Abderame & Froïla m'ont vaincu, mon Armée est taillée en piéces, il ne me reste que ceux que vous voyez ; mes ennemis m'ont poursuivi jusques dans Puycerda, y sont entrés pêlemêle avec les débris de mes Troupes, ils en sont les maîtres; je n'ai que la mort pour éviter de tomber entre leurs mains ; mais je ne puis consentir que vous soyez le prix de leur victoire. Mourons donc, & recevez avec joïe cette preuve de mon amour. A ces mots levant
le

le bras, il alloit percer le ſein de cette admirable Princeſſe déja preſque morte d'horreur & de crainte, lorſqu'un gros de l'Armée des Saraſins fondit avec tant d'impetuoſité ſur ce Barbare, que bien-loin de pouvoir ôter la vie à Numerane, il fut forcé de ſonger à défendre la ſienne. Les Saraſins avoient à leur tête deux Guerriers trop redoutables pour que les rebelles puſſent ſoutenir leurs effort. Cependant Munuſa quittant Numerane tint ferme le plus qu'il lui fut poſſible; mais enfin ne voyant plus pour lui de reſſource, & ne voulant pas tomber vif entre les mains de ſes ennemis qu'il combattoit en reculant toujours, il gagna les bords d'un affreux précipice & s'y lança ſi promptement, qu'il fut plutôt en piéces qu'on ne ſe fût apperçu de ſon deſſein.

La déteſtable Ménine ſe trouvant ſans nul ſecours après cette perte, & n'ayant pas le courage d'en faire autant, cherchoit à fuir entre les rochers, lorſqu'un bras vigoureux l'arrêtant: Cruelle, lui dit-il,

dit-il, tu mériterois encore mieux que Munuſa les plus affreux ſupplices ; mais comme ton barbare cœur a trouvé la mort trop douce pour te défaire de Laure d'Agen, vis afin de mourir mille fois le jour en la voyant heureuſe avec ſon époux, & ſois témoin de la glorieuſe deſtinée de la Princeſſe d'Aquitaine. Tandis qu'il tenoit ce diſcours, & que cette femme éperduë ne ſçavoit que répondre, l'autre Guerrier s'étoit approché de Numerane, qui tenant Juſtine embraſſée, ſe cachoient mutuellement les yeux pour ne pas voir le ſort qu'on leur préparoit. Comme les Saraſins avoient quitté leurs chevaux à l'entrée de cet affreux vallon, les Troupes n'y pouvant pénetrer qu'à pied, il s'avança ſans qu'elles l'entendiſſent; & ſe mettant à genoux en ſe découvrant le viſage : Adorable Princeſſe, lui dit-il, vous n'avez plus d'ennemis, tournez vos regards ſur leurs vainqueurs, ils vous ſont entierement ſoumis, & le paſſionné Froïla ne s'eſt armé que pour votre défenſe. Les ſons d'une voix ſi

chere

chere raſſurant Numerane, elle ouvrit les yeux, les tourna languiſſamment ſur celui qui lui parloit; & reconnoiſſant le Roy des Aſturies: Ah Seigneur! s'écria-t-elle, c'eſt donc à vous à qui je dois encore la vie? c'eſt vous que le Ciel envoye ſans ceſſe à mon ſecours? Que de graces, grand Dieu! n'ai-je à vous rendre? A peine achevoit-elle ces paroles, qu'Abderame les joignit en tenant Ménine (car c'étoit lui qui l'avoit arrêtée dans ſa courſe;) & ſans la quitter, la preſentant à la Princeſſe: Madame, lui dit-il, voilà l'unique cauſe de toutes vos peines, & le ſeul prix que j'oſe vous demander du ſervice que nous venons de vous rendre.

Je vous entends, Seigneur, lui répondit Numerane; elle mériteroit ſans doute que je l'abandonnaſſe à votre courrox: mais quoique les loix de la Guerre nous faſſent vos priſonnieres, & que je ne ſois pas en droit de rien exiger de vous, je vous conjure ſeulement de vous ſouvenir qu'elle eſt du ſang des Ducs d'Aquitaine. Le Roy des

Aſturies

Aſturies qui ne pouvoit ſouffrir Numerane en cet endroit, ni ſupporter la vûë de Ménine, interrompit cette converſation pour conduire ſa Princeſſe dans la Ville. Alors laiſſant Ménine au Prince Abderame, il donna le bras à la Princeſſe; le brave Muſaës prit l'aimable Juſtine, qui n'étant pas encore revenuë de ſa frayeur regardoit cet heureux évenement comme un ſonge. Nos illuſtres Guerriers ayant repris leurs chevaux au ſortir du vallon, firent monter les Dames avec eux & ſe préparoient à marcher, lorſqu'ils virent venir à eux un Char eſcorté d'une partie de leurs Troupes, conduites par deux Chevaliers que le Prince & Froïla reconnurent d'abord à leurs armes. Les liberateurs de Numerane firent alte pour les attendre; dès qu'ils furent aſſez près pour être vûs de la Princeſſe, ils levérent leurs viſieres, & la comblerent de joie & d'étonnement en lui faiſant voir Eric & la vaillante Laure. Froïla les lui preſenta, en lui diſant que c'étoit à leur valeur qu'ils devoient

la

la victoire & la réduction de Puycerda. Cette vûë remit entierement la Princeſſe & Juſtine du trouble de cette matinée ; & le Roy des Aſturies les ayant fait entrer dans le Char, ils regagnerent la Ville tous enſemble, qui par les ſoins d'Eric parut auſſi tranquile que ſi l'on n'y eût pas combattu. Froïla conduiſit Numerane dans le plus ſuperbe appartement du Palais, où toutes ſes Femmes délivrées vinrent la joindre en pouſſant mille cris de joïe. Il compoſa ſa Garde de l'élite de l'Armée, dont il donna le commandement à Muſaës, à qui cet emploi fut d'autant plus agréable, que l'aimable Juſtine Sévin commençoit à lui faire connoître le pouvoir de l'amour. Pour Abderame, étant reſolu de mettre Ménine en état de ne plus faire de mal à perſonne, il lui donna un appartement très-éloigné de la Princeſſe, lui rendit ſes Femmes, commanda qu'elle fût ſervie avec reſpect, mais qu'il ne lui fût pas permis d'en ſortir. Lorſque les Princes eurent mis l'ordre né-

néceſſaire pour la ſûreté de la Ville & le logement de leurs Troupes, ils ſe rendirent auprès de Numerane, qui ne voulut jamais prendre le repos dont elle avoit beſoin, qu'elle n'eût été inſtruite par quel miracle elle avoit été délivrée du plus grand des malheurs, & comment Eric & Laure s'étoient rendus à l'Armée de ſes liberateurs.

Froïla lui apprit en peu de mots qu'il avoit conjointement avec Abderame donné la bataille à Munuſa, & l'avoient pourſuivi juſques dans Puycerda dont ils étoient ſûrs par l'intelligence qu'ils y avoient, Eric & Laure leur ayant mandé qu'ils y étoient entrés & leur en ouvriroient les portes. Enſuite Eric prenant la parole : Si le changement de la deſtinée de votre Alteſſe, dit-il à la Princeſſe, ne ſurpaſſoit pas en bonheur les triſtes nouvelles que je ſuis obligé de lui dire, je prendrois plus de précautions pour les lui apprendre ; mais, Madame, la preſence de l'invincible Monarque des Aſturies me fait eſperer que vous apprendrez avec

avec moins de douleur la mort du Duc d'Aquitaine & la perte de vos Etats conquis par Charles Martel. Eudes ayant donné ſes ordres en partant pour que ſon Armée marchât contre ce Prince, & m'ayant commandé de garder Aquita, ne vous eut pas plutôt remis entre les mains de Munuſa, qu'il ſe rendit à la tête de ſes Troupes, avec leſquelles il fut preſenter la bataille à Charles, qui l'a vaincu & tué, & qui pourſuivant ſa victoire s'eſt emparé de vos plus importantes Places. Cette nouvelle portée dans Aquita trouva les eſprits ſi fort irrités contre le Duc, qu'au-lieu de pleurer ſa mort, le Peuple & les gens de Guerre me ſignifierent que ſi je prétendois me défendre contre le vainqueur, ils me laiſſeroient ſeul dans la Ville & s'iroient rendre à ſon Armée. Je pris alors mon parti; & ſortant d'Aquita avec ma chere Laure, nous prîmes le chemin de Puycerda; nous y ſommes depuis dix-huit jours. Nous en étant facilité l'entrée, comme étant de votre ſuite, Laure & moi, nous avons

avons si bien tourné l'esprit du Commendant en lui faisant connoître qu'il tenoit le mauvais parti, puisque tous les Mores seroient saccagés si Munusa avoit du dessous, en feignant de craindre que le Duc d'Aquitaine ne pût le secourir étant embarrassé d'un autre côté, que cet homme déja instruit du desavantage de Munusa en plusieurs rencontres, nous assura que s'il avoit un moyen certain de faire sa paix avec Abderame, il ne balanceroit pas à le prendre.

Cette promesse nous ayant donné de l'espoir, je lui proposai d'écrire au Roy des Asturies duquel j'étois connu, & qu'il n'avoit qu'à faire ses propositions. Il me répondit qu'il n'en avoit point d'autres que de demander qu'on pardonnât à tous les Mores enfermés dans Puycerda, & qu'il s'engageroit de livrer la Ville aux Sarasins. Je dépêchai dès le moment un Courier fidele au Camp d'Abderame, qui signa le Traité avec le Roy des Asturies, en nous mandant qu'ils alloient donner la bataille à Munusa. Le Com-

Commandant charmé de mon zele, resolut avec moi de fermer les portes à Munusa s'il vouloit s'y retirer, & de les ouvrir au Prince Abderame sitôt qu'il paroîtroit. Les Mores gagnés par cet homme promirent la même chose. Tandis que nous agissions de la sorte, les Princes ont vaincu Munusa, taillé ses Troupes en piéces, & l'ont poursuivi jusques ici. Quelques fuïards nous ayant instruits de ce succès, nous nous sommes tenus prêts à recevoir les vainqueurs, qui se confondans avec les vaincus sont entrés ensemble dans la Ville. Munusa que nous cherchions partout, nous étant échapé, s'est fait malgré nos soins un passage jusqu'à votre appartement; mais les Princes qui ne craignoient que pour vous, ne l'ayant pas comme nous perdu de vûë, & connoissant tous les détours de la Ville, ont dispersé leurs Troupes sur toutes les avenuës, & prenant de leur côté le chemin des endroits les moins fréquentés, l'ont apperçû qui vous traînoit dans le vallon. Vous sçavez

vez le reſte, Madame, continua Eric; le Ciel, protecteur d'une ſi belle vie, n'a pas voulu laiſſer triompher ceux qui méditoient de la rendre éternellement malheureuſe.

La belle Princeſſe d'Aquitaine remercia Eric & donna des larmes ſinceres à la perte du Duc ſon pere; mais Froïla, Juſtine & Laure s'employerent à la conſoler par des raiſons ſi fortes, qu'ils l'obligerent de faire ceder la nature à l'amour.

La victoire des Saraſins ayant remis tous les rebelles dans leur devoir, Abderame & Froïla ne laiſſerent Numerane dans Puycerda que le tems qu'il falloit pour la remettre des maux qu'elle avoit ſoufferts; & lors qu'elle fut en état de ſupporter les fatigues d'un nouveau voyage, l'amoureux Froïla la conjura de venir recevoir la Couronne des Aſturies. Numerane ſans pere, ſans Etats, adorée d'un grand Roy qu'elle aimoit ardemment, & qui deux fois avoit été ſon liberateur, ne conſulta pas long-tems pour ſe reſoudre à le ſuivre. Ainſi
trai-

traitée en Reine menée en triomphe à Oviedo, efcortée d'une partie de l'Armée, & fuivie de Ménine qui fembloit attachée à fon Char pour en augmenter la pompe, elle fut reçuë d'Alazinde & des Sujets du Roy des Afturies avec des témoignages de joïe & de tendreffe qui lui firent bientôt oublier les triftes jours qu'elle avoit paffées.

Ménine outrée de rage & de defefpoir fut témoin de fon himen & de fa gloire; & lorfque le Prince Abderame, qni ne s'en étoit point voulu défaifir, eut affez joüi de fa douleur en offrant à fes yeux de fi doux objets, il la fit partir pour la Cour de Miramolin en fe fervant de fes propres termes quand elle fit enlever Laure d'Agen: Vous feule, Madame, lui dit-il, êtes digne d'orner le Sérail du Calife. Numerane fit ce qu'elle put pour adoucir ce Prince; mais comme Ménine étoit en effet fa prifonniere, & qu'il ne lui pardonnoit point de l'avoir mêlé dans fes trahifons, il fut inflexible. Mufaës époufa Juftine Sévin, qui reçut

dans les félicités d'un heureux himen la récompense de sa fidelité. Eric & Laure s'établirent pour jamais en Espagne & furent toujours attachés à Numerane, qui bénit toute sa vie le moment fortuné qui l'avoit tirée des bras du plus affreux de tous les hommes, pour la conduire dans ceux du plus aimable de tous les Princes.





ON N'EST POINT PROPHETE EN SON PAYS.

XL. NOUVELLE.

SI les hommes étoient bien perſuadés que la haute naiſſance n'eſt pas toûjours ce qui donne le plus de facilité à leur ambition, & qu'ils ſont bien plus à portée de la ſatisfaire par le nombre de leurs vertus, que par la grandeur de leur origine; ils s'embaraſſeroient moins de la nobleſſe de leurs Ayeux que de celle de leurs ames, & trouveroient qu'il eſt cent fois plus glorieux de devoir ſon élevation à ſon propre mérite, qu'au nom de ſes Ancê-

tres. Mais la plûpart des humains, fiers du titre d'une illuſtre famille, voyent ſouvent avec mépris ceux à qui le Ciel a refuſé cet avantage; & ſans ſonger que la vertu eſt le plus beau de tous les appanages, ils dédaignent de jetter un regard favorable ſur celui qui la poſſéde, quand il eſt d'un ſang obſcur. Combien de grands hommes verroit on ſortir du néant, s'il leur étoit permis de ſe mêler avee les autres? Mais la ſubordination qui régne entre les grands & les petits, empêche les premiers de faire attention à ce qni leur paroît ſi fort au deſſous d'eux, & donne une telle timidité aux derniers, qu'ils n'oſent même faire éclater ce qu'ils ont de bon. On s'imagine qu'un Artiſan eſt né pour l'être; que ſes enfans doivent s'en tenir au métier de leur pere; qu'il ne peut ſortir rien que de bas d'une vile extraction; & trop rempli de cette idée, on ne cherche le grand que dans la grandeur même; & l'on ne ſonge pas que les tréſors les plus précieux ſont cachez dant le fond de la terre, que les perles ſont dans

la

la fange & le limon de la mer, qu'il faut les aller chercher, & déterrer l'or pour se le rendre utile; que les métaux ne se trouvent pas sur les pointes des rochers, & que pour en joüir il faut les tirer de leur obscurité.

Du tems que les Huns s'étoient répandus dans une partie de l'Europe, & qu'Attila leur Roi faisoit sentir sa tyrannie aux peuples de la Germanie, un pauvre marchand François, de ceux qui courent de ville en ville avec leur magasin sur leur dos, gagnoit avec beaucoup de peine ce qui lui étoit nécessaire pour élever un fils unique, dont les rares qualités faisoient à la fois sa douleur & sa joïe. En effet, Samo, c'étoit le nom du jeune homme, étoit doüé de toutes les graces du corps & de l'esprit; il sembloit que la Nature, touchée de la bassesse de sa naissance, l'avoit comblé de ses plus précieuses faveurs pour réparer son extraction. Le vieux Samo, qui malgré son état grossier, voyoit que son fils étoit digne d'une plus heureuse situation, en bénis-

niſſant le Ciel de l'avoir rendu pere d'un tel fils, ne pouvoit s'empêcher de répandre ſouvent des larmes, de ce qu'il lui avoit refuſé une naiſſance illuſtre, ou du moins les moïens de s'élever au deſſus de la ſienne, pour lui procurer des emplois qui miſſent au jour les dons qu'il avoit reçûs du Ciel. Cependant quoiqu'il ne ſe flattât pas de pouvoir changer ſon ſort, il ne voulut point ſe reprocher de n'avoir pas fait ſes efforts pour cultiver de ſi belles diſpoſitions. Dans cette idée, il mit tout ce qu'il gagnoit, à lui donner une éducation capable de le tirer de ſon état.

Le jeune Samo en profita ſi parfaitement qu'à l'âge de dix-huit ans ſes maîtres ſe déclarerent ſes écoliers, ſoit pour les choſes qui peuvent orner l'eſprit, ou ſoit dans l'exercice du corps; & le regardant comme un ſujet qui leur faiſoit honneur, ils publierent eux-mêmes ſes loüanges, & s'empreſſerent à le faire parvenir à quelque fortune. Les armes étoient ce qui touchoit le plus le cœur du jeune Samo; ſon ame toute héroïque

ne

ne trouvoit de véritable gloire que dans un métier qui la fait acquérir par le nombre de ses actions : mais il ne vouloit point être confondu parmi les Guerriers comme simple soldat, il désiroit avoir un titre plus élevé pour être en occasion de faire éclater sa valeur. Cependant cette noble ambition ne put avoir aucun effet en France ; tout le monde l'aimoit, tout le monde l'admiroit, mais lorsqu'il fut question de lui donner un grade au milieu d'une troupe de guerriers fiers de leur haute naissance, on lui reprocha la sienne, & chacun se sentit outragé que le fils d'un misérable petit marchand osât prétendre à devenir leur égal. Un mépris si marqué fit résoudre Samo à quitter sa patrie, & chercher des lieux plus favorables à la grandeur de ses sentimens. Son pere qui mourut alors l'ayant laissé libre de suivre ses volontés, il prit le parti de passer dans la Germanie, où le barbare Attila mettoit tout à feu & à sang. Ainsi avec le secours de quelques amis charitables & la médiocre succession

que lui avoit laiſſé ſon pere, il ſe forma un équipage aſſés honnête pour ſe faire remarquer; & s'étant d'abord rendu ſur les confins de la Carinthie, il y apprit que les Huns y faiſoient un horrible carnage, que le Roi des Carinthiens avoit été tué dans une ſanglante bataille, que la famille Roïale étoit entiérement éteinte, à la réſerve d'une jeune Princeſſe derniere fille du Roi, qu'on croyoit qui s'étoit ſauvée par les intrigues & les ſoins d'un Miniſtre de la Cour du feu Roi, qui tenoit encore tête aux ennemis avec le peu de troupes qui étoient reſtées du dernier combat, mais que tout ce Roïaume étoit dans une déſolation des plus étranges. Ce récit fit naître dans le cœur du jeune Samo un déſir ardent de ſe ſignaler. La Carinthie lui parut un théâtre digne de lui; & par un mouvement, dont il ne fut pas le maître, s'imagina que la gloire de chaſſer les Huns, & de mettre la Princeſſe de Carinthie ſur le trône, n'étoit réſervée qu'à lui.

Il s'informa du nom & du caractére du Miniſtre, qui ſervoit auſſi

de Général aux Carinthiens. Il s'appelloit Boïus, & descendoit du grand Teuta premier Roi des Germains. Les sentimens de ce Général ne démentoient point son illustre origine; il étoit brave, affable, généreux; il aimoit la vertu, la préféroit toûjours à la naissance, & ne perdoit jamais les occasions de la récompenser: son zéle & son attachement pour ses Princes étoient inviolables, & les Carinthiens malgré tous leurs malheurs, espéroient les surmonter tant qu'ils auroient ce grand homme à leur tête. Les qualités de Boïus avoient trop de rapport à celles de Samo, pour ne le pas exciter à s'en faire connoître. S'étant fait instruire de la route qu'il devoit tenir pour se rendre à son camp, il en prit le chemin; mais le païs étant rempli de montagnes & de forêts difficiles à passer, il fut souvent obligé de se reposer dans des hameaux, que la misére & l'affreuse solitude avoient soustraits à la fureur de l'ennemi.

Un jour qu'il se trouva plus fatigué qu'à l'ordinaire, étant entré

dans une cabane de bergers pour y prendre quelques rafraichiſſement, il y fut reçû avec tant de bonté du paſteur qui l'habitoit, qu'il réſolut d'y reſter plus qu'il n'avoit fait dans les autres. Le berger étoit un vieillard vénérable, qui par ſes maniéres paroiſſoit n'avoir pas toûjours gardé des troupeaux. La jeuneſſe & les charmes répandus dans toute la perſonne de Samo le frapperent ; & connoiſſant à ſon langage qu'il n'étoit pas du nombre des barbares, il lui fit un accueil de pere. Il étoit ſeul alors, & l'aïant prié de ſe repoſer, il l'entretint quelque tems des malheurs de ſon païs, & de la crainte qu'il avoit que les Carinthiens ne fuſſent entiérement accablés ſous le joug de leurs ennemis. Le jeune François jugeant que le paſteur pourroit encore mieux l'inſtruire de la ſituation des affaires de cet Etat, que ceux qui lui en avoient parlé, lui témoigna combien il étoit ſenſible à la déſolation de ces peuples, & lui apprit le deſſein qu'il avoit formé de ſe rendre au camp de Boïus,

& de combattre ſous ſes Enſeignes. Ce diſcours ayant encore prévenu le paſteur en ſa faveur: Brave Etranger, lui dit-il, je ſuis charmé que vous ſoïez dans cette réſolution ; elle eſt glorieuſe par elle-même ; je ſuis fort trompé, ou le Ciel guide vos pas dans une brillante carriere, votre phyſionomie promet de grandes choſes, & j'y vois tant de merveilles à la fois, que ſi je pouvois douter de ma ſcience, je croirois rêver. O Dieu, continua-t-il, que votre ambition va ſe voir ſatisfaite ! Que d'honneurs, que de gloire vous allez acquérir !

Mon pere, interrompit modeſtement Samo, ſi j'ai le bonheur de parvenir à la haute deſtinée que vous m'annoncez, je ne prétends point que ce ſoit par mon ambition, mais plûtôt par la vertu, de laquelle je ne veux jamais m'écarter ; & comme vos paroles me font voir que vous avez quelque connoiſſance de l'avenir, ſans doute par l'étude de l'Aſtrologie, je vous ſupplie de ne me rien dire, afin que ce ne ſoit point ce que vous

pourriez me promettre, qui guide mes actions, & que l'honneur ſeul en ſoit toûjours le principal motif. Votre ſageſſe, ô mon fils, reprit le vieillard, augmente mon admiration : ne craignez point que je veüille la diminuer par une indiſcrette envie de parler, trop commune aux gens de mon âge; quand vous ne m'imposeriez pas ſilence, j'ai d'autres raiſons encore qui m'empêchent de le rompre. Il eſt vrai que je me ſuis adonné dès mon enfance à la ſcience des Aſtres; mais pour que vous ne croyez pas que je fais ici le Magicien, dans l'idée d'abuſer de votre crédulité, ſçachez que j'ai cela de commun avec la plus grande partie des Germains, qui naiſſent avec une telle inclination pour cette ſcience, qu'ils abandonnent preſque toutes les autres pour celle-là. Je ſuis né d'une famille aſſés noble entre les Carinthiens; je tenois un rang conſidérable à la Cour, & malgré mes emplois & mon amour pour les armes, que j'ai toûjours portées juſqu'à ce que l'âge m'en eût ôté les forces, je me ſuis tellement appliqué à l'Aſtrologie que j'y ai fait des pro-

progrès ſurprenans : cependant j'en connois trop bien les erreurs pour la croire infaillible, & je ſçai trop poſitivement qu'il eſt une Puiſſance abſoluë qui meut & qui gouverne tous les événemens de la deſtinée des humains, & dont les décrets ſont impénétrables, pour m'imaginer qu'ils puiſſent m'être connus par les régles de mon art ; mais j'avouë qu'en vous voyant, quelque choſe de plus fort que moi m'a fait parler. Cependant ſoit que je me trompe ou non, je ſuis charmé que le haſard vous ait conduit ici, puiſque je ne vous ſerai pas inutile dans le deſſein que vous avez d'aller joindre notre Général ; j'en ſuis aimé, il m'avoit choiſi pour accompagner la jeune Princeſſe Carménie lorſqu'il la ſauva de la ville de Claghenfurt notre Capitale ; ma famille & moi la conduiſîmes dans ce déſert où nous l'élevions avec autant de ſoin que de ſecret, lorſque la mort nous l'a ravïe, au moment que nous l'attendions le moins. La douleur de cette perte, & l'habitude que je me ſuis fait de ma ſolitude m'ayant ôté tout déſir d'ambition,

je ſuis reſté avec ma femme & ma fille, qui compoſent à préſent toute ma famille, & pour y vivre entiérement inconnu. J'ai quelques troupeaux, dont un très-petit nombre de domeſtiques, païſans dans la contrée, ont la conduite; mon épouſe & ma fille, auſſi détachées que moi du monde & du tumulte, coulent leurs jours dans l'innocence, & s'amuſent quelque fois à voir paître leurs troupeaux, en ſe promenant dans ce lieu champêtre, où Boïus, toûjours mon ami, envoïe toutes les ſemaines pour me donner de ſes nouvelles, & les ſecours qu'il croit pouvoir m'être néceſſaires. Ainſi, brave Etranger, ſi vous croïez n'être point trop incommodé ici, & que la ſimplicité du lieu ne vous le faſſe pas dédaigner, je vous conſeille de n'en partir qu'avec celui que le Général doit m'envoïer dans huit jours au plus tard.

Samo ne put s'empêcher de témoigner au vieillard le chagrin qu'il reſſentoit de la mort de la Princeſſe, le déſir de combattre pour elle aïant eu beaucoup de part à ſa réſolution; enſuite l'aïant remercié de ſon offre obli-

obligeante, il l'accepta, trouvant qu'il lui feroit bien plus avantageux de fe préfenter à Boïus fous la recommandation d'un ami, que comme un inconnu: Ainfi, continua-t-il, fi, fans vous trop importuner, vous me voulez permettre de demeurer avec vous jufqu'à l'arrivée de celui que vous attendez, foïez perfuadé que votre cabane me tiendra lieu du plus fomptueux palais. Comme il achevoit ces paroles, il vit entrer deux bergeres, dont l'une ne l'eut pas plûtôt apperçû qu'elle baiffa promptement fur fon vifage un voile qu'elle avoit fur fa tête. L'autre s'étant avancée avec quelques marques d'étonnement offrit à fes regards une femme affés âgée, mais d'un port & d'un air qui prouvoient facilement qu'elle n'étoit pas ce que fon habillement la faifoit paroître.

Elle falua Samo, & s'approchant du vieillard, elle lui parla bas un moment, & le pafteur après lui avoir répondu de la même maniere, hauffant la voix, & regardant le jeune François: Vous voïez, brave Etranger, lui dit-il, la fidéle compagne de mon exil volontaire,

taire, & dans cette jeune perſonne, ajoûta-t-il, en montrant la bergere voilée, l'unique fruit de notre hymen; la crainte que nous inſpirent les barbares, eſt cauſe qu'elles évitent avec ſoin les yeux de tous les hommes qui paroiſſent être au deſſus des bergers, & c'eſt ce qui vient d'obliger Zelonide à ſe cacher aux vôtres. Alors commandant à la bergere de lever ſon voile, ells fit éclater aux regards de Samo une beauté ſi ſurprenante, qu'il ne put déguiſer l'effet qu'elle produiſit ſur ſon cœur. O Ciel, s'écria-t-il, quels biens & quels honneurs, peuvent être comparables à la poſſeſſion d'un ſemblable tréſor! Je ne les regrette que pour elle, dit le paſteur, ſans s'étonner du tranſport de Samo. Tandis qu'il parloit de la ſorte, la belle Zélonide auſſi ſurpriſe des graces de l'Etranger, qu'il l'étoit de ſes attraits, changea pluſieurs fois de couleur en le regardant; par les divers mouvemens dont elle ſe ſentit agitée, la pudeur la fit rougir, une crainte ſecrette la fit pâlir, & de tendres mouvemens en fa-

faveur de cet aimable inconnu, lui causerent un trouble dont elle ne fut pas la maîtresse. Samo n'étoit pas dans un état plus traquille, & l'amour dont jusqu'à ce moment il avoit ignoré le pouvoir, s'empara de son ame avec tant de violence à l'aspect de cet admirable objet, qu'il eut besoin de toute sa prudence pour ne le pas faire éclater.

Almanus, c'étoit le nom du pasteur, les examinoit l'un & l'autre avec trop d'attention pour ne pas pénétrer leurs secrets sentimens; mais feignant de ne s'en pas appercevoir, il s'empressa à recevoir son nouvel hôte avec toutes les marques d'estime qu'il lui avoit inspiré. Pour cet effet, aïant fait appeller les bergers qui lui servoient de domestiques, il fit préparer un repas champêtre, qui par sa propreté & la maniere dont il étoit offert, parut aux yeux de Samo le plus beau festin. Le jeune François mangea peu: uniquement occupé de Zélonide, ses regards n'étoient attachés qu'à la contempler. Le pasteur qui cherchoit à le mieux connoître, & qui croïoit avoir acquis sa confiance

ce par l'aveu qu'il lui avoit fait de sa naissance, le pria de lui dire son nom & ce qu'il avoit engagé à quitter sa patrie.

Mais Samo qui n'avoit que trop éprouvé le mépris de hommes, & qui vouloit que ses actions lui servissent d'origine: Mon pere, lui répondit-il, j'ose vous conjurer de permettre que je vous fasse un mystere de ce que vous désirez sçavoir; un homme n'a point de nom, quels que soient ses ayeux, lorsqu'il n'a rien fait de glorieux ou d'honorable; je ne veux prendre que celui que me donnera la gloire, & ne devoir ma naissance qu'à moi-même, en me faisant une renommée qui me mette au dessus du rang & de la fortune. C'est dans ce dessein que je suis sorti de mon païs; je suis le moindre des humains, n'ayant rien fait encore de remarquable, & dans le désir que j'ai de m'élever en me signalant, je croirois ternir l'éclat où j'aspire si je déclarois mon nom avant que de l'avoir illustré.

Qui que vous soïez, reprit Almanus rempli d'admiration, de pareils sentimens vous mettent déja bien au

au deſſus des autres hommes ! Conſervez-les, mon fils, continua-t-il, & pardonnez ma curioſité ; je ne la pouſſerai pas plus loin pour ne vous point déplaire. Alors changeant de converſation, il l'inſtruiſit des mœurs & du caractere de Carinthiens, des forces qui reſtoient à Boïus, de la maniere de combattre des Huns, de leur barbarie, & de la cruauté d'Attila, qui ſan craindre la foudre que le Ciel outragé pouvoit lancer ſur ſa tête, ſe faiſoit hautement appeller le Fleau de Dieu. Enſuite lui nommant les Officiers les plus conſidérables de l'armée de Boïus, & ceux qui compoſoient le Conſeil, il lui donna connoiſſance parfaite de la ſituation préſente de la Carinthie ; il lui apprit qu'Attila s'étant emparé de Claghenfurt capitale du Roïaume, après avoir gagné la bataille ſur les Carinthiens, Boïus n'étant pas aſſés fort pour en former le ſiége, s'étoit campé à quelques lieuës de la ville, d'où il incommodoit de telle ſorte l'ennemi, qu'il eſpéroit le contraindre à un ſecond combat, qui ſeul pouvoit décider du ſort de l'un ou de l'autre parti ; que les trou-

troupes du Général groſſiſſoient tous les jours : Qu'elles étoient pleines de valeur & de bonne volonté, mais inférieures en nombre à celles d'Attila : & ſans le ſecours miraculeux, ajoûta-t-il, que le Ciel prépare aux Carinthiens, je ne douterois point de l'entiére ruine de ce malheureux païs.

Samo qui n'avoit fait qu'une médiocre attention à ce que le vieillard lui avoit dit d'abord de ſa ſcience Aſtrologique, & ne croïant pas que ce diſcours y eût aucun rapport, lui demanda quel étoit le ſecours dont il parloit ; mais le vieillard ſe repentant d'en avoir trop dit, lui répondit en ſoûriant : Qu'il ne lui étoit pas permis de le lui apprendre, qu'il le ſçauroit dans peu, & qu'il n'auroit pas plûtôt pris les armes pour le ſervice des Carinthiens, qu'il en ſeroit inſtruit. Le repas aïant fini avec cette converſation, dans laquelle Zélonide & ſa mere ne ſe mêlerent que rarement, Almanus conduiſit Samo dans une cabane à côté de la ſienne, dans laquelle il trouva tout ce qui peut être néceſſaire au repos d'un voyageur, &

& le pria de ne rien épargner de ce qui ſeroit en ſon pouvoir, & lui aïant donné deux bergers pour le ſervir, il le laiſſa en liberte de rêver à ſon avanture.

En effet il ne fut pas plûtôt ſans témoins, que ſe livrant à ſon amour naiſſant, & repaſſant dans ſon eſprit toutes les paroles d'Almanus, il ſentit pour la premiere fois de ſa vie une vive douleur de la médiocrité de ſa fortune, & de la fatalité de ſa deſtinée, qui le forçoit d'aimer une perſonne à laquelle il ne pouvoit prétendre, ni par ſes biens ni par ſa naiſſance. Tout paſteur qu'étoit à préſent Almanus, il n'en étoit pas moins conſidérable parmi les Carinthiens; il n'étoit berger que par des malheurs qu'un inſtant pouvoit terminer, & pour ſe dérober à la tyrannie de l'ennemi de ſa patrie; ſon zéle même pour ſes Souverains y avoit encore plus contribué que la crainte de l'eſclavage: ſi l'ennemi étoit vancu, le berger Almanus redevenoit un des Grands du Roïaume; & Zélonide reprenant le rang qui lui étoit dû, ne voïoit que des Rois au deſſus d'elle. L'amoureux

Samo

Samo prefque accablé de ces réflexions, & ne trouvant nulle apparence au bonheur de la poffeder, combattoit fa paffion de toutes les raifons capables d'en arrêter le cours. Eft-ce à moi, difoit-il, à lever les yeux fur cet admirable objet? Qui fuis-je, pour l'adorer? Qui fuis-je, pour me flatter de m'en faire aimer? Ah! du moins fi dans l'état cruel où le fort l'a réduite, je pouvois le réparer par l'éclat des richeffes, peut-être daigneroit-elle s'abaiffer jufqu'à moi. Mais hélas que puis-je vous offrir, charmante Zélonide? Un cœur brûlant d'amour pour vous, un défir ardent d'être digne du vôtre, & quelques fentimens de vertu font les feuls biens que je poffede. N'importe, ajoûta-t-il, aimons Zélonide; puifque mourir,& ne pas brûler pour elle eft pour nous la même chofe, & tâchons d'acquérir tant de gloire que nous lui faffions connoître, que fi le Ciel m'a refufé le rang & la naiffance qui pouvoient m'appprocher d'elle, il m'a du moins accordé l'honneur de les mériter. Tandis que Samo prenoit cette réfolution, Almanus plus entêté de fa fcien-

ſcience, qu'il ne l'avoit parû à ce jeune Etranger, aſſûroit ſon épouſe de la fin des malheurs de ſa patrie. C'eſt lui-même, lui diſoit-il, c'eſt ce charmant Inconnu, qui va nous délivrer de la tyrannie des Huns; j'ai trop bien tiré mes figures, pour m'y tromper; mon calcul eſt immanquable, & je vais vaincre enfin l'incrédulité de Boïus. Quelle joïe, chére Créone, continuoit-il, quelle joïe n'aurez vous pas de voir Zélonide heureuſe!

La ſage Créone, telle étoit le nom de l'épouſe du Paſteur, moins ſenſible au biens qu'il lui promettoit, qu'à ſon infortune préſente, & n'oſant cependent lui témoigner le peu de foi qu'elle ajoûtoit à l'influence des Aſtres, l'écoutoit ſans lui répondre; mais lorſqu'il eut nommé Zélonide, quelque perſuadé que vous ſoïez, lui dit-elle, de ce changement favorable, j'oſe vous conjurer de n'en rien découvrir à Zélonide; il eſt de notre devoir de ne la pas expoſer à prendre des ſentimens qui peuvent être contraires à ſon repos. Si l'Etranger eſt véritablement celui que le Ciel lui deſtine,

nous

nous devons laiſſer agir la Providence, ſans nous mêler d'y rien ajoûter; & ſi cet Inconnu n'eſt pas celui que vous croïez, nous n'aurons point à nous reprocher d'avoir prévenu ſon cœur en faveur d'un homme qui ne peut devenir ſon époux. Ce diſcours étoit trop ſenſé pour n'être pas approuvé d'Almanus. L'amour qu'il avoit pour l'Aſtrologie ne lui ôtoit pas celui de la ſageſſe, & ſe conformant à la prudence de Créone, il lui promit d'être diſcret: Mais, lui dit-il, nos précautionis ſont inutiles, ces deux cœurs ſont déjà liés des plus fortes chaînes, & la mort ſeule pourra les rompre. C'eſt ainſi qu'ils s'entretinrent preſque juſqu'au jour. Pour Zélonide, de qui l'eſprit étoit fort au deſſus de ces ſortes de ſuperſtitions, ne conſultant point d'autre planette que ſon cœur, elle paſſa la nuit dans une inquiétude extrême, ſur les mouvemens dont elle avoit été agitée, à la vûë de l'Etranger; & n'aïant pas beſoin de la ſcience d'Almanus, pour en connoître le principe, elle n'oublia rien pour le détruire; mais le coup étoit porté: Samo plus fort dans

dans ſon ame que l'orgüeil d'une haute naiſſance, triompha de toute ſa raiſon, & l'amour l'emportant ſur les réſolutions, la réduiſit à ſouhaiter, ou que l'Etranger fût d'un ſang digne d'elle, ou de n'être elle-même qu'une ſimple bergere. Le jour ne ramena pas plus de tranquillité dans les cœurs de ces jeunes amans; l'heure de ſe revoir ne fit qu'augmenter leur trouble. Zélonide parut encore plus belle que la veille aux yeux de Samo, & cet Etranger offrit de nouveaux charmes à ceux de Zélonide : & ſi le reſpect d'un côté, & la pudeur de l'autre, les empêcherent de ſe dire ouvertement qu'ils ne trouvoient rien de plus parfait qu'eux; leurs regards n'eurent pas la même retenuë, & les inſtruiſirent, malgré leur mutuelle contrainte, de l'ardeur de leur flamme. Samo en devint plus hardi, & Zélonide moins timide; ils ſe parlerent, & dans une converſation, qui ne roula que ſur des choſes indifférentes, ils firent briller tant d'eſprit & de ſageſſe, qu'ils acheverent de s'enchaîner pour jamais.

Almanus qui vouloit faire paſſer

le tems à Samo avec quelque agrément jusqu'à son départ, lui proposa de visiter l'étenduë de sa solitude, & mit Créone & Zélonide de cette promenade. Le jeune François, à qui tous les lieux étoient égaux, pourvû qu'il eût le plaisir de voir cette illustre bergere, y consentit avec joïe; mais par une prudence, dont il eut sujet de se loüer, jugeant qu'il falloit être sur ses gardes dans un païs inondé de barbares, il se mit en état de se pouvoir défendre, en cas d'accident, quoique le pasteur l'assûrât que sa retraite étoit ignorée des ennemis. Ainsi tous quatre de compagnie, ils firent presque le tour du hameau, qui par sa situation présentoit à chaque pas de nouvelles beautés, des bois épais, des vallons charmans, des prez émaillés de fleurs, des sources sortant des rochers, des antres solitaires, & mille autres présens de la Nature ornoient de telle sorte ce sejour champêtre, que Samo se récria souvent sur le bonheur d'Almanus, lequel après avoir acquis dans sa jeunesse toute la gloire que peut prétendre un homme de son rang,

rang, & s'être rendu recommandable par ſon zéle pour l'Etat & pour ſon Roi, pouvoit goûter ſans honte les douceurs du repos dans cette agréable retraite.

J'avoüe, lui répondit le vieillard, que ſi je n'enviſageois que moi, je ferois ma félicité de la vie que je méne; mais, aimable Etranger, un intérêt plus preſſant que le mien a laiſſé dans mon cœur des racines d'ambition, que l'âge ne fait qu'augmenter; plus j'approche de ma fin, & plus j'aſpire à voir celle des maux de ma patrie, & le rétabliſſement de ce que j'ai de plus cher.

Des ſentimens ſi généreux, lui dit Zélonide, en le regardant avec une douceur charmante, ne trouvent pas des cœurs ingrats, & ſi vous ne déſirez les grandeurs que pour celle dont vous parlez, elle peut vous proteſter qu'elle leur préféreroit ſa houlette, ſi votre perte la privoit du plaiſir de vous les faite partager. Quels honneurs, reprit le paſſionné Samo, peuvent égaler la douceur de s'entendre dire de telles paroles, par la plus belle bouche de l'univers? Ah! trop ad-

mirable Zélonide, ajoûta-t-il, emporté par la violence de ſon amour, que vous rendez cette houlette reſpectable, & que je me trouverois fortuné de la porter avec vous !

Ne déſirez pas un ſemblable ſort, lui répondit-elle, en rougiſſant, & ſouvenez-vous qu'il eſt bien plus doux d'offrir une couronne à ce qu'on aime, que de paſſer ſes jours dans une triſte obſcurité. Zélonide, en prononçant ces mots, fit voir dans ſes regards un mêlange de tendreſſe & de fierté qui ſurprit Samo ; & comme il n'en pénétroit point le myſtere, & qu'il ſentoit cependant qu'ils avoient un motif ſecret, il cherchoit à les expliquer, lorſque cet entretien fut interrompu par le henniſſement de quelques chevaux, & la courſe impétueuſe d'un de ces animaux, qui deſcendant de la colline venoit droit à eux. Samo qui s'apperçut le premier qu'il étoit ſans conducteur, craignant qu'il n'approchât de Zélonide, ſe jetta au-devant de lui, & d'une main ferme & vigoureuſe, le ſaiſiſſant aux crins, l'arrêta au milieu de ſa carriere. Mais à peine

avoit-

avoit-il eu le tems de l'examiner, qu'ils entendirent le bruit de quantité de voix, & virent ſur le haut de la colline pluſieurs hommes à cheval qui ſe combattoient avec une fureur ſans égale. Ce ſpectacle étoit trop intéreſſant pour le brave Samo, pour qu'il négligeât d'y avoir part, & s'élançant légérement ſur le courſier que le haſard venoit de lui préſenter, il courut à bride abbattuë ſur le lieu du combat.

Il s'étoit ſi bien fait inſtruire des armes & de la maniere de combatre des Germains & des Huns, qu'il reconnut d'abord qu'un gros de ces barbares avoit ſans doute ſurpris quelques cavaliers du camp de Boïus, & que la partie n'etant pas égale, ils auroient riſqué de la vie ou de la liberté. Celui qui paroiſſoit à la tête des Germains ſe défendoit avec une valeur ſurprenante. Pluſieurs barbares expirans avoient déjà ſenti la peſanteur de ſon bras; les ſiens le ſecondoient de toutes leurs forces, mais malgré leur courage, ils alloient être enveloppés: quand Samo tombant comme un foudre ſur les ennemis, y

jetta le carnage & l'effroi, & les forçant de faire volteface, donna le tems à ceux du parti contraire de se rallier, & de revenir à la charge avec une nouvelle ardeur.

En effet ce coup d'essai du jeune François fut signalé par des actions si prodigieuses, que les barbares le prirent pour le démon des Carinthiens; & ceux-ci pour un Ange envoyé du Ciel. Ces différentes idées aïant ranimé le courage des Germains, & mis la terreur parmi les Huns, ils furent taillés en piéces. Nul de cette troupe ne put échapper à l'intrépi de Samo, qui portant des coups certains, fit mordre la poussiere à plus de quarante de ces barbares. Enfin n'aïant plus d'ennemis, il cessa de vaincre, & se dégageant des morts & des mourans, dont il étoit entouré, il s'avançoit vers celui des Germains qui paroissoit être le chef, lorsqu'il le vit venir à lui. Le Carinthien levant la visiere de son casque, & le saluant avec considération: Jeune Héros, lui dit-il, quel prix peut récompenser dignement le service que vous venez de nous rendre, & par quelle heu-

heureuſe avanture le Ciel nous a-t-il procuré ce miraculeux ſecours. En parlant de la ſorte, ſes yeux qui parcouroient toute la perſonne de Samo, faiſoient voir à la fois ſon étonnement & ſon admiration; mais ſi les charmes de ce brave guerrier s'emparerent de ſon cœur dès ce même moment, ſa vûë ne produiſit pas un moindre effet ſur le ſien; ſon air noble & majeſteux, ſon âge vénérable, la douceur dont il accompagnoit ſes paroles, & la valeur avec laquelle il l'avoit vû combattre, lui inſpirerent une ſi forte eſtime qu'il forma la réſolution de ne s'en jamais ſéparer. Seigneur, lui répondit-il, avec une reſpectueuſe hardieſſe, il étoit de mon devoir de ſoûtenir le plus juſte parti, la réüſſite de mon intention en fait la récompenſe; mais ſi vous croïez y devoir mettre un prix, accordez-moi la grace de combattre toûjours à vos côtés, & d'apprendre ſous vous un métier dont vous ne venez de voir qu'un foible eſſai. Je ſuis un avanturier, avide de gloire & de lauriers; j'allois chercher à me ſatisfaire dans le camp de Boïus, & le prier de me

donner occaſion de me ſignaler ; & ſi vous ne me trouvez pas indigne de lui être offert, j'oſe vous ſupplier de m'y préſenter. Si l'armée de Boïus, lui répondit le Carinthien, en le regardant fixement, étoit compoſée d'avanturiers tels que vous, les Huns ſeroient bientôt forcés d'abandonner, non ſeulement la Carinthie, mais toute la Germanie. Oui, brave Etranger, contina-t-il, en lui paſſant les bras autour du col, je vous préſente à Boïus, & vous fais dès aujourd'hui ſon Collégue & ſon Lieutenant. Ah! Seigneur, s'écria Samo, qui connut à ces paroles que c'étoit Boïus lui-même, pardonnez à mon ignorance; il vouloit continuer, mais Boïus l'interrompant: C'eſt à moi, lui dit-il, à vous demander grace, ſi je ne vous céde pas le Généralat dès à préſent; mais, vaillant Inconnu, je veux que les Carinthiens, témoins de vos merveilleuſes actions, vous le donnent eux mêmes, ainſi qu'ils ne croïent pas que lâs de les commander, je quitte par crainte ou par caprice. Venez donc, ajoûta-t-il, venez recevoir dans le camp les loüanges
&

& les honneurs qui vous ſont dûs.
Boïus n'avoit plus avec lui que cinq cavaliers, reſte de vingt qui l'avoient accompagné, & craignant encore quelque ſurpriſe, il tournoit déjà ſon couſier ſur la route du camp, lorſque l'amoureux Samo le regardant avec quelques marques d'inquiétude, D'illuſtres Bergers, Seigneur, lui dit-il, que j'ai quittés pour vous joindre, ſont ſans doute dans de mortelles craintes: Souffrez que j'aille les raſſûrer, & les remercier de l'hoſpitalité qu'ils m'ont accordée; Almanus & Zélonide..... Quoi, reprit Boïus, vous les connoiſſez? Samo qui vit ſon étonnement, lui conta ſon avanture avec ſincérité, ne lui cachant que ſon amour pour Zélonide, & les flatteuſes prédictions d'Almanus. Il ne faut pas, lui dit le Général, les laiſſer dans la peine: je juge de l'intérêt qu'ils doivent prendre en vous, par celui que j'y prends moi-même. A ces mots aïant commandé à ſes cavaliers de les ſuivre, ils deſcendirent la colline, & s'étant rendus dans le hameau, ils trouverent Almanus à la tête de tous les bergers

qu'il avoit fait armer, dans le dessein d'aller au secours de l'Etranger.

Sa surprise fut extrême de le voir arriver avec le Géneral, qui ne l'eut pas plûtôt apperçû qu'il descendit de cheval, & courut l'embrasser. Samo en fit autant, & le vénérable pasteur leur aïant demandé le sujet du combat qui l'avoit si fort allarmé, & par quel hasard ils s'étoient rencontrés, Boïus l'instruisit qu'aïant voulu reconnoître lui-même un poste que les ennemis occupoient, & qui n'étoit gardé que foiblement, il s'étoit avancé avec une vingtaine des siens, sans que les barbares eussent fait aucun mouvement; & que n'aïant pas dessein de les exciter au combat, il reprenoit le chemin de son camp, lorsqu'un gros des troupes ennemies étoit venu fondre sur lui, qu'il s'étoit défendu assés vivement; mais qu'il auroit sans doute succombé, aïant déjà perdu quinze de ses gens, sans le secours imprévû du brave Etranger, des actions duquel il fit un éloge qui marquoit aisément l'admiration qu'il lui avoit inspirée.

Almanus que ce récit fortifioit dans

dans l'opinion qu'il avoit de Samo, en eut une joye qu'il pouvoit à peine modérer, & conduisant les deux Guerriers à sa cabane, pour donner la même satisfaction aux Bergeres effrayées, ils les trouverent encore dans des craintes mortelles. Boïus salua Créone avec considération; mais il s'approcha de Zélonide avec une soûmission qui causa de l'inquietude à l'amoureux François, qui crut voir dans ses respects quelque chose de plus fort que de la politesse. La belle Bergere les reçut l'un & l'autre avec une douce majesté, & charmée de ce que la valeur de l'Etranger lui donnoit occasion de lui témoigner une partie de ses sentimens, elle le fit avec tant d'esprit & de délicatesse, qu'il auroit eu lieu d'être content de son sort, si l'amour propre l'eût emporté dans son cœur sur la plus ardente passion qui fut jamais. Cependant Boïus aïant pris le pasteur en particulier, ils s'entretinrent longs-tems ensemble; & Samo profitant de ce moment, jugeant bien qu'il alloit se séparer de Zelonide, il s'en approcha, & la regardant avec autant de res-

pect que d'amour : Si le Ciel, lui dit-il, Madame, daigne m'être auſſi favorable contre les ennemis de vôtre Patrie, qu'il me l'a été depuis que je ſuis entré dans la Carinthie, j'oſe me flatter de vous rendre bien-tôt de nouveaux hommages dans Claghenfurt. Heureux, ſi le ſang que je prétends répandre pour vous y faire entrer, vous porte à les recevoir avec bonté ! Ce que vous venez de faire, lui répondit Zélonide, me donne une eſpérance ſur l'avenir, que je n'avois point encore euë, & vous ne pouvez douter de ma reconnoiſſance ſans m'outrager. Ah ! charmante Zélonide, reprit Samo, ce n'eſt pas de la reconnoiſſance que j'exigerai de vous, ſi mon bras peut vous devenir utile ; mon orgüeil me fait aſpirer à de plus hautes récompenſes, que celles dont vous croirez me pouvoir honorer ; mes déſirs téméraires. . . . Partez, brave Etranger, interrompit-elle, en rougiſſant, lorſque nous nous connoîtrons mieux l'un & l'autre, vous m'apprendrez à quel prix vous mettez vos exploits, & je vous prouverai qu'il n'en eſt point que le mérite

& la vertu ne puiſſent attendre de Zélonide.

Et l'aïant quitté après ces mots elle le contraignit à ſe rappocher de Boïus, qui venoit de finir ſon ſecret entretien avec Almanus. Le Général aïent averti Samo qu'il falloit ſe rendre du camp avant la fin du jour, ils firent leurs adieux aux illuſtres habitans de cette retraite; & malgré la prudence des jeunes amans, ils ne purent ſe contraindre aſſés, pour ne pas laiſſer entrevoir ce que cette ſéparation coûtoit à leurs cœurs. Samo monta le cheval qu'il avoit lorſqu'il étoit arrivé dans ce hameau; & comme cet animal étoit un des plus fiers & des plus ſuperbes de ſon eſpece, il fit paroître ſon cavalier avec toutes ſes graces. Almanus & le Général des Carinthiens le regarderent avec admiration, & la belle Zélonide dans le fond de ſon ame le mit au deſſus de tous les hommes de la terre. Les deux Guerriers aïant ſalué leurs hôtes pour la derniere fois, prirent le chemin du camp par des détours qui les mirent à l'abri des rencontres fâcheuſes.

Les batteurs d'eſtrades y avoient

déjà porté la nouvelle de leur victoire, ce qui les y fit entrer aux acclamations de toute l'armée. Le ſoldat naturellement amateur d'un bel extérieur dans ceux qui doivent le commander, donna pluſieurs témoignages de ſatisfaction, à la vûë de Samo, & Boïus aïant déclaré hautement que l'avantage qu'il venoit d'avoir ſur les Huns, n'étoit dû qu'à ſa valeur, il n'en fallut pas davantage pour le rendre l'objet de leur amour. Ce jeune Guerrier y répondit avec tant de nobleſſe & de modeſtie, qu'il s'empara de tous les cœurs. Le Général le mit dès ce jour en poſſeſſion du glorieux emploi qu'il lui avoit promis, dont il ne voulut remplir les fonctions qu'après s'être fait inſtruire en plein conſeil de la ſituation des choſes, de la conduite qu'on avoit tenuë, & des projets que l'on avoit formés, afin d'agir avec prudence; & comme étant étranger, il ne connoiſſoit point l'aſſiette du païs, il ſe fit donner un plan général de la Carinthie, & celui de la ville Capitale en particulier, ſur leſquels il fit connoître aux Carinthiens les fautes qu'ils

avoient

avoient faites, les avantages qu'ils avoient manqué de remporter, & la maniere de les réparer, & cela avec une netteté, & une si parfaite connoissance de l'art de la guerre, qu'il surprit les plus habiles du Conseil, qui d'un commun accord le conjurerent de faire ce qu'il voudroit de l'armée, qu'elle seroit soûmise à ses ordres, n'aïant point d'avis à donner à un homme qu'ils reconnoissoient en sçavoir plus qu'eux; mais Samo ne voulut jamais accepter le Généralat, & se contenta d'agir comme Lieutenant de Boïus. Ce sage Guerrier qui commençoit à croire qu'Almanus ne se trompoit pas, & que Samo devoit être destiné pour de grandes choses, puisque le Ciel l'avoit doüé dans un âge si tendre de toutes les qualités qu'on n'acquiert que par une longue expérience, ne retint pour le satisfaire que le titre de Général, & ne s'en servit plus que pour le soulager, & pour mieux faire sentir aux autres l'estime qu'il avoit pour lui, qui prit encore de nouvelles forces par le sincére aveu que ce jeune Guerrier lui fit de sa naissance & de son
peu

peu de fortune, dont il relevoit la médiocrité par une nobleſſe de ſentimens, que Boïus mettoit fort au deſſus du rang & des dignités. Mais ce grand homme ſçachant que tous les autres ne penſoient pas de même, ne révéla ce ſecret à perſonne, & l'obligea d'en faire un myſtére à quiconque voudroit le mieux connoître: & regardant la vertu comme le plus pompeux de tous les titres, il vêcut avec lui, non ſeulement comme avec ſon égal, mais il y joignit encore les égards qu'il auroit eu pour un Prince.

Samo pénétré de reconnoiſſance, n'abuſa point de ſon bonheur, & recevant ſans orgüeil & ſans fierté les honneurs que Boïus lui rendoit en public, il l'en remercioit en particulier ſans contrainte & ſans baſſeſſe. Enfin, lorſqu'il ſe crut ſuffiſamment inſtruit de ce qui lui étoit néceſſaire de ſçavoir, pour remplir dignement l'emploi de Commandant, il réſolut d'attaquer les Huns & de les forcer au combat. Pour cet effet, aïant formé ſon plan, il le communiqua au Conſeil de guerre, en fit voir tous les avantages, &

le tort que les Carinthiens ſe faiſoient en ne ſongeant qu'à harceler les barbares. Tous ces petits combats, dit-il, quelque gloire qu'il vous en revienne, ne cauſent qu'une foible perte à l'ennemi, & diminuent votre armée; celle des Huns n'en eſt pas moins forte, & vous n'en êtes pas plus avancés; il eſt des occaſions où l'on doit riſquer le tout pour le tout; vous ne parviendrez jamais à reprendre Claghenfurt, votre but principal, ſi vous cherchez à l'affamer; de plus, par cette voïe, vous perdez les amis comme les ennemis; abandonnez donc une entrepriſe inutile; nous ſerons bientôt maîtres de la ville, ſi nous remportons la victoire ſur Attila. Ce barbare, à la tête de ſes troupes, marche à la conquête de la Carniole, arrêtez-le au milieu de ſa courſe; allons fondre ſur ſon armée; en délivrant les Carnes de ce redoutable ennemi, nous nous en délivrerons nous mêmes: ces peuples hors d'effroi, viendront ſe joindre à nous, & nous regardant comme leur libérateurs, nous aideront à les chaſſer de toute la Germanie, & même à les détruire.

Le vaillant Samo en parlant de la ſorte, faiſoit éclatter une telle aſſûrance, qu'il l'inſpira à toute l'aſſemblée. Le feu martial qui brilloit dans ſes yeux, & dont ſes paroles étoient animées, paſſa dans le cœur des moins hardis; & comme il joignoit aux charmes de l'éloquence, la beauté mâle, la douce majeſté, l'action noble, le maintien modeſte, la taille admirable, & toutes les graces de la jeuneſſe, on le prit en cet inſtant pour quelque choſe au deſſus de l'homme; & quoique l'exécution de ſon projet ne parût pas ſans danger, il fut généralement approuvé. Boïus, qui vit que les eſprits ſe tournoient du côté du merveilleux, & que l'approbation qu'on donnoit au deſſein de Samo, venoit moins d'un conſentement volontaire que de l'opinion que l'on commençoit d'avoir de lui, la fortifia, en aſſûrant qu'il étoit perſuadé que ce jeune Guerrier étoit ſans doute inſpiré par quelque mouvement divin; & que le Ciel l'avoit envoïé trop miraculeuſement à ſon ſecours, pour ne le pas avoir deſtiné à rompre les fers des Carinthiens.

Ce

Ce difcour aïant achevé de déterminer l'affemblée, il fut réfolu que l'armée décamperoit dès le lendemain fans bruit, & qu'elle marcheroit droit à Laubabach Capitale de la Carniole; qu'elle camperoit fous les murailles de cette ville, pour en défendre le fiége aux ennemis; & que lorfqu'on feroit affûré de leur marche, les Carnes & les Carinthiens fortiroient de leurs retranchemens pour aller au devant des barbares, & fondre fur eux avant qu'ils euffent le tems de prendre aucun repos. Les chofes aïant été réglées de la forte, & Boïus aïant déféré le commandement à Samo, il donna fes ordres pour le décampement. Cette nouvelle remplit de joïe toute l'armée, qui commençoit à s'ennuïer d'être fur la défenfive; & charmée de l'efpoir qu'on lui donnoit d'aller à l'ennemi, elle obéït avec une promptitude qui prouvoit l'ardeur qu'elle ávoit de combattre. Samo cependant n'étoit pas fans inquiétude, il auroit bien défiré donner avis de fa marche à Zélonide, & fçavoir de fes nouvelles;

velles;

velles; mais quoiqu'il eût un plein pouvoir dans l'armée, comme il ne le devoit qu'aux généreuſes bontés de Boïus, il n'oſoit envoïer au hameau d'Almanus ſans le lui communiquer. D'un autre côté la jalouſie lui perſuadant que ce Génnéral aimoit Zélonide, & que ce n'étoit que pour ſe la conſerver qu'il l'avoit fait retirer dans ce lieu champêtre, il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe confier ſur cet article à un homme qu il croïoit ſon rival.

Il étoit dans cette perplexité, quand Boïus entra dans ſa tente, aïant des tablettes à la main, & l'abordant avec quelque triſteſſe: J'ai crû, lui dit-il, que je vous ferois plaiſir en donnant part de notre retraite au ſage Almanus, il prend trop d'intérêt à ce qui vous regarde, & vous m'avez parû le trop eſtimer pour lui cacher vos deſſeins. Je lui ai mandé tout ce que nous allions faire, & l'admiration dont vous aviez pénétré nos cœurs, & je vous apporte ſa réponſe. Alors ouvrant les tablettes il y lut ces paroles.

LET-

LETTRE.

Quelque douleur que nous reſſentions, Seigneur, de votre éloignement, nous ſommes ſi perſuadés que le brave Etranger vous ramènera vainqueur de nos communs ennemis, que l'eſpérance arrête nos larmes; la ſeule Zélonide ſe refuſe à l'eſpoir qui me ſtatte, elle vous conjure de menager les reſtes malheureux des Carinthiens, & de ne point expoſer votre vie, elle vous tient compte du zéle que vous avez toûjours témoigné pour ſes intérêts, mais elle ne veut pas qu'il ſoit marqué de votre ſang. Le vaillant François a beaucoup de part à ſes craintes; elle vous le recommande. Pour moi, Seigneur, mieux inſtruit qu'elle de ſon ſort & du nôtre, je vous encourage l'un & l'autre à ſuivre votre entrepriſe. Ne craignez rien pour nous, nous allons vivre ſi retirés, juſqu'à votre retour, qu'aucun mortel ne pénétrera dans nos cabanes.

Je vous avoüe, brave Samo, continua Boïus, que je ſuis très-touché de laiſſer Zélonide dans ſon déſert ; mais il eſt cependant de notre prudence qu'elle ne change point d'habitation. J'eſpére que vous la connoîtrez un jour plus parfaitement, & que vous jugerez de quelle importance il m'étoit de la dérober à toute la terre. C'eſt un ſecret que je ne puis encore vous découvrir; mais je puis vous proteſter qu'elle m'eſt mille fois plus chére que ma vie, & qu'elle ſeule eſt l'unique principe de toutes mes actions. On conçoit aiſément de quels traits le cœur de Samo fut percé à ce diſcours ; il ne douta plus de l'amour de Boïus, ni que Zélonide ne fût ſenſible à cette paſſion. L'âge de ce Général, tout diſproportionné qu'il étoit à celui de cette belle fille, ne put le diſſuader de leur ſecrette intelligence, il avoit reconnu dans Zélonide une ſenſibilité pour la gloire qui lui fit croire en ce moment que toutes les graces de la jeuneſſe ne valoient pas à ſes yeux les lauriers dont Boïus étoit couvert. Outré de deſeſpoir de voir un

un rival dans un homme à qui la reconnoiſſance le lioit des plus fortes chaînes, il lui répondit aſſés froidement, qu'il lui ſuffiſoit que Zélonide lui fût chére, pour qu'il s'intéreſſât à ſon ſort, qu'il ne pouvoit qu'approuver ſa conduite envers elle, & qu'il n'épargneroit ni ſon ſang ni ſa vie, pour qu'elle eût la ſatisfaction de ne plus rien appréhender pour ſes jours.

Il prononça ces paroles d'un air qui donna à Boïus quelques ſoupçons de la vérité; mais ne jugeant pas à propos de le tirer d'erreur, dans un tems où des choſes plus ſérieuſes devoient les occuper, il n'y répondit point, & ſe contenta de le remercier tendrement du ſens obligeant qu'il feignit de donner à ce qu'il venoit de dire; & changeant de converſation, il ne lui parla plus que du départ de l'armée, & des meſures qu'ils devoient prendre pour avertir les Carnes du ſecours qu'ils alloient leur mener. L'amoureux Samo réſolu d'enſevelir ſon amour & ſon nom dans cette expedition, mit tous ſes ſoins à la rendre glorieuſe à ſa mémoire; & dès la même

me nuit les Carinthiens aïant décampé, prirent la route de Laubach Capitale de la Carniole. Je ne ferai point ici le détail de leur marche, ni de l'infatigable activité de Samo, qui s'acquit en cette occasion l'entiere confiance des soldats, & l'estime générale de toute l'armée, qu'il discipline de façon que les peines & les trauaux qu'il lui fallut essuïer pour entrer dans la Carniole, ne firent que l'animer à les terminer par la perte de leur ennemis.

Samo avoit si bien pris ses précautions que les Carnes furent instruits de leur marche avant que les Huns en eussent eu la nouvelle, ce qui leur facilita les moïens de joindre une partie de leurs forces à celle des Carinthiens; ensorte que l'armée qui n'étoit que de quinze mille combattans, en sortant de la Carinthie, se trouva de quarante à la vûë de Laubach, tant par la jonction des Carnes que par celle des peuples effraïés du seul nom d'Attila, qui venoient en foule se ranger sous les étendards des Carinthiens. Samo plaça son camp sous les murailles de la ville, pour en défendre le siége

aux

aux ennemis, & s'en faire une retraite aſſûrée en cas de malheur. Cependant les Huns, qui pourſuivoient leurs victoires à grands pas, s'avançoient déjà dans la Carniole, en mettant tout à feu & à ſang ſur leur paſſage. Leur nombre étoit ſi fort au deſſus de l'armée des Carinthiens, que lorſqu'ils apprirent qu'ils étoient venus au ſecours des Carnes, ils en raillerent & diſoient hautement que ces deux peuples ne s'étoient raſſemblés que pour leur épargner la peine de les vaincre les uns après les autres; & que leurs cimeteres alloient abattre à la fois la tête des Carinthiens & celle des Carnes. Ces diſcours, que les eſpions de Samo lui rapportoient exactement, loin de l'intimider augmenterent ſon ardeur; & ſçachant par ſes batteurs d'eſtrades que les Huns s'avançoient avec aſſés de deſordre, pillant & ravageant de côté & d'autre, il fit ſortir l'armée du camp, la rangea en bataille; & par une courte harangue, ayant déterminé ſes troupes à périr ou vaincre, il fut au devant des Barbares; qui les croyant enfermés dans leur camp,

& tremblans d'éfroi à leur approche, furent extrêmement étonnés de ce qu'ils venoient les chercher avec tant d'assûrance. Cette intrépidité diminua la leur, & mit quelques troubles parmi eux. Cependant comme ils étoient accoûtumés à la victoire, ils se préparerent au combat, & quoiqu'une partie de l'armée se fût dispersée dans les bourgs & les villages circonvoisins pour y porter la désolation, ils étoient encore si supérieurs aux Carinthiens qu'ils ne douterent point du triomphe.

Mais Samo, sans s'étonner de leur multitude, ayant disposé son armée & donné ses ordres dans tous les rangs, fit commencer la bataille par l'attaque de son aîle droite à la gauche de l'ennemi, dont il avoit donné le commandement à Cobur vaillant Capitaine Carinthien. La gauche étoit sous les ordres d'un parent d'Almanus. Boïus étoit au centre, & notre jeune guerrier, à la tête d'une troupe d'élite, s'étoit reservé pour porter du secours partout où sa présence seroit nécessaire; & l'ont peut dire qu'il combattit

tit partout à la fois, & que lui ſeul valut aux Carinthiens une armée entiere. Le combat fut terrible de part & d'autre : mais Samo qui crioit ſans ceſſe aux ſiens qu'il falloit vaincre ou mourir, & dont le bras foudroyant accompagnoit ſes paroles de mille actions qui tenoient du prodige, mit une telle épouvante parmi les Huns & donna tant de courage aux Carinthiens, que les barbares ne purent leur réſiſter. L'étonnement que leur cauſa l'éclatante valeur de ce jeune Héros, qui ſe trouvoit toûjours prêt à leur faire perdre le plus petit avantage, & qui, comme une tourbillon tournoit inceſſamment, tantôt à leur droite, tantôt à leur gauche, perçant leurs bataillons, pénétrant juſqu'à leur centre, & ſe faiſant jour en tous lieux en donnant la mort de tous côtés, les remplit d'une ſi grande crainte, que le combat devint bientôt un horrible carnage : c'êtoit entre les Carinthiens à qui tueroit le plus d'ennemis. Pour le brave Samo, à qui l'amour & la jalouſie, faiſoient ſouhaiter la fin de ſa vie, mais qui la vouloit rendre glorieuſe, &

la faire regreter à l'objet de sa flâme; il fit des choses qu'on ne peut décrire, & dont la plume risqueroit de ternir l'éclat en voulant les exprimer. Le fier & barbare Attila qui conduisoit son armée en personne, en fut épouvanté; & ne trouvant que la fuite qui pût le garantir de ce nouveau foudre de guerre, il en prit le parti, & gagna les montagnes de la Carinthie, dans lesquelles il croyoit trouver sa sûreté. Mais l'infatigable Samo poursuivant sa victoire, le vainquit encore dans les défilés qu'il lui falloit passer, & taillant ses troupes en pieces, le contraignit enfin à fuïr lui vingtiéme dans les provinces les plus reculées de l'Empire Germanique, & d'abandonner au vainqueur la Carinthie & la Carniole.

La surprenante défaite d'Attila & d'une armée de près de cent mille hommes, dont il étoit le chef, par une poignée de guerriers, mit une telle consternation parmi les Huns, qui s'étoient emparés des principales villes, que ne doutant pas que le vainqueur ne vînt fondre sur eux, & sçachant le carnage qu'il avoit fait de

de leurs compagnons, ils ſe hâterent d'en ſortir & d'aller joindre leur Roi; qui pour ſe dépiquer remit ſur pied une armée formidable, avec laquelle il crut réparer dans les Gaules l'affront qu'il venoit de recevoir dans la Germanie. Cependant Samo qui n'avoit pas eu le temps d'être inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans les villes de la Carinthie; après quelques jours de répos, conduiſit ſon armée victorieuſe juſqu'au pied des murailles de Claghenfurt pour en faire le ſiége. Mais quelle fut ſa ſurpriſe d'en voir ſortir les habitans pour venir au-devant de lui en célébrant ſon nom par mille cris de joïe & d'acclamation! les femmes, les vieillards & les enfans ſe jettoient en foule à ſes pieds en l'appellant leur liberateur, l'ange tutelaire de leur Patrie, & le reſtaurateur de la liberté publique. Ce jeune & charmant guerrier reçut ces témoignages de zèle & d'affection avec autant de modeſtie que de bonté, & voulut donner l'honneur de ſon triomphe aux guerriers de ſon armée, & ſur tout à Boïus, que malgré ſa ſecrette jalouſie, il ne pou-

voit s'empêcher d'aimer & d'eſtimer, & qui s'étoit véritablement diſtingué dans cette occaſion par ſon courage & par ſa prudence.

Mais ce grand homme qui ſçavoit les ſentimens de l'armée, & qui lui-même étoit dans l'admiration de ce qu'il avoit vû faire à Samo, lui rendant hautement la juſtice qui lui étoit dûë, fut le premier, à mêler ſa voix, à celle du peuple & de l'armée, qui faiſoient retentir l'air du nom de ce Héros. Il fut reçu dans la ville avec des honneurs inouïs. Boïus qui en avoit été Gouverneur ſous le regne du feu Roi, y reprit ſon autorité & ne l'employa qu'à rendre le triomphe de Samo plus éclatant par la ſuperbe entrée qu'il lui ordonna. Ce jeune guerrier étoit trop ſenſible à la gloire pour n'être pas extrêmement flatté de celle dont il étoit couvert. Cependant l'amour en empoiſonnoit toutes les douceurs, & quelque effort qu'il ſe fît pour ſe contraindre, on s'appercevoit aiſément qu'il étoit accablé d'une mortelle triſteſſe. Boïus qui le cheriſſoit comme s'il eût été ſon fils, remarquant cette mélancolie fit

ce qu'il put pendant trois jours, qu'il donna quelque relâche à ses troupes, pour le dissiper, mais inutilement; Samo ne trouvant de plaisir que dans la solitude pour se livrer en liberté aux cruelles inquiétudes qui troubloient son répos. L'idée qu'il s'étoit formée que Boïus aimoit Zélonide, & qu'il en étoit aimé, l'avoit fait résoudre à renfermer son amour sous un profond silence; s'étant même imposé la dure loi de ne lui plus parler de cette belle fille ni d'Almanus, espérant par là s'accoûtumer à l'oublier; mais comme sa flâme étoit de celles que rien ne peut éteindre, la peine qu'il se faisoit pour ne pas prononcer à tous momens le nom de l'objet qu'il adoroit, le mit dans un état digne de compassion. Il craignoit & desiroit sa vûë, il auroit souhaité que Boïus l'eût fait venir à Claghenfurt, pour la rendre témoin de sa gloire, & cependant il ne pouvoit gagner sur lui de l'en prier. Enfin déchiré par les mouvemens de la reconnoissance & ceux de la jalousie, il ne trouva point d'autre moyen de sortir de tant de troubles, que de s'éloigner encore,

& de laiffer agir Boïus fans y avoir part. Le prétexte qu'il en avoit étoit honorable & plaufible. Les Huns qui n'avoient abandonné la Capitale que parce qu'ils ne s'étoient pas crûs affés forts pour s'y maintenir, s'étoient fortifiés dans les villes de Judenburg, & de Volckmark, en attendant les fecours d'Attila. Samo qui vouloit achever fon ouvrage, & qui d'ailleurs fe flatoit toûjours de trouver la mort dans le fein de la gloire, déclara aux Carinthiens qu'il avoit réfolu de faire le fiége de ces deux places, & de les emporter avant la fin de la campagne. L'armée qui fe fentoit invincible fous un tel chef, montra la même ardeur pour ce deffein qu'elle en avoit eu pour l'autre, & le vaillant amant de Zélonide profitant de cette heureufe difpofition, fe remit à la tête de fes troupes, defquelles il fépara un corps capable de garder Claghenfurt, fous les ordres de Boïus, ne voulant pas permettre qu'il l'accompagnât, quoique le Gouverneur lui fit paroître un vif regret de le voir partir fans lui: Souvenez-vous, brave Samo, lui dit-il, que Zélonide m'a commis le

foin

ſoin de vos jours, que vous devez vous préparer à la trouver en ces lieux à votre retour, & qu'elle auroit de juſtes reproches à me faire ſi vous ne conſerviez pas une vie ſi néceſſaire à ſa patrie. Ce diſcour auquel Samo ne s'attendoit pas, le fit rougir malgré lui, & ne pouvant ſe diſpenſer d'y répondre; Je crois, répliqua-t-il, que des jours tels que les miens, ſont de trop peu d'importance au bonheur de Zélonide, pour qu'elle y prenne aucun intérêt, & qu'elle me ſçaura plus de gré de vous laiſſer ici pour l'y recevoir, qu'elle ne vous ſeroit obligée de m'avoir ſuivi.

Je ne ſçai, reprit Boïus un peu ſurpris de ces paroles, ſur quoi vous jugez ſi mal de Zélonide; mais j'eſpere qu'à votre retour la Princeſſe de Carinthie vous obligera d'avoir pour elle des ſentimens plus favorables. La Princeſſe de Carinthie! s'écria Samo en reculant quelques pas d'étonnement, Almanus ne m'a-t-il pas dit qu'elle avoit perdu le jour? Almanus, reprit froidement Boïus, étoit engagé par un ſerment inviolable de parler de la ſorte; mais Sei-

gneur ce myſtére ne doit plus être caché au vainqueur des Huns, & Carmenie eſt trop redevable à ſon bras pour lui laiſſer ignorer ſon ſort. Oüi, continua-t-il, cette admirable Princeſſe eſt vivante, & quoique les obligations qu'elle vous a ayent fait naître pour vous dans ſon cœur une véritable eſtime; j'oſe vous aſſûrer que votre connoiſſance avec Zélonide, ne contribuera pas foiblement aux marques qu'elle peut vous en donner.

Carmenie, lui dit alors Samo, ne me doit rien, je la croyois au tombeau; je ne l'ai point eûë pour objet de mes actions; je me tiens ſuffiſament récompenſé par l'honneur de l'avoir ſervie, & l'illuſtre Zélonide ne doit point employer ſa faveur pour un malheureux qui n'a pour but que la gloire & la mort.

A ces mots l'ayant embraſſé, il le quitta ſans vouloir entendre ſa réponſe; & montant à cheval dans le même moment, il ſortit de la ville & ſe rendit à la tête de l'armée, qui n'attendoit plus que lui pour ſe mettre en marche. Boïus qui ne pénétroit que confuſément dans le cœur

de

de ce jeune Héros, s'imaginant que l'ambition caufoit fon inquiétude, & fçachant les intentions des Carinthiens, fe perfuada que le prix qu'ils préparoient à fes exploits diffiperoit ces nüages, & que les bontés de la Princeffe Carmenie le feroient aifément triompher de la crainte que lui donnoit la médiocrité de fa naiffance; dans cette penfée il fe confola d'un départ qui lui promettoit encore de nouveaux lauriers, & ne fongea plus qu'à faire voir aux Carinthiens l'augufte refte de la famille Royale, & les difpofer à donner à Samo une récompenfe digne de ce qu'il avoit fait pour eux.

Tandis qu'il y travailloit avec application, le brave Samo étoit arrivé devant Volkmark, dont il fit le fiége dans toutes les formes. Les Carnes, qui par reconnoiffance ne l'avoient point quitté, reçurent encore un renfort confidérable, qui les ayant joints dès les premier jours du fiége, mit Samo en état de donner un affaut géneral. Je n'entreprendrai point le détail de l'attaque & de la défenfe. Les Huns étoient braves & barbares; les Carinthiens

étoient animés de vengeance, leur Chef étoit rempli de valeur & de prudence, cette idée générale suffit pour faire concevoir le courage des deux partis. Cependant, malgré les efforts des Barbares, Samo emporta la ville d'assaut, après quinze jours de siége; les Huns y furent taillés en piéces, & ce qui put échaper au cimetere du vainqueur, ne conserva sa vie qu'aux dépens de sa liberté. La prise de cette importante place ramena aux Carinthiens la ville de Julenburg, que la garnison d'Attila abandonna au seul bruit des exploits de Samo, qui n'eut pas plûtôt assûré sa conquête qu'il marcha à cette seconde entreprise; mais les principaux habitans étant venus lui presenter les clefs de la ville, & l'instruire de l'effet que son nom seul avoit produit, il y mit une bonne garnison, rompit les chaines de tous ceux que les Barbares retenoient dans les fers; rétablit ceux qui possedoient les charges avant l'irruption des Huns; & comme Boïus l'avoit rendu maître du trésor de l'armée, il récompensa depuis le premier Officier jusqu'au moindre soldat,

dat, avec une générosité sans exemple : il n'y eut pas jusqu'aux Carnes qui n'eussent lieu de s'en loüer & de l'admirer. Après avoir fait la même chose à Volckmark, & chassé en trois mois de temps tous les barbares de la Carinthie & de la Carniole ; il reprit le chemin de Claghenfurt, comblé de gloire & couvert de lauriers, n'ayant reçu que deux legéres blessures ; & plus amoureux que jamais. Ses couriers avoient annoncé sa victoire & son retour dans cette Capitale plusieurs jours avant son arrivée, ce qui donna le temps à Boïus de se préparer à le recevoir ; ce qu'il fit avec une pompe dont le modeste Samo ne put s'empêcher de rougir. Les peuples parurent transportés de joye à sa vûë, & d'une commune voix le nommerent leur Roi, seul digne du trône & de leur Princesse. Ces paroles répétées de tous côtés, & suivies des respects dûs à sa Majesté Royale, firent trembler Samo ; cet excès de grandeur mit le trouble dans son cœur ; la Royauté n'avoit jamais été l'objet de son ambition, & l'amour qu'il avoit pour Zélonide s'accordoit si peu avec ce

qu'il falloit faire pour y parvenir, qu'il n'envisagea ce haut rang que comme un piége que l'on tendoit à sa vertu; mais ce qui le toucha plus vivement que les cris du peuple & de l'armée, ce fut de voir Boïus le traiter comme s'il eût été déja son souverain, & le conduire dans le palais des Rois de Carinthie, où ce parfait ami avoit fait assembler tous les Grands du Royaume, comme pour lui rendre hommage. Samo ne voulant pas témoigner ouvertement le chagrin que lui causoit cette éclatante reception, se reservant de le découvrir à Boïus en particulier; embrassa tous les Seigneurs d'un air à leur prouver combien il méritoit leur zéle & leur attachement; & lorsque cette pompeuse cour se fut retirée pour lui laisser prendre le répos dont il avoit besoin. Ayant retenu Boïus, il le fit passer dans un superbe cabinet de son appartement; & s'y renfermant avec lui: Qu'est ceci, lui dit-il, Seigneur, en le regardant tristement, quels sont tous ces honneurs, d'où partent ces respects, & quels sont les discours que je viens d'entendre? L'amour du peu-

peuple, lui répondit Boïus, l'eſtime des Grands, l'admiration des troupes, & la reconnoiſſance de tous en général, ſont les motifs de ce qui ſemble vous étonner. Mais, Seigneur, ajoûta-t-il, devez-vous être ſurpris que les Carinthiens qui vous ont fait leur Chef, vous choiſiſſent pour leur Roi, après les merveilleuſes actions que vous avez faites? Pour leur Roi, interrompit Samo en ſoûpirant; ha! Boïus, eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe? Croyez-vous qu'ébloüi par un titre pompeux, je ſois aſſez vain pour me flater de le mériter? Quelle eſt celle de mes actions qui vous a fait ſi mal juger de mes ſentimens? l'orguëil ou la fauſſe vanité ont-ils éclaté dans mes démarches? vous ai-je fait connoître que j'aye oublié qui je ſuis? ha! ſi j'avois eu deſſein de l'effacer de ma memoire, vous l'aurai-je découvert? Non Boïus, je me ſouviens toûjours que je ſuis un avanturier ſans naiſſance & ſans nom; une heureuſe témérité, & quelque peu de valeur n'ont pas changé mon origine, & ne peuvent alterer ma vertu; mon courage peut m'élever dans les grades

grades militaires, mon cœur aime la gloire, & ne refuse point celle que mon bras me fait acquerir ; vous m'avez crû digne du généralat, j'ai fait mes efforts pour remplir votre attente, & je suis content de mon sort. Mais que les Carinthiens se donnent un autre maître ; le trône demande un sang illustre, & votre Princesse rougissant de la honte d'un tel choix, desavoüeroit avec mépris une pareille élevation. Juste ciel ! ajoûta-t-il, avec un air d'indignation pour lui-même, celui qui n'ose seulement prétendre à la fille d'un de vos citoyens, peut-il se presenter pour époux à la Princesse de Carinthie : Ne tardez point, Seigneur, continua-t-il, conduisez-moi à Carmenie, & souffrez que j'aille offrir ma tête au vif ressentiment qu'lle doit avoir de l'audace de ses sujets.

Boïus étoit tellement enchanté de la rare vertu de ce jeune Héros, qu'il auroit encore pû parer longtemps sans qu'il l'eût interrompu ; mais voyant qu'il avoit cessé, la Princesse Carmenie, lui dit-il, Seigneur, juge encore mieux que ses sujets du prix de celui qu'il veulent

lui

lui donner pour époux ; la voix publique n'eſt que l'interprête des ſentimens de ſon cœur : ſi votre modeſtie vous fait regarder ſans envie la grandeur ſuprême, ſa ſageſſe la porte à préférer le merite à la naiſſance ; la gloire, la valeur & la vertu de Samo, ſont pour elle les plus illuſtres titres : perſuadée qu'un Roi doit donner plus d'éclat au trône qu'il n'en doit tirer, elle n'a point rougi du choix de ſon peuple, & comme elle ne peut regner qu'en nous donnant un maître, les loix de l'état ayant exclu les femmes de la Couronne, & que nous deſirons l'avoir pour Reine ; vous ſerez notre Roi de l'aveu de ſon cœur & de celui de tous ſes ſujets : mais Seigneur, il eſt temps de vous inſtruire de quelle ſorte cette Princeſſe s'eſt déclarée en votre faveur : Sçachez que le feu Roi, percé de mille coups, & tout prêt d'expirer, nous fit jurer à tous que Carmenie ne ſeroit le partage que de celui qui délivreroit ce pays de la tyrannie des Huns, & qu'en me confiant le ſort de cette Princeſſe, il m'ordonna de l'élever dans ces ſentimens.

J'ai

J'ai ſuivi ſes ordres, Carmenie n'a pas été plûtôt éclairée des lumiéres de la raiſon, qu'elle a formé la réſolution de ſe ſoûmettre aux dernieres volontés du Roi ſon pere, & de ſe ſacrifier au repos public. L'eſpoir d'un prix ſi glorieux nous a tous animés à briſer nos chaînes, nous n'avons rien négligé pour triompher de nos ennemis; mais malgré nos efforts depuis près de huit ans les Huns n'ont pas ceſſé de remporter l'avantage ſur nous, ils ſe ſont emparés de nos provinces, de nos villes & de notre capitale; enfin nous allions être entiérement ou détruits ou ſoûmis au barbare Attila ſans le ſecours de votre bras. Le ſçavant Almanus me l'avoit prédit: tous vos travaux, me diſoit-il, ſont inutiles, la Couronne & la princeſſe Carmenie ſont deſtinées à un guerrier inconnu, étranger, ſans appui & ſans aucune habitude parmi nous, la gloire de vaincre & de chaſſer les Huns, n'eſt reſervée qu'à ſa valeur. Je l'avoüerai, Seigneur, incrédule aux aſſûrances d'Almanus, je l'engagai à ſouſtraire Carmenie aux yeux de tous les hommes, dans la crainte que quel-

quelque téméraire ne se prévalût de ses prédictions, ou que le superstitieux Attila sçachant que sa perte étoit attachée à sa possession, ne trouvât le moyen de nous la ravir: je lui fis jurer qu'il ne découvriroit à personne la retraite de la Princesse, & ce qu'il croyoit prévoir de sa destinée; mais il avoit déjà trop parlé. Les Carinthiens instruits qu'un étranger devoit les délivrer, ne suivoient plus mes ordres qu'avec contrainte, & m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse fait voir la fausseté des prédictions d'Almanus, en l'obligeant à publier le trépas de Carmenie.

C'est par cet innocent stratagême que ranimant leur courage, je suis parvenu à me les attacher; & que n'ayant plus d'espoir qu'en moi, ils m'ont été soûmis jusqu'au moment de votre arrivée. Vos rares qualités, votre surprenante valeur, & les actions éclatantes qu'ils vous ont vû faire, les ayant convaincus que vous êtiez celui qui devoit rompre leurs fers; ils vous ont voulu pour leur Général, à present que vous avez chassé les barbares, il

vous

vous demandent pour leur Roi : je ne vous déguiſe point que j'ai profité de votre abſence pour les maintenir dans cette diſpoſition ; j'ai fait revenir la Princeſſe, & j'ai déclaré ce qui m'avoit obligé à publier ſa mort. Sa vûë en rempliſſant les cœurs de joye, n'a fait qu'augmenter leur amour pour vous ; Samo ſeul à leurs yeux paroît digne de Carmenie, & toutes les voix ſe ſont réünies pour la prier de vous prendre pour époux. Charmé de voir cet acheminement à la récompenſe de vos vertus & de vos ſervices, j'ai fait ſouvenir Carmenie de ſon obéïſſance envers ce Prince, & j'ai confirmé la prédiction d'Almanus. Que vous dirai-je enfin, Seigneur, continua Boïus, tout eſt prêt pour votre couronnement, & j'oſe vous aſſûrer que la Princeſſe voit ſans peine l'heureuſe néceſſité de vous donner la main.

Mon ame, généreux Boïus, reprit triſtement Samo, toute inſenſible qu'elle eſt pour la grandeur ſuprême, ne peut l'être aux marques glorieuſes que je reçois de votre amitié ; je ſens bien que ſi je montois

au trône, que je vous en devrois tout l'honneur, & que le véritable moyen de vous en marquer ma reconnoiſſance feroit d'accepter la Couronne. Mais telle eſt la rigueur de mon fort, je ne puis épouſer Carmenie ſans me rendre éternellement malheureux, ni ceſſer d'être ingrat envers vous; je vois que ce diſcours vous ſurprend, mais il n'eſt plus temps de me contraindre, & je dois du moins vous prouver par ma ſincérité que je ne ſuis pas entierement indigne de vos bontés. Mon cœur n'eſt plus à moi, brave Boïus, ajoûta-t-il en ſoûpirant, Carmenie n'y peut rien prétendre, j'adore Zélonide, & ſuis votre rival. Mon rival? ſécria Boïus. Oüi, Seigneur, continua Samo, ſi j'avois des couronnes à donner, ce ne feroit que pour les mettre ſur ſa tête: après un tel aveu, jugez ſi je puis être votre Roi? Quiconque n'a pas aſſez d'empire ſur lui-même pour triompher d'une paſſion qui met des bornes à ſa gloire & le noircit d'ingratitude, n'eſt pas capable de regner: que ſçai-je ſi me voyant l'autorité ſuprême je ne ſuccomberois pas au deſir

de la partager avec Zélonide ; ſi Carmenie ne deviendroit pas la victime de mon amour ; & ſi je ne vous rendrois pas le plus malheureux de tous les homme. Ha ! Boïus, laiſſez-moi mon obſcurité, elle ſoûtient encore ma veru ; elle m'empêche de vous haïr ; & par l'oppoſition qu'elle met à mon bonheur, elle me force à reconnoître que je ſuis indigne des faveurs de la Fortune ; tant que je ne ſerai que l'inconnu Samo, je me rendrai aſſez de juſtice pour ne rien diſputer à l'illuſtre Boïus ; je ne regarderai Zélonide qu'avec le reſpect que lui doit le moindre des Carinthiens. Mais le trône en flatant ma vanité, ne me rendra-t-il pas tout permis ? & cet ardent amour que la baſſeſſe de mon être ſoûmet à ma raiſon, n'en deviendra-t-il point vainqueur à ſon tour, pour me faire commettre des fautes irréparables. Quel regret n'auriez-vous pas alors de m'avoir élevé à ce degré d'honneur & de puiſſance ? Et qui pourroit me rendre la gloire que je ſuis venu chercher de ſi loin ? Non Boïus, détrompez-vous, je ne ſuis point celui que le ciel vous deſtine pour

maî-

maître; s'il m'avoit fait pour être Roi, il m'en auroit donné les vertus, je facrifierois non ampur & mes craintes à mon ambition, & n'aimant que la gloire, il me feroit indifférent d'époufer Carmenie, & de perdre Zélonide. J'avouë, Seigneur, répondit Boïus, que je ne m'attendois pas à ce difcours, mais s'il m'a furpris il ne m'a point fait changer de fentimens: vous me paroiffez toûjours le plus grand des humains, & jufques dans vos foibleffes j'entrevois des vertus que votre modeftie vous empêche de connoître; cependant foyez certain que vous n'êtes point mon rival, & que jamais l'amour n'a triomphé de mon cœur en faveur de Zélonide; elle m'eft chere, il eft vrai, mais je l'aime comme un pere aime fa fille, & des raifons bien différentes de celle qui vous alarme, me font prendre intérêt à fon fort, vous le fçaurez dans peu, je puis pourtant vous affûrer que la fille d'Almanus eft fi fort attachée à la Princeffe, que le bonheur de l'une dépend de celui de l'autre, & que fi vous refufez d'épou-

d'épouser Carmenie, vous ne reverrez jamais Zélonide.

Hé! n'est-ce pas la perdre, interrompit Samo que d'en épouser une autre? Non, reprit vivement Boïus; sa fortune, son rang, en un mot sa félicité, sont enchaînés à cet himen, & c'est elle qui m'engage à vous y résoudre : si vous voulez qu'elle soit heureuse, si vous l'aimez enfin il faut accepter la Couronne & la main de Carmenie. Ne puis-je donc la voir, lui répondit Samo, & recevoir ses ordres d'elle-même? Non, Seigneur, repliqua Boïus, elle ne peut s'offrir à vos regards qu'après votre Couronnement; mais je vous jure par tout ce qu'il y a de plus saint, que vous la verrez si tendre & si reconnoissante, que vous vous tiendrez pour le plus heureux de tous les hommes, d'avoir suivi ses volontés.

Il ne falloit pas moins qu'un intérêt si pressant pour résoudre Samo à monter sur le trône, & le mystére qu'il trouvoit dans les paroles de Boïus, lui faisant croire que son obéïssance alloit la tirer de quelque grand

grand péril, & que Carmenie, jaloufe de fa beauté, avoit peut-être attaché fa vie au confentement qu'il donneroit à fon himen, il ne balança plus à facrifier fon amour & fon répos pour des jours fi précieux, & promit à Boïus de faire tout ce qu'il voudroit; cependant comme il efperoit toûjours apporter quelque changement à fon fort en parlant à Carmenie, il le conjura de le mener à cette Princeffe, mais Boïus le refufa, en l'inftruifant que le bien de l'Etat exigeant que fon hymen & fon élection paruffent n'avoir été conclus par aucune fecrette intelligence, & fimplement de l'avis général, fans qu'on pût foupçonner que la Princeffe ou lui euffent formé la plus foible intrigue pour y parvenir, il étoit défendu qu'ils fe viffent fous quelque prétexte que ce pût être, avant la cérémonie. Samo trouva cette loi trop rigoureufe, mais il fallut s'y conformer. Lorfque Boïus le vit plus tranquille, & qu'il alloit faire le bonheur de Zélonide, en acceptant la couronne, il le laiffa en liberté de refléchir fur cette converfation, & de fe prépa-

rer à la cérémonie du lendemain.

Le jeune Guerrier ne ſe vit pas plûtôt ſeul, qu'il s'abandonna à toute ſa douleur; ce qui ſembloit devoir faire ſa félicité, étoit juſtement ce qui lui paroiſſoit s'y oppoſer; & quoiqu'il admirât les décrets de la Providence, qui ne l'avoit fait mépriſer dans ſon pays, que pour le conduire au trône dans un autre, & par des routes ſi ſurprenantes, il ne pouvoit s'empêcher de ſe trouver à plaindre. Il avoit jadis gémit du peu d'état qu'on avoit fait de lui dans ſa patrie, & ſon cœur gémiſſoit alors du trop d'eſtime que les Carinthiens en faiſoient; cependant en s'examinant avec rigueur, il ſentoit que le trône n'auroit pas été pour lui ſans charmes, s'il avoit pû l'occuper avec Zélonide; que Carménie étoit la ſeule choſe qui le lui rendoit odieux, & que la vertu ſévére dont il faiſoit profeſſion, le pouvoit guider dans ce haut degré de ſplendeur avec bien plus d'éclat que dans un état médiocre; mais lorſqu'il venoit à ſe repréſenter, qu'il falloit renoncer à la fille d'Almanus, & ſe lier pour jamais à Carmenie,

menie, toutes les douceurs du commandement difparoiffoient à fes yeux, & ne voïant plus la couronne que comme un fardeau dont le poids l'alloit accabler, il retomboit dans fa premiere douleur. Il paffa de la forte le refte du jour, & malgré la foule des Courtifans dont fon appartement fut rempli, depuis fon fouper jufqu'à fon coucher, il lui fut impoffible de diffiper le trouble dont il étoit agité.

Ce qui l'étonnoit le plus, dans les honneurs que chacun lui rendoit, étoit de n'entendre prononcer à perfonne les noms de Carménie & de Zélonide, & comme il craignoit lui-même d'en parler, il ne fortit point de l'inquiétude que lui donnoit le filence des autres. La nuit ne lui procura pas plus de repos que le jour; mille penfées différentes s'offrirent à fon efprit, & le défir de pénétrer pourquoi le fort de Zélonide étoit attaché à fon couronnement, le tint fi parfaitement éveillé que le Soleil recommença fon cours fans qu'il eût fermé la paupiere. Boïus fçachant qu'il étoit jour dans fon apparte-

ment, s'y rendit, accompagné de tous les Seigneurs de la Carinthie, & les trompettes & les timbales s'étant fait entendre par toute la ville de Claghenfurt, ils le firent monter à cheval, & l'aïant entouré, ils le conduisirent aux acclamations du peuple dans une vaste prairie, où se devoit faire la cérémonie de son élection.

L'armée rangée en ordre de bataille formoit l'enceinte de cette place, afin d'en empêcher l'entrée au peuple, dont la multitude n'étoit retenuë que par cette barriere. Au milieu de la prairie étoit un bloc de marbre taillé en platteforme, aussi longue que large, élevée de terre par douze marches du même marbre, qui l'entouroient de tous côtés. Sur cette platte-forme étoit la Princesse Carmenie vêtuë de drap d'argent, un voile sur le visage, aïant à sa droite un des grands Officiers de la Cour, représentant le Connêtable, tenant le cimeterre Roïal; un autre à sa gauche représentant le Chancelier tenant le sceptre & la couronne, & derriere elle une longue suite de Dames voi-

voilées comme elle, & ſuperbement habillées. Lorſque Samo fut arrivé au bord de la prairie, Boïus lui fit mettre pied à terre; & ſuivi de toute la Nobleſſe Carinthienne, le conduiſit au ſon de mille inſtrumens guerriers, au bas de la platte-forme en face de la Princeſſe..

Le Connêtable & le Chancelier aïant demandé pluſieurs fois à haute voix quel étoit celui qu'on leur préſentoit avec tant de pompe; Boïus comme chef de la Nobleſſe prit la parole, & répondit que c'étoit le vainqueur des Huns, le protecteur de l'innocence, le reſtaurateur des loix, & le libérateur de la Carinthie. Alors les Nobles aïant crié: Qu'on ceigne le ſabre à ſon côté, & qu'on lui mette la couronne ſur le front; l'armée & le peuple ajoûterent, qu'il ſoit notre Roi & qu'il vive à jamais heureux. A ces mots, qui furent répétés à différentes repriſes, au ſon des inſtrumens, Boïus tenant Samo d'un côté, & ſon Chambelan de l'autre, ils le firent monter juſqu'à la dixiéme marche de la platte-forme, mais ſi pâle & ſi défait qu'il

ſembloit plûtôt monter ſur un échafaut que ſur le trône. En effet, ce Guerrier ſi redoutable, qu'un monde d'ennemis armés n'avoit pas ſeulement émû, perdit tout ſon courage, à la vûë de celle qui devoit l'arracher pour jamais à Zélonide; un tremblement univerſel le ſaiſit, & ſon trouble fut ſi grand, qu'il entendit à peine les paroles de Carmenie, qui poſant les mains ſur le ſabre & ſur la couronne; Recevez donc, illuſtre Samo, lui dit-elle, ces marques éclatantes de la reconnoiſſance & de l'eſtime des Carinthiens: ils vont vous jurer une inviolable fidélité; pour les en recompenſer, portez ce ſabre pour les défendre, & la couronne pour les commander. Alors le Connêtable mit le ſabre à ſon côté, le Chancelier lui préſenta le ſceptre, & la Princeſſe poſa la couronne ſur ſa tête. Les cris d'allégreſſe recommencerent, & les deux conducteurs du nouveau Roi l'aïant fait monter ſur la platte forme, la Princeſſe en deſcendit de l'autre côté, & faiſant le tour de cette eſpéce de trône, ſuivie de toutes ſes femmes, & ſoûtenuë par

le

le Connêtable, Boïus d'une voix éclatante demanda : Quelle étoit celle qui se présentoit au Roi avec tant de majesté? & le Connêtable aïant répondu: C'est l'illustre reste de la famille Roïale, l'incomparable Carmenie, dont la sagesse égale la beauté. Toute l'assemblée s'écria: Qu'elle épouse notre Roi, qu'elle soit notre Souveraine, & qu'une éternelle félicité soit le prix de ses vertus.

Alors Carmenie s'étant avancée jusqu'au dernier degré du trône, vis-à-vis l'éperdu Samo, qui ne voïoit & n'entendoit presque rien de ce qui se passoit, elle ôta son voile & découvrit à ses regards cette prodigieuse beauté, cette admirable Zélonide, pour laquelle il eût donné toutes les couronnes de l'Univers. D'exprimer ce qu'il devint à ce charmant aspect, c'est ce qu'il m'est impossible. Que vois-je, s'écria-t-il, mon bonheur est-il réel, & mes yeux enchantés ne m'abusent-ils point! Non, Seigneur, lui dit alors cette belle Princesse, vous voïez dans Carmenie la bergere Zélonide, pour laquelle vous vou-

liez refuser la couronne que vous avez si bien méritée. Enfin, c'est Carmenie, que le Ciel, les volontés d'un pere & les désirs de tout un peuple vous ont destinée.

L'amoureux Samo entendit à peine ces derniers mots que prenant la couronne de dessus sa tête, & la mettant promptement sur celle de Carmenie : Soïez Reine, grande Princesse, lui dit-il, & daignez recevoir pour premier hommage le cœur, l'ardent amour & les profonds respects du trop heureux Samo. Il voulut se jetter à ses pieds en finissant ces paroles, mais lui tendant la main pour l'en empêcher : Venez au Temple, Seigneur, lui répondit-elle, d'un air rempli d'attraits, venez achever de m'assûrer des dons si précieux. Comme elle parloit de la sorte, un superbe char entra dans la prairie, & vint jusqu'au bas du trône, pour prendre ces illustres amans ; ils s'y placerent aussi-tôt, & suivis de toute la Noblesse à cheval, & de plusieurs autres chars pour les Dames, ils se rendirent au Temple, où tout étoit préparé pour les unir à jamais.

Le vénérable Almanus en avoit ordonné la pompe. Il reçut Samo & la Princeſſe à l'entrée du Temple, à la tête de tous les Officiers du Palais, comme Grand-Maître de la maiſon du Roi. Le jeune Monarque charmé de le revoir lui fit le plus tendre acueil, & parut à cette cérémonie, bien différent de ce qu'il avoit été à celle de la prairie. Il y reprit toutes ſes graces, & donna une ſi grande admiration aux Carinthiens, qu'ils ne pouvoient s'impoſer le ſilence qu'exigeoit la ſainteté du lieu. Les deux amans furent enfin unis par des nœuds éternels, & reprirent le chemin du Palais, comblés des bénédictions du peuple qui les accompagnoit, de nouvelles acclamations, & des plus vifs témoignages de joie. Celle de Samo la ſurpaſſoit encore, & jamais homme ne connut ſon bonheur plus parfaitement, & n'en fut plus digne que lui. Il fut bon Roi, fidéle époux, & le pere de ſes ſujets. Comme il étoit né dans les peines du peuple, il ne profita de ſa grandeur que pour les ſoulager ; ſa valeur le fit redouter de ſes en-
 nemis,

nemis, & ſa vertu lui fit des admirateurs dans toutes les Nations; ſon élevation ne fit qu'animer ſon courage, & les Huns en ſentirent encore les effets dans les Gaules & dans l'Italie, oú s'etant lié avec Méroüé, & le Général Aëtius contre Attila; il eut une glorieuſe part à l'éclatante défaite de ce Roi barbare, auquel ils taillerent en piéces plus de deux cent mille hommes. Enfin Samo vêcut & régna, conduit par la juſtice & la vertu; & quoique ſon régne fût de longue durée, il parut encore trop court aux Carinthiens, qui pour en garder la mémoire, obſervent encore aujourd'hui une partie des cérémonies de ſon couronnement, à l'avénement de leurs Ducs. La Carinthie n'étant plus qu'un Duché ſujet à la Maiſon d'Autriche.



LE



LE GENEREUX COMPERE.

XLI. NOUVELLES.

LA façon de donner, de prêter & d'obliger, reléve toûjours le prix du bienfait; & c'eſt un art ignoré de la plûpart des perſonnes, même les plus généreuſes. Il en eſt cependant qui ſçavent le mettre en pratique; & j'en connois qui mériteroient bien l'application de cette Nouvelle.

Un homme de qualité que je nommerai Théophile, jeune, riche, bien fait, aimable, & maitre de ſes biens & de ſa perſonne, joüiſſoit de ſa fortune avec d'autant plus d'éclat, que ſes jours étoient tous

marqués par quelque trait de générosité, mais sans ostentation, & sans y mêler jamais cette sorte de compassion outrageante qui porte le poignard dans le cœur de ceux qu'on oblige, & qui les force à rougir du secours qui leur est offert. Qouiqu'il fît ses libéralités avec un grand secret, & qu'il le recommandât avec soin à ceux qui s'en ressentoient, la reconnoissance que de semblables manieres excitoit dans leurs cœurs les contraignoit à les publier; & le bruit qui s'en répandit le fit bien-tôt regarder avec autant d'estime que d'admiration. Tout le monde vouloit être de ses amis, même sans intérêt; ses rares qualités paroissant comme refléchir sur ceux qui le fréquentoient, & qu'il suffisoit d'avoir quelque liaison avec lui pour acquérir le titre d'honnête homme.

Théophile, tel que je le dépeins étoit un jour à la porte de la Comédie Françoise avec plusieurs de ses amis, attendant l'heure d'entrer, lorsqu'un laquais sans livrée s'approchant de lui mysterieusement lui dit qu'une Dame, dont l'équipage n'étoit qu'à trente ou quarante pas,

le

le prioit de lui venir parler. Théophile jeune & généreux ne pouvoit manquer d'être galant; & ſans s'informer qui ce pouvoit être, quittant ſa compagnie il ſuivit le griſon, qui lui ouvrant la portiere le fit monter dans un caroſſe aſſés propre, dans lequel il trouva véritablement une Dame, qui malgré le ſoin qu'elle prenoit de ſe cacher avec ſa coëffe, lui parut des plus aimables. Théophile, lui dit-elle, je vous connois, & vous ne me connoiſſez point; j'ai beſoin de vous pour une affaire importante; il ne s'agit ni de galanterie ni de combat, mais d'un ſecours preſſant, & d'un ſecret inviolable. Voulez-vous me ſuivre & me rendre le ſervice dont il eſt queſtion? Je ne puis vous en dire davantage, ſi vous acceptez le parti, vous en ſerez bien-tôt inſtruit. Mon plus grand plaiſir eſt d'en faire, lui répondit-il, Madame, & ſi ce que vous voulez exiger de moi eſt en mon pouvoir, je me livre à vos volontés, & ſuis tout prêt à les ſatisfaire. A ces mots la Dame aïant commandé de marcher, le caroſſe s'éloigna d'une vîteſſe extrême du quartier de la Comédie.

Les jours commençoient à devenir courts ; il faisoit déjà assés sombre quand Théophile entra dans le carosse, & le chemin qu'il fit fut si long qu'il étoit nuit toute noire, avant qu'il s'arrêtât nulle part. Pendant qu'il rouloit, la Dame n'entretint le Cavalier que de choses indifférentes, des nouvelles du tems, des spectacles, des ouvrages d'esprit, des grands Génies qu'on avoit perdus, de ceux qui paroissoient sur les rangs, & tout cela avec tant de vivacité & de si justes décisions, qu'il en étoit enchanté. Enfin le carosse finit sa course, la portiere s'ouvrit, Théophile descendit, donna la main à la Dame, qui le prenant sous le bras le conduisit à une porte qu'elle ouvrit avec un passe-partout : elle la referma, & tenant toûjours son homme le fit traverser une allée assés longue, sans aucune lumiere, & monter trois étages dans la même obscurité. Tant de précautions donnoient d'étranges soupçons à Théophile, & le faisoient un peu repentir de son imprudence ; lorsqu'une femme d'un âge avancé, une bougie à la main, se présenta

au

au haut de l'efcalier pour leur ouvrir une chambre très-médiocrement meublée, qui n'étoit éclairée que par un grand feu & la bougie de celle qui les recevoit: un lit dont les rideaux étoient fermés, tenoit prefque toute la chambre. Sa conductrice le pria de s'approcher du feu, & s'avançant près du lit, il l'entendit parler à quelqu'un, qui lui répondoit d'une voix foible & plaintive, à laquelle fe joignirent quelques cris qui le mirent dans une efpéce de crainte; mais il en fortit bien-tôt en voïant la Dame qui venoit à lui, un enfant dans fes bras. Voici, lui dit-elle tout bas, une partie de ce dont il s'agit; nous avons befoin d'un parain, je vous ai choifi: Venez, on nous attend. En parlant de la forte elle mit l'enfant entre les mains de la vieille, que Théophile connut pour être la Sage-femme, par la maniere dont elle s'y prit pour mettre cet innocent en état d'être préfenté fur les Fonts.

Quand tout fut prêt, la Dame reprenant le bras du Cavalier, & tenant elle-même la bougie, fortit de la chambre que la Sage-femme ferma

au cadenas, & descendant tous trois, sans dire un seul mot, ils arriverent à la porte de la ruë, qu'on ne se mit pas plûtôt en devoir d'ouvrir, que la lumiere s'éteignit très-promptement. Le carosse avança, on se mit dedans, & l'on fut à l'Eglise, que Théophile reconnut pour être la Paroisse S. Paul; mais on avoit tourné dans tant de ruës, pour y venir, qu'il ne put juger dans quel quartier étoit la maison dont il sortoit. Le Prêtre étoit dans la Chapelle des Fonts, sans autre compagnie que le Bedeau. Theophile donna son nom à l'enfant; la Dame l'en aïant prié, parce que c'étoit un garçon; il fit tous les frais de l'Eglise avec sa générosité ordinaire, & signa sur le Registre que le Prêtre tenoit, en cachant de la main les noms du pere & de la mere. La Dame ne voulu même signer qu'après lui, pour lui dérober la connoissance du sien, & le Registre fut emporté dans l'instant Quoique tout ce mystere excitât beaucoup la curiosité du Cavalier, il fut contraint d'y mettre des bornes, & s'imaginant que l'indigence ou la honte y avoient peut-

être

être une bonne part, il s'approcha de la Sage-femme, lui mit dix Louis dans la main, & feignant de careſſer l'enfant, il gliſſa adroitement dans ſon ſein un diamant de grand prix qu'il avoit au doigt, & rejoignant la Dame, il la conduiſit au caroſſe, & ſe préparoit d'y monter avec elle; lorſque lui en montrant un autre: C'eſt aſſés, lui dit-elle, je ne veux pas vous retenir davantage, voilà votre équipage & voici le nôtre; des raiſons importantes me privent du plaiſir d'être plus longtems avec vous; peut-être nous retrouverons-nous un jour: Pardonnez la hardieſſe de mes démarches, & ne cherchez point à me connoître c'eſt la grace que je vous demande. Théophile réſiſta quelques momomens à s'en ſéparer; mais s'appercevant que ſa politeſſe lui faiſoit de la peine, il la laiſſa, & prenant le caroſſe qu'on avoit eu ſoin de lui faire avoir, il ſe fit mener chez lui, l'eſprit rempli de ſon avanture, & dans un étonnement dont il ne pouvoit revenir.

En entrant ſes gens lui dirent qu'il n'y avoit qu'un inſtant qu'un homme,

me, qui n'avoit pas voulu déclarer de quelle part il venoit, leur avoit fait porter dans ſon appartement une grande corbeille magnifiquement couverte, & qui paroiſſoit être pleine de beaucoup de choſes. Comme il ne ſongeoit qu'à ce qui lui étoit arrivé, il ne douta point que ce n'en fût une ſuite, & ſans répondre il ſe hâta d'aller voir ce que c'étoit, & faiſant ouvrir la corbeille, qui étoit cachetée de tous côtés, il fut dans la derniere ſurpriſe d'y trouver l'enfant, qu'il venoit de tenir, enveloppé dans les mêmes langes, entouré de tout ce qui peut concerner une ſuperbe layette, & ce billet attaché ſur ſon eſtomach.

AU GENEREUX

THEOPHILE.

Vous êtes ſon parain, ſoïez auſſi ſon pere; il n'eſt pas d'une naiſſance indigne de vos ſoins; on pourroit bien pourvoir aux beſoins de ceux qui nourriront cet innocent; mais indépendamment

ment de la crainte que cela ne fît connoître ſon origine, on croiroit vous offenſer, en ne portant pas la confiance auſſi loin qu'elle peut aller. Un profond ſilence eſt la priere qu'on oſe y ajoûter. On garde votre magnifique préſent, pour ſervir à vous faire connoître un jour ceux que vous avez ſi parfaitement obligés.

Théophile ne s'amuſa point à d'inutiles réflexions, & quoiqu'il ne s'attendît nullement à devenir pere d'une façon ſi ſurprenante, il ne ſongea d'abord qu'au plus preſſé; & ſans paroître même étonné aux yeux de ſes domeſtiques, il leur dit en ſoûriant, qu'il ſçavoit à qui cet enfant appartenoit, & commanda à ſon valet de chambre de chercher promptement une nourrice. A l'air dont il parloit aucun de ſes gens ne douta que ce ne fût le fruit de quelque ſecrette intrigue, & qu'il ne fût véritablement le pere de cet enfant. Dans cette penſée ſon valet de chambre lui propoſa ſa femme, relevée depuis deux mois d'une fille qui n'avoit vêcu que huit jours,
&

& qui vouloit un nourriſſon. Théophile l'accepta ſur le champ, la fit venir, lui remit l'enfant, & le lui recommanda avec tant de vivacité, qu'elle prit aiſément pour les effets de la nature, des mouvemens qui ne partoient que de la ſeule compaſſion & de la ſatisfaction qu'il reſſentoit toûjours lorſqu'il faiſoit plaiſir à quelqu'un.

Il donna à cette femme une ſomme d'argent ſuffiſante pour achetter tout ce qu'il falloit à l'enfant, & ſerra ſoigneuſement les hardes qu'on avoit miſes dans la corbeille, eſperant qu'elles pourroient ſervir avec le tems à lui donner des lumieres ſur cette avanture. Cependant il impoſa ſilence à ſes domeſtiques, auſſi-bien qu'à la nourrice, ſur la maniere dont on lui avoit envoïé ce petit innocent. Je ne vous défends point, leur dit-il, de dire & de croire qn'il eſt mon fils, puiſque je veux l'élever comme tel, & qu'il porte mon nom; mais je vous avertis que je punirai très-rigoureuſement la moindre indiſcrétion ſur la façon dont je l'ai reçû. Il n'en fallut pas davantage pour leur lier la langue;

gue; il étoit également aimé & ils étoient persuadés qu'ils ne pouvoient trouver un maître tel que lui, & qu'ils n'auroient pas changé leur condition pour la Fortune même, ils se faisoient une loi de ne jamais rien faire qui pût l'obliger à les chasser.

Le secret fut donc observé avec exactitude, & le jeune Felix, c'est le nom que Théophile lui avoit donné sur les Fonts, nourri avec des soins paternels, sans que personne en eût connoissance, ni que ce généreux Cavalier eût aucunes nouvelles de celle qui avoit conduit cette affaire si mystérieusement. Il n'étoit pourtant pas assés indifférent sur une chose aussi délicate, pour ne pas chercher à découvrir une partie de la vérité ; mais ne voulant se fier qu'à lui-même, il fut à S. Paul, & demanda un extrait du Baptistaire de Felix. On lui montra tous les Registres, sans qu'on pût trouver ce qu'il demandoit; il crut alors s'être mépris sur la Paroisse, & jugeant qu'il lui faudroit courir toutes les Eglises de Paris, pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, il ces-

ſa ſa recherche, & ne ſongea plus qu'à ſervir véritablement de pere à cet innocent, qui par ſa rare beauté, & l'abandon de ſes parens, toucha ſon cœur de telle ſorte qu'il ſe promit à lui-même de ne ſe point marier, pour le faire ſon héritier.

Il voulut même l'avoir pres de lui, & fit venir dans ſa maiſon le ménage de ſon valet de chambre, afin qu'il eût à toute heure le plaiſir de voir cet aimable enfant. Cinq ans s'écoulerent de la ſorte, pendant leſquels Felix devint ſi fort, ſi grand, & ſi bien fait, que Théophile en étoit charmé; & comme ſon eſprit commençoit dès cet âge à donner des marques de pénétration & de bon ſens, qui demandoient à être cultivées, il lui donna une ſage gouvernante, & tous les maîtres capables de le mettre en état d'en avoir de plus conſidérables. Cependant tous les amis de Théophile qui voïoient ce jeune enfant chez lui, & le ſoin qu'il prenoit de ſon éducation, s'imaginant qu'il en étoit le pere, le railloient ſouvent ſur ce prétendu fruit d'une flamme ſecrette: il recevoit ces ſortes

tes d'attaques avec tant d'aiſance, & les repouſſoit d'une maniere ſi ſpirituelle, qu'inſenſiblement on s'accoûtuma à nommer Felix, le jeune Théophile : pour lui, ſans s'inquiéter de ce qu'on diſoit, ni de ce qu'on pouvoit penſer, il continua ſes attentions pour l'enfant; & comme il étoit impoſſible que les ſoupçons tombaſſent ſur aucunes femmes, à qui cela pût faire tort, n'aïant nul attachement particulier; il ne cachoit à perſonne ſa tendreſſe pour lui, & la ſatisfaction qu'on lui donnoit, lorſqu'on lui marquoit quelque amitié. Théophile avoit à peine trente ans; il y en avoit ſept de la naiſſance de Felix, & ne paroiſſant avoir ni paſſion ni intrigue, quoiqu'il fût toûjours galant, magnifique & généreux; celles qui ſe pouvoient flatter de lui convenir le crurent marié ſecrettement; & cette idée s'imprima ſi fortement dans les eſprits que le bruit en devint commun, & ſervit d'une eſpéce de conſolation aux beautés qui l'auroient déſiré pour epoux. Le jeune Felix étant extrêmement avancé pour ſon âge, il le mit au College avec un

un gouverneur, un valet de chambre, & deux laquais. Tant de noblesse confirmoit si bien ce qu'on s'imaginoit, qu'on ne le regardoit plus que comme un homme engagé sous les loix de l'Hymen.

Il n'y avoit que deux mois que son fils adoptif étoit au College, lorsqu'un de ses amis lui proposa d'aller en Touraine passer la belle saison, dans une Terre qu'il avoit à quelque distance de la Ville de Tours. Théophile qui n'avoit rien qui le retînt à Paris, accepta la partie, qui lui fit d'autant plus de plaisir, qu'elle étoit liée avec plusieurs personnes de sa connoissance. Ils partirent huit de Paris, quatre dans l'équipage de Théophile, & quatre dans celui de son ami, avec leurs valets de chambre à cheval, & nombre de laquais, ce qui composoit un cortége assés magnifique; Théophile n'allant jamais en campagne qu'en grand apparat, & se faisant suivre de toutes les commodités qui pouvoient l'empêcher de regretter la proximité de Paris, afin d'être en état de les procurer aux autres dans quelque lieu qu'il fût.

Leur voïage fut agréable & ſans accident, & comme il falloit paſſer dans la ville de Tours, pour ſe rendre à la Terre de Firmin, c'étoit le nom de l'ami de Théophile, on y fut bien-tôt inſtruit de leur arrivée. Ce dernier avoit obligé tant de monde, que ſon nom étoit preſque connu dans toutes les Provinces du Roïaume, & perſonne n'ignoroit en Touraine le mérite, les belles qualités & la généroſité de ce Cavalier; & ce fut une joïe univerſelle dans le pays d'apprendre qu'on alloit le poſſéder quelque tems, chacun ſe flattant qu'il alloit faire naître les plaiſirs ſur ſes pas, & qu'on verroit chaque jour des marques de ſa libéralité. On s'empreſſa d'aller complimenter Firmin ſur ſon arrivée, pour joüir en même tems de la vûë de Théophile; mais ſi ſa réputation les avoit charmés, ſa perſonne ne leur parut pas moins digne d'admiration, & ce fut à qui lui témoigneroit le plus de conſidération; les Dames ſurtout lui firent un accueil ſi charmant, que pour leur en marquer ſa reconnoiſſance, il mit en œuvre tout ce que la galanterie a de plus

 fin

fin & de plus délicat. Les préſens, les feſtins, les fêtes champêtres, & mille autres amuſemens, firent éclatter à la fois ſon goût & ſa magnificence.

Cependant au milieu de tous ces différens plaiſirs, Théophile ſe partageant également, ne paroiſſoit pas ſe livrer plus fortement aux belles Tourangeautes qu'aux Pariſiennes; & conſervant ſa liberté, malgré le nombre de traits dont on cherchoit à le bleſſer, bien loin d'en être atteint, il eut l'art d'en repouſſer quelques-uns ſur celles mêmes qui les lui vouloient lancer. Les Dames piquées de cette indifférence, & ne pouvant s'en venger par elles-mêmes, ſe liguerent enſemble, pour chercher un objet capable de parvenir à ce qu'elles n'avoient pû faire. Une d'entr'elles, nommée Philotis, dont le caractere doux & ſolide plaiſoit extrêmement à Théophile, & qui paroiſſoit avoir pris beaucoup d'eſtime pour lui, ſans qu'il y eût cependant aucun ſentiment d'amour de côté ni d'autre, s'ennuïant de ne pas partager les agrémens qu'il procuroit à la plus gran-

grande partie de la Province, avec une amie qu'elle aimoit ardemment, la proposa à sa société, comme la pierre d'achoppement de la liberté du Cavalier. A peine l'eut-elle nommée, que chacune approuva son idée; & le désir de la vengeance détruisant en elles l'amour propre, elles convinrent que la jeune Comtesse d'Orbane pouvoit seule remporter cette victoire; la difficulté étoit de l'obliger à venir à Tours.

En effet Adélaïde de la Roche Comtesse d'Orbane, étoit une veuve dont les charmes portoient des coups certains. C'étoit de ces beautés frapantes, qui sçavent dérober les cœurs, à l'abri de l'éclat dont elles éblouïssent les yeux. On l'avoit mariée à seize ans au Comte d'Orbane; elle l'avoit perdu à dix-neuf, & n'en avoit alors que vingt-trois. Son mariage, par des avantures, que ceux qui la connoissoient le mieux, ne démêloient que malaisément, ne lui avoit apporté qu'une source de procès, qui l'obligeoient à vivre dans un vieux Château, unique bien dont elle avoit hérité de sa mere; les parens de son mari,

qui étoit mort à l'armée, lui difputant ceux qu'elle prétendoit lui appartenir de droit ; & comme elle avoit autant d'efprit & de fageffe que de beauté, & que les chicanes qu'on lui faifoit, commençoient à faire parler d'elle de plufieurs manieres, la crainte qu'on n'y ajoûtât quelques difcours contre fa réputation, la rendoit extrêmement réfervée fur les compagnies qui fouhaitoient l'avoir ; & quoiqu'elle ne fût éloignée de Tours que de trois heures de chemin, elle n'y venoit que rarement, & ne fe communiquoit familierement qu'à Philotis, qu'elle aimoit tendrement, & pour laquelle elle n'avoit rien de caché. Cette amie qui fçavoit la trifte fituation de la Comteffe, & qui ne rêvoit nuit & jour qu'aux moïens de l'en tirer, n'eut pas plûtôt connu Théophile, qu'il lui vint dans l'idée de les obliger à fe voir, efperant que la générofité du Cavalier feroit excitée, ou par amour ou par compaffion ; ainfi profitant de la colere des Dames fur fon indifférence, elle propofa Adélaïde pour être l'inftrument de leur vengeance, afin qu'el-

qu'elles ne puffent pénétrer fon véritable deffein.

Là chofe fut acceptée avec joie, & toutes chargerent Philotis du foin de faire venir la belle Comteffe, fous tel prétexte qu'elle jugeroit à propos. Elle n'en manqua pas, & formant fon plan, elle réfolut d'aller elle-même la chercher; & fe faifant un plaifir fecret que Théophile contribuât fans le fçavoir à la perte de fon cœur, elle le pria de lui prêter fon équipage, pour la mener à quelques lieuës de Tours. Charmé d'avoir occafion de lui être utile, il donna fes ordres, & fçachant qu'elle alloit feule, & ne reviendroit qu'avec une Dame, il fit accompagner le caroffe de deux de fes gens à cheval, indépendamment d'autant de laquais. Philotis ne refufa rien, & partit dès le lendemain pour le Château d'Adélaïde, où cette belle perfonne la vit arriver dans ce brillant équipage, avec autant de furprife que de joie; elles s'embrafferent tendrement, & la Comteffe lui aïant demandé ce qui lui procuroit le plaifir de la voir, Philotis lui répondit, qu'elle ne venoit

que pour l'emmener ; que le Marquis de Firmin avoit ramené la joie & les plaiſirs à Tours, depuis qu'il étoit à ſa Terre ; que pluſieurs perſonnes de condition de ſes amis étoient avec lui ; que tout le monde la déſiroit ; & que pour elle, qui ne penſoit uniquement qu'à ce qui pouvoit lui être avantageux, elle venoit exprès lui dire qu'il falloit ſe faire des connoiſſances, dans l'état où elle étoit ; que ce n'étoit qu'à force de protection qu'on venoit ſouvent à bout des choſes les plus juſtes ; que Firmin avoit de puiſſans amis, & ſur-tout celui dont elle avoit emprunté l'équipage, qui étoit très-capable de lui rendre de grands ſervices dans ſes proces ; enfin elle lui prouva ſi bien qu'elle prêtoit des armes à ſes ennemis, en ne faiſant aucun pas pour ſe tirer d'affaire ; que malgré ſon goût pour la ſolitude, & l'habitude qu'elle s'en étoit faite, elle lui perſuada de venir paſſer huit jours chez elle.

Cette belle femme ſe rendit d'autant plus facilement à ſes raiſons, qu'elle venoit de recevoir des nouvelles de Paris, qui lui apprenoient

que

que ſes parties ſollicitoient fortement contre elle, & que ſa préſence y feroit néceſſaire dans peu. Philotis ne voulut pas lui laiſſer le tems de la réflexion, & lorſque les chevaux eurent pris quelques heures de repos, elle remonta en caroſſe avec la Comteſſe & une de ſes femmes, & elles arriverent à Tours ſur les huit heures du ſoir. Comme la Terre de Firmin en étoit à une très-petite diſtance, il étoit auſſi ſouvent à la ville qu'à la campagne; & Théophile qui trouvoit la ſocieté de Tours des plus aimables, ne faiſoit qu'aller & venir, tantôt pour regaler les Dames dans la ville, & tantôt pour leur donner quelque divertiſſement champêtre. Philotis apprit en entrant chez elle que ce Cavalier donnoit un grand repas à toutes les Dames chez une des principales; qu'il étoit venu pour l'en prier un inſtant après ſon depart, & qu'on n'avoit pas ceſſé d'envoyer ſçavoir quand elle ſeroit de retour.

Il faut s'y rendre Comteſſe, dit-elle à Madame d'Orbane, vous me feriez une affaire ſérieuſe ſi vous n'y veniez pas. Je ferai ce que vous

voudrez, lui répondit-elle, mais il me paroît que vous pourriez m'en diſpenſer, & qu'une femme accablée comme moi de certains chagrins, n'eſt pas faite pour de ſemblables divertiſſemens. Philotis ſoûrit à ce diſcours, & ſans lui répondre, la plaça devant un miroir, & l'obligeant de s'y regarder: voyez, lui dit-elle alors, ſi le monde & les plaiſirs ne ſont pas faits pour vous. Elles étoient toutes deux dans cette attitude, lorſque Théophile entra: la glace étant vis-à-vis de la porte, le premier objet qu'elle offrit à ſes yeux fut le charmant viſage d'Adelaïde: ſa ſurpriſe & ſon admiration furent ſi grandes, qu'il s'arrêta comme immobile derriere elle à contempler cet amas merveilleux de graces & d'attraits. Les deux amies l'apperçurent auſſi-tôt, & ſa préſence ne fit pas moins d'effet ſur la jeune Comteſſe; ſes regards ſe fixerent ſur le miroir & s'y attacherent un moment avec une attention qui tenoit de l'extaſe; mais ne ſe perſuadant pas ce qu'elle voyoit, & croyant que Philotis, qui rioit, lui faiſoit quelques piéces, elle ſe tour-

na avec vivacité, & se trouvant en face de Théophile, elle ne peut s'empêcher de rougir; le Cavalier de son côté, à qui la glace avoit un peu adouci le grand éclat d'Adelaïde, en fut si fort frapé en la voyant de plus près, qu'il lui fut impossible de prononcer une parole.

Cette scéne muëtte qui présageoit à Philotis la réüssite de son projet, la divertit extrêmement; & comme elle avoit l'humeur agréable: Mon miroir est-il enchanté, leur dit-elle d'un air enjoüé, & vous a-t-il tous deux métamorphosé en statuës? Non, Madame, lui répondit Théophile, en s'efforçant de soûrire, votre glace n'a qu'une part indirecte à l'état où vous me voyez; mais j'avouë que les objets qu'elle représente lancent des feux dont il est difficile de se garantir. C'est à vous, ma chere Comtesse, reprit Philotis, que ce discours s'adresse; car depuis quinze jours que Théophile est dans ce pays, voilà l'unique fois que je l'entens parler un semblable langage. Si cette glace, dit alors modestement la belle Adelaïde, n'avoit représenté que moi,

il me feroit aifé de détruire le fens obligeant d'une telle galanterie ; mais comme il eft vrai que j'y ai vû moi-même de trés-aimables objets, je fuis contrainte d'y applaudir. Théophile, qui s'étoit remis de fon premier trouble, repartit à ces paroles avec autant de vivacité, que d'efprit ; & dans la crainte de ne pas poffeder cette charmante femme au feftin qu'il donnoit, il fe hâta de prier Philotis, de l'engager à cette partie. Adelaïde ne fe fit pas preffer ; la politeffe l'obligeoit à ne la pas refufer, & le fecret panchant de fon cœur pour Théophile lui en rendit la néceffité des plus douces. Le Cavalier leur ayant donné la main les fit monter en caroffe & les conduifit chez la Dame, où prefque toute la ville étoit raffemblée : & dans l'intervale du chemin la converfation l'ayant inftruit que la Comteffe d'Orbane avoit encore plus d'efprit que de beauté, il prit pour elle la plus ardente paffion qui fût jamais ; & comme le pouvoir qu'elle avoit fur les cœurs l'emportoit fur toutes fortes de réflexions, il s'y livra dès ce moment fans aucune réfiftance.

La compagnie témoigna une joye vive & fincére de l'arrivée d'Adelaïde, & les Dames qui fe perfuadoient qu'elle vaincroit Théophile, lui firent les plus tendres careffes. Cette reception jointe à quelque leger defir de plaire, la mit d'une humeur charmante. Pour Théophile, qui jufqu'alors n'avoit connu que la fimple galanterie, & qui ne vouloit pas traiter cette affaire fur le même ton. S'appercevant que chacun avoit les yeux fur lui, il s'obferva fi bien, & fon amour le rendit fi prudent, que le changement de fon cœur ne frapa perfonne, & celles qui s'étoient imaginé qu'elle en triompheroit, virent avec joye qu'elle n'avoit pas plus de bonheur qu'elles. Cependant la fête fe paffa dans un efprit de gayeté qui en augmenta l'agrement, & l'heure de fe féparer étant venuë Théophile ramena la Comteffe & Philotis, & fe retira le plus amoureux de tous les hommes.

Adelaïde avoüa à fon amie qu'elle étoit charmée de lui, & qu'elle ne croyoit pas qu'il y eût au monde un Cavalier plus aimable. Philo-

lotis prit cette occaſion de lui conter tout ce qu'on lui en avoit dit, & par ce recit lui donna autant d'eſtime pour ſon caractére, que d'inclination pour ſa perſonne ; mais elle n'en découvrit rien à ſon amie, & l'état de ſes affaires lui faiſant croire que Théophile n'étoit pas né pour elle, elle ne ſongea qu'à vaincre dès le commencement, des ſentimens qu'elle ne penſoit pas devoir s'accorder avec la ſageſſe dont elle faiſoit profeſſion. Cependant elle reſta près d'un mois chez Philotis faiſant l'ornement de tous les plaiſirs, que Théophile procuroit aux Dames de la Province, ſans que l'un ni l'autre ſe témoignaſſent autre choſe qu'une parfaite conſidération. Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt qu'il ne donna ancune fête à ſon nom, qu'il accabloit de preſens & de galanterie toute la ſocieté, ſans qu'il fît mention d'Adelaïde: tout le monde en étoit ſurpris, excepté cette belle femme, qui pénétrant le motif de cette diſtinction en ſentit toute la délicateſſe; & qui bien loin de s'en offenſer, lui en eut une ſecrette obligation.

En

En effet les yeux de Théophile prenoient tant de ſoin d'expliquer ce qu'il n'oſoit dire qu'il ne lui fut pas difficile de voir que le reſpect qu'il avoit pour elle l'empêchoit d'agir à ſon égard avec la liberté dont il uſoit avec les autres, & qu'il craignoit de lui déplaire en la confondant dans la foule; mais ce rafinement de ſentimens n'étant pas connu de la plûpart du monde, chacun prenoit cette conduite pour le comble de l'indifférence, tandis qu'elle ne partoit que d'un excès d'amour & de veritable eſtime. Philotis même en fut la dupe, & peu s'en falut qu'elle ne vînt à le haïr; cependant il donnoit à chaque inſtant des preuves de générosité qui la forçoient à l'admirer: il fit entr'autres une action qui la maintint quelque tems dans l'opinion que peut-être la Comteſſe le trouveroit propice dans une occaſion preſſante. Il y avoit à Tours une famille généralement eſtimée de tous les honnêtes gens; & quoiqu'elle ne fût pas opulente, on y recevoit le monde avec un air de nobleſſe & d'aiſance qui la rendoit auſſi reſpectable que les

plus riches de la ville. Firmin y mena Théophile qui prit d'abord beaucoup d'amitié pour le maître de la maiſon dont le caractére franc, l'eſprit agréable & les manieres aiſées lui plûrent infiniment : l'épouſe, deux garçons & deux filles, qui compoſoient cette famille, eurent près de lui le même avantage; la premiere par ſa vertu & l'éducation qu'elle donnoit à ſes enfans, & ceux-là par leurs aimables qualités. Une partie de la ville ſe raſſembloit dans cette maiſon certains jours de la ſemaine ; on y joüoit ; on parloit d'ouvrages d'eſprit, on en liſoit même quelquefois : enfin c'étoit le rendés-vous de ce qu'il y avoit de meilleur.

Agaton, c'étoit le nom du mari, devoit ſe rendre à la Cour avec toute ſa famille pour une affaire indiſpenſable, & de laquelle il attendoit une eſpéce de fortune pour ſon fils aîné; mais comme il falloit faire beaucoup de dépenſe pour ce voyage, il attendoit une ſomme aſſés conſidérable qui lui devoit revenir d'un rembourſement de rentes. Un jour que l'on s'étoit aſſem-

blé

blé chez lui, & que Theophile y étoit comme les autres, il reçut une lettre de ſon Notaire qui lui marquoit de venir prendre ſon argent; il la lut à haute voix, & perſonne n'ignorant qu'il n'attendoit que cela pour partir, on s'empreſſa de le féliciter: il remercia la compagnie & montant dans un caroſſe de loüage il ſe rendit chez le Notaire, qui lui compta la ſomme. Agaton prit le ſac, le mit dans le caroſſe à côté de lui, fait un tour à ſa maiſon pour prendre quelques papiers, qui lui étoient néceſſaires, & reprenant ſa voiture ſe fait mener chez un marchand pour y acheter des étoffes; mais lorſqu'il voulut prendre le ſac, il ne le trouva plus. Il queſtionne le cocher; il dit qu'il n'a rien vû, & proteſte qu'il ne ſçait ce que c'eſt. Agaton revient chez lui, cherche dans ſon cabinet, ſi par diſtraction il ne l'a point laiſſé en prénant ſes papiers; mais ſans aucun fruit: il demande à ſon épouſe ſi elle ne l'a point ſerré; enfin toutes les recherches ſont inutiles, & la compagnie apprend avec le dernier étonnement que le malheu-
reux

reux Agaton vient d'être volé ſans ſçavoir par qui ni comment.

Toute cette nombreuſe compagnie, qui avoit marqué tant de joye à la reception de la ſomme, changeant à l'inſtant de viſage devint morne & ſombre, & chacun ſe hâtant de ſortir, s'en alla, l'un en diſant qu'il étoit bien à plaindre, l'autre qu'il falloit prendre la choſe en Philoſophe ; & tous ſans lui offrir de reparer ſa perte. Le ſeul Théophile reſta, & lorſqu'il ſe vit tête à tête avec lui : Mon cher Agaton, lui dit-il, en l'embraſſant, ne prenez point votre accident comme un effet de votre malheur, mais plûtôt pour une marque de la Providence à mon égard qui me donne cette occaſion de vous prouver mon eſtime : à ces mots tirant une longue bourſe où la même ſomme étoit en or, il le força de l'accepter. Agaton fit pluſieurs difficultés, mais Théophile, qui n'avoit pas envie d'être refuſé, lui dit tant de fois qu'il l'offençoit, qu'il falut en paſſer par ce qu'il voulut.

La différence du procedé de ce généreux Cavalier, qu'Agaton ne con-

connoiſſoit que depuis un mois ou deux, avec celui de tant de gens, qui ſe diſoient ſes amis, le remplit d'une telle admiration que dès le lendemain il le publia partout en faiſant éclater ſa reconnoiſſance. La Comteſſe & Philotis qui n'avoient point été chez Agaton, apprirent à la fois ſon malheur & l'action de Théophile; & ce trait leur parut ſi beau qu'elles ne pouvoient ſe laſſer d'y donner des loüanges. Elles en étoient encore dans l'admiration lorſque Madame d'Orbane reçut des nouvelles de Paris, qui lui marquoient la mort précipitée d'une tante de feu ſon époux, dont le ſecours lui étoit d'une extrême importance pour le gain de ſon procès. Cette perte lui fut doublement ſenſible, parce qu'elle l'obligeoit à ſe rendre à Paris pour faire de certaines perquiſitions, qui ne pouvoient avoir d'effet qu'à force d'argent, & qu'un ſeul mot de cette Dame lui auroient épargnées.

Elle perdoit à la fois l'eſpoir du gain de ſa cauſe & l'unique preuve d'un fait qui paroiſſoit ne pouvoir être certifié que par cette voye, & pour

pour comble d'infortune elle étoit ſans nulle reſſource pour les ſommes qu'il auroit falu afin d'apporter quelques remédes à tant de maux. La douleur où cette ſituation la plongea lui fit répandre des larmes, & toucha vivement Philotis, de qui les moyens n'étoient pas ſuffiſans pour en tarir la ſource. Cet incident diminua beaucoup du plaiſir qu'elle s'étoit propoſée en faiſant venir la Comteſſe à Tours, mais il ne détruiſoit point l'opinion qu'elle avoit de la généroſité de Theophile; & ne voyant que lui capable de la ſecourir, elle lui conſeilla de lui confier ſes malheurs, & d'avoir recours à ſa liberalité; mais Adelaïde la regardant en rougiſſant; je mourrois, lui dit-elle, de honte & de regret, ſi je faiſois une pareille démarche: tout s'oppoſe à ce deſſein, ma chere Philotis; & je m'étonne qu'étant auſſi pénétrante que vous l'êtes, vous ne vous ſoyez pas apperçûë des ſentimens de Théophile, & que vous m'obligiez à vous apprendre qu'il m'aime, & que ce feroit lui prêter des armes contre moi, que de vouloir recevoir de lui des

des ſervices de cette importance.

J'avouë, lui répondit Philotis, que je n'ai point crû Théophile amoureux de vous, quoique je l'aye ardemment deſiré; mais je ne vois pas que cela puiſſe vous empêcher de lui demander un ſecours que vous ſerez en état de lui rendre ſi vous gagnez votre procès. Au contraire s'il eſt vrai qu'il vous aime, c'eſt lui faire plaiſir que de lui donner cette occaſion de vous être utile, c'eſt un emprunt que vous lui demanderez, & non pas un don, vous ne vous engagez point à le payer de votre tendreſſe; il eſt cenſé que vous ignorez la ſienne; que vous n'avez pas recours à lui comme à un amant, mais comme à un homme riche, généreux, & qui fait le même plaiſir à ceux même qu'il ne connoît pas.

Je m'engagerois plus que vous ne penſez, Philotis, reprit la Comteſſe; car enfin, puiſqu'il faut vous le dire, Théophile n'a que trop ſçû me plaire; & quand je lui ſerois indifférente; il ſuffit que je l'aime pour ne me pas hazarder de joindre la reconnoiſſance à des ſentimens que je

veux

veux étouffer ; Théophile me croit si fort au-dessus de ce qu'il fait pour les autres, & que ce seroit m'outrager que de m'offrir ses bien-faits ; qu'il rougiroit pour moi si j'avois la bassesse de les lui demander. Mais, lui répondit son amie, le tems presse, & vous êtes perduë, si vous ne prenez cette résolution. N'importe, interrompit elle, j'aime mieux tout perdre que de risquer d'avoir obligation à un homme que j'aime malgré moi, ou d'en être refusée. Philotis combatit ce raisonnement de tout son pouvoir, & la pressa si vivement qu'elle la fit résoudre à pressentir Théophile, sans pourtant lui rien demander, pour voir de quelle maniere il prendroit une priere mieux circonstanciée ; mais Adelaïde lui fit jurer qu'elle ne lui diroit rien de ses affaires, & ne lui découvriroit point sa situation sous quelque prétexte que ce pût être. Philotis l'en assûra, sçachant elle-même la conséquence d'une pareille confidence. Cependant la nouvelle que cette belle femme venoit de recevoir l'avoit si fort affligée, qu'elle pria son amie de la dispenser des plai-

plaiſirs de la ſocieté; Philotis ne la voulant ni géner ni quitter, envoya dire aux Dames qui devoient aller ce jour-là chez Firmin, que la Comteſſe étant indiſpoſée, elles ne ſortiroient ni l'une ni l'autre, & qu'on ne les attendît point. Elles en furent fâchées, mais cela ne les empêcha pas de ſe rendre à la Terre du Marquis. Théophile qui s'attendoit à voir la charmante Comteſſe, apprenant qu'elle ne ſeroit point de la fête, eut une peine extrême à cacher ſon inquiétude, il aimoit cette belle perſonne avec violence; mais ſa paſſion étoit d'un caractére ſingulier, & lui avoit donné une eſpéce de timidité qu'il ne pouvoit vaincre, il avoit entendu pluſieurs diſcours qui l'avoient ſuffiſamment inſtruit qu'Adelaïde n'étoit pas à ſon aiſe; il auroit bien deſiré la tirer d'embarras, cependant il n'oſoit ſe hazarder à lui donner des marques de ſa générosité, dans la crainte qu'elle ne s'imaginât, que profitant de ſa ſituation il avoit deſſein de ſe la rendre favorable par des bienfaits, & qu'elle ne les prit comme un outrage à ſa vertu. La comteſſe

tesse d'Orbane étoit douce, attrayante; mais un si grand air de modestie étoit répandu sur toute sa personne, qu'elle inspiroit autant de respect que d'admiration, & qu'il étoit impossible d'agir avec elle avec la même liberté qu'on avoit avec les autres.

C'étoit cette sévérité qui mettoit des bornes aux galanteries de Théophile; il n'avoit jamais osé lui rien donner; & quoiqu'elle fût maîtresse absoluë de son cœur, & qu'il l'eût volontiers renduë de tout son bien, le respect, qui lui imposoit silence, le forçoit aussi à ménager avec discretion les moyens de lui faire connoître ses sentimens. Il étoit dans cette situation d'esprit quand il apprit qu'elle ne viendroit point. Comme il avoit résolu de cacher à tout le monde l'amour dont il brûloit, il affecta de paroître dans son assiéte ordinaire, & personne ne s'apperçut du trouble dont il étoit agité; mais lorsque le repas fut fini, & que chacun fut engagé au jeu qui devoit precéder le divertissement d'une chasse aux flambeaux, il s'échapa de la compagnie, & faisant met-

mettre des chevaux à une chaiſe de de poſte du Marquis, il ſe rendit chez Philotis au moment qu'on l'y attendoit le moins, il la trouva ſeule avec la Comteſſe, qui croyant n'avoir aucune compagnie étoit dans un négligé conforme à la triſteſſe dont elle paroiſſoit accablée, mais ſi belle qu'il étoit impoſſible de la regarder ſans étonnement; lorſqu'on annonça Théophile, ces deux amies s'entretenoient de lui, & la converſation s'étoit tournée de maniere qu'Adelaïde touchée des reflexions qu'elle ne pouvoit s'empêcher de faire, avoit répandu quelques larmes qu'elle eſſuyoit encore quand le Cavalier parut.

Ces marques de douleur n'échaperent pas à ſon amour, & lorſque les premiers complimens eurent fait place à des diſcours plus ſuivis, la Comteſſe lui ayant demandé quelle étoit l'affaire importante qui l'avoit obligé de venir à Tours ce jour-là: Celle de ſçavoir, lui répondit-il, Madame, ce qui nous a privés de votre préſence, & ſi je ne puis vous être de quelque utilité; vous êtes trop belle pour m'alarmer ſur votre

tre ſanté, mais je vois dans vos yeux une langueur qui me fait juger qu'un peu de mélancholie cauſe aujourd'hui votre ſolitude, & je voudrois la diſſiper au prix de tout mon ſang. Adelaïde lui rendit grace de cet empreſſement obligeant, & croyant qu'elle pouvoit ſaiſir ce moment pour lui faire adroitement entendre le motif de ſon chagrin: J'avouë, lui dit-elle, que mon eſprit n'eſt pas tranquille, des lettres que j'ai reçûës ce matin m'obligent de me rendre promptement à Paris; un procès dont mon bonheur, & même ma réputation dépendent, va ſe juger; il faut ſolliciter, & par l'apas du gain animer les Procureurs & les Avocats & cela vient dans des circonſtances fâcheuſes & difficiles, qui me mettent dans l'impuiſſance de faire ce que je voudrois. Je devrois partir dès demain ſi cela ſe pouvoit; mais je n'y vois nulle apparence, & ſuis dans le plus terrible de tous les embarras,

La moindre négligence, lui répondit froidement Théophile, cauſe quelquefois de triſtes incidens, & quoique vous n'imaginiez pas à

pre-

prefent des voyes certaines fur les chofes qui vous inquiétent, vous ne devez pas moins partir pour cela, la vie eft fi remplie de viciffitudes, que ce qui n'arrive pas un jour peut arriver l'autre; ainfi, Madame, continua-t-il, je vous confeille & vous exhorte à vous rendre au plûtôt à Paris, & pour que votre voyage foit plus commode, je vous ferai prêter la chaife de pofte du Marquis de Firmin; un de mes valets de chambre à cheval vous accompagnera, & je vous donnerai une lettre de recommandation auprès d'un de mes amis que vous mettrez au fait de votre procès; c'eft un homme puiffant, & qui peut tout ce qu'il veut. Je fuis charmé que ce ne foit que cette raifon qui nous contraigne à nous quitter, je vais réjoindre ma compagnie à laquelle j'ai fait un myftére de cette vifite; la lettre & la chaife que je vous promets feront prêts demain, j'aurai l'honneur de vous mettre en poffeffion de l'une & de l'autre, & vous pourrez partir après demain à l'heure que vous voudrez. A ces mots, les ayant faluées toutes deux

profondement, il sortit de l'appartement, & remonta en chaise, en les laissant dans une surprise & une confusion des plus étranges.

Elles garderent long tems le silence en se regardant attentivement, enfin Adelaïde prenant la parole en soûpirant, je me suis trompée, ma chere Philotis, lui dit-elle avec dépit, Théophile ne m'aime point, & vous voyez à quel affront je me serois exposée en m'expliquant plus clairement. Je suis outré, lui répondit son amie, & je ne puis revenir de cette froideur : quoi, continua-t-elle, offrir une chaise de poste & une lettre de récommandation à une femme qui fait entendre qu'elle a besoin d'argent ! Cela n'est pas compréhensible dans un homme tel que Théophile. S'il n'avoit jamais fait plaisir à personne, & qu'il n'eût point la réputation d'être généreux, je ne serois pas étonnée ; mais après tout ce qu'on m'en a dit, & ce que je lui ai vû faire depuis qu'il est ici, j'avouë que je ne comprends point qu'il faille que vous soyez la premiere dont il n'ait pas voulu entendre le langage. C'est

mon

mon malheur, reprit la Comteſſe, qui change les cœurs, & qui ſçait endurcir ceux qui ſont les plus tendres pour les autres. Cependant Philotis, ajoûta-t-elle avec fermeté, n'en parlons plus, j'eſpere que cette avanture détruira mon penchant pour Théophile, & que cette obligation ne ſera pas moins grande que celle dont vous vouliez me flater, puiſque dans l'état où je ſuis il ne me convient pas d'aimer ni d'être aimée.

Philotis ne répondit rien à ces paroles, & lui demanda ſeulement ſi elle accepteroit la lettre & la chaiſe de poſte. La Comteſſe lui répliqua que pluſieurs raiſons l'engageoient d'en profiter, l'une & l'autre ne tirant point à conſéquence; qu'en les refuſant elle couroit riſque de faire croire à Théophile que ſon diſcour avoit été fait à deſſein, & qu'elle étoit piquée de ce qu'il n'y avoit pas répondu; qu'au contraire en acceptant ſes offres, elle lui prouveroit qu'elle n'avoit eu nulle intention en lui parlant de ſes affaires, & qu'elle étoit contente de ce qu'il faiſoit pour elle. Son amie approu-

va sa pensée, & pour lui épargner de la dépense à Paris elle la pria de séjourner dans la maison d'une de ses parentes, qui seroit charmée de la recevoir, & qui l'accompagneroit partout où elle auroit affaire. La Comtesse le lui promit, & se prépara sérieusement à partir le surlendemain. Pour Théophile il revint chés Firmin sans qu'on se fut apperçu de son absence; & prenant son tems pour parler à son ami, il lui demanda sa chaise pour la Comtesse, & le conjura de ne point dire que ce fût lui qui la lui eût offert, afin qu'on ignorât qu'il eût été la voir: Les choses allerent comme il le desiroit, & ce ne fût que le lendemain qu'on apprit qu'Adelaïde partoit pour Paris, & que le Marquis lui prêtoit un équipage. La veille de son départ Théophile se rendit près d'elle, & du même sens froid dont il l'avoit écoûtée le jour précedent, il lui lut une lettre de recommandation des plus fortes, qu'il écrivoit en sa faveur à son ami. Ensuite étant passé dans le cabinet de Philotis, il la cacheta, & la donna à la Comtesse, en la priant de ne pas négliger

ger de la rendre, & d'en faire ſa premiere occupation; la belle Comteſſe affectant beaucoup de reconnoiſſance de toute ſes attentions, lui promit d'aller chez cet ami dès le lendemain de ſon arrivée; & Théophile aïant pris congé d'elle, lui dit, qu'il la verroit peut-être bien-tôt à Paris, & qu'il chercheroit toûjours les occaſions de lui rendre les ſervices qui dépendroient de lui.

Philotis à qui tous ces diſcours donnoient une véritable colere, lui fit un aſſés froid accueil, & le laiſſa ſortir ſans lui rien dire d'obligeant; il s'en apperçut, mais ne jugeant pas à propos d'en ſçavoir la raiſon, en préſence d'Adélaïde, il ſe retira. Les deux amies s'entretinrent preſque toute la nuit de Théophile, tantôt en le blâmant, & tantôt en l'excuſant. Enfin l'heure de partir aïant ſonné, la Comteſſe embraſſa Philotis, & monta dans la chaiſe de Firmin, aïant pour eſcorte le valet de chambre de Théophile à cheval, qui ſuivant les ordres qu'il en avoit eu, en eut un ſoin particulier, & lui fit trouver ſur la route

toutes les choſes dont elle eût beſoin. Son voïage n'eut rien d'extraordinaire ni de fâcheux; elle arriva à Paris ſans accident, & ſe fit deſcendre chez la parente de Philotis, & le valet de chambre fut ſe repoſer dans la maiſon de ſon maître, & s'acquitter des commiſſions qu'il lui avoit données. La Dame reçut la Comteſſe avec une joie ſincere & la rendit maîtreſſe abſoluë chez elle. Dans la converſation, Adélaïde aïant nommé Théophile, la parente de Philotis apprenant qu'il étoit à Tours, lui dit qu'elle le connoiſſoit; & ſans être queſtionnée, conta à la Comteſſe tous les bruits qui s'étoient répandus ſur lui; qu'il avoit un fils dont il prenoit un ſoin particulier; qu'on n'en connoiſſoit point la mere, & qu'on ne doutoit pas qu'il ne fût marié ſécrettement, n'aïant jamais voulu prendre des engagemens qui pouvoient lui convenir. Adélaïde extrêmement étonnée de cette nouvelle, Théophile paſſant par-tout pour être garçon, ne put s'empêcher d'en être fachée, & jugeant que cette raiſon l'avoit peut-être empêché

pêché de lui donner des marques de ſa générosité, elle en fut véritablement affligée; mais n'en témoignant rien, elle s'informa à cette Dame, qui ſçavoit ſi bien les affaires de tout le monde, de ce qu'étoit Parmenide, c'étoit le nom de cet ami pour lequel elle avoit une lettre de recommandation.

C'eſt, lui répondit-elle, le plus riche & le plus fameux Banquier de Paris, & je ne m'étonne point que Théophile vous aye recommandée à lui, tant de gens en ont affaire, qu'il connoît un monde infini, & qu'il n'y a perſonne qui ne veüille lui faire plaiſir; & ſi vous pouvez l'engager à ſolliciter pour vous, je ne doute point qu'il ne vous rende vos Juges favorables. Cet eſpoir adoucit un peu les premieres paroles de cette Dame, & fortifia la trop ſenſible Adélaïde dans la réſolution d'aller dès le lendemain chez Parmenide. Cependant elle paſſa la nuit dans un trouble continuel, & quoique ſon procès fût l'affaire du monde la plus cruelle, le ſeul Théophile occupa ſon cœur & ſon eſprit. Sa tendreſſe pour lui n'avoit fait

qu'augmenter, par les combats qu'elle avoit rendus pour la vaincre ; & cherchant à juſtifier le peu de générosité qu'il avoit marquée à ſon égard, elle ſe flattoit qu'il ne l'avoit pas entenduë, ou qu'aïant fait beaucoup de dépenſe, il ne s'étoit pas trouvé en ſituation de ſoulager la ſienne. Mais le mariage dont on venoit de l'inſtruire détruiſant toutes ces idées, & s'oppoſant entierement à ſon penchant, elle ne pouvoit ſe conſoler d'avoir eu la complaiſance de ſuivre Philotis à Tours. Ces triſtes réflexions aïant chaſſé le ſommeil, elle ne put s'y livrer que très-avant dans la nuit ; ce qui l'a fit lever aſſés tard. Elle ne fut pas plûtôt éveillée que le valet de chambre de Théophile vint recevoir ſes ordres, & lui dire que ceux de ſon maître étoient qu'il ne la quittât point, & qu'il la ſervît comme lui-même. Un pareil ſoin pour un homme qui devoit garder des meſures avec ſa femme, & ne lui pas donner de certains ſoupçons, lui parut extraordinaire, & ne voulant pas en abuſer, elle lui répondit qu'elle le remercioit ; mais que la Dame
chez

chez qui elle étoit avoit des domestiques, & qu'il ne devoit pas se détourner pour son service. Je n'ai point d'occupation plus pressante, Madame, lui répliqua-t-il, que d'obéïr à mon maître; il m'a commandé de m'attacher à vous tout le temps de votre procès; il me puniroit sévérement, si j'y manquois, & vous ne voudriez pas être cause de mon malheur. Cet homme avoit de l'esprit, Théophile s'y fioit, & son zéle & sa discrétion l'avoient mis si fort dans sa confidence, que lui seul sçavoit le secret de son cœur; & comme il vouloit remplir exactement ce dont il étoit chargé, quelques choses que pût dire la Comtesse, il fallut qu'elle s'en servît.

Ce fut donc lui qui lui fit venir un carosse; elle étoit si remplie de ses idées, qu'elle ne s'apperçut point que ce n'étoit point un fiacre, & qu'elle étoit dans le plus brillant équipage de Paris, qui la mena d'abord chez Parmenide, auquel on ne l'eut pas plûtôt annoncée, qu'il fut au-devant d'elle, & lui donnant la main la conduisit dans un superbe cabinet, en lui faisant tous les

honneurs poſſibles. Un accueil ſi prévenant mettant la Comteſſe à ſon aiſe, elle commençoit à lui détailler ſon affaire, tandis qu'il liſoit la lettre de Théophile, lorſque l'interrompant: Je ſuis à vous dans un moment, Madame, lui dit-il, & vous allez être ſatisfaite. A ces mots, la laiſſant ſeule, il entra dans un arriere-cabinet, & rentra l'inſtant d'après ſuivi de pluſieurs garçons chargés de ſacs d'argent, qu'on poſa ſur un bureau, & les y renverſant, ſes commis & lui commencerent à compter les ſommes dont ils étoient remplis. Adélaïde ne ſçachant à quoi ſe termineroit cette cérémonie, ne comprenoit point comment après tant d'honnêtetés, Parmenide avoit l'impoliteſſe de s'amuſer à compter de l'argent, au lieu de l'écouter; mais elle fut encore plus piquée, lorſque la regardand: Aïez la bonté; Madame, ajoûta-t-il, de jetter les yeux là-deſſus, & de voir ſi ne voilà pas deux mille piſtoles ſans erreur? cela ne vous fatiguera pas beaucoup, parce que j'ai eu ſoin que l'or excédât l'argent blanc. Mais, Mon-

ſieur, lui répondit la Comteſſe, que cette ſomme y ſoit ou non, je ne m'en embaraſſe pas, & j'aimerois bien mieux vous inſtruire.... Non, Madame, interrompit encore Parmenide, cela n'eſt pas néceſſaire; cependant je croi qu'on peut s'en rapporter à moi. Le tout eſt juſte, continua-t-il, en remettant les deux mille piſtoles dans les ſacs, ſe tournant à ceux qui lui avoient aidé: Allez mettre cela dans le caroſſe de Madame, & dans le même temps lui donnant la main, & la conduiſant preſque malgré elle dehors ſon cabinet, ſans lui donner le tems de lui dire deux paroles de ſuite. Je ſuis fâché, Madame, lui dit-il, de vous avoir fait attendre, une autre fois vous ſerez expédiée plus promptement, vous n'aurez même qu'à m'envoïer le moindre de vos gens, je lui ferai donner tout ce que vous demanderez. Monſieur, répondit alors la Comteſſe, nous nous trompons l'un ou l'autre; ou vous n'êtes point Parmenide, ou vous me prenez pour ce que je ne ſuis pas. Cet argent ne m'appartient point; je ne ſuis point ve-

nuë chez vous pour en recevoir, mais pour vous rendre une lettre de Théophile, qui doit vous y avoir recommandé une affaire de conséquence qui m'a contrainte à venir à Paris.

Non Madame, reprit-il en soûriant, je sçai à qui j'ai l'honneur de parler: Vous êtes la Comtesse d'Orbane; & je suis Parmenide, à qui Théophile écrit de vous remettre denx mille pistoles, & de vous dire que vous pouvez en envoïer chercher encore autant ou plus, si vous en avez besoin. Je m'acquitte avec plaisir de sa commission, & suis fort vottre très-humble serviteur. En finissant ces paroles, il la remit en carosse, la salua, & la laissa dans un étonnement qui ne lui permit pas de prononcer un mot. Cependant la réalité du fait lui donnant des clartés sur tout ce qui pouvoit y avoir rapport, elle reconnut qu'elle étoit dans un carosse de Théophile, & que le cocher & un laquais, qu'elle avoit pris pour un de ceux de Parmenide, étoient à lui.

Des manieres si nobles, & des attentions

tentions ſi généreuſes, jointes au ſecours ineſperé d'une ſomme ſi conſidérable, toucherent vivement ſon cœur, & lui firent craindre plus que jamais qu'il ne fût engagé ailleurs; mais n'étant pas en ſituation de raiſonner, elle réſolut de profiter de ſes libéralités, pour repouſſer les efforts de ſa partie, & mettre ſon procès en état. Elle ſe fit ramener chez elle avec ſon argent, ſans rien dire de ſon avanture à ſon hôteſſe, elle ne ſongea plus qu'à terminer ſes affaires; mais tandis qu'elles l'occupent entierement, que l'équipage de Théophile la méne par-tout, & que ſes gens la ſervent comme leur maîtreſſe, ce Cavalier ne penſoit qu'à la rejoindre. En effet le lendemain de ſon départ, s'étant rendu chez Philotis, il lui reprocha avec amitié la froideur avec laquelle elle l'avoit traité la veille, & la pria fortement de lui en apprendre la cauſe. Philotis étoit franche, ſincere & de ces perſonnes qui portent ſur leurs viſages le caractére de leurs cœurs; & comme elle n'avoit plus Adélaïde pour la contraindre au ſilence, elle ne put re-

fister à l'envie de témoigner à Théophile le sujet de son mécontentement, & de rendre service à son amie par cet éclaircissement. Ainsi sans se faire beaucoup presser, elle lui dit le plus poliment qu'il lui fut possible, qu'elle lui avoüoit qu'aïant la réputation du plus généreux de tous les hommes, il lui avoit parû singulier qu'il eût si mal répondu à ce que la Comtesse lui avoit découvert de sa situation, & qu'il se fût contenté de donner une lettre de recommandation, & une chaise de poste à une femme dont il ne pouvoit ignorer les pressans besoins; puisque toute la Province en étoit instruite; que le service le plus essentiel qu'il eût pû lui rendre, eût été de lui prêter dequoi fournir aux frais de son procès, & que cette libéralité lui auroit fait d'autant plus d'honneur qu'Adélaïde étoit estimée & plainte de tous les honnêtes gens.

Théophile qui l'avoit écoutée tranquillement sans l'interrompre, la regardant en soûriant: Sage Philotis, lui dit-il, je n'envisage jamais dans les plaisirs que je puis faire,

que

que les perſonnes que j'oblige, ſans y chercher ni mon honneur ni mon utilité particuliere. Adélaïde eſt une femme de qualité, jeune, belle, d'une grande vertu, & pour laquelle j'ai pris le plus ardent amour. Les galanteries que je me plais à faire aux autres, ne lui auroient rien découvert de ce qui ſe paſſe dans mon cœur, & m'ont parû ſi peu dignes d'elle, que j'ai mieux aimé ne lui rien offrir; & quoiqu'on m'ait pluſieurs fois parlé de ſes affaires; ce qu'on m'en a dit eſt rempli de tant d'obſcurités, que tout ce que j'ai pû comprendre, eſt qu'elle eſt dans une cruelle indigence. Mon intention étoit de l'en tirer, mais ſans qu'elle pût s'en offenſer. J'en attendois l'occaſion, lorſqu'elle s'eſt offerte par la néceſſité de ſon voïage, & j'ai crû ne pouvoir mieux faire que de lui donner une lettre de crédit ſur Parmenide mon Banquier, qui doit lui compter en arrivant deux mille piſtoles, & lui en fournir autant qu'elle en aura beſoin; m'imaginant que cela lui ſeroit plus néceſſaire, & lui prouveroit mieux la ſincérité de

mon

mon attachement & le respect dont il est accompagné, que de lui déclarer moi-même que je ne vis plus que pour elle, & brûle d'unir mon sort au sien. Ce discour donna un tel excès de joie à Philotis, qu'elle se jetta dans les bras de Théophile, & l'embrassant avec transport : Vous me rendez la vie, lui dit-elle, & jamais je n'apprendrai rien qui me soit plus agréable. Quoi donc! ajoûta-t-elle en se remettant à sa place, vous aimez la Comtesse, vous la secourez ; & vous voulez l'épouser. Ah! Théophile, que vous me devenez cher par de tels sentimens, que je vous trouve digne d'admiration !

Théophile reçut ses caresses & ses loüanges avec une égale considération, & lui découvrant tous les replis de son cœur, il lui fit si bien connoître la pureté de ses intentions, & la crainte qu'il avoit eûë d'être refusé d'Adélaïde, en s'y prenant d'une autre sorte qu'elle ne pût lui cacher une partie des dispositions favorables où cette charmante femme étoit pour lui.

Le passionné Théophile, que cette nouvelle transporta de joie, la con-

conjura d'achever de lui marquer sa confiance, en l'instruisant nettement des affaires de la Comtesse. Je vous en dirai, lui répondit-elle, tout ce qu'elle-même m'en a conté; mais je ne vous réponds pas de vous en donner pour cela une connoissance parfaite.

Adélaïde de la Roche, continua-t-elle, est née dans cette Province. Elle perdit son pere qu'elle n'avoit que sept ans, & resta sous la conduite d'une mere, qui par son goût pour le faste, le monde & les plaisirs, ne put demeurer long-tems dans la solitude; & comme la Province ne lui fournissoit pas les agrémens qu'elle désiroit, elle se rendit à Paris avec sa fille, de qui l'étonnante beauté dès cette tendre jeunesse lui faisoit esperer de trouver un parti considérable, quoi qu'elle n'eût pour tout bien que le médiocre revenu de la terre qu'Adélaïde possede aujourd'hui. Malgré ce peu de fortune, Madame de la Roche se fit un certain nombre d'amis à Paris, qui formant chez elle une agréable societé, y établirent un jeu dont le produit faisoit rouler la mai-

maiſon avec aſſés de Nobleſſe. Cependant, la diſſipation que donne ces ſortes d'amuſemens, n'empêcha pas Madame de la Roche d'élever ſa fille avec beaucoup de ſoin, & ſelon ſa naiſſance. Elle en profita bien-tôt de façon à s'attirer l'admiration de tous ceux qui la voïoient, & juſqu'à l'âge de ſeize ans on peut dire qu'elle fit autant de conquêtes qu'elle jettoit de regards; le deſir de la voir augmenta le monde qui venoit chez Madame de la Roche, & le jeu n'étoit plus qu'un prétexte pour s'y procurer une libre entrée.

Parmi ceux que les jeunes attraits d'Adélaïde y attiroient, le jeune Comte d'Orbane, âgé de vingt ans, colonel d'un beau Régiment, parut être des plus empreſſés. Son pere étoit mort, ſa mere étoit ſa tutrice, il devoit avoir de grands biens; mais la Comteſſe d'Orbane, qui le connoiſſoit un peu diſſipateur, ne lui laiſſoit diſpoſer que de ce qui lui étoit abſolument néceſſaire pour paroître ſelon ſa qualité, & l'avoit élevé dans une dépendance à ſes volontés, qui la lui rendoit moins chere que redoutable. Ce jeune Seigneur

gneur devint si fortement amoureux d'Adélaïde qu'il forma la résolution de l'épouser; mais étant persuadé que la Comtesse ne consentiroit jamais à cet Hymen, & la sévérité d'Adélaïde ne lui permettant pas de se déclarer sur un autre pied, il prit le parti de s'adresser à Madame de la Roche, & de chercher à la rendre sensible à sa peine.

Cette Dame qui n'envisageoit de bonheur que dans une haute fortune, & qui voïoit que le jeune Comte n'avoit plus que très-peu de tems à passer, pour joüir du bien de son pere, se trouvant honorée de cette recherche, l'assura dans le moment de son consentement. D'Orbane enchanté lui peignit au naturel le caractére de sa mere, & lui fit si bien voir la nécessité d'un mariage secret, qu'elle se rendit à ses raisons. Ils conclurent donc entr'eux qu'il épouseroit secrettement Adélaïde; qu'il lui loüeroit une maison de campagne aux portes de Paris, dans laquelle Madame de la Roche s'établiroit avec elle, sous prétexte qu'elle ne pouvoit plus avec bienséance recevoir tant de monde, &

que

que pour la gloire de ſa fille, il falloit qu'elle la mît dans un Couvent, ou qu'elle menât une vie plus retirée ; qu'il auroit ſoin qu'elles ne manquaſſent de rien, & que ce ſeroit dans cette maiſon qu'il verroit ſon épouſe en toute liberté,

Cet arangement pris, Madame de la Roche annonça à ſa fille l'époux dont elle avoit fait choix. Adélaïde n'avoit ni haine ni tendreſſe pour le Comte; mais comme ſon eſprit & ſageſſe étoient au-deſſus de ſon âge, & ſes lumieres plus étenduës que celles de ſa mere, elle vit avec effroi les ſuites que pouvoit avoir un pareil Hymen, & les faiſant entrevoir à Madame de la Roche, elle la conjura de ne la pas expoſer à des affronts bien plus ſenſibles pour une fille de condition, que la derniere miſere; que ſi le Comte d'Orbane l'aimoit véritablement, il l'épouſeroit auſſi-bien quand il ſeroit ſon maître, qu'à préſent; qu'ils étoient aſſés jeunes l'un & l'autre pour attendre; qu'enfin elle ſe ſentoit une extrême répugnance pour un mariage ſecret. Madame de la Roche qui n'aimoit pas qu'on eût plus

plus de pénétration qu'elle, lui répondit avec dureté, que ne pouvant jamais trouver un parti de cette conſequence, ni ſe repoſer ſur la fidélité d'Orbane, qui changeroit peut-être, en attendant l'âge, elle vouloit s'en aſſûrer par un bon contrat, des avantages ſi conſidérables, en cas d'accident, qu'il fut forcé d'en tenir les conditions; que c'étoit une affaire concluë, & qu'il falloit obéïr. La belle Adélaïde ne répliqua point, & ſe ſoûmit à ce que le Ciel ordonneroit de ſa deſtinée. Madame de la Roche ne laiſſa pas que de dire au Comte les craintes de ſa fille, & comme il étoit de bonne foi, & qu'il l'aimoit à la fureur, il les aſſûra l'une & l'autre qu'il alloit mettre toutes ſortes de reſſorts en uſage, ſoit par ruſe ou autrement, pour que ſa mere ſignât ſon contrat de mariage; en effet ſans vous ennuyer d'un plus long détail, il trouva le moyen de le ſubſtituer à la place d'un autre qu'on devoit lui apporter à ſigner pour la vente d'une Terre; il lui fit lire celui de la vente, & préſenter le ſien, la choſe fut ſi parfaitement exécutée, qu'elle

qu'elle ſigna & fit ſigner le Comte. ſans s'appercevoir de la ſuppoſition des contrats.

Muni d'une piéce ſi néceſſaire, il vint le faire ſigner à Madame de la Roche, ainſi qu'à ſa charmante fille qu'il mit en poſſeſſion de la copie de la minute; elle y étoit avantagée de dix mille livres de rente, la déclarant dès ce moment tutrice de ſes enfans en cas qu'il mourût avant qu'ils fuſſent en âge, & lui en confiant la garde-noble.

Mais comme la ſignature de la Comteſſe avoit été ſurpriſe, & que c'étoit la plus méchante femme qu'il y eût ſous le ciel; il fut réſolu de garder un profond ſecret juſqu'au tems que d'Orbane ſeroit maître de ſon bien & de ſa perſonne, ou que la mort de ſa mere l'eût rendu libre. Le mariage ſe fit avec toutes les précautions néceſſaires; la maiſon de campagne fut loüée, & Madame de la Roche & la jeune Comteſſe furent s'y renfermer; elle y devint groſſe, & la joye du Comte étoit à ſon comble, lorſqu'il fut obligé de partir pour l'armée & de quitter cette chere épouſe dans un tems

où

où ſes ſoins lui étoient le plus néceſſaires. Madame de la Roche n'avoit perſonne près d'elle à qui elle oſât ſe fier; & la jeune Comteſſe étoit dans de ſi grandes craintes d'être décelée, qu'elle ſe trouvoit ſans nulle conſolation. D'Orbane, que cette ſituation affligeoit voulant en quelque ſorte l'adoucir, jetta les yeux ſur une ſœur de ſa mere auſſi bonne, auſſi compatiſſante que la Comteſſe étoit dure & méchante; elle étoit fille & vivoit dans une grande union avec ſa ſœur, malgré l'oppoſition de leur caractére.

Roſalie, c'étoit ſon nom, avoit une tendreſſe pour le Comte ſon neveu, qui paſſoit même celle de ſa mere: il en avoit eu des preuves ſi fortes, qu'il ſe réſolut de lui en marquer ſa reconnoiſſance, en lui confiant ſon ſecret, afin de l'engager à tenir ſa place auprès de la jeune Comteſſe, & de lui donner les ſecours dont elle auroit beſoin: il effectua cette réſolution, & ne fut point trompé dans ſon attente. Roſalie, quoique trés-ſurpriſe de ſon mariage, & du tour qu'il avoit joüé à ſa mere, lui promit le ſecret & ſon

ſon aſſiſtance auprès d'Adélaïde en ces ſortes d'occaſions; & s'y faiſant mener dès le lendemain; elle en fut ſi charmée, & prit pour elle une telle eſtime que ce qu'elle avoit d'abord promis a ſon neveu par amitié pour lui, elle le fit dans la ſuite à ſa ſeule conſidération.

Le Comte ayant donné cette ſage confidente à ſon épouſe, s'en éloigna avec moins d'inquiétude, & partit pour joindre ſon régiment. Il n'y avoit que deux mois qu'il étoit abſent; Adélaïde touchoit à ſon terme, & Roſalie ne paſſoit point de ſemaine ſans la voir ſecrettement, lorſque par un malheur inconcevable, la vieille Comteſſe apprit ce funeſte mariage. Elle étoit allée chez ſon Notaire pour quelque affaire; il n'y étoit pas, & voulant l'attendre, elle entra dans ſon étude ſecrette, & ſe plaçant auprès de ſon bureau, où pluſieurs portefeüilles étoient étalés; elle s'amuſa par un eſprit de curioſité à lire quelques papiers qu'elle trouva ſous ſa main; elle étoit ſeule & perſonne ne la voyant faire, elle les parcourut preſque tous: en voulant les remettre

tre comme ils étoient, elle en vit un qu'elle n'avoit point lû, elle le prit; c'étoit justement la minute du contrat de son fils. Vous jugez aisément, généreux Théophile, quelle dût être sa surprise; mais elle fut à l'excès en voyant qu'elle-même avoit signé à ce mariage, son étonnement fut si grand qu'elle fit un cri qui fit accourir tous les clercs.

En ce moment le Notaire étant rentré, & la voyant animée & d'un air presque furieux, il lui demanda ce qu'elle avoit: ce que j'ai, lui dit-elle, en lui montrant ce qu'elle tenoit: que veut dire cela, & qui vous a commandé de faire de si belles choses? Le Notaire offensé qu'elle foüillât dans ses registres, lui arracha le papier, & voyant dequoi il s'agissoit, & surpris de son courroux: je ne comprens pas, lui dit-il, d'où vous vient cette humeur, c'est la minute du contrat de mariage du Comte d'Orbane, on n'y a rien ajoûté ni diminué de ce qu'on vous y a lû lorsque vous l'avez signé. Moi, s'écria-t-elle! je n'ai jamais entendu ce contrat: moi,

j'ai marié mon fils, quelle trahiſon! quelle fourberie! Le Notaire à qui le Comte avoit fait faire le contrat de l'ordre de ſa mere, & qui le lui avoit envoyé de bonne foi, ne ſçachant pas qu'elle l'avoit ſigné, croyant que c'en étoit un autre, reçut avec beaucoup de hauteur les noms injurieux qu'elle lui donnoit; & la Comteſſe outrée de rage, ſortit dans une fureur que je ne puis vous exprimer. Elle trouva Roſalie en entrant chez elle; & toute pleine de ſon avanture, elle la lui conta en jurant de ſe venger de ſon fils d'une maniere terrible, de remuer ciel & terre pour connoître celle qui ſçavoit ſi bien ſéduire les jeunes gens de qualité, qu'elle la feroit renfermer, ou qu'elle la tueroit de ſa propre main. La ſage Roſalie, qui la connoiſſoit capable de tout ce qu'elle diſoit, prit le parti de paroître en fureur comme elle, & de ne reſpirer que vengeance; & lorſque par cette adreſſe elle l'eut un peu appaiſée, elle lui conſeilla de traiter cette affaire plus doucement,
de

de ne rien divulguer, & de lui laisſer le ſoin de ſçavoir où cette perſonne demeuroit, qu'elle l'en avertiroit, & qu'alors elle prendroit les meſures qui lui conviendroient.

La Comteſſe croyant ne pouvoir mieux faire que de ſe fier à ſa ſœur, approuva ſa penſée, & lui promit de garder le ſilence. Roſalie qui n'avoit imaginé ce détour que pour mettre Adélaïde à couvert du reſſentiment de cette femme emportée, & qui ſe flatoit de la pouvoir adoucir avec le tems, courut avertir Madame de la Roche de cet accident, & la fit reſoudre à changer d'aſile, trop de gens étant informés du lieu de ſa retraite. Adélaïde voyant arriver ce qu'elle avoit toûjours appréhendé, fit les plaintes les plus douloureuſes; mais enfin Roſalie qui ne ſe fioit point à ſa ſœur, & qui craignoit qu'elle ne chargeât quelqu'autre de découvrir la jeune Comteſſe, fit reſoudre Madame de la Roche à s'en ſéparer pour un peu de tems, & de la lui laiſſer emmener. Il y eut bien des pleurs répanduës; mais

Adelaïde qui ſçavoit que ſa mere n'avoit pas beaucoup de prudence, & qui trembloit au ſeul nom de Madame d'Orbane, parut ſi déterminée à ſuivre Roſalie, qu'il falut y conſentir. Cette généreuſe fille la conduiſit donc ſecrettement dans une petite maiſon de la ruë Saint Antoine, qui lui appartenoit, dans laquelle elle logeoit une ſage femme qui avoit été ſa nourrice, & de la fidélité de laquelle elle étoit aſſûrée; elle mit Adélaïde entre ſes mains, lui récommandant le ſecret, & d'avoir ſoin d'elle comme d'elle-même.

Lorſqu'elle vit la jeune Comteſſe en ſûreté, elle écrivit au Comte d'Orbane la fureur de ſa mere, en lui conſeillant de chercher des voyes pour l'attendrir: pour elle voulant toûjours gagner du tems, & cependant eſſayer ſi la pitié ou l'amour maternel n'auroit aucun effet; elle lui dit qu'elle s'étoit informée d'Adélaïde, qu'on lui avoit aſſûré qu'elle étoit de groſſe condition, pauvre à la vérité, mais ſi ſage & ſi belle qu'elle

le en étoit préférable aux partis les plus riches; qu'elle n'étoit plus à Paris, & qu'on disoit qu'elle en étoit partie en même-tems que le Comte, étant toute prête de mettre au jour le premier fruit de son himen. Cette nouvelle bien-loin d'attendrir la Comtesse ranima sa fureur ; elle ne pouvoit digérer de se voir une brûë qu'elle n'avoit ni vûë ni choisie, & d'être encore grand-mere avec cela ; & jurant la perte de la mere & de l'enfant dans quelque lieu qu'ils fussent, elle ne se contraignit plus, & fit retentir dans sa famille les sujets de plaintes qu'elle avoit contre son fils.

Un cousin du Comte d'Orbane qui étoit l'unique héritier de cette maison, s'il venoit à mourir sans enfans, se joignit à elle pour faire casser ce mariage ; mais la difficulté qu'y apportoit la signature de la Comtesse, les tint si long-tems en consultation avec tous les Avocats de Paris, que Madame d'Orbane rongée de son chagrin mourut avant que d'intenter

ce procès, & déclara dans ſon teſtament qu'on avoit ſurpris ſa ſignature; qu'elle deſavoüoit le mariage de ſon fils, & le deshéritoit en cas qu'il ne voulut pas le rompre. Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans la famille de la vieille Comteſſe, la jeune mit au monde un garçon ſans accident par les ſoins de Roſalie & de la ſage-femme. Tout ce qui les embarraſſoit, étoit de mettre cet enfant en ſûreté; Roſalie ſe chargea de tout, & ſans que perſonne qu'elle s'en mêlât, elle fit baptiſer le Comte d'Orbane, le tint elle-même ſur les fonds avec un homme qu'elle n'a jamais voulu nommer, trouva le ſecret de le charger de l'enfant, ſans qu'il ſçût qui elle étoit ni la famille du Comte, & de mettre la jeune Comteſſe en état de partir pour la Province, juſques au retour de ſon époux; elle ne voulut même pas lui confier ſon ſecret dans la crainte que par quelque imprudence elle ne rompit les meſures qu'elle avoit priſes.

Mais le Ciel a diſpoſé les cho-
ſes

ſes tout autrement qu'elle ne l'avoit imaginé. Le Comte fut tué à l'armée un mois après la mort de ſa mere. Madame de la Roche les ſuivit de près, & la jeune Comteſſe ſe vit en moins de trois ſemaines orpheline & veuve, ſans biens, ſans ſuport & ſans autre ſecours que Roſalie. Le Chevalier d'Orbane qui prétendoit être héritier du Comte, voulut d'abord après ſa mort ſe mettre en poſſeſſion des biens de la maiſon; mais Roſalie ayant confié les affaires de la jeune Comteſſe à un homme habile qui paroît agir au nom d'Adélaïde, s'y eſt oppoſé en conſéquence du contrat de mariage, & d'un enfant qu'on promet de repréſenter quand il en ſera tems, Roſalie ne voulant déclarer ce qu'elle en ſait, que lorſque le mariage ſera jugé valable & le teſtament de la vieille Comteſſe authentiquement caſſé.

Et c'eſt le procès en queſtion; mais ce qu'il y a de plus cruel pour Adélaïde, c'eſt la nouvelle qu'elle reçut avant que de partir, de la

 mort

mort de Rofalie, qu'on lui marque avoir été fi prompte qu'on ne fçait pas fi elle aura pû écrire ou dire ce qu'eft devenu le jeune d'Orbane. Voilà, généreux Théophile, ce qui remplit cette affaire d'obfcurités, & ce qui fait paffer Adélaïde pour vouloir fuppofer un enfant au Comte d'Orbane, afin de fruftrer le légitime héritier, ce qui la met dans le funefte rifque de la punition attachée à ce crime; jugez fi cette aimable femme eft tranquille, & fi ce n'eft pas une des plus belles actions de votre vie, de la fecourir contre fes ennemis. Ce fera auffi une des plus heureufes, lui répondit-il. Les incidens de cette avanture qui vous paroiffent remplis de ténébres me font plus intelligibles que vous ne penfez, & je me flatte de faire triompher la charmante Adélaïde du Chevalier d'Orbane d'une maniere qui lui donnera autant de joye qu'elle lui fera d'honneur. Oüi, fage Philotis, ajoûta-t-il, voyant qu'elle paroiffoit furprife, j'efpére éclaircir tout ce myftére & lui rendre un fils fi néceffaire

au

au repos de ſa vie: ſouffrez que je ne m'explique pas davantage, je ne dois rien hazarder dans une affaire auſſi délicate; & pour ne point perdre de tems je vais prendre la poſte & me rendre à Paris. Philotis, qui ne s'attendoit nullement qne Théophile eût aucun intérêt dans le procès de la Comteſſe, le preſſa de parler plus ouvertement en l'aſſûrant qu'il ne pouvoit ſe confier à perſonne qui fût plus attachée à l'aimable Adélaïde; mais il ne voulut point ſatisfaire ſa curioſité, & pour lui marquer que ce n'étoit pas manque de confiance, mais par une néceſſité indiſpenſable pour la Comteſſe, il l'engagea à venir être témoin de toutes ſes demarches. Elle y conſentit d'autant plus aiſément qu'il lui donna occaſion de faire ce voyage ſans nulle dépenſe, lui laiſſant ſon équipage & une partie de ſes gens, n'en prenant que deux pour l'accompagner. Lorſqu'ils eurent reglé toutes ces choſes, Théophile retourna chez Firmin, & lui ayant dit qu'une affaire importante le

rappelloit à Paris, il lui fit ſes adieux, & prit la poſte le même jour. Philotis ne partit que le lendemain. Tandis qu'elle faiſoit la route avec autant d'impatience que d'agrement ; & que l'on raiſonnoit à Tours de mille façons différentes ſur des départs ſi prompts, Théophile couroit jour & nuit, l'eſprit entiérement occupé de la Comteſſe. Son avanture avoit trop de rapport avec celle du jeune Felix pour le faire douter que Roſalie ne fut pas celle avec laquelle il l'avoit tenu ſur les Fons, & qu'il ne fût lui-même celui qu'elle n'avoit point voulu nommer. Cependant comme il n'étoit pas queſtion d'agir ſur de ſimples apparences, & qu'il falloit des preuves certaines, il étoit réſolu de n'épargner ni ſoin ni peine, ni dépenſe pour y parvenir. Ce fut dans cette penſée qu'il arriva à Paris ; il ſe rendit chez lui, où s'étant d'abord informé d'Adélaïde, ſes gens lui dirent qu'elle ne finiſſoit point d'aller chez les Procureurs & les Avocats ;

que

que le ſcelé avoit été mis ſur les effets de Roſalie, qu'on dévoit le lever le lendemain ; la Comteſſe ayant obtenu qu'on ne jugeroit ſon procès en dernier reſſort que lorſqu'elle auroit eu communication de ſes papiers & de ſon teſtament.

Le valet de chambre qui lui rendoit compte de cette affaire, étant celui qu'il avoit chargé de ne point quitter Adélaïde, lui fit auſſi le récit de la ſcéne qui s'étoit paſſée chez Parmenide, & l'ayant aſſûré qu'elle ne ſortiroit point, il ſe mit en état de paroitre & ſe rendit chez elle. Cette belle femme ne put le voir ſans rougir ; mais ne voulant pas qu'il doutât de ſa reconnoiſſance, elle le reçut avec des graces ſi touchantes, que cet amant paſſionné en perdit la réſolution qu'il avoit priſe de ne lui découvrir ſon amour que par la continuation de ſes ſervices, & il ſe jetta à ſes pieds, & lui demandant pardon de ſa témérité, la conjura d'accepter ſon cœur, ſa foi, ſes biens, & tout

ce qu'il poſſedoit : trop heureux, lui dit-il, de vous faire partager mon ſort quel que puiſſe être celui qu'on vous prépare.

Cette propoſition étoit trop avantageuſe à la Comteſſe pour la recevoir avec indifférence, ſon inclination & ſa reconnoiſſance lui parloient ſi fortement en faveur de Théophile, qu'elle n'auroit point balancé ſans l'idée qu'on lui avoit donnée de ſon mariage ſecret ; cependant ne pouvant vaincre le deſir d'en être mieux inſtruite, & ne ſe perſuadant pas qu'il fût capable de chercher à la tromper, elle prit le parti de lui parler ſans détours. Le ſervice eſſentiel que vous m'avez rendu, lui dit-elle, en l'obligeant de ſe relever, ne me permet pas de feindre avec vous, & de vous déguiſer que je me croirois la femme de l'univers la plus fortunée, ſi ma deſtinée étoit unie à la vôtre : mais, généreux Théophile, ou vous êtes engagé, ou vous avez promis de l'être. Un fils que vous aimez plus que vous-

même

même en eſt une preuve inconteſtable, & me feroit regarder la déclaration de votre amour, comme le plus ſenſible outrage, ſi ma reconnoiſſance ne mettoit des bornes à mon reſſentiment.

Je mériterois ſans doute, Madame, lui dit-il, tout votre mépris, ſi ce qu'on vous a fait entendre étoit vrai; mais il m'eſt ſi facile de détruire cette erreur, que je ne vous ferai là-deſſus aucun ſerment, & que je me contenterai de vous dire que cet enfant qui m'eſt ſi cher, eſt un dépôt qui ne m'appartient point, & que je dois rendre à ſa mere, ſi-tôt qu'elle me ſera connuë. Ce diſcours aïant attendri la Comteſſe, ſans en ſçavoir la cauſe: Quoi, lui dit-elle, en répandant quelques larmes, vous n'êtes point pere de l'enfant que vous élevez! & vous ignorez ſa naiſſance. Rien n'eſt plus vrai, Madame, reprit-il, & ſi j'en croi mes preſſentimens, il n'a point d'autre mere que l'adorable Adélaïde. Ah! Théophile, s'écria cette charman-

te femme, les yeux baignés de pleurs, seroit-il possible que vous fussiez celui dont ma chere Rosalie m'a si souvent entretenuë? & serois-je assés heureuse pour recevoir de vos mains tout ce qui peut contribuer à ma félicité? Alors Théophile lui détaillant mot à mot ce qui lui étoit arrivé, lui dépeignit jusqu'aux meubles de la chambre dans laquelle on l'avoit conduit; lui avoüa les dix Louis qu'il avoit donné à la Sage-femme, le diamant qu'il avoit mis dans le sein de l'enfant, la maniere dont on le lui avoit envoïé, & lui présentant la lettre qu'on lui avoit écrite, la mit dans un tel transport de joie, qu'elle fut long-tems sans pouvoir former de paroles distinctes; elle reconnut d'abord le caractere de Rosalie, & regardant Théophile avec des yeux, où tous les mouvemens de son ame sembloient être gravés; N'en doutez point, Théophile, lui dit-elle, c'est mon fils; c'est le jeune Comte d'Orbane, qui doit sa vie & son éducation

à vos ſoins généreux ; la craintive Roſalie ne prit toutes ces précautions que pour le ſouſtraire aux fureurs de la Comteſſe & du Chevalier, qui l'auroient immanquablement fait périr, s'ils euſſent découvert ſon azile.

Cette vertueuſe fille, continua-t-elle, m'en fit à moi-même un myſtere, par la ſeule appréhenſion que ſçachant dans quelle mains il étoit, la tendreſſe maternelle ne me trahît; elle trembloit pour mon fils, & pour elle-même, aïant tout à redouter de ſa ſœur & du Chevalier d'Orbane, s'ils avoient appris ce qu'elle avoit fait pour moi; & cette crainte s'étoit ſi fort imprimée dans ſon ame, que lorſqu'elle a vû la néceſſité de faire valoir mes droits à la ſucceſſion de mon époux, elle a toûjours fait parler les Avocats en mon nom, ſans avoir jamais fait mention d'elle. Je l'ai mille fois preſſée de m'apprendre le ſort du jeune Comte; mais ferme dans la réſolution de ne s'expliquer que lorſque mon mariage ſeroit déclaré légitime, ne
vous

vous embaraſſez point de votre fils, me diſoit-elle, il eſt avec un des plus dignes hommes du monde, & je ne demande au Ciel que de vous voir auſſi heureuſe que lui. Et pour me conſoler en quelque ſorte d'une diſcrétion qui m'affligeoit vivement, elle me conta tout ce que vous venez de me dire.

Je ne puis donc plus douter de cette vérité; mais ce qui me cauſe un nouvel embarras, c'eſt que Roſalie emporte avec elle ce qui pourroit nous inſtruire de l'Egliſe où vous l'avez tenu; ce qui nous ſerviroit à prouver que ce n'eſt point un enfant ſuppoſé, pour m'approprier un bien qui ne m'appartient pas. Roſalie eſt morte preſque ſubitement, n'aïant pû proférer un mot pendant trois jours entiers qu'elle a vêcu, après nne attaque d'apoplexie; & quoique nous ſoïons aſſûrés, vous & moi, du ſort de cet enfant, cette certitude ne peut être que pour nous, & ne m'empêchera point de paſſer pour ce que je ne ſuis pas.

Theo-

Théophile emploïa toute ſon éloquence à calmer ſon inquiétude, en lui remontrant qu'il étoit impoſſible que Roſalie n'eût pas laiſſé quelque écrit, pour certifier la vérité en cas de mort, & qu'elle devoit tout eſpérer de la Providence, puiſqu'elle lui avoit déjà fait découvrir l'article le plus important ; & cette avanture les obligeant à ſe donner de mutuelles marques d'eſtime & de confiance ; leurs cœurs acheverent de ſe lier pour jamais. Cependant la jeune Comteſſe impatiente de voir un fils qui lui avoit coûté tant de pleurs, le conjura de lui donner la ſatisfaction de l'embraſſer. Théophile qui vouloit épouver la force de la nature, avoit déjà donné ſes ordres pour qu'on amenât Felix chez la Comteſſe ; un de ſes caroſſe l'étoit allé prendre au College, & il arriva dans le moment qu'elle faiſoit cette priere. Mais comme il avoit inſtruit de quelle ſorte il falloit l'annoncer, un de ſes gens demanda à lui parler, & feignant de ſortir pour ſçavoir ce

que c'étoit, il revint, & demanda à la Comteſſe la permiſſion de recevoir un Gentilhomme de ſes amis, qui lui ſeroit peut-être utile dans ſon affaire.

Elle y conſentit ſans difficulté, alors Théophile aïant fait entrer Felix & ſon Gouverneur, Adélaïde n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur ce jeune enfant, qu'elle fit un grand cri, & ſe laiſſant tomber dans le fauteüil dont elle s'étoit levée, pour leur faire honneur : O Ciel ! dit-elle, que vois-je ? C'eſt le portait de mon époux. L'amoureux Théophile craignant que ſon artifice n'eût une ſuite funeſte, n'en voulut pas davantage pour être aſſûré de la naiſſance de Felix, & le prenant par la main : Souffrez, Madame lui dit-il, que je vous remette ce précieux dépôt ; & ſi ſes traits rappellent à votre mémoire ceux de ſon pere, ne me refuſez pas la grace de vous ſouvenir que j'en ai porté le titre plus long-tems que lui. La belle Comteſſe eut à peine entendu ces paroles, que ſe livrant aux mou-

mouvemens que la nature excitoit dans ſon ame, prit le jeune Felix dans ſes bras, & les yeux baignés de larmes, que ſa tendreſſe & ſa joie lui faiſoient répandre, elle lui fit des careſſes, qui ſeules pouvoient prouver qu'elle en étoit la mere.

Cette reconnoiſſance attendrit Théophile, & l'aimable Felix fit voir par ſa ſenſibilité, & par les innocens baiſers qu'il donnoit à la Comteſſe, que la nature lui parloit auſſi vivement qu'à elle. Ils paſſerent la journée dans cette douce occupation, & ne ſe ſéparerent qu'avec un extrême regret. Théophile emmena Felix avec lui, ne voulant pas le quitter de vûë, de crainte d'accident, & promit à la Comteſſe de le lui rendre le lendemain. Cette nuit fut la plus tranquille qu'Adélaïde eût paſſé depuis long-tems, & parut être l'avant-couriere d'un jour encore plus heureux.

En effet, à peine Théophile fut-il eveillé qu'on lui vint dire qu'on le demandoit chez Roſalie, ſa pré-

préſence y étant néceſſaire; il ſe fit promptement habiller, & ſe rendit dans cette maiſon où l'on faiſoit la lecture du Teſtament de la défunte, en préſence des gens de juſtice, prépoſés pour y aſſiſter, & du Chevalier d'Orbane, dans lequel elle déclaroit avoir tenu ſur les fonts de Baptême, dans l'Egliſe S. Paul, Felix d'Orbane, fils & ſeul héritier du Comte de ce nom, avec Théophile, auquel elle l'avoit confié, pour l'élever & le ſouſtraire aux mauvaiſes intentions que quelques-uns de ſa famille avoient contre lui, y joignant une ample deſcription de la corbeille & des hardes qu'il avoit, reconnoiſſant avoir entre ſes mains un diamant de deux mille écus, dont Théophile avoit fait preſent à cet enfant, avertiſſant que l'on ne pourroit lever ſon Baptiſtaire qu'en le demandant au nom de ſon pere. On demanda à Théophile ſi tout cela étoit vrai, & s'il avoit l'enfant; il l'aſſûra, & fit la deſcription du diamant. En même tems on

on le lui préſenta, il le reconnut, & dit que non ſeulement il repréſenteroit le jeune Comte n'Orbane, quand on le jugeroit néceſſaire, mais encore tout ce qui étoit dans le mémoire de la défunte, qu'il avoit précieuſement conſervé

Théophile étoit ſi généralement connû pour honnête homme, & le Teſtament étoit une ſi forte preuve de la vérité de ce fait, qu'il ne fut pas queſtion d'en douter. On en dreſſa un procès-verbal, dont on lui donna copie qu'il fit joindre aux autres piéces du grand procès, & s'étant rendu à S. Paul il demanda l'Extrait baptiſtaire de Felix, Comte d'Orbane. A ce nom tout lui fut communiqué; & l'aïant levé, il prit l'enfant & la Comteſſe dans ſon caroſſe, & les menant à tous les Juges, leur fit ſi bien voir l'indigne procédé du Chevalier, & la dureté de la vieille Comteſſe, qu'on ſoûtint toujours avoir ſigné de bon gré, & que le Notaire accuſoit de folie, pour avoir voulu

voulu agir contra sa signature, que l'on jugea sans difficulté le mariage du Comte & d'Adélaïde bon & légitime, son fils déclaré son unique héritier, & qu'elle joüiroit de tous les droits & privileges portés par son contrat.

Ce Jugement aïant rendu Adélaïde haute & puissante Dame, & comblé de honte & de confusion le Chevalier d'Orbane, il se retira dans une Terre qu'il avoit au fond du Poitou, pour y cacher son désespoir. Théophile & la Comtesse reçurent les félicitations de tous les honnêtes gens, & leur joie du gain de ce procès fut encore augmentée par la présence de Philotis, qui arriva le même jour de leur triomphe. Cette parfaite amie prit une tendre part â cet heureux dénouëment, dont ils lui détaillérent toutes les circonstances; son estime pour Théophile en prit de nouvelles forces. La belle Comtesse d'Orbane, qui sentoit bien qu'elle ne pouvoit reconnoître tout ce qu'il avoit fait pour elle que par le don de sa main, & voïant qu'il

qu'il n'ofoit l'en preffer, ne voulut pas retarder cet effet de fa reconnoiffance, & pour lui en donner des marques de plufieurs manieres, elle fit nommer le Marquis de Firmin fon ami Tuteur de fon fils, enfuite dequoi elle couronna fa flamme par les nœuds d'un Hymen dont les douceurs lui firent bien-tôt oublier les peines du premier. Théophile au plus haut dégré de fa félicité, ne ceffa point de fervir de pere au jeune Comte d'Orbane, & d'être toûjours le plus généreux de tous les hommes.

FINIS.



LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME HUITIEME.



A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXVI.

TABLE

DES

NOUVELLES

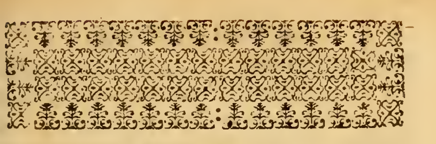
Contenuës dans ce VIII. Volume.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: Les Cent Nouvelles Nouvelles, de Madame de Gomez: A Paris ce dix-huit Octobre 1733.

JOLLY.



LA FIDELITÉ CONJUGALE.

XLII. NOUVELLES.

DU tems que la faction des Guelfes & des Gibelins mettoit en feu toute l'Italie, & que l'impie Ezzelin de Romano à la tête de ces derniers commençoit à faire sentir sa barbarie aux peuples de cette contrée ; un jeune seigneur de la ville de Padouë nommé Baptiste de la Porte, se promenant un jour sur les bords de la riviere de Brente, entendit des cris perçans, qui sembloient partir du fond de l'eau : il regarde de tous côtés, & ne

ne voyant rien, il prête une oreille plus attentive & reconnoit que les voix, qui viennent jusqu'à lui sortent d'une Isle dont la promenade étoit usitée par les Habitans de la petite ville de Bassano, très peu distante de celle de Padouë. Comme ces cris paroissoient extrêmement douloureux, sa pitié généreuse le portant à secourir les malheureux; il descendit au port, & prenant un bateau il s'y fit promptement conduire. A peine y fut-il arrivé que le spectacle qui s'offrit à ses yeux ne le laissa pas consulter sur ce qu'il avoit à faire.

Un homme armé de toutes piéces l'épée à la main, traînoit avec violence une jeune personne pour la contraindre d'entrer dans une barque qui étoit à bord de l'Isle. Cet innocent objet de la brutalité du plus détestable des humains, aidée de deux autres femmes résistoit de toute sa force au dessein de ce barbare & se débattoit dans ses bras en poussant les cris que le jeune la Porte avoit entendu; qui d'abord se mit en effet de la délivrer de ce péril en obligeant son ravisseur à

la

la quitter, pour tourner toute sa fureur contre lui.

En effet cet homme outré de se voir interrompu, lâcha sa proye pour défendre sa vie que la Porte attaquoit de façon à ne la pas ménager. Le combat ne se seroit sans doute terminé que par la mort de l'un ou de l'autre, si l'inconnu n'eût apperçu plusieurs barques remplies de gens armés, qui sortant de Bassano, attirés par les mêmes cris venoient au secours de ces Dames. Cette vûë lui faisant juger du danger qu'il courroit, il tourna le dos à son ennemi, & fuyant d'une vitesse incroyable gagna sa barque, qui par le nombre de ses rameurs, le fit bientôt disparoître à ses yeux. Le brave la Porte fâché que cette retraite précipitée lui eût dérobé une victoire plus parfaite, ne pouvant le poursuivre s'avança vers celle qu'il venoit de délivrer des mains de ce barbare; elle étoit assise au pied d'un arbre, à demi panchée sur les genoux d'une des deux femmes qui ne l'avoient point abandonnée & presque mourante d'effroi, mais si parfaitement belle que son libérateur

faiſi d'admiration en oublia qu'il avoit réſolu de ſe juſtifier de n'avoir pas donné la mort à l'inconnu.

Il ſe mit à genoux près d'elle, & déjà frappé du trait dont cette charmante perſonne bleſſoit preſque tous ceux qui la voyoient: Je ne ſuis plus ſurpris, Madame, lui dit-il, des efforts que j'ai vû faire à votre raviſſeur pour tâcher de s'approprier un bien ſi précieux; mais ce qui m'étonne c'eſt qu'il n'ait pas mieux aimé mourir que de s'en ſéparer. Si le barbare que votre valeur a fait fuïr, lui répondit la Dame qui ſoûtenoit l'inconnuë, avoit des ſentimens de cette délicateſſe, il n'auroit pas entrepris de vaincre notre haine par la violence; & ne vous auroit pas mis en état de nous rendre un ſi grand ſervice; cependant, Seigneur, ajoûta-t-elle, pardonnez à la juſte frayeur dont nous ſommes à peine revenuës, ma fille & moi, ſi nous ne vous en témoignons pas notre reconnoiſſance avec plus de vivacité; mais ſoyez perſuadé que la veuve & la fille d'Antoine de Roſſi que vous venez de garantir du plus ſenſible outrage, n'en perdront

jamais

jamais le souvenir. Le nom de Rossi étoit trop illustre & trop connu dans l'Italie pour être ignoré du jeune la Porte; & jugeant à ce discours qu'il voyoit dans celle qui l'avoit charmé, Blanche de Rossy dont la rare beauté, l'esprit & la vertu faisoient déjà grand bruit dans ce païs: il rendit à l'une & à l'autre les respects dûs à leur naissance. Pendant cette conversation Blanche s'étant entierement remise de son effroi examinoit son défenseur avec une extrême attention, & comme il se voyoit peu de Cavaliers aussi bien faits, & d'une phisionomie aussi prévenante, les graces de sa personne de concert avec l'obligation qu'elle lui venoit d'avoir, firent naître pour lui dans son cœur cette sorte de tendresse à laquelle la modestie du sexe ne donne que le nom d'estime, quoiqu'elle serve toujours de guide au véritable amour; & se joignant à Madame de Rossi pour lui marquer combien elle étoit sensible à ce qu'il venoit de faire: Mais, continua-t-elle d'un air charmant, puisque nous vous faisons connoître celles qui vous sont redevables de leur gloire & de

leur liberté, daignez ne leur pas cacher le nom de leur libérateur. Le jeune la Porte de qui la Famille étoit aussi noble que celle de Rossi, & qui n'avoit nulle raison pour en faire un mystere, l'instruisit avec modestie de ce qu'elle vouloit sçavoir; & sans chercher à se vanter lui-même, il en dit cependant assez pour faire sentir à la mere & à la fille que ses biens & sa qualité n'étoient pas à dédaigner. Cette conversation qui commençoit à devenir interessante des deux côtés fut interrompuë par l'arrivée des principaux habitans de Bassano: ils avoient vû fuïr la barque de l'inconnu; mais ne sçachant point ce qui se passoit dans l'Isle, ils ne laisserent pas d'y aborder. Madame de Rossy & sa charmante fille, qui s'étoient levées pour obliger la Porte à sortir de sa posture respectueuse, furent au-devant d'eux & leur ayant fait connoître celui qui les avoit tirées du péril, elles les remercierent de leur zele en les priant de trouver bon qu'elles ne déclarassent le motif de ce qu'il leur étoit arrivé, que devant le Senat. Ensuite Madame de Rossy s'étant addres-

ſée au brave la Porte: Je me flatte, lui dit-elle, Seigneur, que vous voudrez bien nous accompagner à Baſſano & que vous ne refuſerez pas de nous conduire à Padouë. Cette priere étoit trop ſelon ſes deſirs pour qu'il ne l'accordât pas avec joye; il en fut même ſi tranſporté qu'il répondit à cette Dame, comme ſi elle lui eut rendu le ſervice le plus important. Madame de Roſſy étoit trop habile pour ne pas pénétrer le principe ſecret de cette complaiſance; mais déguiſant ce qu'elle penſoit ſous les ſimples dehors de la civilité, elle le pria de donner le bras à la charmante Blanche, pour elle s'appuyant d'un côté ſur la femme qu'elles avoient avec elles & de l'autre ſur un Gentilhomme de Baſſano, ils rentrerent tous dans leur barque, & prirent le chemin de cette ville, où ils arriverent ſans accident. Madame de Roſſy voulant que la Porte logeât dans ſon Palais, l'y reçut avec les honneurs qu'elle croyoit devoir au libérateur de ce qu'elle avoit de plus cher.

Lorſqu'elle fut débaraſſée des complimens que la plus grande par-

tie de la ville lui vint faire ſur ſon avanture, elle prit la Porte en particulier, & ſans autre témoin que l'admirable Blanche: Il eſt juſte, Seigneur, lui dit-elle, de vous déveloper la cauſe de ce qui vient de nous arriver, & de vous faire connoître celui dont votre ſecours nous a ſi promptement délivré, d'autant plus que ſa fuite ne nous met pas à couvert de quelque nouvelle entrepriſe, & que ce ne ſera peut-être pas la ſeule fois que vous nous ſerez néceſſaire. Vous ſçavez, Seigneur, continua-t-elle, depuis combien d'années l'Italie eſt déſolée par la faction des Guelfes & des Gibelins, qui ſous le prétexte de la Religion, ne cherchent à ſatisfaire que leur propre ambition. L'Etat de Veniſe, dont votre ville & la nôtre font une partie, n'a pas encore reſſenti les effets de la fureur de ces deux partis; mais le barbare Ezzelin qui préſentement ſe ſignale à la tête des Gibelins, ennemis du Ciel & de la Terre, me force à craindre que nous ne joüiſſions pas long-tems de notre repos. Vous êtes ſi jeune que malgré la connoiſſance, que vous pouvez

vez avoir des affaires étrangeres, vous ignorez peut-être quel eſt Ezzelin; mais quand vous en ſeriez parfaitement inſtruit, je dois le rappeller à votre mémoire pour l'éclairciſſement de la ſuite de mon diſcours.

Ezzelin de Romano, continua-t-elle, eſt d'une famille attachée depuis long-tems aux Empereurs. Frederic II. qui regne aujourd'hui, comptant ſur la valeur d'Ezzelin, le mit à la tête des Gibelins; & quoique cet homme ſoit plus redoutable par ſes cruautés, ſes violences & ſes débauches, que par ſon courage, ſes armes n'ont pas laiſſé que de lui acquérir quelque gloire. Il n'y a qu'un an qu'Antoine de Roſſi mon époux engagé dans le parti des Guelfes, fut fait priſonnier de guerre par les troupes de Frederic. Ce malheur, qui me toucha vivement, m'obligea de me rendre à la Cour de l'Empereur pour travailler à ſa liberté. J'obtins les paſſe-ports néceſſaires, & menant ma fille avec moi, dont je crus que la jeuneſſe & la beauté toucheroient ce Prince plus fortement que mes larmes & mes prieres, je lui fis demander

 au-

audience ; il me l'accorda, & j'aurois eu tout lieu de me loüer de mon voyage, puiſqu'il me rendit mon époux en me comblant d'honneurs, ſi pour le malheur de Blanche, le barbare Ezzelin n'eût pas été preſent à cette entrevûë. L'amour, ou plûtôt la rage s'empara de ſon cœur à l'aſpect de ma fille, il en devint éperdu, & comme il ne ſçait contraindre aucun de ſes ſentimens ; que la violence & la brutalité guident toutes ſes actions ; il eut l'audace de déclarer ſa paſſion dès l'inſtant de ſa naiſſance : ce qu'il fit avec d'autant plus de facilité, qu'il ſe chargea du ſoin de me rendre mon Epoux. Je ne vous détaillerai point cet entretien, il ſuffit de vous dire qu'il s'y prit de façon à nous faire entendre que nous étions trop honnorées, qu'il voulût s'abaiſſer à prendre Blanche pour ſa Maîtreſſe. Vous jugez, je crois, aiſément combien de tels diſcours me donnerent d'horreur ; l'innocente Blanche en frémit d'effroi, & je me repentis mille fois de l'avoir expoſée aux yeux de ce téméraire : cependant craignant ſon pouvoir, je

je fus forçée de cacher une partie de mon indignation, jusqu'à ce que l'on m'eût rendu mon Epoux, & ne répondant à Ezzelin qu'avec ambiguité, mêlant dans mes paroles moins de courroux que d'humilité; je le contraignis à s'imaginer que je ne m'éloignerois pas de ses propositions, s'il suivoit promptement les ordres de l'Empereur. Flaté de cette idée, & voulant me persuader que ce n'étoit qu'à lui que j'en aurois l'obligation, il n'hésita pas à me dire avec autant d'orgüeil, que d'insolence; que quand Frederic auroit mille fois commandé qu'on mît Antoine de Rossi en liberté; il ne l'auroit jamais obtenuë sans son consentement.

Je feignis de croire tout ce qu'il voulut, & le tenant toûjours dans l'incertitude, pendant huit jours qu'il éluda à me satisfaire, il se détermina à me rendre mon Epoux. Pendant ce tems la il nous avoit accablé de presens, comptant que nous étions assez lâches pour nous laisser gagner par ce vil interêt je n'avois pas voulu les refuser, pour le mieux tromper; mais lorsque

j'eus en mon pouvoir le ſujet de mon voïage, je ne ſongai plus qu'à me tirer des mains de cet indigne mortel. Pour cet effet aïant inſtruit mon Epoux du péril que nous courions, il me conſeilla de donner un jour marqué à Ezzelin, pour lui livrer Blanche, en le priant de ne nous point voir juſqu'à ce moment, pour rendre la choſe plus ſecrette. Cet homme aveuglé de ſa paſſion, & croyant déjà tenir ſa proye, conſentit à ce que je lui demandois; mais dès la nuit du lendemain nous reprimes la route de Baſſano, & faiſant une diligence extrême, ſans nous arrêter en nul endroit, & par des chemins détournés, nous arrivames en cette Ville. J'avois laiſſé en partant de la Cour de l'Empereur, une lettre pour ce Prince, & une caſſette remplie de tous les preſens d'Ezzelin, entre les mains d'un Seigneur Allemand que je connoiſſois, pour les remettre à Frederic, en preſence de tous ſes Courtiſans; ce qu'il fit auſſi-tôt qu'il jugea que nous étions en ſûreté. La lettre que j'écrivois à l'Empe-

reur

reur étoit remplie d'excuſes à Sa Majeſté, ſur la promptitude de mon départ, lui en découvrant ingénûment la cauſe dont je lui donnois les preuves, dans les prodigualités de ſon Général ; lui témoignant avec dignité le mépris que nous avions conçu pour lui, & le déſeſpoir où j'étois, que ma fille eût inſpiré de ſi lâches ſentimens à un homme attaché à ſa perſonne ſacrée. Le Seigneur que j'avois chargé de cette commiſſion, me manda que l'Empereur avoit fort bien reçû ma lettre, & qu'il avoit vivement raillé Ezzelin de ma tromperie, en lui rendant lui-même la caſſette : que ce Général en avoit paru outré, & n'avoit montré depuis ce moment que rage, & que fureur. J'avouë que ces nouvelles ne m'allarmerent point, & que je me crûs à l'abri de ſa vengeance ; eſperant même que des feux allumés ſi promptement, & qui n'avoient pour objet que des deſirs illicites, s'éteindroient aiſément par l'abſence. Je ne ſçai ſi Blanche en jugeoit autrement, ou ſi ſes mouvemens venoient de preſ-

ſentimens; mais elle en conſervoit une telle mélancolie, & ſe ſentoit ſaiſie d'un ſi grand effroy au ſeul nom d'Ezzelin, qu'il étoit impoſſible, ni de la diſſiper, ni de la raſſûrer.

J'y faiſois mes efforts, lorſque la mort de ſon Pere, que nous perdimes deux mois apprès notre retour, augmentant ſa triſteſſe, me mit dans une pareille ſituation. Nous avons paſſé le tems de notre deüil, dans une exacte ſolitude, ne voyant, ni parlant à perſonne; cependant réflechiſſant que Blanche n'étoit point faite pour être ſéqueſtrée d'une honnête ſociété, & voulant reconnoître la complaiſance qu'elle m'avoit témoignée, en ſe conformant avec une douceur charmante à mon goût, pour la retraitte; j'ay redonné depuis ſix ſemaines l'entrée de mon Palais, à quelques amis choiſis, & je me ſuis un peu plus communiquée dans la Ville. Il y a quelques jours, que ſortant avec Blanche, nous vimes paſſer & repaſſer un homme d'aſſez mauvais air, qui nous examinoit avec beaucoup d'attention: je n'en

avois

avois pas fait d'abord à ſes démarches; mais ma fille me le fit remarquer. Nous étions voilées l'une & l'autre, & ſuivies de pluſieurs Domeſtiques; je m'aperçus que cet homme leur parloit: je voulus ſçavoir ce qu'il leur diſoit, & m'ayant appris qu'il leur demandoit qui nous étions, je lui fis ſigne de s'aprocher, & lui dis de m'apprendre en quoi nous lui pouvions être utile.

Madame, me répondit-il, dans un Italien corrompu, je ſuis un pauvre malheureux accablé de la derniere miſere, qui cherche les perſonnes riches, & généreuſes, pour implorer leur ſecours; je voulois ſçavoir par votre nom qui vous étiez l'une & l'autre, ayant la liſte de tous ceux de cette Ville: vos gens ne m'ont pas plûtôt appris que vous étiez Madame de Roſſi, que j'ai formé le deſſein de vous prier de m'aſſiſter. Ne trouvant rien dans ce diſcours, qui ne fût très-naturel: je tirai une piéce d'or, & la lui donnai. Quand il nous eut quitté, la craintive Blanche me dit qu'elle auguroit mal de mon

au-

aumône, que ce Mandiant avoit l'air d'un ſcélérat, & que mes gens étoient imprudens de nous nommer de la ſorte à des inconnus. Tout vous paroît Ezzelin, lui répondis-je en ſoûriant: mais il ne faut pas juger des hommes en général par un ſeul.

J'avouë, me dit-elle, qu'il m'en a donné une ſi mauvaiſe opinion, que je n'en vois point qui ne me faſſe trembler. Je m'attachai fortement à détruire cette crainte, qui commençoit à me donner celle de la voir s'oppoſer au deſir que j'avois de lui choiſir un Epoux, qui fût digne de ſa tendreſſe: pour cet effet voulant qu'elle s'accoûtumât à diſtinguer le bon d'avec le mauvais, je me ſuis appliquée à ne recevoir chez moi, que ceux dont le merite eſt abſolument décidé; & je me flâtois que Blanche prendroit enfin des ſentimens plus favorables à votre ſexe; mais il ſemble qu'il eſt écrit, que je ſuis deſtinée à cimenter ſa haine pour les hommes, plûtôt qu'à la vaincre; & que ſon infortune ne doit jamais venir que par moi. L'envie m'a

priſe

priſe ce matin de m'aller promener ſur les bords de l'eau; je lui en ai propoſé la partie, elle y a conſenti; & ne voulant être ſuivie à cette promenade d'aucune compagnie, je n'ai pris qu'une de mes femmes, pour être moins remarquée.

Le tems étoit ſi beau, & la rivière ſi calme, qu'après avoir ſuivi quelques momens ſon cours par terre, nous ſommes entrées dans un bateau, & nous faiſant aborder dans l'Iſle, nous y goûtions les innocens plaiſirs, que peuvent offrir le chant des oiſeaux, & le murmure des eaux; lorſque nous avons vû venir une barque, qui fendoit l'onde d'une viteſſe extrême, comme dans le deſſein de nous joindre: en effet elle a mis un homme à terre, qui s'avançant à nous d'un pas précipité, s'eſt bien-tôt fait connoître pour le barbare Ezzelin. La triſte Blanche, ne voyant dans ce lieu déſert nulle apparence de ſecours, n'a point héſité ſur le parti qu'elle avoit à prendre; & préférant le trépas à la perte de ſa gloire, elle ſe lançoit déjà pour ſe jetter dans la Riviere; quand Ezzelin,

zelin, qui marchoit ſur ſes pas, la ſaiſiſſant par derriere a mis obſtacle à ſon deſſein. Pour moi, qui balançoit entre la crainte de ſa mort, ou de la voir livrée à l'indigne paſſion du plus déteſtable de tous les hommes, je ne l'ai pas plûtôt apperçûë entre ſes bras, que m'approchant de ce cruel, avec la femme qui nous avoit accompagnées; nous avons fait nos efforts pour l'en arracher, mais le Barbare tenant ma fille d'un bras fort & robuſte, & de l'autre ſon Epée appuïée ſur ſon ſein, en nous menaçant de la tuer, ſi nous ne la lui laiſſions emmener, nous avons eû recours à nos cris. Blanche plus courageuſe que nous, bien loin d'imiter nos larmes, & nos clameurs, excitoit la fureur d'Ezzelin, par toutes les invectives qui pouvoient ſe porter à lui percer le ſein, & cherchoit en ſe débattant à pouvoir conduire elle-même la pointe de ſon épée au fond de ſon cœur; mais connoiſſant ſans doute ſon intention, & n'ayant pas celle de s'en défaire, il s'eſt ſi bien rendu maître de ce fer fatal,

tal, qu'il tournoit ſans ceſſe, tantôt contre nous, & tantôt contre elle, en la traînant toûjours vers ſa barque, qu'il ſeroit immanquablement parvenu à l'enlever ſans vorte généreux ſecours.

Voilà, Seigneur, continua-t'elle, notre triſte avanture, & quel eſt l'ennemi dont vous nous avez délivré; cependant j'ignore comment Ezzelin a pû venir ſans riſque, & ſans oppoſition, juſqu'au milieu d'un païs tout prêt à s'armer contre lui, & par quelle raiſon ceux qui conduiſoient ſa barque ſon demeurés paiſibles ſpectateurs de ſa violence, & de votre combat. Madame de Roſſi ceſſa de parler, & le vaillant la Porte à qui l'amour faiſoit déjà prendre un vif interêt au ſort de Blanche, animé d'un double ſujet de haine contre Ezzelin, en apprenant qu'il joignoit aut titre d'ennemi de ſa Patrie, celui de ſon rival, lui témoigna l'indignation qu'il reſſentoit du procedé de ce Général, en des termes qui lui prouverent que les charmes de ſa fille avoient produit ſur ſon cœur leur effet ordinaire. Il n'y a point

a point de doute, Madame, lui dit-il, que l'homme à qui vous avez donné l'aumône, ne ſoit un émiſſaire d'Ezzelin, qui s'étant attaché à toutes vos démarches l'en a fait avertir; à l'égard de la témerité de ſon entrepriſe, il avoit jugé avec aſſez de prudence, que moins il ſeroit accompagné, & plus il lui ſeroit facile d'y réüſſir: une troupe de gens armés l'auroit fait reconnoître, & l'eût mis en péril d'être attaqué, puiſqu'il lui eût fallu nous ſurprendre ſur terre, & preſque aux portes de la Ville. Son armée eſt entrée depuis huit jours dans la marche Treviſane: mais comme on craint pour Véronne, la Cour de Rome a feint quelques propoſitions d'accommodement, pour amuſer l'ennemi, & nous donner le tems de mettre nos Villes en état de deffenſe. Cette eſpéce de Tréve a favoriſé l'audacieux deſſein d'Ezzelin, qui pour ne pas faire croire qu'il rompt la Tréve le premier, s'eſt rendu dans l'Iſle, ſans aucune ſuite, pour n'être point connu, ſçachant que nous y étiez ſans deffenſe, & comptant qu'il vous intimide-

mideroit, & vous arracheroit ſans obſtacle l'incomparable Blanche.

Son eſpoir l'ayant trompé, & ſe voyant prêt d'être environné de toutes parts, il a ſûrement mieux aimé fuïr que de s'expoſer ſi legerement. Cependant, continua-t-il, il faut faire connoître à la charmante Blanche qu'il eſt des hommes à qui l'amour inſpire des ſentimens plus vertueux que ceux d'Ezzelin; & que ſi l'on ne peut éviter de brûler pour elle, ce ſont du moins des feux qui ne la forcent point a rougir. Je me charge d'inſtruire le Senat de cet attentat, & ſi vous daignez me confier votre vengeance & le ſoin de votre ſûreté, j'engagerai le Proveditcur de la République à m'honorer du gouvernement de Baſſano. Je commande un aſſez beau corps de troupes; & j'oſe me flatter qu'en les joignant à celles de votre ville, & les guidant par le zele dont je ſuis animé, toutes les forces d'Ezzelin & celles de l'Empire même ne pourront en triompher.

L'amoureux la Porte prononça ces paroles avec tant de vivacité que

que Madame de Roſſi & ſon aimable fille furent perſuadées qu'elles ne pouvoient avoir un meilleur défenſeur. Je ne ſçais, lui dit cette Dame en ſouriant, ſi Blanche auroit pris tant d'averſion pour les hommes, ſi le premier à qui elle a fait porter ſes chaînes, lui avoit fait voir de pareils ſentimens. Je n'oſe me flatter de détruire les ſiens, lui repondit-il; mais je puis vous proteſter que les miens ſeront toûjours accompagnés du plus profond reſpect. Je ne ſuis pas aſſez injuſte, dit alors l'aimable Blanche en rougiſſant, pour confondre des objets ſi différens: Ezzelin dès l'inſtant qui'l s'offrit à ma vûe n'a jetté dans mon cœur que haine & que mépris; & vous y avez d'abord fait naître l'eſtime & la reconnoiſſance. Cet innocent aveu que la pudeur même ſembloit prononcer, charma ſi fort le jeune la Porte, que ne pouvant moderer ſes tranſports: Faſſe le Ciel, s'écria-t-il, que le parfait attachement que je vous vouë dès à préſent, donne des forces à cette eſtime, & vous faſſe accepter

un

un cœur qui n'a plus d'autre passion que celle de vivre & de mourir pour vous. Pardonnez, Madame, continua-t-il, en s'addressant a Madame de Rossi, une déclaration si prompte; faites moi la grace de ne la pas confondre avec celle d'Ezzelin. L'admirable Blanche, je l'avouë, m'a frapé du même trait; mais bien-loin d'avoir l'audace de mon indigne rival, je ne me confesse vaincu que pour vous protester que ce n'est que par mes soins & mes services que je prétend la toucher, & que la pureté de mes intentions égale l'ardeur dont je brûle pour elle.

Ce discours, auquel Blanche ne s'attendoit pas, la surprit un peu & lui causa un trouble qui se répandit sur toute sa personnne: mais Madame de Rossi qui la connoissoit & qui remarqua que cet embarras ne partoit d'aucun principe d'aversion, & qui se sentoit extrêmement flattée de l'alliance de la Porte, ne balança point à le remercier des sentimens qu'il faisoit paroître; & sans lui rien répondre de positif, ne laissa pas de lui faire entendre qu'un

qu'un gendre tel que lui ne pourroit lui être que très-agréable. Cette converſation, où chacun fit briller ſon eſprit & la nobleſſe de ſes ſentimens, continua avec beaucoup de vivacité juſqu'au dîner, auquel Madame Roſſi avoit prié pluſieurs perſonnes de ſes amis, entre leſquels il s'en trouva, qui l'étoient auſſi du jeune la Porte, & même ſes parens, la proximité de Padouë à Baſſano faiſant que ceux de l'une & l'autre ville étoient preſque tous amis ou alliés. Le repas fut ſuperbe, & Blanche de Roſſi en fit les honneurs conjointement avec ſa mere, d'un air de grandeur & de modeſtie qui acheva d'enchaîner pour jamais le cœur de la Porte.

Comme ce repas n'étoit compoſé que de gens ſenſés & des principaux de Baſſano, Madame de Roſſi tint avec eux après le repas un eſpece de conſeil pour prendre leurs avis ſur ce qu'elle avoit à faire, dans lequel il fut conclu qu'elle n'iroit point à Padouë, qu'elle laiſſeroit agir le vaillant la Porte, & qu'il ne négligeroit

roit rien auprès du Provediteur pour obtenir le gouvernement de la ville, les Baſſanois étant prêts à ſigner qu'ils le déſiroient pour leur Chef. La Porte qui ne vouloit point perdre de tems, fut d'avis de retourner à Padouë ce même jour, afin d'inſtruire promptement le Senat de cette avanture, & de hâter le moment qui devoit le mettre à portée de voir tous les jours l'aimable Blanche. Cette réſolution ayant été généralement approuvée, il prit congé de Madame de Roſſi & de ſa charmante fille, qui ne le virent partir ſans regret que par l'eſpoir qu'elles avoient de ſon retour. En effet il reprit le chemin de Padouë, & s'y rendit encore d'aſſez bonne heure pour voir le Provediteur avant qu'il fût retiré; il le trouva déjà inſtruit de l'entrepriſe d'Ezzelin; il lui apprit même qu'il paroiſſoit par toutes les démarches de ce Général qu'il travailloit bien plus pour ſes propres intérêts, que pour ceux de l'Empereur; que ſon armée lui étoit entierement ſoûmiſe, & qu'il ſçavoit à n'en pouvoir douter qu'il avoit
 deſ-

deſſein de s'approprier les conquêtes qu'il pourroit faire dans la marche Trevifane, pour y exercer ſa tyrannie: Que Blanche n'étoit pas la premiere à l'honneur de laquelle il eût attenté; que tous les lieux par où paſſoit cet homme déteſtable étoient remplis des marques de ſes déportemens, & que toute l'Italie alloit s'armer contre lui. La Porte prit alors occaſion de lui demander le Gouvernement de Baſſano, qui n'étant pas auſſi bien fortifiée que Padouë, avoit beſoin d'un plus grand ſecours pour la défendre en cas qu'elle fût attaquée. Le Proveditcur qui cherchoit depuis long-tems à lui donner des preuves de ſon eſtime, lui accorda ſur le champ ſa demande, avec d'autant plus de facilité, qu'il étoit perſuadé qu'Ezzelin ne manqueroit pas de tourner ſes armes ſur cette ville & ſur Padouë, s'il venoit à prendre Veronne. La Porte ayant obtenu ce qu'il déſiroit, ne ſongea plus qu'à conduire ſes troupes à Baſſano: mais tandis qu'il travaille à la ſûreté du lieu de la naiſſance de Blanche de Roſſi, Ezzelin qui s'étoit

s'étoit conduit ſelon qu'il l'avoit jngé, en profitant de la tréve, pour enlever l'objet de ſa flamme avec moins de riſque, outré d'avoir manqué ſa proye, regagna ſon armée, réſolu d'attaquer Veronne ſans attendre la fin des négociations du Pape & de l'Empereur, & de ſe dédommager dans le ſang & le carnage qu'il y vouloit répandre, de l'oppoſition qu'il venoit de trouver à ſon deſſein.

En effet ayant attaqué cette place avec toutes ſes forces, il s'en rendit maître malgré la réſiſtance des Aſſiégés, qui firent des choſes prodigieuſes pour ne pas tomber au pouvoir de ce barbare : mais le ſort de la guerre en ayant autrement décidé, Ezzelin entra victorieux dans cette Place, où donnant un champ libre à ſa cruauté il n'épargna ni ſexe, ni âge pour l'aſſouvir. De-là marchant droit à Padouë, il en fit le ſiége avec autant de bonheur & plus de ferveur encore. Il croyoit y trouver Blanche de Roſſy, s'imaginant qu'elle auroit préferé le ſéjour d'une ville forte à celui de Baſſano, qu'il

ſçavoit n'être pas en état de lui réſiſter: mais ſon attente ayant été trompée, il n'eſt point de barbarie qu'il n'exerçât contre les Habitans, ni de ſacrilege qu'il ne commît ſur les choſes les plus ſaintes. Les horreurs par leſquelles il ſe ſignala, furent portées à un tel excès, que la Cour de Rome fut obligée à ne le plus regarder comme un ennemi ordinaire & de le traiter comme le plus impie des infideles en faiſant prêcher une Croiſade contre lui. Mais ni les anthêmes, ni la ligue générale de tous les Princes de Lombardie, qui s'armerent pour la défenſe publique, ne purent l'intimider, ni le faire rentrer en lui-même.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient l'amoureux la Porte faiſoit fortifier Baſſano, & la mettoit en état de tenir ſon rival en reſpect. Cependant ſon amour, qui chaque jour prenoit de nouvelles forces, le rendoit preſque inſéparable de Madame de Roſſi & de ſa fille. Le Ciel, qui les avoit deſtinés l'un pour l'autre, & qui vouloit les rendre un exemple mémorable de la fidélité conjugale, uniſſant leurs cœurs par l'amour

l'amour le plus tendre & le plus vertueux, leur fit bien-tôt déſirer d'en ſerrer les nœuds par un ſaint himenée: & comme des vûës ſi légitimes n'avoient rien, qui les obligeât au myſtere, leur innocente intelligence ne tarda pas à ſe publier. Toute la ville de Baſſano en marqua de la joye & les plus conſidérables les en feliciterent en preſſant Madame de Roſſi d'achever d'attacher la Porte en faiſant promptement ce mariage. Cette Dame, que ce tendre amant ſollicitoit avec ardeur, étoit trop contente de cette union pour s'y oppoſer; mais elle ſouhaitoit ne la cimenter que lorſqu'on verroit quelque apparence à la fin des troubles de l'Italie, les horreurs de la guerre ne lui paroiſſant pas un tems favorable aux douceurs de l'amour. La modeſte Blanche que la ſageſſe gouvernoit entierement, ſe conformoit à ſes volontés & s'efforçoit d'engager ſon amant à s'y ſoûmettre, par les plus touchantes marques de ſon innocente tendreſſe, & la Porte de qui l'ardente paſſion étoit accompagnée d'une aveugle ſoûmiſſion & d'un

respect sans borne, n'osoit se plaindre d'un retardement, qui le déses-péroit; cependant ses prétentions & ses esperances étoient trop authentiques pour être long-tems ignorées d'un homme qui sçavoit introduire des espions partout.

Ezzelin à qui son amour furieux ne laissoit aucun repos fut bien-tôt instruit que le cœur de Blanche étoit sensible pour un autre que lui, & que ce rival étoit le même cavalier qui lui avoit fait manquer son entreprise dans la petite Isle. Sa rage fut au comble à cette nouvelle, la haine, la vengeance & la jalousie se joignirent à sa cruauté naturelle, & le rendirent si terrible qu'on ne pouvoit plus le voir ni l'aborder sans trembler; & quoique les affaires de la guerre dussent seules l'occuper, il s'en fit une de son amour qui l'emportoit sur toutes les autres. L'idée de voir Blanche entre les bras d'un rival aimé, le mit dans un excès de fureur dont il ne sortoit plus, & qui le fit résoudre à rendre Bassano le théatre de sa vengeance; mais voulant faire servir la ruse & l'artifice à ses per-

pernicieux deſſeins, ſçachant que la Porte avoit mis cette petite ville en état de ne le pas redouter, il y envoya un homme affidé pour faire des propoſitions d'accommodement aux quels il s'imaginoit que le Gouverneur & Madame de Roſſi ne pourroient réſiſter.

Pour cet effet ſon confident s'étant approché de Baſſano, demanda qu'on le fit parler à Baptiſte de la Porte. Ce Gouverneur, qui malgré ſa haine particuliere pour Ezzelin, ne vouloit rien négliger de ce qui pouvoit regarder l'intérêt de ſa Patrie, ſe le fit amener après qu'on eut pris les précautions néceſſaires pour éviter les trahiſons ou les ſurpriſes. On le foüilla, on le queſtionna, & l'ayant conduit au Gouverneur il lui demanda à l'entretenir en ſecret. La Porte alloit le faire entrer dans ſon cabinet & s'y renfermer avec lui, lorſqu'un des principaux Officiers de la garniſon, qui étoit ſon intime ami, lui dit qu'il ne fouffriroit point qu'il fût ſeul avec un agent d'Ezzelin, qu'il ne devoit rien avoir à lui dire, qui ne dût être commum avec tous

les Habitans de la ville, & que s'il entroit dans ſon cabinet il l'y ſuivroit. Quoique la Porte n'eût aucun ſoupçon & qu'il fût exempt de crainte, il ne put refuſer cette complaiſance au zele de ſon ami, qui fut appuyé de tous ceux qui étoien préſens à cette entrevûë; & s'étant contenté de dire au confident d'Ezzelin qu'il pourroit lui parler bas, ils entrerent tous trois dans le cabinet.

Alors cet homme s'addreſſant à la Porte: Ce que j'ai à vous propoſer, lui dit-il, eſt ſi fort avantageux que je n'aurois pas balancé à vous le déclarer hautement ſans l'ordre exprès que mon Général m'a donné de vous en inſtruire ſans témoins. Ezzelin, continua-t-il, ſatisfait de la gloire de ſes armes, m'ordonne de vous dire qu'il eſt prêt d'abandonner toutes ſes conquêtes, de vous laiſſer tranquille dans Baſſano, & de rendre la paix à l'Italie, ſi vous voulez renoncer à l'hymen de Blanche de Roſſi, & l'obliger à recevoir ſa foi. Si vous cheriſſez votre Patrie, ajoûta cet homme, vous ne devez pas héſiter

à lui ſacrifier une paſſion frivole ; mais ſi vous refuſez les offres de mon Général, il m'a commandé de vous dire qu'il donneroit la ville de Baſſano au pillage de ſon armée, qu'il ne reſpecteroit ſexe, âge, ni rang, que Blanche ſeroit la premiere victime de ſa juſte colere, & que vous éprouveriez vous-même le poids de ſa vengeance.

Dites à votre Général, répondit le vaillant la Porte, d'un air fier & dédaigneux, que je ſuis incapable de céder à ſes promeſſes ni de craindre ſes menaces ; que ſans attendre ni les unes ni les autres, nous nous ſommes préparés à le bien recevoir ; que l'Italie ne veut ni tréve ni paix avec lui, & que je m'enterrerai ſous les ruines de Baſſano, plûtôt que de me rendre. A l'égard de Blanche de Roſſi, je veux bien qu'il ſache que je l'adore, & que je n'ai point de plus ardent deſir que celui de la venger des outrages qu'elle a reçûs de lui. A ces mots lui commandant de ſortir de ſon cabinet, il le fit conduire hors de la Place, ſans vouloir écouter de réplique.

Cette converſation, qui devint publique l'inſtant d'après par le rapport de l'Officier qui y avoit été préſent, indigna tous les Habitans de Baſſano, perſonne ne doutant que ce ne fût un piege pour ſe rendre maître de la ville & de Blanche ſans coup ferir. Madame de Roſſi & ſon aimable fillle, auxquelles la Porte fit le récit de cette ambaſſade, en furent tremblantes d'effroi; mais, la veuve d'Antoine de Roſſi, craignant qu'Ezzelin ne trouvât quelque expédient auprès des Puiſſances pour parvenir à ſon but & lui ravir ſa file & jugeant qu'il auroit toûjour cet eſpoir, tant qu'elle ne ſeroit point engagée ſous les liens de l'hymen, ſe réſolut enfin a couronner la flamme de la Porte, ſe flattant que ce mariage détruiroit entierement les indignes prétentions d'Ezzelin. Les deux amans s'aimoient trop parfaitement pour s'oppoſer à ce deſſein, & les Baſſanois qui ſe perſuadoient que leur Gouverneur en ſeroit encore plus animé à leur défenſe, la preſſant de l'exécuter; ils furent unis pour jamais ſans aucune pompe préméditée;

tée ; mais l'eftime que toute la Ville avoit pour eux, en rendit la cérémonie plus éclatante que les aprêts les plus magnifiques, par l'affluance du monde qui s'y trouva, & par les réjoüiffances de la garnifon & des Habitans. L'heureux la Porte au comble de fa felicité, n'eut plus d'autres penfées que de fe conferver le tréfor précieux dont le Ciel l'avoit rendu poffeffeur; & la tendre Blanche en lui rendant grace du préfent qu'il lui faifoit, d'un fi parfait époux, le fupplioit fans ceffe de le garantir des périls où l'honneur & l'amour alloient l'expofer.

Le bruit de cet hymen & la fiere réponfe de la Porte rendirent Ezzelin furieux ; & fortant de Padouë à la tête de fon armée, il vint affiéger Baffano dans l'horrible deffein de tout paffer au fil de l'épée.

Mais il fut reçû de maniere à lui prouver que fon entreprife n'étoit pas auffi facile qu'il l'avoit crû. Le brave la Porte fit une réfiftance qui rompit toutes fes mefures & lui fit perdre un monde confidérable. Cependant il ne fe rebutoit point & donna plufieurs affauts, dans lef-

quels la garniſon animée par l'exemple de ſon brave Chef, fit des actions merveilleuſes. Ezzelin que la valeur & la prudence de ſes ennemis mettoient au déſeſpoir, paroiſſoit plûtôt un tigre altéré de ſang, qu'un homme capable de commander à d'autres. Pour achever de le mettre en fureur, les Habitans de Padouë trouverent le moyen de ſecouer ſon joug; & s'étant revoltés tandis qu'il étoit devant Baſſano, chaſſerent ſes troupes de leur ville & ſe mirent en devoir de lui fermer les portes.

Cette nouvelle le fit écumer de rage & le força de donner quelque relâche à Baſſano, qu'il tint toûjours bloqué en attendant qu'il eût repris Padoüe ; ce qui ne lui fut pas mal-aiſé : l'action des Padoüans n'ayant pas été concertée avec aſſez de prudence, & n'ayant pas aſſez de forces pour la ſoûtenir, Ezzelin en redevint bien-tôt le maître, & ſa cruauté s'y fit voir dans toute ſon étenduë l'ayant ſignalée par la mort de douze mille perſonnes qui étoient ou dans ſes troupes ou à ſon ſervice. Enſuite de quoi retour-

retournant à Baſſano, il l'attaqua avec plus de vivacité que jamais; quoiqu'il fût attaqué lui même de tous côtez par les Princes de Lombardie & toutes les villes de la marche Treviſane liguées contre lui. Le brave la Porte le reçût encore avec autant d'intrepidité que la premiere fois; & ce barbare reconnoiſſant qu'il ne pourroit jamais emporter la place qu'il ne ſe fût défait de ce vaillant homme, ne ſongeoit jour & nuit qu'aux moyens d'y parvenir. La triſte Blanche que les dangers que courroit ſon époux jettoient dans de continuelles allarmes étoit ſans ceſſe aux pieds des Autels pour conjurer le Ciel de conſerver des jours ſi chers; Madame de Roſſi ſa mere l'accompagnoit avec ferveur dans ce pieux exercice; mais cette Dame accablée de la douleur que lui donnoient les troubles de ſa Patrie, & les inquiétudes de ſa fille, s'accuſant en ſecret d'en être la cauſe par l'imprudence de l'avoir fait connoître à Ezzelin; & n'étant plus d'un âge à ſupporter avec fermeté de ſemblables malheurs; fut attaquée dans le

commencement du ſiége d'une fievre ardente, que tout l'art des Medecins ne put éteindre, & qui fut le premier coup dont la providence voulut éprouver la conſtance & la vertu de Blanche.

La ſituation de cette belle femme étoit des plus touchantes, & ſon cœur déchiré par les endroits les plus ſenſibles. Elle voyoit d'un côté un époux qu'elle adoroit, mille fois le jour en riſque de perdre la vie, & de l'autre une mere qui faiſoit toute ſa conſolation, prête à rendre le dernier ſoupir. Quels aſſauts pour une ame qui ſçavoit remplir également bien les devoirs de l'amour conjugal & ceux de la nature! Quel ſpectacle pour un époux tendre & délicat, que les pleurs & les craintes d'une femme ſi parfaitement aimée; & quel regret pour une mere mourante de les abandonner dans un tems ſi rempli de calamités!

Ce n'eſt point ma mort qui m'afflige, leur diſoit Madame de Roſſi en les embraſſant l'un & l'autre; c'eſt l'état où je vous laiſſe, & le reproche que je me fais ſans ceſſe de

de vous y avoir plongés. Si le barbare Ezzelin n'eût jamais vû ma fille, il n'auroit peut-être point tourné ſes armes contre notre Patrie; & le ciel, qui vous avoit deſtinés l'un pour l'autre auroit pris d'autres voyes, pour vous unir. Moi ſeule j'ai cauſé votre malheur, & j'en reçois la punition, par l'Arrêt qui me condamne à me ſéparer de vous, au moment que j'eſperois vous voir triompher de votre ennemi, & ſoulager les inquiétudes de ma chere Blanche.

De pareils diſcours augmentoient à chaque inſtant la vive douleur de cette vertueuſe femme, qui par un preſſentiment de ce qui devoit arriver, regardoit la perte de ſa Mere, comme l'avant-coureur de toutes ſes infortunes. Il fallut cependant s'y réſoudre; Madame de Roſſi empiroit à vûë d'œil, & pour mettre le comble au déſeſpoir de Blanche, elle expira dans ſes bras au moment qu'Ezzelin faiſoit donner aſſaut à la ville; ainſi elle eut à ſouffrir à la fois les peines les plus ſenſibles au cœur humain, par la douleur de la mort de ſa mere, &

la

la crainte de celle de ſon époux. Mais le Ciel qui vouloit l'éprouver par degrés, rendit la Porte victorieux de cette attaque & lui fit repouſſer Ezzelin avec tant de vigueur, qu'il fut forcé de ſe retirer avec une perte conſidérable, & le vaillant la Porte revint couvert de gloire eſſuyer les larmes de ſa charmante épouſe. Il ne falloit pas moins qu'une ſi chere vûë pour en arrêter le cours ; & comme ſon cœur n'avoit plus à ſe partager entre l'amour & la nature, & que ce parfait époux lui tenoit lieu de parens & d'amis, toutes les tendreſſes de ſon ame s'étant réunies pour lui, elle le reçut avec des tranſports, qui joints à la douleur qu'elle venoit d'avoir, penſerent la faire expirer elle-même. Un objet ſi touchant ne pouvoit manquer d'attendrir extrêmement le plus amoureux de tous les hommes : il employa tout le pouvoir qu'il avoit ſur elle pour la calmer ; & huit jours de relâche qu'Ezzelin fut obligé de donner aux aſſiégés, ayant diſſipé ſes alarmes, elle rentra dans ſon aſſiéte ordinaire, & s'arma d'une nouvelle fermeté

meté pour ſupporter les frayeurs que la guerre lui cauſoit.

Mais le Ciel lui préparoit des malheurs audeſſus des forces humaines. Le barbare Ezzelin perſuadé qu'il auroit la honte de lever le ſiége, ſi la mort de ſon rival ne lui ouvroit les portes de la ville, n'employa le tems qu'il fut ſans l'attaquer, qu'â chercher les moyens de s'en défaire. Il remua tant de reſſorts & ſe ſervit de tant de ruſes qu'il parvint à force d'argent à faire gliſſer dans la place deux de ſes ſatellites, qui n'ayant rien à perdre & pouvant beaucoup gagner en réuſſiſſant dans leur entrepriſe, ne ſe ſoucierent pas de riſquer leurs vies pour le ſatisfaire. Un de ces ſcélerats connoiſſoit les détours de la ville, il y avoit demeuré, & n'ignoroit aucune des iſſuës des maiſons, des palais, & des ruës. Comme le palais de Madame de Roſſi étoit dans le quartier le moins expoſé, la Porte y avoit laiſſé Blanche, & venoit l'y trouver preſque tous les ſoirs, quand il croyoit que ſa préſence n'étoit pas néceſſaire dans les poſtes que

l'on

l'on attaquoit. Ce palais avoit un magnifique jardin au bout duquel étoit un bois épais & ſombre, qui par une porte de fer rendoit dans une ruelle peu fréquentée donnant ſur des marais impraticables. La nature ayant fortifié ce côté d'un nombre infini de rochers eſcarpés, de marais & de précipices, la Porte s'étoit contenté de faire poſer une ſentinelle à la grille de ſon parc, bien moins pour la ſûreté du lieu que pour raſſûrer l'eſprit de Blanche, que la moindre choſe effrayoit. Le côté du palais qui donnoit dans la ville avoit une forte garde, qui ſe relevoit ſelon l'uſage, & qui en défendoit l'entrée à quiconque n'étoit pas parfaitement connu. Les ſatellites d'Ezzelin inſtruits de toutes ces précautions, ſe déguiſerent en payſans, & s'étant munis chacun d'un poignard qu'ils cacherent ſous leurs ruſtiques vêtemens, ayant une eſpéce d'avreſac ſur l'épaule, ils ſe rendirent une nuit dans les marais qui bordoient les derrieres du palais de Blanche, & feignant par des plaintes douloureuſes de s'être engagés dans ces ter-

terres grasses & mouvantes, ils attirerent par leurs cris la sentinelle à leur secours.

Le soldat charitable les croyant véritablement en péril, & les prenant pour de pauvres malheureux, les aida à se tirer d'affaire, & les faisant entrer dans sa cahute les invita à s'y reposer. Ceux-ci qui n'avoient pas envie de s'en aller, accepterent son offre & par reconnoissance, ouvrant leurs avresacs en tirerent de quoi faire bonne chere, & mettant le soldat en joye, le firent boire jusqu'à perdre la raison; ce qui ne leur fut pas difficile, ayant eû soin d'avoir le meilleur vin d'Italie, & de joindre à sa force naturelle une mixtion favorable à leur intention. Pour eux affectant beaucoup d'indifference pour cette excellente liqueur, & comme par générosité, ils en buvoient d'un autre, afin, disoient-ils, de ne l'en pas priver puisqu'il le trouvoit bon. En effet le soldat s'y livra de telle sorte qu'il tomba bien-tôt dans un profond sommeil; alors nos scélerats ne perdirent point de tems, & lui plongeant

geant leurs poignards dans le ſein, rendirent ſon repos éternel.

Enſuite celui de qui la taille approchoit le plus de celle de ce miſerable, endoſſant ſon habit & ſes armes, ſe mit en faction à ſa place & cachant ſon camarade, attendit avec impatience le moment où le brave & malheureux la Porte devoit être ſa victime. Cet indigne exécuteur des volontés d'Ezzelin ſçavoit qu'on ne relevoit cette ſentinelle que tous les trois jours, & que le Gouverneur ne manquoit guére à ſe promener les ſoirs de ce côté, tantôt avec Blanche & le plus ſouvent ſeul. En effet le lendemain au coucher du ſoleil, la Porte ſe rendit, ſans aucune ſuite dans ſon parc; le faux ſoldat l'ayant apperçu s'approcha de la grille & fit quelque bruit pour en être entendu, le Gouverneur y conduiſit ſes pas, & lui ayant demandé ce qu'il vouloit: Seigneur, lu dit-il, un pauvre payſan, que vos gardes n'ont pas voulu laiſſer paſſer, & qui dit avoir un avis important à vous donner, eſt venu de mon côté pour tâcher de vous parler ſans témoin.

La

La Porte étoit doux, affable & de facile abord; comme il étoit incapable de trahiſon, il n'imaginoit pas qu'on en pût commettre; le jour n'étoit pas entierement tombé, & ne ſongeant à rien moins qu'à ce qui s'alloit paſſer, il ouvrit lui-même la grille dont il avoit une clef, & ſe préſenta ſans défiance à ces lâches aſſaſſins. Alors le perfide ſoldat & ſon compagnon, s'étant jettés ſur lui à l'improviſte, le terraſſerent dans l'ouverture de la grille; & l'ayant percé de pluſieurs coup de poignards, qu'ils ne purent donner qu'au hazard par la réſiſtance du Gouverneur, qui ſe débattit long-tems entre leurs bras, ils le laiſſerent pour mort: & croyant entendre quelque rumeur, ils gagnerent au pied à travers les rochers & les précipices.

Leur crainte n'étoit pas ſans fondement, la grille étoit difficile à ouvrir, le bruit qu'elle fit frappa l'oreille de quelques domeſtiques du palais, qui s'avancerent pour voir ce que c'étoit, comme le Gouverneur étoit couché à terre & qu'ils ne regardoient qu'à leur hauteur, ils

ils ne virent d'abord que la porte ouverte & deux hommes qui fuyoient d'une extrême viteſſe : c'en fut aſſez cependant pour les faire crier aux armes. Alors la garde étant accouruë & tous les gens du palais s'y étant joints avec des flambeaux, ils trouverent le Gouverneur nageant dans ſon ſang & tout prêt d'expirer. La douleur d'un ſi funeſte accident l'emportant ſur la prudence , la parc retentit à l'inſtant de cris & de gemiſſemens, qui perçans juſqu'au fond de l'appartement de Blanche, la forcerent d'accourir elle-même ſur le lieu ; mais que devint elle envoyant ſon epoux percé de coups, mourant & porté par pluſieurs des ſiens ? les forces lui manquerent, ſes ſens l'abandonnerent & tombant évanouïe dans les bras de ſes femmes, on l'emporta ſans nulle connoiſſance. Cette double cataſtrophe jetta le Palais dans la plus étrange confuſion, on mit les deux époux dans le même appartement ; & tandis qu'une partie des chirurgiens, qu'on avoit promptement appellés travailloient aux bleſſures du mari, l'autre étoit occupée

cupée à faire revenir la femme.

Quoique le Seigneur de la Porte fût le plus en danger, il fut le premier à reprendre ſes eſprits. Les Chirurgiens étant parvenus à arrêter ſon ſang, ils mirent leur appareil; mais ils n'augurérent d'abord rien de favorable de ſes playes: cependant n'en pouvant abſolument décider qu'après les vingt-quatre heures, ils ordonnerent qu'on ne le fît point parler; mais ce vaillant homme qui ſentoit qu'il n'en pouvoit revenir, leur dit qu'il avoit trop de choſes à faire pour obſerver un ſilence, qui ne ſerviroit à rien; & s'étant informé de Blanche, cette Epouſe infortunée, qui venoit de recouvrer ſes ſens, l'entendit, & s'étant traînée auprès de ſon lit, elle s'y mit à genoux, & prenant ſes mains qu'elle baignoit de ſes larmes: Cher Epoux, lui dit-elle, je ne vois que trop d'où part le coup qui me perce l'ame avec tant de barbarie, mais le traître ne joüira pas de ſon crime & de mon deſeſpoir; il ne fait que ſerer les nœuds, qui nous lient l'un à l'autre, & comme je ne vivois que pour toi,

toi, je te ſuivrai dans le tombeau avec la même ardeur & la même fidélité. Ma chere Blanche, interrompit le mourant la Porte, n'ajoutez point aux horreurs de ma mort l'idée funeſte de la vôtre : j'étois trop heureux de vous poſſeder ; ma félicité paſſoit de trop loin celle dont les hommes doivent joüir ici bas, pour que le Ciel la rendît durable ; mais ſi vous voulez que je meure réſigné à ſes Décrets, ſoûtenez ce revers avec plus de fermeté, & ſans vous abandonner à votre douleur, attendez qu'il nous réuniſſe pour ne nous plus ſéparer, ſans en hâter l'inſtant par un criminel deſeſpoir : je vous l'avoüe, mon incomparable Blanche, ajouta-t-il, en s'efforçant pour l'embraſſer, c'eſt la ſeule choſe qui me trouble, je vous crains pour vous-même, bien plus que je n'apprehende l'heure de mon trépas ; je ne ſuis pas immortel, je ſuis né pour mourir, un moment de plus ou de moins, c'eſt un adieu qu'il nous falloit dire, & les périls de la guerre m'y préparoient chaque jour ; mais je ne penſe point à votre égard comme au mien,

mien, je frémis de votre douleur, raſſurez-moi donc, chére Epouſe, & me promettez de vivre, non pour m'oublier, mais pour me conſerver au delà même du tombeau ce tendre & parfait amour qui faiſoit toute ma joye. Sa foibleſſe l'empêcha de pourſuivre, & les Chirurgiens ayant aſſuré Madame de la Porte qu'elle couroit riſque de le faire expirer ſur le champ ſi elle ne modéroit ſes ſanglots, & ne lui accordoit ſa demande; elle fut obligée de ſe contraindre & de lui promettre qu'elle lui obéïroit. Il parut un peu plus tranquile, & conſentit à garder le ſilence; mais la deſolée Blanche ne voulut point le quitter de toute la nuit, & la paſſa au chevet de ſon lit, ſes yeux attachés ſur ſon viſage, ſans les en détourner un ſeul moment.

Tandis qu'elle étoit dans cette occupation, le Commandant de la place avoit donné de ſi bons ordres pour chercher les aſſaſſins & les empêcher de ſortir de la Ville, & tant de gens s'empreſſerent à les découvrir, qu'on les trouva cachés dans les rochers, qu'ils avoient eſ-

peré franchir après leur meurtre. Ces ſcélérats n'attendirent pas les gênes pour avoüer leur crime, & quel étoit celui qui les avoit engagés à le faire: on les fit punir du plus rigoureux ſupplice, & l'on expoſa leurs corps briſés & rompus ſur le plus haut rempart pour que les ennemis appriſſent de quelle ſorte les Baſſanois traitoient les criminels. Le Commandant ne voulant pas qu'Ezzelin apprît la réuſſite de ſa lâche trahiſon, fit agir la garniſon comme ſi le Gouverneur eût été preſent, & le ſecret fut ſi bien obſervé que le barbare Ezzelin ne put ſçavoir la vérité.

Cependant le mourant Epoux de Blanche ſe ſentit ſi mal au milieu de la nuit qu'on fut obligé de lever l'appareil de ſes playes avant le temps, pour voir ce qui cauſoit les douleurs dont il étoit tourmenté. L'on trouva qu'elles étoient empoiſonnées, & qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre. Ce vaillant homme voyant ſa condamnation ſur le viſage des Chirurgiens, fit approcher Blanche, & l'embraſſant avec toute l'ardeur que lui permet-

mettoit le peu de forces, qui lui reſtoient : Chere Epouſe, lui dit-il, ſouvenez-vous de votre promeſſe, nous ne ſerons pas long-temps ſéparés, & vous aurez des preuves même après mon trépas, que ſi je ſuis mort pour toute la nature, je ne le ſuis pas pour vous, & que je veille encore à votre ſûreté. Ce diſcours que cette Dame ne croyoit qu'un tranſport de tendreſſe, ne fit que redoubler ſon affliction, & la témoignant par les paroles les plus touchantes, elle parut dans un tel deſeſpoir que la Porte fut obligé de faire ſigne qu'on l'emmenât afin qu'il pût employer ſaintement ſes derniers momens. On eut une peine extrême à l'y reſoudre; mais enfin voyant que ſa préſence redoubloit ſon mal, elle ſe retira dans un état peu different du ſien.

La Porte profitant de ſon abſence conſola tous les Officiers dont ſa chambre étoit remplie, & donna de ſages inſtructions au Commandant pour la deffence de la Place, leur recommanda à tous Madame de la Porte: enſuite ayant tourné toutes ſes penſées vers le Ciel, il

s'acquitta des devoirs du véritable Chrétien avec une piété édifiante, & rendit les derniers ſoupirs au point du jour. Jamais homme ne fut plus généralement regretté. Les habitans de Baſſano en témoignérent un deſeſpoir qui ſembloit préſager leur malheur; il n'y en eut pas un qui n en prît le deüil. Pour Madame de la Porte il n'eſt point de termes aſſez forts pour exprimer ſa douleur, & ſans le ſecours de la Religion, il eſt certain qu'elle auroit abregé ſes jours; mais ſa pieté la forçant à mettre des bornes à ſon deſeſpoir, elle reſolut de vivre pour pleurer ſans ceſſe la perte qu'elle venoit de faire; & comme le corps de ſon Epoux fut mis dans une Chapelle d'un Couvent de filles où la famille des Roſſi avoit ſon tombeau, elle s'y renferma pour ſe donner la triſte conſolation de voir ſans ceſſe les déplorables reſtes de l'objet de ſon amour.

Tandis qu'elle paſſoit les jours & les nuits à répandre des larmes ſur le corps du malheureux la Porte, dont elle avoit fait laiſſer la tombe ouverte, afin de le contempler ſans obſta-

obſtacle, Ezzelin qui ne l'avoit fait aſſaſſiner que pour prendre la Ville plus aiſément, croyant avec juſtice que ſa valeur, ſa prudence & ſes ſoins vigilans étoient l'ame & la force de cette Place, ignorant ſi ſes ſatellites avoient été punis pour avoir effectué leur crime, ou pour l'avoir voulu commettre, & ne pouvant en être inſtruit que par la difference de la défenſe des aſſiégés, il réſolut de les attaquer avec plus de vigueur que jamais. Il fut d'abord repouſſé avec beaucoup de perte; il ne ſe rebuta point, & fit donner aſſaut à trois endroits à la fois, afin de les obiger à dégarnir celui par lequel il vouloit emporter la Ville. Son deſſein réuſſit; la garniſon au lieu de faire prendre les armes à tous les habitans pour augmenter leur nombre, ſe partagea imprudemment, ſe flattant de pouvoir ſuffire aux trois attaques; mais le brave la Porte n'étoit plus, & ſon ſucceſſeur n'avoit pas le même aſcendant ſur ſon ennemi. Ezzelin s'en apperçut, & redoublant ſes efforts, il prit la Ville d'aſſaut & fit un horrile carnage de la garniſon &
 des

des habitans: les troupes ennemies imitant la fureur de leur Général, mirent tout à feu & à ſang: les cris, les gémiſſemens, les morts & les mourans firent de cette malheureuſe Place un théatre d'horreur; les lieux les plus ſacrés ne furent pas reſpéctés; les Vierges furent outragées, les Reliques foulées aux pieds, & les Temples brûlés. Ezzelin lui-même portoit par tout la terreur & l'effroi; il cherchoit Blanche, & ne la trouvant point il ne mit aucune borne à ſa cruauté.

Dans ce deſaſtre terrible la Supérieure du Couvent, où cette vertueuſe femme s'étoit retirée, redoutant pour ſa maiſon les indignités dont les autres avoient été accablés, ſe jetta aux pieds de Blanche pour la conjurer d'employer ſon pouvoir ſur Ezzelin, afin de l'en garantir. Cette illuſtre Veuve, qui n'étoit pas elle-même ſans effroi, ne put cependant écouter cette propoſition avec tranquillité, & regardant cette Dame d'un air d'indignation, lui répondit qu'elle ne demanderoit jamais de grace au meurtrier de ſon Epoux; que ce n'étoit

pas

pas d'une ſemblable lâcheté qu'elle devoit eſpérer ſon ſalut, qu'elle pouvoit chercher d'autres moyens d'adoucir le barbare Ezzelin, mais que pour elle ſon ſort étoit décidé, qu'elle ne quitteroit point la tombe de Baptiſte de la Porte, & ſçauroit ſe donner la mort quand on voudroit l'en arracher.

La Supérieure ne pouvant rien gagner ſur elle, & voyant que le temps preſſoit, aſſembla ſes filles, & leur repreſentant le danger qu'elles couroient, elle leur donna l'exemple de s'en préſerver par la plus éclatante preuve de courage & de vertu dont une femme puiſſe être capable. Elle étoit jeune & belle, mais mépriſant des avantages qui pouvoient la conduire dans un affreux précipice, elle prit un coûteau, & ſe défigura le viſage d'une maniere hideuſe. Sa Communauté animée par ſon exemple en fit de même, & l'on vit en un inſtant les plus rares beautés changées en des objets affreux, chacune prenant autant de ſoin de ſe rendre épouvantables que d'autres en prennent de paroître aimables; & s'étant toutes raſſemblées

au pied de leur grand Autel, elles attendirent en prieres quelle feroit leur deſtinée, que les mugiſſemens dont toute la Ville retentiſſoit, leur annonçoit des plus terribles. En effet le cruel Ezzelin ſe donna tant de mouvement qu'il apprit la retraite de Blanche : alors ſuivi des plus déterminés de ſon armée, il vint au Couvent, en fit abbatre les portes, & conduiſant ſes pas dans les lieux les plus ſecrets, & ne trouvant perſonne il pénétra dans l'Egliſe, & le premier objet qui s'offrit à ſa vûë fut la triſte Blanche auprès du tombeau de ſon Epoux.

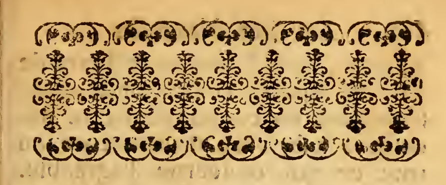
L'amour, la vengence & toutes ſes déteſtables paſſions ſe ranimant à cet objet, il venoit déjà vers elle d'un pas précipité, croyant que rien ne pouvoit plus l'empêcher de la poſſeder ; lorſque cette admirable femme qui l'avoit aiſément reconnu, s'élança dans le tombeau de ſon Epoux, & l'embraſſant étroitement : Cher Epoux, s'écria-t-elle, je t'ai tenu parole, mais il eſt temps d'accomplir la tienne, ſauve-moi pour la ſeconde fois des mains de ce barbare. A ces mots appuyant ſon viſa-

ge ſur le ſien, elle y rendit le dernier ſoupir ſans donner aucune marque des foibleſſes ordinaires en ces funeſtes momens. Ezzelin qui s'étoit arrêté pour entendre ces paroles, ne lui voyant faire aucun mouvement, s'en approcha, & voulant l'arracher du tombeau, la trouva morte & tellement attachée au corps de ſon Epoux, qu'il lui fut impoſſible de l'en ſéparer, comme ſi le Ciel exauçant ſa priere, eût rendu des forces au mort pour la retenir.

Tout impie qu'étoit Ezzelin, ce ſpectacle le troubla; & voulant ſortir de ce funeſte lieu, pour chercher des objets moins ſiniſtres, il entra dans le Sanctuaire des Religieuſes, ſuivi de tout ſon monde. A leur aſpect, ces généreuſes filles levant leur voile enſanglanté, offrirent à leurs regards leurs viſages mutilés de mille manieres différentes, qui par le ſang qui ruiſſeloit de tous côtés, paroiſſoient encore plus odieux. A cette vûë les indignes deſirs de cette abominable troupe ſe tournant en effroi, Ezzelin & ſa ſuite ſe croyant au milieu de tous les monſtres de l'Afrique, ſortirent de ce Couvent

avec plus de promptitude qu'ils n'y étoient entrés ; & ne ſe crurent en ſureté que lorſqu'ils furent dans leur camp. Une fureur ſombre & morne s'empara du cœur d'Ezzelin : les tragiques évenemens dont il venoit d'être témoin s'offrant ſans ceſſe à ſon eſprit, il s'imagina qu'en abandonnant Baſſano, il ſe feroit auſſi des Spectres qui le pourſuivoient.

Pour cet effet, ayant ordonné le décampement de ſon armée, il tourna ſes pas & ſa rage du côté de Milan ; mais les Princes de Lombardie ſecondés de toutes les forces des Villes de la Marche Treviſane, l'ayant attaqué & vaincu, il fut pris priſonnier & conduit à Soncini, petit Bourg de l'Etat de Veniſe, dans lequel il mourut en deſeſpéré le 10. Octobre 1259. ſans que ſes remords le puſſent obliger à marquer quelque retour vers le repentir. Mais ſa mort, quoiqu'elle parût une punition viſible de ſes crimes, ne put conſoler de celle de Baptiſte de la Porte & de Blanche de Roſſi, pour leſquels on garde encore un tendre ſouvenir dans la Ville de Baſſano.



FIMALA DERMA.

XLIII. NOUVELLE.

L'Isle de Ceïlan, dans la mer des Indes, eſt un des plus beaux païs de l'Univers : on lui compte ſoixante lieuës de longueur, ſur quarante de largeur ; & près de deux cens cinquante de circuit. Cette étenduë renferme pluſieurs Roïaumes, dont le principal eſt celui de Candi, qui par le nombre de ſes Villes, la quantité de ſes peuples, & la richeſſe de ſon état, le font commander aux autres. En l'Iſle, l'air y eſt ſi pur & la terre ſi fertile, que les Indiens dans leur

langage, l'ont ſurnommée Terre de délices, parce qu'elle abonde, non-ſeulement en ce qui peut être néceſſaire à la vie; mais encore en tout ce qui concerne l'agréable. On y voit de vaſtes foreſts d'Orangers, de Citroniers, & de Canelle, dont l'odeur agréable ſe répand, même au-delà de la mer. Les Habitans de cette Iſle ſont nez guerriers; ils manient l'épée avec adreſſe, & n'en ont pas moins à tirer de l'arc; & ſe ſervent avec juſteſſe de l'arme à feu. Ils portent à la guerre des boucliers, revêtus de peau de Crocodile, qui ſont à l'épreuve du mouſquet. Comme le païs eſt rempli de mines d'or, ce métal y brille par tout. On y trouve toutes ſortes de pierres précieuſes; & on y pêche de belles perles.

Malgré cette abondance de richeſſes, le bas peuple n'eſt pas curieux dans ſes vêtemens; mais les perſonnes de condition y ſont magnifiques, & la Cour du Roi de Candi, avant la deſcente des Portugais dans l'Iſle de Ceïlan, étoit ſuperbe. Ces peuples ſont idolâtres, extrêmement ſuperſtitieux, & ſui-

ſuivent généralement la Secte des Brachmanes, eſpece de Gimnoſophiſtes, qui croyent que l'ame paſſe d'un corps dans un autre. En 1493. le Roïaume de Candi & celui de Colombo étoient ſous l'autorité de deux Princes, qui par la tendre amitié, dont ils s'étoient liés dès leur jeuneſſe, faiſoient le bonheur de leurs peuples, par le commerce, que la paix & l'union des deux Couronnes y faiſoient fleurir; & quoique le Roi de Candi fût beaucoup plus puiſſant, que celui de Colombo, il n'y avoit entr'eux aucunes marques de ſuperiorité. L'envie de perpetuer cette douce iutelligence dans leurs familles, leur fit prendre la réſolution d'unir leurs enfans par des nœux indiſſolubles. Le Roi de Candi avoit une fille, & celui de Colombo un fils; la Princeſſe ſe nommoit Zilamire, & le Prince Fimala Derma; l'un & l'autre étoient encore à la mamelle: & comme les loix & les uſages du païs ne permettent pas aux deux ſexes de ſe pratiquer, ni de ſe voir, & qu'il n'eſt point d'amitié qui puiſſe les faire enfraindre,

les deux Rois, pour accoûtumer leurs enfans à s'aimer, sans se connoître que de nom, les firent élever, dans l'idée qu'il n'y avoit qu'eux dans l'univers, qui fussent dignes l'un de l'autre, qu'ils étoient destinés à s'unir par des nœux éternels, qu'ils ne devoient avoir d'amour, d'estime, ni desirs que pour eux, & tandis qu'on répetoit sans cesse à Fimala, que Zilamire étoit une beauté divine, on vantoit à cette Princesse toutes les perfections, dont la nature avoit orné le jeune Prince. De cette maniere, on parvint à leur inspirer l'un pour l'autre une passion d'autant plus vive, qu'elle n'étoit dissipée par aucun autre objet; & que le desir de se voir & s'entretenir en augmentoit l'ardeur à chaque instant.

Ainsi l'amour ayant devancé leur raison, ils en porterent les chaînes, qu'ils n'en sçavoient pas encore le nom. Zilamire étoit élevée dan l'Isle de Manar, près de celle de Ceïlan, & soûmise au Roi de Candi; & Fimala dans la Palais du Roi de Colombo son pere. Cependant malgré la distance des lieux, les

les deux Monarques, qui vouloient enflâmer les jeunes cœurs, ne les virent pas plûtôt en âge de se donner de mutuelles preuves de tendresse, qu'ils établirent des couriers, qui leur portoient sans cesse des nouvelles l'un de l'autre. Et profitant de cet innocent commerce pour les rendre parfaits, lorsqu'on vouloit obliger Fimala de réussir dans les choses qu'on lui enseignoit, on lui promettoit de le mener à l'Isle de Manar: & si l'on vouloit obtenir la même obéïssan-de la Princesse, ce n'étoit qu'en lui donnant l'espoir de voir le Prince de Colombo. Le desir de se plaire & de parvenir à se joindre, les animant d'une égale émulation, Zilamire & Fimala devinrent en effet le miracle des Indes. On les éleva de cette sorte, jusqu'à l'âge de treize & de quatorze ans. La Princesse étoit d'une beauté parfaite. Le Prince étoit rempli de graces, & d'un caractere, qui le faisoit adorer de tous ceux, qui l'approchoient. Zilamire n'étoit pas moins aimée des siens; son esprit, sa douceur, & la grandeur des sentimens

timens de ſon ame, la faiſoient regarder des femmes, qui la ſervoient, comme une divinité. Les Rois de Candi & de Colombo, charmés d'unir un couple ſi parfait, n'attendoient que la quinziéme année de Fimala pour les rendre heureux, lorſque les Portugais découvrirent l'Iſle de Ceïlan, & vinrent troubler ce beau païs par les horreurs de la guerre.

Laurent Almeïda, Général de la flotte Portugaiſe, attiré par le récit indiſcret, que quelques Indiens des autres cantons lui faiſoient ſouvent de l'Iſle de Ceïlan, parcourut la mer des Indes avec tant de ſoin, qu'il aborda enfin au port de la Ville de Candi, qui donne ſon nom à tout le Royaume; & y fit deſcente en 1506. Les Indiens ſurpris de l'arrivée de ces étrangers, prirent les armes. Les Rois de Candi, & de Colombo unirent leurs troupes, & ſe mirent à leur tête, pour chaſſer ces nouveaux hôtes; mais les Portugais, qui n'avoient pas deſſein de rentrer dans leurs vaiſſeaux, les attaquerent avec tant de vigueur, qu'ils en firent un horrible

car-

carnage. Les deux Rois y périrent les armes à la main; les plus grands Seigneur y furent faits prisonniers: & le général Portugais se rendit maître des deux Roïaumes avec une promptitude, qui ne donna pas aux Indiens le tems de se reconnoître.

Le jeune Fimala Derma, abandonné des siens, les uns ayant péri par les armes du vainqueur, & les autres s'étant rendus par la crainte du même sort, fût pris en défendant l'entrée de son appartement avec une valeur surprenante. Cet aimable Prince eût à peine appris la perte de la bataille, & la mort du Roi son pere, qu'il encouragea ses gardes à la vengeance, & leur montra l'exemple, en s'opposant courageusement aux Portugais, qui vinrent pour se rendre maîtres du Palais. Ses premier efforts eurent assez de succès, pour étonner ses ennemis charmés de ce jeune guerrier, qui par son air majesteux, & la magnificenee de son vêtement, faisoit aisément connoître la grandeur de sa naissance. Ils résolurent de ménager si bien leurs coups, qu'il

qu'il n'en pût être atteint, & qu'ils puſſent le prendre ſans le bleiſſer.

Ce menagement coûta la vie à pluſieurs d'entr'eux. Fimala s'élançant au milieu des Portugais avec autant de fureur que de courage, & n'épargnant perſonne. Mais le Commandant, aimant mieux ſacrifier quelques-uns des ſiens, que de riſquer ce vaillant enfant, leur défendit de tirer ſur lui, & mit toute ſon attention à s'en ſaiſir par adreſſe; ce qui ne lui fut pas difficile, le jeune Prince étant reſté ſeul & ſans autre défenſe que l'épée, qu'il avoit à la main, & dont il s'étoit ſervi de maniere à ſe faire un rempart de morts, & de mourans. Cependant le nombre étant prêt à l'accabler, & voyant qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que de mourir, ou de ſe rendre; il préfera la mort & tournoit déjà ſon épée contre lui-même, lorſque le Commandant Portugais ſe jetta ſur lui, & détournant le fer prêt à lui percer le ſein, ſe mit en devoir de le déſarmer. Fimala ſurpris de ce qu'on l'empêchoit de mourir, & que cependant on

on voulût lui faire violence, se débattit long-tems entre les bras de ceux qui le tenoient; & leur auroit encore donné beaucoup de peine, sans l'arrivée du Général Almeïda, qu'on avoit informé de ce qui se passoit dans le Palais du Roi de Colombo.

Almeïda étoit un guerrier de bonne mine, qui joignoit la douceur à la fierté, & sçavoit se servir à propos de l'un & de l'autre. Il n'eût pas plûtôt jetté les yeux sur Fimala Derma, que sa jeunesse & sa beauté l'attendrirent. Il s'approcha de lui; & commandant qu'on le laissât libre, il lui dit dans le langage des Indiens de Goa, qui n'avoit que très-peu de difference à celui des habitans de l'Isle de Ceïlan, qu'il étoit charmé de sa valeur; qu'on auroit pour lui tous les égards qu'il méritoit; qu'il seroit honoré & respecté des siens, comme des Indiens: Qu'il étoit très-touché de la mort des Rois de Candi, & de Colombo; mais que ce n'étoit pas sa faute: Qu'il n'étoit venu dans léurs états, que pour faire alliance avec eux de la part du

du Roi ſon Maître, afin d'établir entre leurs nations un commerce également avantageux aux uns & aux autres; qu'ils l'avoient traité en ennemi, ſans vouloir s'inſtruire du motif de ſon arrivée; qu'il avoit été forcé de ſe défendre, & de conquerir par les armes un païs, qu'il n'avoit deſſein d'aſſujetir, que par la douceur.

L'air d'Almeïda, ſon éloquence perſuaſive, & le reſpect dont il accompagnoit ſes paroles, toucherent le jeune Prince, qui l'ayant écouté avec attention lui tendit la main, & le regardant avec une douce majeſté: Je ſuis fils de Roi, lui dit-il, traite-moi comme tel & devenons amis. Le Général lui propromit qu'il n'auroit pas ſujet de ſe plaindre de lui; & l'ayant fait rentrer dans ſon appartement en ordonnant qu'on en eût un ſoin particulier, il ſe rendit maître du Palais & de toutes les richeſſes dont il étoit rempli. Fimala cependant avoit perdu ceux qui pouvoient l'inſtruire du ſort de Zilamire, & ſe trouvant environné de gens inconnus, & dont la plûpart ne l'entendoient

tendoient pas il tomba dans une mélancolie qui donna de l'inquiétude au Général. Il avoit pris une tendre amitié pour ce jeune Prince, & comme il avoit intention de l'élever de façon qu'il pût en faire un Souverain entierement dépendant du Roi de Portugal, & que ſon exemple entraînât toute l'Iſle ſous ſon obéiſſance; il avoit pour lui les attentions d'un pére. Il avoit mis près de lui ceux des Portugais qu'il croyoit les plus capables de l'inſtruire dans leurs mœurs & dans la Religion Catholique; il le faiſoit ſervir avec reſpect, & rien ne lui manquoit; cependant ſa triſteſſe lui faiſant craindre pour ſa vie, il le preſſa ſi fortement de lui en découvrir la cauſe, que Fimala lui avoüa ingénuëment la peine où le mettoit la deſtinée de la Princeſſe de Candi à laquelle la ſienne devoit être attachée par l'ordre des Rois dont ils avoient reçu le jour, & que s'il vouloit le conduire à l'Iſle de Manar où Zilamire étoit, ou la faire venir à Colombo, il lui auroit une obligation plus grande que s'il le remettoit ſur le Trône.

Almeïda ne laiſſa pas d'être ſurpris que l'amour eût déjà tant d'empire ſur ce jeune cœur ; mais voulant faire tout ſervir à ſes deſſeins, il fit partir le Prince pour la Ville de Candi, & chargea Don Pedre de Souza d'aller à l'Iſle de Manar, de s'en rendre maître, & d'amener la Princeſſe. L'entrepriſe ne fut pas auſſi facile qu'il l'avoit crû ; les Indiens de Manar s'oppoſerent avec courage à la deſcente des Portugais, & dans les differens combats qu'ils rendirent, le dernier fut des plus ſanglants. Don Pedre de Souza y fut tué, & Lopez de Souza ſon fils qui prit ſa place, n'eût pas été plus heureux, s'il ne ſe fût aviſé de faire publier parmi les Indiens que les Portugais étoient maîtres de Fimala Derma, & qu'ils le feroient mourir s'ils ne ſe ſoûmettoient de bonne volonté. Cet artifice lui réuſſit: les Indiens de Manar outrés de douleur poſerent les armes, & ſe retirerent tous dans les Forêts, ou dans les montagnes, laiſſant la Ville entierement deſerte, & le Palais de la Princeſſe ſans deffenſe.

Don Lopez de Souza profitant

de cette consternation, fit descendre toutes ses troupes, & les ayant répanduës dans la Ville, s'en rendit possesseur sans opposition. Delà s'étant rendu au Palais, il y pénétra avec la même facilité, & n'y trouvant que des femmes en pleurs, il parvint à l'appartement de Zilamire, à laquelle on avoit caché jusqu'à ce moment la prise de l'Isle; mais les cris & les hurlemens de ses femmes l'ayant informée de son malheur, elle en parut vivement touchée. Cependant quoiqu'elle n'eût que treize ans, & qu'elle n'eût jamais entendu parler de guerre ni d'ennemis, elle vit entrer Souza sans marquer aucune frayeur & san se lever de l'Estrade sur laquelle elle étoit assise. Elle lui demanda avec fierté ce qu'il vouloit; mais Don Lopez qui n'entendoit pas l'Indien, & de qui les yeux furent éblouïs de la prodigieuse beauté de cette jeune Princesse, se jetta à ses pieds sans lui répondre, & par des actions respectueuses & suppliantes lui fit entendre qu'il venoit pour la conduire ailleurs, & dans le peu de mots qu'il prononça ayant nommé

mé plusieurs fois Fimala Derma ; Zilamire le repeta avec lui, & laissant voir sur son visage une espéce de joye, elle se leva, & donnant la main au Portugais se laissa conduire dans son Vaisseau. Don Lopez jugeant qu'il ne devoit cette obéïssance qu'au nom du Prince de Colombo, & que Zilamire croyoit aller le trouver, se servit de cette erreur tout le long du trajet pour en être reçu favorablement. Mais les charmes de cette Princesse avoient fait une trop forte impression sur son cœur pour vouloir s'en séparer ; & craignant que son Général ne s'en emparât, il se résolut de la cacher avec soin & d'assurer Alméïda qu'il ne l'avoit point trouvée dans toute l'Isle. Pour cet effet il ne prit aucune des femmes de Zilamire, & ne la fit servir que par celles de l'équipage & par des Esclaves Chrétiennes ; & s'étant rendu dans la Ville de Candi, il parla au Général Almeïda comme il l'avoit projetté.

Almeïda fut fâché du peu de succès de son voyage, mais comme la perte de cette Princesse n'étoit pas un malheur assez considérable

pour

pour l'obliger à des perquiſitions, il ajouta foi au raport de Souza, & ſe contenta de dire à Fimala que les Indiens avoient ſauvé la Princeſſe, & qu'on ne ſçavoit pas le lieu de ſa retraite. Le jeune Prince en parut inconſolable; mais comme les enfans ſe diſſipent facilement, le Général s'attacha ſi bien à lui faire oublier Zilamire, & lui donna tant d'occupations par les ſoins qu'exigeoit ſon éducation, qu'il parvint à le rendre plus tranquille.

Il le fit inſtruire dans la Religion Catholique, & le fit baptiſer ſous le nom de Don Jean d'Autriche; & lorſqu'il eut affermi la domination Portugaiſe dans l'Iſle de Ceïlan, étant obligé de retourner à Goa, il laiſſa Don Lopez de Souza Gouverneur de ſa conquête, & lui recommanda ſur tout le jeune Don Jean. Cet aimable Prince ne le vit point partir ſans douleur, & ce Général n'eût pas héſité à l'emmener s'il n'avoit vû que ſa preſence étoit un frein qui retenoit les Indiens; ce qui l'obligea à recommander à Don Lopez qu'il fût tou-

jours traité en Prince. Il fut ponctuellement obéï, Souza n'ayant nulle connoiſſance de l'innocent amour de Zilamire & de Fimala; mais devenu plus libre par l'abſence du Général & l'autorité qu'il lui avoit laiſſée, il fit baptiſer la jeune Princeſſe qu'il fit nommer Dona Catharina; & la renfermant dans ſon Palais avec toutes les femmes néceſſaires pour la ſervir, & pour ſon éducation, la rendit priſonniere au milieu même de ſon Royaume.

Cette jeune Princeſſe qui ne s'étoit ſoûmiſe ſi facilement, que dans l'eſpoir de voir Fimala Derma, n'entendant plus prononcer ſon nom, & conoiſſant à la vie retirée qu'on lui faiſoit mener qu'elle étoit eſclave de ceux qu'elle avoit ſuivie, prit une haine invaincible pour Souza; & quoiqu'elle ne ſe refuſât à rien de ce qu'il lui faiſoit apprendre pour achever de la rendre parfaite, elle ne le voyoit jamais qu'avec peine: & lorſqu'elle ſçût la langue Portugaiſe, elle ne put s'en ſervir que pour lui reprocher qu'il l'avoit trompée. Mais comme

me la diſſimulation eſt naturelle à tous les Indiens, & que quelques années de plus y avoient jointes la retenuë & la pudeur, elle ne lui découvrit point la tendreſſe, qu'on lui avoit inſpirée pour Fimala; & lorſqu'elle lui demanda ce que ce Prince étoit devenu, ce fut avec tant de reſerve, qu'il crut qu'elle n'y prenoit que l'intérêt que donne la conformité du rang & du pays à tous les humains en général.

Cependant craignant qu'en apprenant ſon ſort, elle ne cherchât à s'en faire connoître, & voulant, par des vuës d'amour & d'ambition, la ſouſtraire à tous les yeux, juſqu'au moment qu'il trouveroit favorable pour faire éclater l'un & l'autre, il lui apprit la mort du Roi de Candie ſon pere, celle du Roi de Colombo, & mit Fimala au nombre de ceux, dont les Indiens regrettoient la perte. La jeune Princeſſe en ſentit dans ſon ame une douleur amere, & ne doutant pas que Souza ne fut un des auteurs des malheurs de ſon pays, elle ne vit plus en lui qu'un tyran digne de toute ſa haine. Soüza n'avoit

que trente ans, il étoit bien fait, & plusieurs belles qualités, dont il étoit orné, ne l'auroient pas rendu malheureux auprès d'une personne moins prévenuë que Zilamire; mais les préjugés de l'enfance ne pouvant se détruire dans son cœur, cet objet réel n'étoit pas encore assez parfait pour effacer l'idée qu'on lui avoit donnée du Prince de Colombo, qui s'étoit si bien imprimée dans son esprit, que la raison, la croyance de sa mort, & cinq ans de captivité ne purent l'en bannir. Entre les esclaves que Souza avoit mis près d'elle, son inclination s'étoit déterminée pour une jeune Afriquaine nommée Maurine, qui par son esprit, sa douceur & son attachement, avoit attiré toute sa confiance; & c'étoit dans son sein qu'elle épanchoit les soupirs, que lui arrachoient souvent sa destinée & le souvenir de Fimala Derma. Maurine, qui ne pouvoit comprendre qu'on put s'aimer sans s'être vûs, combattoit sa tendresse de toutes les raisons capables de lui faire connoître l'erreur d'une pareille prévention.

Il ne me paroîtroit pas étonnant, lui dit-elle un jour, que vous conservassiez un tendre souvenir du Prince Fimala si vous l'aviez parfaitement connu, & que l'ayant trouvé digne de vous par les graces de sa personne & les qualités de son ame, vous ne pussiez vous en détacher même après sa mort : mais j'avouë qu'il m'est impossible d'approuver une passion qui n'a jamais eut qu'un objet chimerique. Que sçavez vous, Madame, si le Roi votre pere ne vous entretenoit pas dans cette idée, pour vous obliger à n'avoir aucune répugnance à cet hymen ; comme les loix du pays vous deffendent la vûë de tous les hommes, il étoit assûré qu'en vous peignant Fimala au-dessus des autres, vous ne manqueriez pas de le croire tel, ne voyant que lui, quoiqu'il ne fût peut-être rien moins que ce qu'on vous le représentoit.

Le Roi de Candi, répondit la Princesse, étoit trop absolu sur mes volontés, pour prendre de pareils détours ; quand le Prince eût été le plus disgracié des hommes, il suffisoit qu'il m'ordonna de le rece-

voir pour époux, pour me rendre ſoûmiſe à ſes commandemens, ſans y mêler un menſonge, qui m'auroit été viſible tôt ou tard, puiſque, pour juger des graces ou de la difformité d'un homme, il n'eſt pas néceſſaire d'en avoir vû d'autres. Entre les femmes qui m'entouroient, il y en avoit de plus ou moins belles; le goût que j'avois pour les unes plûtôt que pour les autres, me l'avoit aſſez formé pour juger de la vérité ſur d'autres objets; & ſans avoir jamis vû d'hommes, j'aurois parfaitement bien reconnu ſi tout ce qu'on me rapportoit du Prince de Colombo étoit véritable. Mais, Maurine, ajoûta-t-elle, quoiqu'il en ſoit, on m'a tellement prévenuë en faveur de ce Prince, qu'il m'eſt impoſſible de l'oublier; & quoique Don Lopez de Souza ne ſoit pas ſans agrément, il me paroît affreux en comparaiſon de l'idée que je me ſuis formée du malheureux Fimala. Si vous aviez vû Don Jean, reprit Maurine, Souza, Fimala, & tous les autres hommes enſembles, vous ſeroient odieux, on diroit que la nature
s'eſt

s'eſt épuiſée en le formant ; & ſi l'admirable Dona Catharina n'étoit pas au monde, j'aſſurerois qu'il ne s'eſt jamais rien vû de plus parfait. Ce diſcours excitant la curioſité de la Princeſſe, elle lui demanda quel étoit ce Don Jean ; mais l'Africaine auſſi peu ſçavante qu'elle ſur cet article, & qui ne pouvoit juger que par les apparences, lui répondit, qu'il étoit Portugais & qu'elle le croyoit fils du Général Almeïda, par les honneurs qu'on lui rendoit & les ſoins qu'il en avoit pris. Dona Catharina, à qui tous les Portugais étoient également redoutables, parut touchée de ce que Don Jean étoit de cette Nation & deffendit à Maurine de lui en parler davantage.

Tandis qu'elle s'entretenoit de la ſorte avec ſa confidente & que Don Lopez brûlant d'amour & d'ambition, faiſoit ſes efforts pour gagner l'eſprit des Indiens, afin qu'ils le reconnuſſent pour leur Roi, en lui faiſant épouſer la Princeſſe ; le jeune Don Jean, qui s'étoit emparé de tous les cœurs, avoit une Cour des plus brillantes, ſoit en

Indiens, ſoit en Portugais; & comme les uns & les autres étoient perſuadés que c'étoit obliger Almeïda, que de s'attacher à cet aimable Prince, & qu'ils y étoient portés d'inclination, il avoit autant de pouvoir dans l'Iſle que le Gouverneur, quoiqu'il n'y poſſedât aucun titre d'autorité: ce qui fit naître dans l'ame de Don Lopez une jalouſie qu'il ne pouvoit s'empêcher de témoigner, quand il étoit forcé d'en parler. Le jeune Indien qui s'accoûtumoit inſenſiblement à ſa ſituation, & qui par eſtime pour le Général vivoit dans une parfaite intelligence avec tous les Portugais, encourageant les Indiens à ſuivre ſon exemple, ne fut pas long-tems à s'appercevoir que Souza ne l'aimoit pas. Il en témoignoit un jour ſon chagrin à quelques Seigneurs de ſon âge, en ſe plaignant de ce qu'ayant le bonheur de n'être pas haï d'Almeïda, il n'avoit pû ſe rendre agréable à Don Lopez. Un jeune Indien de Condition, qui s'étoit attaché a lui, prenant la parole, lui dit, qu'il ne falloit pas être ſurpris que Souza ne lui fît

pas

pas autant d'amitié qu'il le meritoit ; que ce Gouverneur étoit amoureux , qu'il gardoit dans ſon Palais une jeune Portugaiſe dont il étoit ſi jaloux ; que ſes domeſtiques les plus favoriſés n'oſoient entrer dans ſon appartement ; & je ne doute point , Seigneur , continua-t-il , que la crainte que vos belles qualités ne parviennent juſqu'à elle , & ne terniſſent les ſiennes , ne ſoit le véritable motif de ſa froideur pour vous , & de la captivité de cette belle perſonne.

Si Don Lopez ſçavoit le ſecret de mon cœur, repondit le Prince en ſoupirant , il n'appréhenderoit pas que je fuſſe jamais ſon rival ; & je me ſens une telle indifference pour toutes les beautés de l'Univers, que je verrois ſans aucun riſque celle qu'il cache avec tant de ſoin. D'ailleurs que peut-il craindre , je n'ai nulle relation chez lui , & je ne crois pas qu'on puiſſe beaucoup amuſer une Dame en lui parlant d'un Prince qui n'a que ce que les Conquérans de ſon pays lui veulent donner. Si l'on rapportoit à Dona Catharina les perfections de Don Jean , reprit

l'Indien, comme je puis lui dire les ſiennes, je ſuis fort aſſûré qu'elles feroient une vive impreſſion ſur ſon cœur. Comment, interrompit Fimala en ſouriant, vous êtes inſtruit du nom & des attraits de celle que Souza dérobe à tous les yenx ? Ha ! Mon cher Aſamut, il n'a plus d'autre rival à redouter, & la curioſité que vous commenciez à m'inſpirer, s'évanouït en apprenant que votre cœur y eſt engagé.

Il eſt vrai, répondit Aſamut, c'étoit ainſi que s'appelloit l'Indien, que je ſçai le nom de cette admirable perſonne, & que j'ai même eu le bonheur de la voir ; mais c'eſt ſans qu'elle l'ait ſçû & ſans qu'elle ait fait naître dans mon ame autre choſe que du reſpect & de l'admiration. Don Lopez de Souza n'étoit aimé d'aucun Indien, il prenoit avec eux un air d'autorité qui leur déplaiſoit. Quand il leur accordoit des graces, ou qu'il leur faiſoit amitié, il ſembloit qu'il croyoit s'abaiſſer, & les beaucoup honorer ; & comme il avoit deſſein d'être leur Roi, il affectoit avec le peuple une fierté qui le rendoit redoutable

table ſans en être reſpecté. Les paroles d'Aſamut donnant occaſion à ceux qui ſe trouverent à cette converſation de faire éclater leurs ſentimens, ils preſſerent tous Don Jean d'enlever au Gouverneur le cœur de la belle Portugaiſe, c'eſt ainſi qu'ils nommoient Dona Catharina, ignorant ſa véritable naiſſance. Don Jean ne s'en feroit pas deffendu ſi le ſouvenir de Zilamire n'eût combattu ſa curioſité. Il n'avoit rien négligé depuis qu'il avoit joui d'une entiere liberté, pour s'informer de cette Princeſſe; mais comme aucun des Indiens de Candi & de Colombo ne l'avoient vûë, nul d'entr'eux n'avoit pû le ſatisfaire. Il avoit envoyé à la petite Iſle de Manar pour en être mieux inſtruit, mais avec auſſi peu de fruit. Les Portugais en avoient pris poſſeſſion, & avoient envoyé à Goa ceux des Indiens dont ils pouvoient craindre quelque revolte, n'ayant gardé que le bas peuple, qu'ils faiſoient travailler aux mines & à la pêche des perles, & dont pas un ne ſçavoit le ſort de la Princeſſe.

Cette ignorance avoit laiſſé dans le cœur de Fimala une pitié tendre qui le faiſoit penſer inceſſamment à Zilamire, & qui lui donnoit un ardent deſir de la trouver. Les Portugais, diſoit-il à l'Indien Aſamut auroient été trop charmés d'avoir en leur puiſſance l'héritiére du Royaume de Candi pour garder le ſilence ſur une priſe de cette importance, ce qui me fait préſumer qu'ils n'en ont eû nulle connoiſſance; mais je ne puis comprendre ce qu'elle peut être devenuë: & l'état où me réduit l'incertitude de ſa deſtinée, ferme mon cœur à toutes ſortes de plaiſirs. Aſamut qui haïſſoit les Portugais & leur domination, & qui ne demandoit qu'une occaſion favorable pour inſpirer les mêmes ſentimens au Prince de Colombo, n'en trouvant point de plus capable de l'irriter contre eux, que de lui perſuader qu'ils avoient fait mourir Zilamire dans la crainte que les Indiens animés de l'eſpoir de ſon alliance, ne priſſent les armes pour la mettre ſur le Trône, n'épargna rien pour lui prouver qu'ils avoient commis ce crime; & voulant

lant l'exciter à la vengeance par les mouvemens de la jalousie : Vous ne devriez songer, lui disoit-il, à la Princesse de Candi que pour la venger, & non pour la chercher : c'est le pére de Don Lopez qui fut à l'Isle de Manar, c'est lui qui l'a fait périr, & c'est par son fils que vous devez en commencer la punition : puisque l'on vous a privé d'une Princesse qui vous étoit si chére, enlevez à l'autre l'objet de tous ses desirs : cessez de paroitre l'esclave des ennemis & des usurpateurs de votre Païs, & vous nous verrez tous seconder vos desseins ; nous n'avons besoin que d'un Chef, & vous seul pouvez l'être : tant que les Indiens vous verront soûmis aux Portugais, ils seront lâches & craintifs, ils n'auroient combattu que pour Zilamire & pour vous ; mais que peuvent-ils faire ? leur Princesse a péri & vous êtes sans ressentiment, relevez leur courage abbattu, secoüez un joug honteux, & soyez assuré du secours de leurs bras ; montez au Trône, & si vous jugez que l'alliance de ces Etrangers soit avantageuse à vos sujets,

faites-la du moins en Roi, & non comme un captif soûmis à leurs loix.

De pareils discours qu'Asamut répétoit sans cesse quand il étoit seul avec Don Jean, exciterent dans son cœur un trouble qu'il avoit de la peine à cacher. La honte de se voir esclave au milieu d'un peuple dont il étoit né le Roi; la douleur d'être soûmis à ceux dont le bras avoit détruit son Empire, fait périr son pére & celui qui devoit l'être par union qui assuroit le Trône de Candi dans sa famille, & le regret de la perte de celle qui devoit en serrer les nœuds, combattoient incessamment avec la crainte de former une entreprise inutile. Il eût bien desiré secoüer le joug des Portugais; il auroit voulu venger son pére, Zilamire & sa patrie; mais les Indiens étoient desarmés, les guerriers obéïssoient aux Portugais, & ces derniers avoient une armée sur pied, qui les rendant les plus forts tenoient les premiers en respect. Il appréhendoit encore, quand même il trouveroit plus de facilité qu'il n'en imaginoit, que les Indiens ne fussent les premiers à le trahir,

&

& de n'avoir pour tout fruit d'un ſi grand projet que l'horreur du ſupplice dont les Portugais ne manqueroient pas de punir ſa révolte. Ces réflexions qu'il communiquoit à Aſamut, firent prendre la réſolution à cet Indien de le rendre amoureux de Dona Catharina, jugeant bien que ſi l'amour & la jalouſie s'emparoient de ſon ame, elles détruiroient toutes ſes craintes, & lui donneroient des mouvemens d'ambition qui le feroient rougir de ſon état. Aſumat avoit vû cette Princeſſe par l'entremiſe d'un Indien que l'Intendant de Don Lopez occupoit à quelques travaux qu'il faiſoit faire dans ſon Palais. L'appartement de Dona Catharina rendoit dans un Bois de Citroniers où cet homme travailloit, & pour la diſſiper l'Afriquaine Maurine la menoit quelquefois promener dans cet endroit. Comme les travailleurs lui paroiſſoient ſans conſéquence elle s'étoit offerte à leurs yeux le viſage découvert; & cet homme rempli de l'admiration qu'elle lui avoit inſpiré, le diſt à Aſamut pour lequel il travailloit auſſi, & lui avoit pro-

propofé d'en juger par lui-même. Piqué de curiofité, il y avoit confenti ; & s'étant déguifé en compagnon de l'Indien, il l'avoit fuivi dans le Bois, la hotte fur le dos & la pelle à la main, comme étant propofé pour porter les terres d'un lieu à l'autre. Dona Catharina & fa confidente n'avoient pas été plus fcrupuleufes pour ce nouveau venu que pour les autres, & lui donnerent tout le temps de les examiner.

Il ne fut pas moins frapé de l'extrême beauté de cette jeune captive, que l'avoit été fon conducteur, & dès ce moment il fe mit dans l'idée de la rendre le motif de la liberté de fa Patrie : il fçavoit les plus fécrettes penfées de Fimala ; il connoiffoit fon caractére, la grandeur de fes fentimens, la douleur qu'il reffentoit des malheurs de fon Païs & le defir qu'il avoit de les réparer ; il n'ignoroit pas non plus qu'il avoit le cœur tendre, & que les premieres inftructions qu'on lui avoit données dans fon enfance, l'avoient fi fort accoutumé à l'amour, qu'il ne lui manquoit qu'un objet capable de l'attacher, pour bannir Zilami-

re

re de fon fouvenir, fe perfuadant que n'ayant jamais vû cette Princeffe, & ne l'ayant aimée que fur le recit qu'on lui en avoit fait, les charmes réels de Dona Catharina effaceroient aifément ceux qui n'étoient que dans fon imagination; & qu'enflamé d'amour & du defir de la poffeder, il prendroit à la fin la réfolution d'exterminer tous les Portugais.

Un évenement inopiné vint encore le fortifier dans fon deffein. Le Général Almeïda étant obligé de conduire la Flotte Portugaife du côté du Royaume d'Ormus, & ne pouvant revenir à l'Ifle de Ceïlan, y envoya le Général Lopez Siquaire, en le priant d'avoir l'œil fur la conduite de Don Jean. Siquaire arriva dans le Royaume de Candi quelques jours après la converfation qu'Afamut avoit eûë avec ce Prince, & fut reçu des Portugais avec des honneurs infinis. Il vit Don Jean, & le trouvant fort au deffus du portrait qu'Almeïda lui en avoit fait, il lui témoigna une eftime particuliere, à laquelle le jeune Prince répondit d'un air fi noble qu'il ne put

put lui refuſer les loüanges qu'il s'attiroit de tous ceux qui l'approchoient. Comme il s'informoit avec rigidité de ſa conduite & de celle du Gouverneur ; & que par les plaintes des Indiens il apprit que Don Lopez de Souza traitoit ce peuple conquis avec une eſpéce de tyranie, & qu'il abbaiſſoit ſur tout les gens de guerre ; & que d'un autre côté les Portugais ſe plaignoient que cette Nation ne leur obéiſſoit qu'à regret ; & lorſqu'ils vouloient en exiger quelque choſe ils étoient obligés d'avoir recours à Don Jean, qui ſeul avoit l'art de les reduire, il jugea que pour contenir les uns & les autres, & mettre des bornes à l'autorité de Souza, ainſi qu'à la deſobéïſſance des Indiens, il faloit donner un Chef à ces derniers capable de les commander, & qui leur fût agréable, ſans donner d'ombrage aux Portugais. Comme il ne voyoit perſonne plus digne de cet emploi que le jeune Don Jean, il ne balança point à le lui confier ; & pour qu'il portât un titre qui fût à l'uſage du Païs, & qui marquât le pouvoir dont il étoit revêtu, il

le

le fit grand Modéliar du Royaume de Candi, qui veut dire Connétable en notre langue. Cette haute dignité qui rendoit à Fimala une partie de ſon rang, mit les Indiens au comble de la joye: Ils le témoignerent avec tant déclat, que Souza ne put s'empêcher d'en marquer ſon chagrin; mais le Général Siquaire lui parut ſi peu diſpoſé à l'approuver, qu'il fut contraint de le renfermer dans ſon cœur aux yeux du Connétable, & de le féliciter comme les autres.

Dom Jean de ſon côté feignant de ne pas s'appercevoir de ſon mécontentement, reçût ſes complimens, ſans hauteur & ſans baſſeſſe; & comme cette charge lui donnoit occaſion de pratiquer tous les gens de guerre; il ne s'occupa que du ſoin de s'en faire aimer. Le Général ayant tout réglé dans l'Iſle, en partit après trois mois de ſéjour, charmé du Prince, & très-ſatisfait d'avoir trouvé le moyen de contenter les Indiens, & mit des bornes au pouvoir de Souza, qu'il connoiſſoit pour un ambitieux, dont il craignoit les projets. Il lui recommanda

da en partant de s'obſerver ſi bien avec Dom Jean, que ce jeune Prince n'eût aucun jujet de ſe plaindre de lui; qu'il étoit de l'interêt des Portugais de le menager, afin de gagner le cœur des indiens: ajoûtant que ceux de Ceïlan n'étoient pas auſſi dociles, que ceux de leurs autres conquêtes; que ces peuples regrettoient à chaque inſtant l'ancienne forme de leur gouvernement; qu'ils ne pouvoient ſe prêter d'obéïr aux loix d'un Roi qu'ils ne connoiſſent point, & qu'ils n'avoient nul eſpoir de voir, qu'ils s'imaginoient qu'un Souverain ſi fort éloigné d'eux ne pouvoit punir, ni récompenſer avec juſtice, étant obligé de s'en rapporter à des hommes qui pouvoient agir par haine, ou par caprice; & que dans l'envie qu'ils avoient d'avoir un Prince pour les commander, il n'y avoit rien qui pût les mieux contenir dans leur devoir, que de leur donner un chef tel que Don Jean, Indien comme eux, & fils d'un de leurs Rois: & que l'intention de celui de Portugal étoit de mettre ce Prince ſur le trône de Candi, en cas qu'il fût con-

content de ſa conduite dans la charge de Connétable ; d'ériger en gouvernement les autres Roïaumes de l'Iſle, dans leſquels il mettroit des gouverneurs Portugais, & des troupes ſuffiſantes, pour, tenir en reſpect le nouveau Monarque, qui ſeroit ſon tributaire, & n'auroit pour ainſi dire qne le titre de Roi.

Ainſi, continua-t'il, ſongez que pour engager & maintenir ce jeune Prince dans une entiere dépendance à l'autorité dc Sa Majeſté Portugaiſe, vous devez la lui rendre ſi douce, qu'il ſe trouve trop heureux d'y être ſoûmis. De pareilles inſtructions n'étoient pas aſſez du goût de Souza, & s'accordoient trop peu avec ſes deſſeins, pour les ſuivre : mais ſes projets n'étant pas encore prêts d'éclater ; il promit au Général tout ce qu'il voulût. Cependant il ne fut pas plûtôt parti, qu'il ſongea ſérieuſement à traverſer Don Jean, dans toutes les prérogatives de ſa charge ; & à forcer Zilamire à lui être favorable. Cette jeune Princeſſe lui témoignoit un mépris ſi cruel, que ſe figurant que ſa captivité, & la douleur de la perte

te de ſon rang en étoient la ſeule cauſe. il crut qu'en lui promettant la couronne de Candi, il la rendroit plus traitable. Dans cette penſée il lui déclara ſon amour, & l'aſſûra qu'il la placeroit ſur le trône de ſes ancêtres, ſi ſon cœur ſenſible à ſa paſſion, la faiſant conſentir à lui donner ſa foi, elle obligeoit les Indiens par cet hymen, à le reconnoître pour leur Roi.

Mais la belle Princeſſe de Candi, moins touchée du deſir de regner, qu'irritée d'une telle propoſition reçût ſes offres & la déclaration de ſon amour, avec une égale rigueur. Les Portugais, lui répondit-elle fierement, en me faiſant changer de nom & de religion, n'ont pas changé mon cœur: la chretienne Dona Catharina a les mêmes ſentimens de l'Indienne Zilamire. Je ſuis née Princeſſe de l'ordre du Dieu que vous m'avez fait connoître, & quoiqu'il m'ait ôté les honneurs de mon rang, il n'en a point effacé le caractere. S'il vous a parmis d'abattre le trône où j'aurois dû monter, il ne m'a pas commandé de vous choiſir pour le relever, ni de former des nœuds

mille

mille fois plus honteux pour moi que ma captivité ; & quand l'orguëil d'un ſang Royal ne me deffendroit pas de m'unir à celui d'un ſimple ſoldat d'un Roi que je ne connois point, il me ſuffroit de ſçavoir que vous êtes du nombre & de la Nation de ceux de qui les armes ont fait périr mon pére, & mis ma Patrie dans les fers, pour préferer le ſort le plus funeſte à cet odieux himen. Soyez Roi ſi vous pouvez l'être, mais n'eſperez pas recevoir le ſceptre de ma main ; comme ce n'a pas été par ma volonté que je ſuis tombée dans l'eſclavage, mes malheurs n'ont rien dont je doive rougir ; mais je mourrois de honte & de douleur ſi l'on m'en voyoit ſortir par une action mille fois plus criminelle encore que celle que vous avez commiſe en venant de ſi loin porter le fer & le feu chez des peuples qui ne vous ont jamais fait aucun tort, & deſqnels vous étiez entierement ignorés.

Ce diſcours prononcé d'une voix ferme, & d'un air de Souveraine, jetta Souza dans le dernier étonnement : cependant comme il étoit vé-

véritablement amoureux, & qu'il vouloit regner, il prit le parti de la modération afin de parvenir à détruire la haine de Zilamire. Il craignoit que les Portugais ne le servissent pas dans son dessein, si les Indiens ne le demandoient pas pour leur Roi, & que ces derniers ne lui fussent contraires à moins que la joye d'apprendre que leur Princesse étoit vivante, & qu'elle consentoit à l'épouser, ne les y contraignît: ainsi la politique exigeant qu'il ne témoignât aucune aigreur aux parolles offensantes de Dona Catharina, il ne répondit qu'avec la soûmission d'un amant pénétré du desespoir de n'être point aimé: il se jetta à ses pieds, il gémit, il soupira, & ne termina cette conversation que par les assurances réïtérées d'un respect inviolable & d'une constance qui l'obligeroit à changer de langage.

La charmante Indienne ne lui répliqua rien, & le laissa sortir avec aussi peu de satisfaction qu'il étoit entré. Elle ne fut pas plûtôt en liberté avec Maurine, qu'elle lui fit part de cet entretien. L'Africaine qui

qui n'aimoit pas Souza, parce qu'il n'avoit jamais voulu l'affranchir, & qui venoit d'apprendre que Don Jean étoit Connétable du Royaume, lui dit qu'elle approuvoit tout ce qu'elle avoit dit à Don Lopez, mais qu'elle ne devoit pas confondre avec lui tous les Portugais, & que si le Ciel l'avoit destinée à regner avec un d'entr'eux, ce ne pouvoit être qu'avec Don Jean, d'autant plus qu'il n'avoit qu'un pas à faire pour monter au Trône, & qu'il étoit sans contredit le seul homme digne d'elle comme elle seule étoit digne de lui. Dona Catharina picquée qu'elle lui nommât sans cesse Don Jean, lui demanda comment elle pouvoit parler si positivement puisqu'elle ne sortoit point du Palais de Don Lopez, & qu'elle ne voyoit personne.

Maurine étoit trop fine pour ne pas pénétrer par cette question qu'elle soupçonnoit sa fidélité, & qu'elle la croyoit de concert avec Souza pour l'éprouver par de semblables discours; mais elle étoit aussi trop sensible pour ne pas repousser cet outrage: Je ne sçais, lui ré-

pondit-elle en la regardant triftement, laquelle de mes actions vous a pû donner lieu de croire que je fois capable de vous trahir; fi je n'ay point eû d'occafion de vous prouver combien je vous fuis attachée, j'ai la confolation de n'avoir jamais rien fait qui puiffe vous affurer du contraire; je ne vous parle ici que de mon propre mouvement, le feul defir de vous tirer de captivité & de vous voir heureufe, guide mes penfées & mes paroles, & puifque je vous entretiens de Don Jean, vous devez préfumer que ce n'eft qu'après l'avoir vû, & que, malgré les ordres de Souza, je fuis affez aimée de fes gens, pour qu'ils m'ayent facilité les moyens de voir un homme, qui par l'admiration qu'il infpire & les loüanges qu'on lui donne, excite la curiofité de tout le monde. Maurine en parlant de la forte fit fi bien voir fur fon vifage ce qui fe paffoit dans fon cœur, & la douleur dont elle étoit faifie, que Dona Catharina touchée de fon innocence, & de l'avoir foupçonnée, fe jetta dans fes bras, & la preffant tendrement entre les fiens:

Ma-

Ma chere Maurine, lui dit-elle, pardonne cette défiance à une personne à qui tout eſt ſuſpect dans la triſte ſituation où le Ciel l'a reduite, & pour te prouver mon repentir, exige ce que tu jugeras à propos de ma confiance, je ſuis prête à te l'accorder. Maurine s'étant remiſe par cette promeſſe : Je ne vous demande, lui dit-elle en riant que de voir Don Jean, & de m'avoüer lorſque vous l'aurez vû, ſi l'idée qu'on vous a donnée du Prince Fimala, l'emporte ſur lui.

Tu n'eſt pas raiſonnable, Maurine, reprit la Princeſſe du même ton, outre que je trouve de l'impoſſibilité à ce que tu veux que je faſſe, que nous en reviendra-t-il, quand j'aurai vû Don Jean & que je l'aurai trouvé tel que tu le dépeint ? Le plaiſir de porter vos yeux ſur un bel objet, répondit l'Africaine, & à moi la ſatisfaction de vous convaincre qu'il eſt des ennemis qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. Alors elle lui apprit que l'Intendant de Don Lopez Souza lui avoit fait voir Don Jean, & que cet homme en diſoit des choſes ſurprenantes ; qu'il

le mettoit au dessus de tous les Portugais, non seulement par les agrémens de sa personne, mais encore par les qualités de son ame, & que c'étoit son mérite qui venoit de lui acquérir la charge de Connétable du Royaume, dans un âge, où d'ordinaire on n'est capable que d'obéïr; qu'il étoit adoré des Indiens, & que le même Intendant lui avoit fait entendre qu'on se trompoit en le croyant Portugais, & que c'étoit un jeune Indien que le Général Almeïda avoit élévé.

Ces dernieres paroles firent plus d'effet sur Zilamire que tout ce que Maurine avoit dit jusqu'alors, & lui donnerent un véritable desir de voir Don Jean. L'Africaine charmée de ce qu'elle l'avoit amenée au point qu'elle souhaitoit, lui promit d'engager l'Intendant à leur donner la liberté de se promener dans un bois qni étoit à l'extrêmité du parc de Souza, où le Connétable prenoit souvent le divertissement de la chasse: ce qui lui seroit d'autant plus facile, que Souza devoit partir cette même matinée pour Colombo, & n'en devoit revenir de huit jours.

Tan-

Tandis que Maurine formoit ſon plan, & travailloit à le faire réüſſir, Aſamut, ſans qu'elle en eût aucune connoiſſance, ſollicitoit Don Jean avec un ſemblable empreſſement pour voir Dona Catharina, & vouloit lui perſuader de ſe ſervir de ſon même déguiſement, afin de ſe procurer cette ſatisfaction, ſans rien riſquer. Mais le jeune Prince qui n'étoit animé que de curioſité ne goûta point cet expédient: ſa prudence lui faiſant enviſager un danger certain ſi quelqu'un le reconnoiſſoit déguiſé dans le palais de Don Lopez, il ne put ſe réſoudre à ſuivre le conſeil de ſon Confident, & le pria de trouver d'autres moyens. De ſon côté, Maurine dont l'Intendant de Souza étoit paſſionnément amoureux, profitant du pouvoir qu'elle avoit ſur lui, le conjura ſi fortement de la ſervir dans ſon deſſein, qu'il y conſentit. Mais lui faiſant réflêchir qu'en permettant à Dona Catharina d'entrer dans le bois, il n'étoit pas ſûr qu'elle y trouvât Don Jean à point nommé, & qu'elle y viendroit peut-être tout le tems de l'abſence de Souza ſans y renconter le

Connétable, il la mit dans un nouvel embarras.

Cependant comme cette fille avoit une extrême envie de rompre ſes chaînes, & qu'elle ne doutoit point que Don Jean ne pût rendre de grands ſervices à la Princeſſe, lorſqu'il la connoîtroit; & qu'en la faiſant ſortir de captivité, il pourroit auſſi lui rendre à elle-même la liberté; elle réſolut d'obliger Dona Catharina d'écrire à Don Jean pour le prier de venir dans le bois au moment qu'elle lui marqueroit, Fernand, c'eſt ainſi que ſe nommoit l'Intendant, l'aſſûrant qu'il lui feroit tenir la lettre exactement. Ainſi déterminée à prendre cette voye, elle fut inſtruire la Princeſſe de ce qu'elle avoit imaginé. Mais elle ne put jamais la faire conſentir à faire une pareille démarche: Il n'eſt ni de mon devoir, lui dit-elle, ni de mon caractére d'écrire à un homme que je ne connois pas, Indien ou Portugais, cela m'eſt egal en cette occaſion; & quel qu'il ſoit, il auroit ſujet de faire de très-mauvais jugemens d'une ſemblable hardieſſe, & j'aime mieux

mieux ne le voir de ma vie, que d'y parvenir aux dépens de ma gloire. L'Afriquaine, qui toute ſage qu'elle étoit n'avoit pas l'humeur ſi ſcrupuleuſe, & de qui le temperamment vif & pétulant l'emportoit ſur les bienſéances, mit toute ſon éloquence en uſage pour la faire changer de ſentiment; mais n'y pouvant réüſſir, elle la conjura de permettre qu'elle écrivît elle-même au Connétable: De cette ſorte, lui dit-elle, vous ne ſerez dans aucun danger, & le rendez-vous ne roulera que ſur moi; de plus la maniere dont je vais m'y prendre ſera ſi naturelle que Don Jean n'en pourra rien ſoupçonner de deſavantageux. Il eſt en place qu'on lui demande des graces, on dit qu'il eſt généreux, diſcret & compatiſſant, & cela ſuffit pour vous ôter la crainte des ſuites de cette avanture.

Dona Catharina, qui malgré elle ſe ſentoit un penchant ſecret pour cet Etranger, dont le portrait qu'on en faiſoit, lui paroiſſoit ſe raporter à tout ce qu'on lui avoit dit autrefois de Fimala Derma, après bien des irréſolutions ſe laiſſa enfin ga-

gner; & conſentant que Maurine écrivit, elle prit la plume ſur le champ & s'exprima en ces termes.

Au Seigneur Don Jean Connétable du Royaume.

S'il eſt vrai que vous ſoyez auſſi généreux que vous en avez la réputation, ne refuſez pas, Seigneur, votre ſecours à deux captives qui demandent votre protection, & daignez vous rendre dans le bois des Oyſeaux, ſans trop de ſuite, pour apprendre leurs malheurs. Elles y ſeront à l'heure où vous y venez chaſſer ordinairement. Les précautions qu'elles ſont obligées de prendre pour s'échaper de leurs ſurveillans les obligent à vous conjurer de garder le ſecret.

Zilamire parut contente de cette lettre, qui lui donna l'idée d'employer véritablement le pouvoir de Don Jean, pour la tirer de celui de Souza. Ainſi Maurine l'ayant remiſe à Fernand, il ſe chargea de la lui faire

faire tenir. En effet comme il connoiſſoit tous les domeſtiques de Don Jean, & qu'il avoit un libre accès dans ſon Palais, il s'y rendit au même inſtant, & s'étant addreſſé à un Indien avec lequel il avoit lié amitié, il le pria de mettre la lettre ſur une table du cabinet du Connétable, ſans que perſonne le vit, & de ne point découvrir qu'elle vint de lui, l'aſſûrant que c'étoit une galanterie qu'on lui faiſoit qui le divertiroit. L'Indien le crut ſur ſa parole, & s'acquitta très-adroitement de ſa commiſſion. Le Prince, qui dans ce moment étoit entouré d'une nombreuſe Cour, n'entra que longtems après dans ſon cabinet; Aſamut qui l'y ſuivit, fut le premier qui jetta les yeux ſur la lettre, & la voyant encore cachetée, vous êtes bien peu curieux, Seigneur, lui dit-il, puiſque vous négligez de la ſorte vos dépêches.

Don Jean ſurpris de ce diſcours s'approcha pour voir ce que c'étoit, & prenant la lettre ſans rien répondre, il l'ouvrit & la lut bas en marquant un grand étonnement. Son premier mouvement fut d'en faire

un myſtere à ſon confident; mais réfléchiſſant qu'il auroit lieu de s'offenſer de ſa diſcrétion: Mon cher Aſamut, lui dit-il en le regardant attentivement, on me demande le ſecret; cependant comme je n'en ai point pour vous, voyez ce qu'on m'écrit, & me conſeillez ce que je dois faire. Aſamut lut le billet, & le lieu du rendez-vous lui faiſant ſoupçonner que cela ne partoit que de quelqu'un du Palais de Souza: Il faut s'y rendre, lui dit-il, mais avec précaution, & ne vous pas piquer d'une diſcrétion, qui peut vous être dangereuſe. Le bois qu'on vous indique & dans lequel vous chaſſés quelques fois, eſt directement adoſſé au parc de Don Lopez; qui ſçait ſi ce n'eſt point un piége qu'il vous tend, pour être plus à portée de vous faire environner de tout ſon monde? Ce Gouverneur vous hait, l'eſtime que les Généraux ont pour vous, & la dignité dont ils viennent de vous revêtir lui donnent de l'ombrage, & j'avouë que tout m'eſt ſuſpect de ce côté, je ne ſçais que Dona Catharina qui puiſſe être regardée chez
lui

lui comme caprive, quoique dans le fond elle ne foit que comme font toutes les femmes, puifque nos Indiennes n'ont pas plus de liberté que que celles de ces étrangers; & je ne vois nulle apparence qu'une Portugaife s'adreffe à un Indien pour lui demander du fecours contre un homme de fa nation, & qui doit paffer dans fon efprit pour notre maître.

Toutes vos réflexions font juftes, mon cher Afamut, répondit Fimala; mais elles n'empêcheront point de me rendre à l'affignation; de n'y porter que mon épée, & de n'avoir que vous feul pour compagnon de cette avanture. Cependant pour vous ôter une partie de vos craintes, apprenez que Don Lopez eft parti ce matin pour Colombo; qu'il a pris congé de moi; & qu'il ne fera de retour que dans huit jours: ainfi ce rendez-vous renferme quelque myftere que nous ne pénétrons pas, & je veux en être éclairci. Soyons difcrets, continua-t'il, mon cher Afamut, puifqu'on le veut: & par des foupçons chimeriques, ne perdons pas l'occafion de rendre fervice à quiconque nous croit ca-

pable de le tirer de peine. Aſamut fit encore ſon poſſible, pour le détourner de cette partie; mais il ne put y parvenir, & la ſeule choſe qu'il obtint de lui, fût de s'informer parmi ſes gens de ceux qui étoient entrés dans ſon cabinet, & qui étoit celui qui s'étoit chargé du billet. Le Connétable étoit adoré de ſes domeſtiques, aucun n'eût voulû lui cacher la vérité, s'il en avoit été inſtruit; mais ignorant ce qu'il leur demandoit, ils dirent tous qu'ils ne ſçavoient ce que c'étoit. L'Indien, à qui Fernand s'étoit confié, ayant été interrogé comme les autres, n'oſant nier le fait, ſe jetta à ſes pieds, & lui avoüa ce que l'Intendant de Souza avoit éxigé de lui, & les termes dont il s'étoit ſervi, pour l'y engager.

Aſamut ſe confirmant dans ſes ſoupçons par cette déclaration, ne négligea rien, pour diſſuader le Prince de ſe trouver dans le bois; mais Don Jean ſe ſervant de ſon autorité, lui commanda ſi fortement de ſe préparer à l'y ſuivre, ſans en rien communiquer à perſonne, qu'il fut forcé d'obéïr.

Don

Don Jean ne prenoit le divertiſſement de la chaſſe qu'après ſon dîné, & comme c'étoit le moment qu'on lui avoit marqué, il ne fut pas plûtôt ſorti de table, que paſſant avec Aſamut, par une porte ſecrette, pour ſe dérober à ſa cour, il prit le chemin du bois, & s'y rendit à l'inſtant même que Dona Catharina y venoit d'arriver, ſuivie de Maurine. Cette belle Princeſſe, qui s'étoit déterminée à demander la protection du Connétable, pour ſe tirer des mains de Souza, & de prendre cette réſolution, pour prétexte de la démarche qu'elle faiſoit, s'entretenoit avec ſa confidente, ſur la crainte que lui donnoit le pouvoir du Gouverneur.

Que deviendrois-je, ma chere Maurine, lui dit-elle, ſi Don Lopez ſe ſervoit de ſon autorité, pour me contraindre à lui donner ma foi? Sans ſecours, ſans appui, que pourrois-je oppoſer à cette violence? Car enfin malgré toutes les leçons, & malgré ma raiſon même, je ne puis effacer de mon cœur les impreſſions de mon enfance; & Fimala y regne plus que jamais. Dans le mo-

ment qu'elle prononçoit les dernieres paroles; le Prince qui marchoit dans une route à côté, & qui les avoit apperçûës au travers des arbres, surpris de s'entendre nommer, fit signe à Asamut de garder le silence, pour prêter attention à cet entretien, qui continua de la sorte. Je ne vous parlerai plus sur ce sujet, répondit Maurine, que vous n'ayez vû Don Jean, je suis persuadée que sa présence détruira cette prévention. Quand je trouverois Don Jean tel que tu le desire, répondit la Princesse, ne te flatte pas qu'il bannisse de mon cœur la haine, qui s'en est emparée pour tous les Portugais. A ces mots étant entrées dans une autre route, & le Connétable ne pouvant plus les entendre, il demeura dans un étonnement d'autant plus grand, qu'il ne comprenoit pas que cette personne connut Fimala, & qu'elle le distingua de Don Jean, ni qu'une Portugaise, telle qu'elle paroissoit l'être par son langage, eût de l'aversion, pour ceux de sa Nation. Asamut aussi surpris que lui, & qui avoit reconnuDona Catharina au son de
sa

ſa voix, le preſſa de la joindre, afin de s'éclaircir des contrarietés qu'Ils trouvoient dans ſon diſcours, ne doutant pas que ce ne fût elle, qui lui eût donné le rendez-vous: Peut-être, lui dit-il, n'eſt-elle pas Portugaiſe, comme je l'ai cru; & qu'elle eſt véritablement eſclave de Don Lopez. Le Connétable ne répondit rien, & marchant à grands pas, ſe hâta d'entrer dans la route qu'elle avoit priſe, l'eſprit & le cœur ſi fortement occupés de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ne pouvoit prononcer un mot. Un ſecret mouvement d'amour propre s'éleva dans le fond de ſon ame, & lui fit ſentir une eſpece de chagrin, de ce que cette perſonne aſſûroit qu'elle ne l'aimeroit jamais, & l'anima d'un deſir extrême de la faire changer de ſentiment.

Ce fut dans ce deſſein qu'il prit le chemin, qui le devoit conduire à elle; il ne fut pas long-tems ſans la joindre. Dona Catharina ſe promenoit lentement, s'appuyant ſur Maurine; & toutes deux ayant entendu marcher derriere elles, elles ſe tournerent; & ſi la jeune Prin-

ceſſe, par cette occaſion offrit aux yeux de Don Jean la plus belle perſonne qu'il eût jamais vûë, elle crut en le voyant qu'il n'y avoit point d'homme au monde qu'on lui pût comparer. Ils s'arrêterent l'un & l'autre au même inſtant, & s'examinant avec attention, ils ſe laiſſerent voir réciproquement l'admiration qu'ils s'inſpiroient. Le Connétable de qui le cœur ſembloit n'attendre qu'un objet capable d'effacer les idées qu'on lui avoit données de la Princeſſe de Candi, pour s'y livrer, ne put ſe défendre contre tant d'attraits; & briſant les chaînes qui l'attachoient à la memoire de Zilamire, il ſe ſoûmit en eſclave, aux charmes viſibles de Dona Catharina, avec autant d'ardeur, que de promptitude. Cependant touché de quelque regret de l'infidelité qu'il croyoit faire, en ſacrifiant la Princeſſe de Candi à une Etrangere, il en ſoupira; & regardant reſpectueuſement celle qu'il commençoit d'adorer: Pardonnez, lui dit-il, Madame, le trouble où m'a jetté l'éclat des beautés dont je ſuis ébloüi; attiré dans ces lieux,

par

par le ſeul deſir d'être utile à deux captives, qui m'ont crû digne de les ſecourir, je ne m'attendois pas d'y trouver une perſonne qui paroit mériter des couronnes, & ne doit connoître de chaînes, que celles qu'elle fait porter. Quoique ce diſcours obligeant, lui répondit Dona Catharina en rougiſſant, ſoit plus galant que véritable, il ne laiſſe pas de me prouver qu'on ne m'a pas trompée, dans le portrait qu'on m'a fait de Don Jean, & qu'il joint la générofité à mille autres belles qualités : Car, Seigneur, ajoûta-t'elle, vos paroles m'apprennent que vous êtes le Connétable de Candi; mais avant que de me juſtifier de la démarche que je fais ici, & de vous inſtruire du motif qui m'y engage; accordez-moi la grace de me dire ſi Don Lopez de Souza eſt de vos amis; & ſi je puis eſperer qu'étant Portugais, vous voudrez me ſervir contre un homme de votre Nation.

Je vois avec douleur, repliqua Don Jean, que ceux qui vous ont parlé de moi, ne m'ont pas fait connoître tel que je ſuis. Mais, Madame

dame, s'il ſuffit pour attirer votre confiance de n'être point Portugais, vous pouvez me commander ſans balancer ce que je puis pour votre ſervice; puiſque je ſuis né dans l'Iſle de Ceïlan, que je n'ai point d'autres compatriotes que les Indiens; & que je ne connois ceux de votre pais, que par les maux dont ils ont accablé le mien.

Quoi, Seigneur, reprit Dona Catharina avec ſurpriſe, vous n'êtes point Portugais! Ce climat vous a vû naître; & vouz ignorez qui je ſuis. Je n'ai point ignoré, lui dit-il, que Don Lopez cachoit à tous les yeux le plus précieux ouvrage de la Nature; & que l'admirable Dona Catharina étoit étroitement gardée dans ſon Palais: mais je ne ſçavois pas qu'elle y fut contra ſa propre volonté; & je ne me ſerois jamais flatté qu'elle eût jetté les yeux ſur un Indien, pour l'honnorer de ſes ordres. Cette converſation qui devenoit à chaque inſtant plus intéreſſante pour l'un & l'autre, malgré l'obſcurité qui s'y gliſſoit, obligea la Princeſſe à parler avec moins de réſerve; & quoique dans le fond de ſon cœur, Don Jean commençat

mençât à l'emporter ſur le Prince de Colombo, l'orgueil d'une haute naiſſance ne lui permettant pas de faire un choix moins relevé, elle voulut ſçavoir la ſienne, & d'où lui venoit le nom de Don Jean, avant que de s'expliquer entierement. Mais pour qu'il ne craignît point de lui parler avec ſincerité : Comme c'eſt moi, lui dit-elle d'un air charmant, qui vous ait fait venir ici, il eſt juſte, Seigneur, que je ſois la premiere à marquer ma confiance ; je vois que nous étions dans l'erreur l'un & l'autre ; je vous croyois Portugais, & vous avez penſé la même choſe à mon égard : Cependant vous êtes Indien, & je ne ſuis point Portugaiſe. Ce qui fait à preſent mon inquietude, eſt de ſçavoir le nom que vous portiez, avant que vous tombaſſiez ſous la puiſſance de nos ennemis ; quel eſt le Roïaume de cette Iſle, qui vous vit naître, & quel rang vous teniez parmi les Indiens ? Daignez donc m'en inſtruire ; & ſouffrez que je ne me faſſe connoître qu'après un aveu abſolument néceſſaire au ſecret que je dois vous confier.

Les graces dont toutes les paroles

de

de Dona Catharina étoient accompagnées, ayant achevé d'enflamer Fimala, il ſentit une ſecrete joye, en apprénant qu'elle n'étoit point d'une Nation qu'il ne pouvoit aimer; mais ne jugeant pas à propos de ſe découvrir, qu'il n'eût ſçû par quel motif elle lui faiſoit tant de queſtions; il lui répondit qu'il avoit pris naiſſance dans le Roïaume de Colombo, qu'il ſe nommoit Aſamut, & qu'il avoit l'honneur d'être deſcendu des Rois de cet Empire; que les Portugais l'avoient épargné malgré lui; qu'ils l'avoient élevé avec beaucoup de ſoin; & qu'ayant reconnu que les Indiens avoient quelque conſidération pour lui, ils avoient crû qu'il étoit de leur avantage de le faire grand Modeliar de Candi.

Vous êtes du ſang des Rois de Colombo, reprit la jeune Princeſſe en rougiſſant, he! N'avez-vous point connu Fimala Derma? Ne vous a-t'on jamais conté les circonſtances de ſa mort, & pourquoi les Portugais ont eû la cruauté de le laiſſer périr? Ce diſcours redoublant la ſupriſe de Don Jean, & ne ſçachant

chant quel intérêt cette belle Inconnuë prenoit au Prince de Colombo, ni par quelle raiſon elle le croyoit mort; il parut embarraſſé, ſur la maniere dont il devoit lui répondre. Enfin s'étant remis; Fimala, lui dit-il, Madame, ne peut être mis au nombre des morts, puiſqu'il a le bonheur de vivre dans votre mémoire; & je trouve ſon ſort ſi glorieux, que je ceſſe dès ce moment de lui donner des larmes. Helas! s'écria Dona Catharina, que le ſouvenir que j'en garde eſt peu de choſe, en comparaiſon de la félicité qu'on nous avoit promiſe; car enfin, continua-t'elle, les yeux baignés de pleurs, puiſque vous êtes du ſang de ce malheureux Prince, je n'héſite plus à vous apprendre que vous voyez en moi, celle que les Rois deCandi & deColombo avoient deſtinée à Fimala, l'unique héritiere de ce Roiaume, en un mot l'infortunée Zilamire.

Grand Dieu! s'écrierent à la fois Aſamut & Don Jean, Zilamire eſt vivante, vous êtes l'admirable Zilamire. A ces mots le Prince s'étant jetté à ſes pieds, tranſporté d'amour

&

& de joye: O! Ciel, continua-t'il, je joüis donc du bonheur de voir cette Princeſſe incomparable, pour laquelle Fimala a verſé tant de pleurs; qu'il adoroit ſans l'avoir vûë, & pour laquelle ſon cœur a conſervé le plus tendre & le plus fidel amour: Que les Portugais diſpoſent à leur gré de nos couronnes, & de nos vies, je ne regrette plus, ni ma grandeur paſſée, ni mes malheurs preſens; puiſque mes yeux peuvent enfin s'attacher ſur le ſeul objet digne de les arrêter: Belle Princeſſe, ajoûta-t'il, en embraſſant ſes genoux avec ardeur, vous a-t'on inſpirée pour Fimala les mêmes ſentimens qu'on lui donnoit pour vous; vous en êtes vous fait une aimable image; avez-vous ſouhaité de le connoître; le verriez-vous avec plaiſir; enfin votre ame partageroit-elle ſa joye & ſes tranſports?

Fimala parloit avec tant de feu; & ſes regards étoient ſi remplis d'amour, que Zilamire ſe douta d'une partie de la vérité; mais craintive, étonnée, & n'oſant encore ſe livrer à l'eſpoir, qui cherchoit à s'emparer de ſon cœur: Quel preſſant intérêt,

térêt, lui repliqua-t'elle, prenez-vous à ce que je penſe de ce Prince, & que vous ſervira-t'il de ſçavoir, que ſoûmiſe aux volontés du Roi mon pere j'aimois Fimala que j'ai mille ſois deſiré ſa vûë, & que malgré les malheurs de ma Patrie, & cinq ans de captivité, l'idée que je m'en étois formée n'a pû s'effacer de mon eſprit: Helas! pourquoi me forcez-vous à rappeller des jours ſi differens de ceux où je ſuis condamnée. Ha! charmante Princeſſe, interrompit-il, ſi vous aimez Fimala, vous n'en paſſerez plus que de fortunés. Ce Prince qui vous adore, mettra toute ſa félicité à faire la vôtre. Oüi, contina-til, en remarquant ſa ſurpriſe, Fimala n'eſt point mort; le ciel a conſervé ſes jours, afin de vous les conſacrer, & que ſon bras en briſant vos chaînes, & vous rendant la couronne, vous ſoit garant de ſon amour & de ſa fidelité.

Le Prince de Colombo eſt vivant, reprit-elle, en l'examinant attentivement, & vous m'aſſûrez de ſa tendreſſe: ha! Seigneur, ce que je penſe ſeroit-il poſſible? L'amou-

reux

reux Indien, qui lisoit dans ses yeux ce qui se passoit dans son ame: Rien n'est difficile à l'amour, lui dit-il tendrement, vous n'avez jamais vû Fimala, ce Prince ignoroit aussi les divins attraits de Zilamire; mais à peine a-t'il eû le bonheur de vous voir, qu'il a desiré que l'admirable Dona Catharina fût la Princesse de Candi. N'avez-vous rien souhaité d'approchant, adorable Zilamire, & Don Jean ne peut-il se flatter de vous avoir inspiré de pareils sentimens?

L'air satisfait & passionné, dont Fimala prononçoit ces paroles, ne laissant aucun doute à Dona Catharina, une douce joye se répandit sur son visage, & ne pouvant plus cacher les mouvemens de son cœur, elle lui tendit la main, & le regardant obligeamment: Il est bien malaisé de ne pas souhaiter à ce qu'on doit aimer, les avantages de la Nature; vous les possedez tous, & si je n'avois pas crû Fimala au tombeau, j'aurois désiré qu'il eût été fait comme Don Jean.

Ce fût alors que ces deux illustres amans se livrerent sans réserve,

au plaiſir de ſe contempler, & que récompenſant le tems qu'ils s'étoient aimez ſans ſe voir, ils ſe repeterent mille fois, qu'ils s'aimeroient éternellement. Aſamut & Maurine charmés de cet évenement, prirent une tendre part à leur ſatisfaction. Fimala ayant fait connoître Aſamut à la Princeſſe, elle lui fit un accueil favorable; & cet Indien lui rendit les reſpects, qu'il devoit à ſa Souveraine. Enſuite s'étant inſtruits réciproquement de leurs avantures, Zilamire ne put s'empêcher de loüer la généroſité du procedé d'Almeïda ; & Fimala d'être outré de colére de celui de Don Lopez ; & la jalouſie ſe joigant aux raiſons qu'il avoit de s'en plaindre; il jura de s'en venger d'une maniere éclatante. Cependant ils tinrent conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire: le Prince vouloit emmener Zilamire, & par ſa preſence exciter les peuples à ſecoüer le joug des Portugais; la Princeſſe n'étoit pas éloignée de cette réſolution, & Maurine qui brûloit du deſir de rompre ſes chaînes, l'encourageoit à la ſuivre.

Mais le prudent Aſamut qui voyoit ſes vœux accomplis, & que l'amour & la vengeance alloient guider les actions de Fimala ſans qu'il fût beſoin deſormais de l'animer pour ſortir d'eſclavage, ne ſongea plus qu'à modérer ſon ardeur, afin qu'il ne manquât point ſes entrepriſes. Pour cet effet il lui repreſenta qu'il ne falloit pas ſe conduire ſans précaution dans une affaire auſſi délicate ; qu'en enlevant la Princeſſe du Palais de Souza ſans s'être auparavant aſſûré du ſecours des Indiens, il couroit riſque de tout perdre ; que les Portugais toûjours en état de combattre, ſeroient les plus forts ; qu'ils intimideroient le peuple, & l'empêcheroient de prendre les armes ; qu'il falloit au contraire commencer par inſtruire la Nation de l'injuſtice de Souza, & de la captivité de la Princeſſe ; mettre de ſon parti les guerriers & les principaux du peuple, & ſe faire une armée capable de réſiſter aux ennemis, en cas que Don Lopez refuſât de rendre à Zilamire la Couronne & la liberté ; & puiſque ſon abſence lui donnoit le tems de s'emparer

parer des eſprits, il devoit en profiter, & ſe ſervir du pouvoir de ſa charge pour aſſembler tous les Grands du Royaume & leur déclarer ſes intentions; & qu'en agiſſant de la ſorte, il lui promettoit un ſuccès au delà même de ſes eſpérances.

Quoique ce ſage conſeil ne s'accordât pas avec l'ardeur dont ce Prince ſe ſentoit brûler, la violence & la trahiſon étoient ſi peu de ſon caractére qu'il ne balança point à s'y rendre. La belle Zilamire, qui juſqu'à ce moment n'avoit connu que la crainte de ſe voir abſolument ſoûmiſe aux volontés de Souza, animée par de plus tendres mouvemens & tremblante pour les jours de Fimala, trouvant une eſpéce de ſûreté pour lui dans l'avis d'Aſamut, vainquit ſans héſiter le deſir qu'elle avoit de quitter ſa priſon, & le fortifia dans le deſſein de prendre les meſures néceſſaires à la réuſſite d'un ſi grand projet. Après avoir long-tems raiſonné ſur cet article, l'amoureux Prince de Colombo fit promettre à Zilamire qu'elle ſe rendroit tous les jours à la même heure dans cet endroit ſolitaire; &

que lorſqu'il auroit mis les choſes en état de la tirer des mains de Souza, elle permettroit qu'il l'en arrachât, avant que ſon retour y devînt un obſtacle.

Dona Catharina avoit trop d'intérêt à cet enlevement pour s'y oppoſer, & ſa tendreſſe étoit trop vive pour ne pas conſentir à tout ce qu'on exigeoit d'elle; ainſi jettant ſur Fimala des regards où l'amour & la modeſtie cherchoient à triompher l'un de l'autre: Vous êtes le maître de mon ſort, lui dit-elle, je ne vois plus en vous qu'un Epoux dont je dois ſuivre les volontés; & la ſeule grace que je vous prie de m'accorder, c'eſt de ne rien entreprendre qui mette votre vie en péril; afin qu'après avoir ſi long-tems ſoupiré pour parvenir au bonheur de nous voir & de nous unir, quelque funeſte évenement n'en vienne point troubler la douceur. Le Prince de Colombo la remercia tendrement de cette priere obligeante, & l'ayant aſſurée qu'il feroit enſorte de ſe conſerver pour ne vivre & ne mourir que pour elle, ils crurent que pour ſe rejoindre plus facilement

ment le lendemain & ne donner aucun ſoupçon de la vérité à Fernand, il falloit ſe ſéparer & rompre un ſi charmant entretien.

Cette politique utile à leurs projets, mais contraire à leur amour, les fit ſoupirer d'une telle contrainte ; & ce ne fut que dans les ſermens mutuels de la plus vive ardeur, & de périr plûtôt que de changer, qu'ils trouverent des motifs de conſolation, & qu'ils ſe dirent adieu avec moins de douleur. Zilamire rentra avec Maurine dans le Palais de Souza, ſans qu'aucun de ſes gens ſe fût apperçu qu'elle en étoit ſortie, le fidel Fernand ayant eu ſoin de les occuper de façon qu'ils ne pouvoient s'en douter ; & Fimala reprit le chemin du ſien ſuivi de ſon cher Aſamut.

Il eſt difficile de bien décrire la joye & les tranſports où ces deux amans ſe livrerent avec leurs confidens ſur ce qui venoit de leur arriver. Le Prince de Colombo ne ſe laſſoit point de remercier Aſamut, & Zilamire paſſa le reſte du jour à témoigner à Maurine combien elle ſe ſentoit reconnoiſſante de ce

 qu'elle

qu'elle l'avoit obligée à connoître Don Jean. Cependant Fimala ne s'aveuglant point de ſon bonheur & voulant le rendre ſolide, ne fut pas plûtôt de retour qu'il donna ſes ordres pour aſſembler extraordinairement les Grands du Royaume, les Chefs des guerriers & les principaux du Peuple, ce qui fut exécuté avec un tel ſecret qu'ils ſe rendirent tous le même ſoir au Palais du Connétable ſans que les Portugais en euſſent connoiſſance. Lorſque chacun ſe fut placé ſelon ſon rang, & que l'on eut impoſé ſilence, Fimala Derma prenant la parole: Braves & malheureux Indiens, leur dit-il, ce ſeroit avec le dernier regret que je me trouverois forcé de vous rappeler vos infortunes, ſi je n'avois pas un moyen aſſûré de ſêcher vos pleurs; mais pour vous rendre plus ſenſibles à la joye, il eſt néceſſaire que je vous retrace vos malheurs.

Souvenez-vous donc de la gloire de vos Péres, remettez devant vos yeux la félicité dont vous joüiſſiez, & combien de ſiécles ſe ſont paſſés pour vous dans le repos & l'opulen-

ce; ſouvenez-vous de l'état floriſſant dans lequel vous viviez ſous le regne de Zilamit votre dernier Monarque par l'union fidelle & ſincere qu'il avoit contractée avec le Roi de Colombo mon pére, rappellez-vous l'impatience où vous étiez d'en voir ſerrer les nœuds par mon himen avec Zilamire votre Princeſſe; & dans cette douce ſituation voyez aborder dans vos Ports des Peuples inconnus portant par tout le carnage & l'horreur, inonder votre Pays, donner la mort à vos Souverains, embrazer vos Palais, ſaccager vos maiſons, s'emparer de vos biens, & vous ravir la liberté. Quel changement! quelle chutte! & par quel engourdiſſement tant de vaillans guerriers & des peuples ſi belliqueux ne ſe ſont-ils pas armés pour ſe délivrer d'une pareille tyrannie? comment des ſujets ſi zélés pour leur Roi l'ont-ils vû périr ſans le venger, & pourquoi n'ont-ils rien tenté pour ſçavoir le ſort de leur Princeſſe?

Pour moi je m'en ſouviens, & vous ne pouvez l'avoir oublié, la foibleſſe de l'enfance ne m'empê-

cha point de repouſſer l'ennemi, & ſi j'euſſe été ſecondé, vous auriez eû la honte de voir faire à un enfant ce que vous n'oſiez entreprendre. Cependant les Portugais vainqueurs non contens de nous rendre tributaires, nous ont fait eſclaves; nous ne joüiſſons plus que des graces qu'ils veulent nous accorder; un peuple innombrable obéit à une poignée d'hommes, qui n'a ſur lui que le droit d'une injuſte conquête. Rougiſſez, rougiſſez, Indiens, d'un tel abaiſſement, reprenez votre ancien courage, & ſecoüez un joug odieux. Le Ciel touché de vos malheurs vous a conſervé le ſang de vos Rois, Zilamire voit le jour; mais elle eſt dans l'eſclavage: Don Lopez Souza la tient captive depuis cinq ans, & prétend ne vous la rendre qu'en ſe mettant la couronne ſur la tête; briſez ſes fers; ne ſouffrez pas que celle qui doit commander, ſoit forcée d'obéir. Pour moi je proteſte à vos yeux qne je ſouffrirai plûtôt mille morts que de voir Zilamire entre les bras d'un autre, & que je ne vous engagerai dans aucun péril, que je ne m'y expoſe le premier.

Re-

Remettez-vous donc vos malheurs, pour vous exciter à les terminer, & tariſſez la ſource de vos pleurs, en apprenant que Zilamire eſt vivante. Je ne vous ai raſſemblés que pour vous en inſtruire, & ſçavoir ſi Fimala Derma peut compter ſur votre fidelité; ſi vos bras ſont prêts à ſeconder le ſien; & ſi cet amour que vous lui témoignez chaque jour, ne ſe démentira point au moment qu'il vous en demande des preuves.

Le Connétable eut à peine achevé de parler, que toutes les voix ſe réunirent pour crier: Vive Zilamire & Fimala, & périſſent les Portugais. Ces mots furent répétés pluſieurs fois, & ſuivis d'acclamations & de battemens de mains, coûtume ordinaire parmi tous les Indiens lorſqu'ils veulent témoigner leur joye; mais comme tous ces aplaudiſſemens tumultueux ne ſuffiſoient pas pour aſſurer le Prince de ce qu'ils étoient capables de faire, le Préſident du Conſeil, vieux guerrier, & pour lequel les autres avoient un grand reſpect, ayant fait ſigne qu'on lui prêtât attention: Si mes

compatriotes, dit-il à Fimala, pensent ainsi que moi, Seigneur, ils regarderont comme le plus grand de leurs malheurs, le doute où vous paroissez être de leur obéissance & de leur zéle ; oui, je lis dans leurs yeux qu'ils apprennent avec moins de joye l'heureuse nouvelle que vous leur annoncez, que l'incertitude où vous êtes du desir qu'ils ont de vous prouver leur attachement. Si vous nous aviez été moins cher, il y a long tems que nous aurions tenté de chasser les Portugais ; mais après avoir perdu nos Rois, & vous voyant au pouvoir des ennemis, la crainte de faire retomber sur vous l'orage que nous aurions excité, a retenu nos bras, & pour conserver en vous le reste précieux du sang de nos Monarques, nous avons subi la loi du vainqueur.

Elevé sous nos yeux, nous espérions que vous deviendriez notre Chef & notre soûtien ; cependant nous vous avons vû chérir nos ennemis communs, caresser ceux qui nous donnoient des fers, & nous obliger vous-même à leur obéïr. Que pouvions-nous donc entre-

pren-

prendre contre eux ſans nous rendre coupables envers vous, puiſque vous nous commandiez de leur être ſoûmis ? Ha ! Seigneur, quelle preuve plus éclatante de notre amour pour vous que l'effort que nous nous ſommes faits pour obéïr à de tels commandemens : Avec quelle ardeur nous auriez-vous vû courir aux armes, ſi vous nous l'aviez permis, & ſi vous aviez voulu nous conduire ? Il n'eſt pas néceſſaire que nous nous retracions notre gloire paſſée & nos malheurs preſens pour nous engager à mourir pour vous : notre Princeſſe eſt vivante, elle languit dans la captivité ; nous vous reconnoiſſons pour ſon Epoux, & pour notre Roi, cela ſeul nous apprend notre devoir, & nous porte à vous jurer que nous ſommes prêts à vous ſacrifier nos vies.

Ces paroles, que le brave guerrier ne put prononcer ſans répandre des larmes, attendrirent toute l'aſſemblée. Eimala en fut touché ; mais charmé des ſentimens qu'il faiſoit paroître, il l'en remercia & lui répondit avec douceur qu'il ne s'of-

fenſoit point de ſes reproches, quoiqu'il ne les méritât pas; que la reconnoiſſance étoit une vertu qui devoit toujours l'emporter ſur les plus fortes conſidérations; qu'Almeïda Général des Portugais avoit eu pour lui des ſoins paternels; qu'il étoit entré juſques dans les moindres détails pour adoucir ſes pertes; qu'il n'avoit même rien épargné pour trouver la Princeſſe; que ſans doute le Gouverneur Souza l'avoït trompé en l'aſſûrant qu'il n'en avoit eu nulle nouvelle dans l'Iſle de Manar, où il l'avoit envoyé pour la faire venir à Candi. Si ce grand homme étoit ici, continua-t-il, il la mettroit lui-même ſur le trône, & ne ſouffriroit pas qu'un autre que moi le partageât avec elle. Mais les ordres de ſon maître l'ayant conduit dans d'autres climats, nous ne ſommes plus environnés que de gens avides des tréſors dont la nature nous avoit rendus poſſeſſeurs; que d'ambitieux, qui ſous prétexte de travailler pour la gloire de leur Nation, ne profitent du vaſte eſpace, qui les ſépare de leur Monarque, que pour s'approprier les con-

quêtes

quêtes qu'ils font ſous ſes Drapeaux; que de tyrans, qui bien-loin de nous traiter comme alliés ou tributaires, veulent eux-mêmes s'emparer de la Monarchie, & ſe ſervir de nos propres armes pous nous frapper. Nous mériterions le ſort qu'ils nous préparent, ſi nous balancions à nous en garantir; & ſi je ne vous ai pas plûtôt déclaré mes intentions, vous ne devez l'attribuer qu'à l'impuiſſance où j'étois de les mettre en exécution. Si le corps ne peut agir ſans le chef, le chef peut-il rien entreprendre ſans le ſecours du corps? J'ignorois vos ſentimens & vous ne pouviez ſçavoir les miens. Je vous avoüerai même que mon cœur abbatu par la perte de Zilamire, ne ſe revoltoit que foiblement contre ma deſtinée; & que n'eſperant plus regner avec elle, l'ambition m'avoit preſque abandonnée. Cette admirable Princeſſe à ſeule réveillé dans mon ame le deſir de ſortir de l'eſclavage; ſa captivité m'a fait gémir de la mienne; & réſolu d'armer mon bras pour l'arracher de ceux de nos tyrans, j'ai voulu ſçavoir ſi les vôtres étoient
 prêts

prêts à me seconder, persuadé que l'intérêt de votre Princesse vous donneroit encore plus de courage que le mien. Je n'ai plus hésité à vous faire connoître que je brûle depuis long-tems de vous tirer de la servitude, ou de m'ensevelir sous les ruines de cet Empire.

A ces mots, celui qui représentoit le peuple, s'étant levé, Grand Prince, s'écria-t-il, digne époux de notre Princesse, tous les Indiens vous parlent par ma voix, & vous jurent une inviolable fidélité. Honteux d'avoir si mal défendu notre Patrie, nous périrons avec vous ou nous réparerons nos fautes; commandez & soyez sur de notre obéïssance.

Ces paroles furent suivies d'un applaudissement général, après lequel il fut conclut que le Chef du Conseil, comme le plus ancien guerrier, formeroit un corps de troupes capables d'investir le Palais de Souza, afin que personne n'en sortît & n'y entrât sans être examiné; Qu'on ne commettroit aucune violence jusqu'au retour de ce Gouverneur; & qu'on se mettroit en

état

état pendant fon abfence de tenir tête aux Portugais, en cas qu'il refufât les propofitions que le Connétable lui feroit faire; Que Fimala dès le lendemain feroit la revuë des troupes Indiennes, fa charge lui donnant ce pouvoir, fans qu'on pût le trouver extraordinaire, & qu'enfuite il donneroit fes ordres aux anciens qui les feroient ponctuellement exécuter; mais que fur toutes chofes, on garderoit un profond fecret, jufqu'au moment que le Prince jugeroit à propos d'agir ouvertement. Enfuite les guerriers, les Grands du Royaume & ceux qui repréfentoient le peuple, préterent à Fimala le ferment de fidélité, & chacun s'étant retiré pour fuivre les ordres du Prince, il fortit du Confeil & fe rendit dans fon appartement, où la plûpart des Officiers Portugais l'attendoient pour lui faire leur Cour.

Il parut devant eux d'un air de tranquillité & de fatisfaction, qui ne leur fit naître aucun foupçon; & ce Prince diffimula fi parfaitement, que lorfqu'il les avertit qu'il feroit le lendemain une revuë générale

rale des Indiens, pour voir ceux qui n'étoient plus capables de porter les armes, & ceux qui pouvoient les remplacer, en les priant tous de s'y trouver, ils se crurent honorés & plus en faveur que jamais: la plûpart même d'entreux s'imaginerent que cette assemblée d'Indiens leur serviroit de divertissement, croyant les avoir si bien abbatus qu'ils les trouveroient en très-petit nombre & sans aucune discipline. Cependant la nuit se passa en mouvement du côté des Indiens, & très tranquillement du côté des Portugais, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à ce qn'ils virent le lendemain. En effet le jour n'eût pas plûtôt dissipé les ténébres, que les guerriers de l'Isle de Ceïlan à la tête de leurs troupes s'assemblerent dans une vaste plaine. Le Connétable accompagné de toute la Noblesse s'y rendit quelques heures après, les Officiers Portugais y arriverent presque aû même instant, & ce fut avec la derniere surprise, qu'ils virent une armée de près de dix mille hommes, soûmise aux ordres de Don Jean; & ce jeune Prince qui

vouloit intimider ses ennemis en les rendant témoins de la beauté de ses troupes, leur fit faire toutes les évolutions militaires en leur présence, tantôt à l'Indienne & tantôt à l'Européenne; & cela avec tant d'hardiesse & une contenance si fiere, que bien-loin d'y prendre le divertissement qu'il avoient esperé, ils en furent véritablement allarmés & ne douterent point de leur perte, s'ils ne trouvoient les moyens de les désarmer. Mais comme ils n'étoient pas les plus forts, la plûpart des troupes Portugaises étant dispersées dans les Villes de l'Isle, ils prirent le parti de la dissimulation, & Don Jean affectant de leur demander leur avis & s'ils trouvoient qu'il eût assez profité dans leur école pour commander une armée, ils lui donnerent toutes les louanges qu'il méritoit en effet, quoiqu'ils fussent vivement touchés de ce qu'il en étoit si digne.

Le Connétable qui les examinoit avec soin, lisant dans leurs yeux l'inquiétude de leurs cœurs, rangea ses troupes en battaille, & leur fit faire tous les mouvemens de l'attaque &

de

de la défenſe, en montrant un diſcernement & une prudence qui les ſaiſit d'étonnement. Enfin lorſqu'il eût aſſez joui du trouble qu'il leur inſpiroit, il donna ſes ordres & fit défiler ſa petite armée pour rentrer dans la Ville, où chacun fut prendre le poſte qui lui étoit indiqué. Une partie fut au Palais du Connétable, pour y faire la garde ſous le commandement d'Aſamut, une autre s'empara des avenuës de celui de Don Lopez Souza, & le reſte ſe diſperſa dans la Ville ſelon que Don Jean l'avoit ordonné, pour en occuper les endroits les plus favorables.

Tous ces mouvemens qui ſe firent aux yeux des Portugais, jetterent l'allarme parmi eux; les Officiers ſe raſſemblerent, firent prendre les armes à leurs troupes, & celui qui commandoit à l'abſence du Gouverneur, s'étant rendu au Palais du Connétable, lui demanda avec aſſez de fierté ce qu'il vouloit faire de tant de gens de guerre? Qu'il pouvoit bien en faire des revuës, mais qu'il n'étoit pas en droit de leur aſſigner des quartiers, ni de les laiſſer ſous les armes, & que s'il ne leur com-

commandoit pas de rentrer chacun chez ſoi, il alloit faire main-baſſe ſur eux. Le Connetable piqué de la hardieſſe du Portugais, lui répondit, qu'il ne connoiſſoit perſonne en droit de le menacer, qu'il avoit ſes raiſons pour agir de la ſorte, qu'il ne les déclareroit qu'au retour de Souza, qu'en attendant les troupes Indiennes reſteroient jour & nuit ſous les armes, & quiconque voudroit s'y oppoſer ſeroit traité en ennemi. Ces paroles prononcées avec fermeté & ſoûtenuës d'un air fier & majeſtueux, intimiderent le Commandant, qui ſe retirant ſans rien repliquer, ſe contenta de ſe tenir prêt à tout évenement juſqu'à l'arrivée de Souza, auquel il dépêcha un courrier pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit, réſolu de ne faire aucun mouvement que les Indiens n'euſſent commencé les prémiers. Mais tandis que le trouble & l'agitation s'emparoient de leurs cœurs, que le Connetable donnoit tous ſes ſoins pour réuſſir dans ſon projet, & q'il rendoit chaque jour un compte exact de ſes actions à Zilamire, Don Lopez Souza, qui ne s'étoit rendu

rendu à Colombo que pour en ramener les troupes Portugaises, afin de renforcer son parti, n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il les fit assembler, & leur ayant déclaré que les Généraux Siguaire & Almeïda avoient mis toute l'autorité entre les mains d'un Prince Indien, qui commençoit à vouloir leur faire la loi. Il avoit formé le dessein de s'en saisir, de l'envoyer à Goa & de s'emparer des Royaumes de Candi & de Colombo en épousant la Princesse Zilamire héritiere de celui de Candi, qu'il avoit en sa puissance; que par ce moyen l'Isle de Ceïlan seroit entierement soûmise aux Portugais, puisqu'il en seroit le Roi, & qu'il en partageroit les richesses avec eux; au lieu qu'ils n'avoient alors ni la gloire ni le profit de leurs conquêtes, les Généraux s'attribuant l'un & l'autre, sous prétexte de servir le Roi de Portugal; ne leur laissant que de vains titres, qui ne leur donnant aucun pouvoir sur les Indiens, les rendoient l'objet de leur haine & de leur mépris: qu'il falloit dompter entierement cette Nation en lui donnant un Souverain Portugais; qu'en

qu'en époufant la Princeffe, il rameneroit l'eprit des Indiens, & que pour eux ils ne pouvoient élever fur le trône un homme qui fçût mieux que lui récompenfer leur mérité & leurs fervices; qu'ils s'établiroient pour jamais dans ce beau pays, qu'ils y rendroient le commerce fleuriffant en l'établiffant avec les Nations qui leurs conviendroient le plus; & qu'aulieu d'envoyer ailleurs les richeffes qui leurs coûtoient tant de peine & de travaux, ils en deviendroient eux-mêmes poffeffeurs & n'en feroient part qu'à ceux qui leurs feroient utiles. Enfuite leur promettant felon leur rang & leurs emplois des grades & des dignités, il les anima d'un fi grand defir de fe rendre maîtres de l'Ifle, qu'ils lui jurerent de le foûtenir dans cette entreprife jufqu'au dernier foupir.

Lors ayant laiffé à Colombo une garnifon fuffifante, il en partit à la tête d'une troupe d'élite, bien affûré que les Portugais de Candi fuivroient fans balancer les fentimens de ceux dont il fe faifoit accompagner. Il fortoit à peine des limites de Colombo qu'il reçut le courrier

du

du Commandant; mais ne se persuadant pas qu'il y eût aucune intelligence entre Dona Catharina & Don Jean, ni qu'il eût pû former aucun projet de revolte, il crut que cet Officier prenoit une fausse allarme, & qu'il lui grossisoit les objets pour hâter son retour. Cependant quoiqu'il fùt dans cette idée il ne laissa pas de presser sa marche. D'un autre côté Zilamire & Fimala continuant leurs entrevûës, se découvrirent réciproquement de si belles qualités, que leur ardeur en prit de nouvelles forces, & l'amoureux Indien ayant mis les choses en état de ne rien craindre des Portugais, sans leur faire courir les mêmes risques, il se résolut à ne pas attendre que Souza fut de retour pour se rendre maître de la Princesse.

Pour cet effet il commanda un corps d'Indiens pour le soûtenir en cas de résistance; & fit avertir Zilamire de se tenir prête: & dès le lendemain de cette résolution, ayant fait une partie de chasse avec les principaux de sa Cour, il monta dans un superbe Char, & se rendit dans le Bois où la Princesse l'attendoit

doit avec Maurine. Elle s'étoit fait habiller à l'Indienne d'une maniere ſuperbe, & ſa beauté naturelle relevée de tout ce que l'on peut inventer de plus galant, ſaiſit d'une telle admiration les Seigneurs Indiens qui ſuivoient Fimala, qu'ils ſe proſternerent à ſes pieds en faiſant mille cris de joye. La charmante Zilamire les fit relever, & leur permettant de l'approcher, leur donna à tous ſa main à baiſer, & montant dans le char du Prince qui ſe mit à ſes côtés, il la conduiſit à ſon Palais entouré de ſes gardes & de tous les Grands du Royaume.

Cette marche qui ſe faiſoit en plein jour, parut d'autant plus extraordinaire aux Portugais qu'ils n'avoient point encore vû le Connétable avec un pareil cortége, & que les ſoldats Indiens étoient armés comme pour combattre, les uns ayant l'arc & la fleche à la main, les autres le mouſquet ſur l'épaule, & que les Seigneurs avoient tous l'épée haute. De grands rideaux de taffetas des Indes vert & or qui déroboient la Princeſſe aux regards curieux, leur faiſant juger que cette

te entrée cachoit quelque myſtére, ils balançoient ſur ce qu'ils feroient pour s'en éclaircir ; lorſqu'ils en furent informés par les clameurs des domeſtiques du Gouverneur, qui courans au quartier du Commandant en criant aux armes, & que les Indiens venoient d'enlever Dona Catharina, mirent preſque toute la Ville en combuſtion.

Les Portugais qui ſçavoient que Souza avoit des femmes dans ſon Palais, & qui croyoient que Dona Catharina qu'ils ne connoiſſoient point, & qu'ils n'avoient jamais vûë, étoit de leur Nation, parente ou maîtreſſe du Gouverneur, ſe rendirent auſſi-tôt chez lui pour ſçavoir la vérité ; mais ils ne purent rien apprendre autre choſe, ſinon que quelques Eſclaves curieux de voir ce que Dona Catharina alloit faire dans le Bois, l'avoient apperçuë au mileu d'un grand nombre d'Indiens, & qu'elle étoit montée dans un char environnée de gens armés. Ce recit leur faiſant connoître que c'étoit ce qu'ils venoient de voir, & qu'il falloit que ce fût Fimala ; ils ſe mirent en ordre de batail-

bataille, & ſe rendirent au Palais du Connétable dont ils voulurent forcer la garde: mais ils furent repouſſés avec vigueur, & le combat alloit devenir ſanglant ſans la prudence de Fimala, qui paroiſſant l'épée à la main, fit dire au Commandant Portugais qu'il avoit à lui parler. Sa preſence inſpiroit un tel reſpect que chacun baiſſa les armes en le voyant paroître, & l'Officier Portugais s'étant avancé, le Connétable lui demanda avec aſſez de douceur quelle raiſon le portoit à vouloir faire violence à ſes Gardes? Le Commandant lui répondit qu'on venoit de l'avertir qu'ils avoient enlevé une Portugaiſe dans le Palais du Gouverneur, & qu'il vouloit la ravoir.

Ce ne ſont point mes ſoldats, lui répliqua le Connétable, qui ſont coupables de cet enlevement; c'eſt moi: & quoique je ne ſois pas obligé de juſtifier ma conduite, je ſuis bien aiſe de vous dire que je ne ſuis point entré dans le Palais de Don Lopez, que je n'ai fait aucune violence à celle dont vous parlez, qu'elle n'eſt point Portugaiſe, &

 que

que c'eſt de ſon conſentement qu'elle eſt en mon pouvoir. Mais, continua-t-il, je ne déclarerai le motif de cette action qu'en preſence du Gouverneur ; retirez-vous, & ne m'obligez pas à vous traiter en ennemi. Le Commandant vouloit répliquer ; mais les autres Officiers jugeant que cette affaire pouvoit devenir ſérieuſe, & que Don Lopez les blâmeroit peut-être d'avoir ſuivi ſans ſon ordre celui du Commandant, l'obligerent à ſe retirer ſans commettre aucune marque d'hoſtilité: & quoique les Indiens brûlaſſent d'en venir aux mains, le reſpect qu'ils avoient pour Fimala, les retint ſi bien qu'ils ne firent pas le moindre mouvement pour troubler leur retraite. Les Portugais retournerent dans leurs quartiers en ſe tenant toûjours ſous les armes ; & le Connétable ayant inſtalé la Princeſſe dans ſon Palais, l'y fit traiter en Reine. Tous les Grands du Royaume vinrent lui rendre hommage, & l'aſſurer de leur fidélité. Comme il n'y avoit que les principaux de l'Etat, des guerriers & du peuple qui ſçavoient que Dona Catharina

tharina étoit Zilamire, leur ayant ordonné le ſecret: la multitude fut témoin de toutes ces altercations, ſans en pénétrer la cauſe, mais ſe doutant qu'il y avoit quelque deſſein ſecret dans le démarches du Connétable, elle attendoit avec impatience d'en être inſtruite pour ſe joindre à lui, & c'étoit une choſe ſinguliére de voir les Portugais & les Indiens aller, venir, marcher & s'arrêter dans les ruës, armés pour combattre, ſe regarder les uns & les autres avec une égale fierté, ſans s'attaquer, ni ſe dire même une parole deſobligeante: en ſorte que ſi quelqu'Etranger fut alors entré dans la Ville, il ſe feroit figuré que les deux partis n'en faiſoient qu'un, & que ce qu'ils faiſoient étoit une cérémonie en uſage dans le Païs.

Ce fut pendant cette tranquillité apparente que Don Lopez arriva, & que ſon retour & la vûë des troupes qu'il amenoit, rendirent la joye aux Portugais qui le reçurent au bruit de toute la mouſqueterie. Pour les Indiens, ils ne tirerent pas un ſeul coup, ne voulant plus donner ces marques de conſidération

qu'à leur Prince. Don Lopez n'étoit pas encore entré dans la Ville lorſqu'il fut informé de ſon malheur par les troupes qui vinrent au devant de lui. Cette nouvelle le mit dans une telle fureur qu'il fut prêt d'aller fondre au même inſtant ſur celles de Don Jean ; mais ce Prince ne lui en donna pas le tems. Inſtruit avec exactitude du retour de ſon rival, il ſe mit à la tête d'une partie de ſon armée en ordre de bataille, & fut à ſa rencontre, en deffendant aux ſiens de tirer ni de mettre l'épée à la main, qu'au ſignal qu'il devoit leur donner.

Le peuple attiré par la nouveauté de ce ſpectacle courut en foule ſur les remparts, & fut témoin de cette entrevûë. Les deux rivaux s'étant apperçus, s'avancerent ſeuls l'un vers l'autre, & s'étant ſalués fiérement, Don Lopez prenant la parole le premier demanda à Fimala de quel ordre il avoit armé les Indiens, de quelle autorité il lui avoit enlevé ſes femmes, & ſi c'étoit de cette ſorte qu'il marquoit la reconnoiſſance qu'il devoit avoir des ſoins qu'on avoit pris de lui, & de l'honneur que les Portugais lui avoient fait, en lui con-

confiant la charge de grand Connétable, & finit en le sommant de la part du Roi de Portugal de mettre les armes bas, & de lui rendre Dona Catharina.

Fimala l'écoûta sans l'interrompre, & lorsqu'il eut parlé : Je n'ai point oublié, lui répondit-il froidement, qu'Almeïda étoit devenu mon ami, après s'être emparé de mes Etats, & mis ma Patrie dans les fers ; & quoiqu'on pardonne rarement de pareilles injures, je ne m'en serois jamais souvenu, s'il eût pû se trouver ici, pour me faire justice de celles que Zilamire, Princesse de Candi a reçûës de vous : Oüi, guerriers : Oüi, peuples de l'Isle de Ceïlan, dit-il à haute voix, Zilamire est vivante, votre Reine voit le jour ; & c'est cette même Dona Catharina, que Don Lopez tenoit prisonnniere dans son Palais, dont il avoit assûré la perte à son Général, & qu'il cachoit avec tant de soin, pour la contraindre à lui mettre la Couronne de Candi sur la tête, en lui donnant sa foi. Ce ne sont donc point vos femmes, ajoûta-t'il, en s'adressant à Souza, que j'ai enlevées : c'est Zilamire,

& c'eſt la Souveraine de ce Roïaume que j'ai délivrée de votre tyrannie; & c'eſt celle à qui des promeſſes inviolables m'ont lié dès mon enfance, par des nœuds que la mort même ne peut rompre. C'eſt par la ſurpriſe, & la violence que vous vous êtes emparé de nos Etats; & c'eſt par la juſtice, & la raiſon que nous voulons les reprendre. Mais pour vous prouver que nous n'avons pas deſſein de rompre avec vous, d'une maniere indigne de notre caractere; comme je ſuis né Roi, le vôtre n'a nul droit de me commander, nous vous offrons notre amitié, avec un libre commerce dans toute cette Iſle, de faire une alliance ſincere, & fraternelle avec votre Monarque, d'y joindre un preſent annuël en forme de tribut, tel qu'il ſera décidé dans nos Conſeils, & par nos Miniſtres: au moyen de quoi vous nous reconnoîtrez, Zilamire & moi, pour Rois légitimes de Candi & de Colombo; vous ne mettrez aucune oppoſition à notre couronnement, ainſi qu'à notre hymen; vous nous laiſſerez un pouvoir libre, & ſans contrainte ſur les Indiens nos ſujets; vous n'exigerez

gerez rien d'eux par la force, & vous vous contenterez d'exercer votre autorité, ſur ceux de votre Nation, pour leſquels nous nous engagerons d'avoir les conſidérations que des alliés ſe doivent les uns aux autres. Si vous acceptez ces propoſitions, nous ſerons à jamais amis, nous poſerons les armes, & la paix regnera dans nos Villes, ainſi que dans nos cœurs.

Souza pendant ce diſcours témoigna une telle inquiétude, qu'il fût aiſé à Fimala de remarquer combien il ſe faiſoit violence, pour ne le pas interrompre; & le regardant d'un air mépriſant: Il ne laiſſe pas, dit il, de me paroître ſurprenant que les vaincus faſſent la loi aux vainqueurs: & qu'un homme qui ne doit la vie qu'à notre généroſité, oſe nous parler en maître. Non-ſeulement nous n'acceptons point vos propoſitions; mais nous vous aſſûrons de vous exterminer tous, ſi vous ne rentrez dans l'obéïſſance que vous nous devez. Zilamire eſt ma captive par les loix de la guerre, tous vos nœuds ſont rompus avec elle du jour de notre victoire; & comme vous n'avez plus aucun droit à la couronne de-

puis votre réduction, vous n'en pouvez avoir sur elle. Vous avez violé vos sermens en l'arrachant de l'asile que j'avois bien voulu lui donner, vous ne devez plus être regardé que comme un rebelle : & vous pouvez vous préparer à vous voir traiter selon la rigueur des loix, si vous ne rentrez dans votre devoir. Je t'apprendrai le tien, lui répliqua fierement le Prince, en mettant l'épée à main. Au même instant la cavalerie Indienne, à la tête de laquelle il étoit venu, & celle des Portugais s'étant avancés l'une contre l'autre avec une semblable fureur, pour empêcher leurs Chefs de faire un combat singulier, ils furent forcès de se garantir des bras qui se tournerent contre eux. Comme l'action de Fimala étoit le signal qu'il avoit donné aux Indiens, & qu'ils ne demandoient que cette occasion ; ils se jetterent sur les Portugais avec tant de vivacité, qu'ils les mirent en déroute en moins d'une heure, malgré les efforts de Don Lopez. Mais comme ce combat se faisoit dans une vaste plaine aux portes de la Ville, & que le reste des troupes Portugaise le joignit

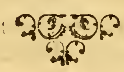
gnit, ſans oppoſition de la part des Indiens à qui l'ordre étoit donné de les laiſſer ſortir ; il ſe remit de ce premier échec aſſez promptement, & ralliant ſes gens qu'il rengea en bataille le mieux qu'il lui fut poſſible, il revint à la charge avec plus de fureur qu'auparavant, dans le deſſein de ſe faire un paſſage, pour entrer dans la Ville : mais Fimala le reçût avec tant de vigueur, & donna un tel courage aux ſiens par ſa valeur, qu'ils firent un carnage épouventable des Portugais. Les troupes Indiennes qu'il avoit laiſſées dans Candi, voyant que tous ceux des ennemis qui portoient des armes en étoient ſortis, pour ſe ranger ſous les drapeaux du Gouverneur, s'emparerent des portes ; & la belle Zilamire ſçachant le péril de ſon illuſtre Amant, ſe rendit avec une ſuite nombreuſe de Dames Indiennes ſur les remparts, d'où montrant ſon beau viſage aux deux armées, animant du geſte & de la voix les troupes de Fimala, les remplit d'un ſi violent deſir de vaincre, qu'ils ne portoient aucun coup inutile. Le brave Prince de Colombo, à qui ce charmant objet donnoit une

nouvelle ardeur, alloit de rang en rang portant la terreur, & Don Lopez & lui s'étant joints malgré l'opposition des deux partis, ils s'attacherent si fortement l'un à l'autre, que les Indiens de la Ville ne douterent point que leur combat ne décida de la victoire, & poussoient mille cris vers le ciel pour leur Prince. Leurs vœux furent exaucés, Fimala perça son ennemi, & le fit tomber mort aux pieds de son cheval. Asamut, & les autres chefs Indiens qui pendant ce tems-là menoient la bataille, ayant crié victoire; les Portugais perdirent entierement courage, & furent taillés en piéces, quoique Fimala apporta tous ses soins, pour arrêter la fureur des siens.

Mais ils étoient trop animés & jamais victoire ne fut plus complette, elle ne laissa pas que de coûter du sang aux vainqueurs: plusieurs braves Indiens y perdirent la vie, & le généreux Fimala ne put s'empêcher d'être touché de ce que l'obstination & l'ambition de Souza l'avoient contraint d'en venir à cette extrêmité contre les Portugais. Ce Prince rentra dans la Ville aux acclamations

tions du Peuple, & Zilamire l'y reçût avec des tranſports de joye qui le récompenſerent dignement du ſervice qu'il venoit de lui rendre. Le peu de Portugais qui étoient reſtés dans Candi, n'étant pas en état de tenir tête aux Indiens, ſe soûmit ſans murmurer. Fernand Intendant de Souza fut du nombre ainſi que tous ceux de ſon Palais. Zilamire qui ſe ſouvint que c'étoit par lui qu'elle avoit vû Fimala, lui fit laiſſer la liberté de s'attacher au Prince, ou de retourner dans ſon païs, mais l'amour le retint à Candi, & lui fit préferer l'aimable Maurine au plaiſir de revoir ſa patrie. Quelques jours après cette victoire, la Princeſſe & Fimala furent couronnés Rois de Candi & de Colombo, & liés des nœuds de l'himenée. Le nouveau Monarque ne fut pas plûtôt tranquile poſſeſſeur de l'objet de ſa flamme, qu'il ſongea à ſe garantir pour jamais des Portugais. Pour cet effet il conduiſit ſon armée victorieuſe à Colombo où il eut un ſuccès pereil à celui de Candi contre la garniſon, & en moins de trois mois ſa valeur chaſſa de l'Iſle de Ceïlan tou-

te cette Nation. Mais jugeant bien qu'ils chercheroient à ſe venger de la perte d'un pays dont la conquête augmentoit leurs richeſſes, & qu'il falloit leur oppoſer des peuples animés par le même motif, il fit alliance avec les Hollandois, leur donna entrée dans ſes ports, & les mit en poſſeſſion de la Ville de Colombo, pour y bâtir un fort & aſſûrer leur commerce. Ce qui le délivra entierement des Portugais, qui par l'ambition de Don Lopez Souza, ont perdu cette Iſle délicieuſe. Fimala Derma y regna avec Zilamire pendant une longue ſuite d'années, en faiſant le bonheur de ſes ſnjets. Ils vêcurent & moururent l'un & l'autre dans la Religion Chrétienne; mais la ſuite des tems ayant détruit les progrès des vérités de l'Evangile, les Inſulaires ſont retombés dans leurs anciennes erreurs, dont les Portugais les auroient tirés ſans retour, ſi l'avidité des richeſſes n'avoit eu plus de part à leurs conquêtes que le zéle d'y planter la foi.





LA TRAHISON RETOURNE A SON MAITRE.

XLIV. NOUVELLE.

NImphée, Souverain de l'Isle de Mélos dans la mer Egée, étoit un jeune Prince, qui par sa valeur, sa prudence, & les charmes de sa personne, regnoit aussi parfaitement sur les cœurs de ses Sujets, que dans ses Etats. Les droits du sang & de la nature l'avoient placé sur le Trône dès l'âge le plus tendre; mais ne pouvant encore gouverner par lui-même, Isménie sa mére, Reine de Mélos, Princesse d'une rare vertu, fut choisie des Méliens pour être Régente,

& prendre ſoin de l'éducation du jeune Roi. Elle s'acquitta de l'un & de l'autre au gré de ſes Sujets ; elle rendit ſes peuples heureux, & Nimphée digne de leur amour. Le premier pas de ce Monarque ſe tourna du côté de la gloire ; il dompta des revoltés, réprima l'audace de ceux de ſes voiſins qui vouloient aggrandir leurs Etats en donnant des limites aux ſiens, & les augmenta par la conquête de pluſieurs belles Provinces.

Il ne ſe fit pas moins admirer dans la paix que dans la guerre. Si ſa valeur l'avoit rendu redoutable à ſes ennemis, ſa clémence & ſa magnanimité attirerent leur admiration ; & joignant les vertus pacifiques aux vertus guerrieres, il fit fleurir le commerce & regner l'abondance dans ſes Etats, en n'employant pour y parvenir que la douceur & la générofité. Ceux qui manquoient de bien en trouvoient dans ſes tréſors ; & près de lui, pour être heureux, il ne faloit point d'autre protecteur que la vertu & le deſir d'être utile à la patrie.

Avec de telles qualités on peut juger

juger combien il étoit cher à ſes Sujets : il ne manquoit à leur ſatisfaction que de voir ce Prince engagé ſous les loix de l'hymen, afin de leur donner des rejettons d'un ſang ſi précieux ; mais Nimphée à qui l'amour n'avoit pas encore appris qu'il eſt quelquefois des chaînes préférables à la liberté, ne ſongeoit qu'à joüir de la ſienne ; & quoique l'Aſie lui offrît pluſieurs Princeſſes dignes de l'aſſujettir, il ne put ſe réſoudre à faire un choix ; & bien loin de vouloir goûter les douceurs du repos dans les bras d'une Epouſe, il ne formoit que des projets de fatigue & de travaux guerriers. En effet, après avoir aſſûré la paix dans ſes Etats, n'ayant plus rien à redouter de ſes peuples & de ſes voiſins, il réſolut d'aller *incognitò* viſiter les parties de l'Aſie les plus proches de ſon Royaume, afin de reconnoître celles qui lui étoient les plus néceſſaires pour l'étenduë du commerce de ſes Sujets.

Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint la liberté de voyager : la Reine mére, les Grands de ſa Cour & ſon Conſeil furent long-tems à s'y ré-

ſoudre dans la crainte des dangers qu'il pouvoit courir; mais le déſir qu'il en avoit, lui faiſant trouver des raiſons de politique auſquelles ils n'avoient rien à répondre, ils conſentirent à ſon abſence: & comme en ces tems-là c'étoit aſſés la coûtume des Princes d'aller les uns chez les autres ſous des noms ſuppoſés, ils n'oſérent s'oppoſer davantage à un deſſein appuyé ſur de fréquens exemples.

Ce jeune Monarque très-content de cette approbation, mit la régence entre les mains de la Reine, & partit ſans autre ſuite que deux Seigneurs de ſa Cour, en qui il avoit une extrême confiance: & prenant le nom de Cléoméde il ſe rendit dans les Provinces les plus conſidérables de l'Aſie mineure, où s'inſtruiſant des loix, des mœurs, & des coûtumes de chaque Peuple, il en formoit le plan du Gouvernement qu'il vouloit introduire dans ſes Etats. Il entra dans la Carie qu'on lui avoit dépeinte preſque deſerte, pour voir ſi le Païs ingrat par lui-même, l'empêchoit d'être habitée; mais il fut extrêmement ſur-

ſurpris de voir que rien n'y manquoit pour les agrémens & les néceſſités de la vie, & que cependant on faiſoit quatre & cinq journées de chemin ſans trouver que deux ou trois habitations. La fertilité de la terre & la beauté du climat lui faiſant naître le deſſein de repeupler cette Province, il pouſſa juſqu'à Cryaſſa, qui commandant à tout le Païs, en étoit la capitale.

Les remparts en étoient ſans défenſe, les portes ſans gardes, & le ſilence qui regnoit par tout, inſpiroit une pitié mêlée de crainte dont on ne pouvoit ſe défendre. Les confidens de Nimphée voulurent lui perſuader de ne pas entrer plus avant dans une Ville, où tout le monde ſembloit être mort, s'imaginant qu'il y avoit quelque piége ſous cette apparente tranquillité; mais le jeune Monarque leur reprochant en riant leur timidité, continua ſon chemin, & parvint ſans rencontrer perſonne juſques dans une grande place, où pour lors ils virent que cette Ville n'étoit pas ſans habitans. Mais comme le nombre de ceux qui s'offrirent à leurs

re-

regards, étoit médiocre, & qu'il paroiſſoit cependant qu'ils étoient tous raſſemblés, Nimphée ne douta point que Cryaſſa ne ſe ſentît de la ſolitude qu'il avoit remarquée dans tout le Païs.

Il ſe préparoit à demander à ceux qui étoient les plus près de lui ce qui rendoit une ſi belle Province comme un affreux deſert, & dans quel deſſein ce qu'elle avoit d'habitans s'étoient raſſemblés en ce lieu, lorſqu'il en fut détourné par les cris & les acclamations de ceux qui jetterent les yeux ſur lui, en répétant avec une joye immodérée : Le voilà celui qui doit finir nos malheurs, voilà celui qui doit finir nos malheurs, voilà l'Etranger qui doit ſauver notre Princeſſe & notre Païs. A ces mots chacun l'ayant entouré, les un lui baiſoient les mains, & les autres embraſſoient ſes genoux, & ceux qui ne pouvoient le toucher, s'efforçoient d'approcher ſeulement de ſon cheval. Une réception ſi peu attenduë ſurprit Nimphée, & ne ſçachant pas s'il étoit connu de ce peuple, ou ſi on ne le prenoit

noit point pour un autre, il répondit à ces careſſes avec une réſerve qui ſans tenir de la fierté, ne laiſſoit pas d'augmenter ſa majeſté naturelle.

Il fut même aſſés long-tems ſans pouvoir apprendre le motif de tant d'allegreſſe ; mais enfin lorſque ce peuple eut mis quelques bornes à ſes tranſports, s'adreſſant à un vieillard vénérable, qui n'étoit pas le moins empreſſé à le regarder : Mon pére, lui dit-il, ne pouvez-vous pas m'inſtruire par quelle avanture je ſuis connu de vos compatriotes, & quel eſt le bien qu'ils eſpérent de mon arrivée? Seigneur, lui répondit triſtement le Carien, c'eſt parce qu'ils ne vous connoiſſent pas qu'ils témoignent tant de ſatisfaction, ils ignorent entierement qui vous êtes, & cette ſeule raiſon les porte à vous chérir, puiſque c'eſt d'un Etranger & d'un Inconnu qu'ils attendent la fin de leurs malheurs; mais Seigneur, ce n'eſt que le Grand Prêtre du Temple de Junon, qui peut vous dévoiler ce myſtére, il ne m'eſt pas permis de vous le décla-

déclarer : le Temple va s'ouvrir, & si vous êtes véritablement celui que nous attendons, le Pontife ne tardera pas à vous aborder. Comme il achevoit de parler, le Temple s'ouvrit, & le Grand-Prêtre au milieu de cinq ou six autres, parut à l'entrée en regardant de tous côtés ce qui donnoit occasion au bruit qu'il venoit d'entendre. Il avoit l'air grave & spirituel, mais une profonde tristesse étoit peinte sur son visage. Le peuple en le voyant cessa ses cris ; le silence prit leur place, & chacun parut attentif à ce qui s'alloit passer : Nimphée & ses deux confidens y prêtoient aussi la leur, & ne sçavoient que penser de ce qu'ils voyoient.

Le Grand-Prêtre promena ses regards sur toute l'assemblée, & les ayant tournés sur les trois Etrangers, il les examina quelques momens, & témoignant par les mouvemens de son visage qu'il croyoit ne se pas tromper, il les envoya prier de s'approcher. Le jeune Monarque n'hésita point ; son cœur généreux commençoit à

s'inté-

s'intéreſſer au ſort des Cariens; il s'avança à cheval juſqu'aux degrés du Temple, & mettant pied à terre il ſe rendit où le Pontife l'attendoit. Ce Prince étoit fait de maniere à s'attirer l'amour & l'admiration de tout le monde: il étoit magnifiquement armé, & le reſpect que les deux autres Cavaliers paroiſſoient lui rendre, faiſant juger au Grand-Prêtre que c'étoit à lui qu'il devoit s'adreſſer, il fut au devant de ſes pas. Le Roi de Mélos leva la viſiére de ſon caſque en l'abordant, & laiſſant voir entierement la beauté de ſes traits & les charmes répandus ſur ſa phiſionomie, il ſe fit un murmure d'applaudiſſemens dans l'aſſemblée qui marquoit à la fois de la joye & de la douleur. Le Pontife impoſa ſilence, & regardant Nimphée: Je crois, Seigneur, lui dit-il, que je ne me trompe point en vous prenant pour un Etranger, outre que votre habillement m'en aſſûre, l'air de confiance avec lequel il paroît que vous êtes entré dans cette Ville, me prouve aiſément que vous n'êtes pas informé

formé de ce qui s'y paſſe; cependant j'oſe vous conjurer de me dire devant ce triſte reſte d'un Peuple infortuné, qui vous êtes, d'où vous venez, & quel deſſein vous a conduit ici, afin que je puiſſe ſans crainte vous déclarer le motif de ma curioſité. Nimphée reſolu de cacher la grandeur de ſon rang, ſans pourtant en ternir l'éclat, lui répondit qu'il ſe nommoit Cléoméde, qu'il étoit du ſang illuſtre des Rois de Mélos dans la mer Egée; que le ſeul deſir de voyager l'avoit arraché de ſon païs; qu'après avoir viſité une partie de l'Aſie, le haſard l'avoit fait entrer dans la Carie; que le climat lui en avoit paru beau, & la terre fertile, mais que ne trouvant perſonne dans cette vaſte étenduë de Païs, il avoit pénétré juſques à la Capitale pour s'informer du ſujet d'une pareille déſolation.

Alors le Grand-Prêtre ayant fait appeller le vieillard à qui Nimphée avoit déjà parlé, il lui commanda de dire à l'aſſemblée qu'il auroit ſoin de faire faire publier le lendemain les réſolutions du Conſeil qu'il alloit

tenir

tenir avec ces Etrangers. Le vieillard obéit, & dans le même inſtant il ne parut plus perſonne dans la Place. Enſuite le Grand-Prêtre prenant Nimphée par la main, & le conduiſant dans l'enceinte du Temple: Cléoméde, lui dit-il, il n'eſt pas poſſible qu'un Prince ſans courage s'expoſe à voyager avec ſi peu de monde, & quand je n'appercevrois pas dans vos yeux le feu martial que j'y vois briller, la tranquille intrépidité avec laquelle vous avez traverſé un païs deſert m'empêcheroit de douter de votre valeur; ainſi je ne balencerai point à vous découvrir nos infortunes, puiſqu'il paroît que les Dieux ont choiſi votre bras pour les terminer. J'ignore, lui repondit le brave Monarque, en quoi mon bras vous eſt utile, mais, mon Pére, je puis vous aſſûrer qu'ils eſt toûjours prêt à s'armer pour ſecourir les malheureux. Le Grand-Prêtre ne répliqua que par un ſoupir, & l'ayant fait entrer dans un appartement dont la ſimplicité l'emportoit ſur la magnificence, mais extrêmement propre, il le pria de s'y repoſer,
afin

afin d'être en état d'écouter le recit qu'il avoit à lui faire. Le Prince que rien ne pressoit davantage que d'apprendre ce qu'on vouloit de lui, le conjurat si fortement de satisfaire sa curiosité, qu'il y consentit, & tandis qu'on exécutoit les ordres qu'il avoit donnés pour que les deux Cavaliers de la suite de Cléoméde & leurs chevaux ne manquassent d'aucune chose, il s'enferma dans son cabinet avec lui, & s'étant assis à son côté, il prit la parole en ces termes.

La joie que les Habitans de Cryassa, ont fait éclater à votre vûë, Seigneur, n'a point été produite par l'estime & la considération que vous leur auriez certainement inspirée dans un autre tems; c'est une joie que leur seul interêt a fait naître, & qui n'a pour objet que la fin d'un mal dont ils croïent que vous allez les délivrer: & quoique l'infortune de mon païs me touche au de-là de toute expression, bien-loin de me rejoüir comme eux de votre arrivée, je n'en ressens qu'un redoublement de douleur par le peril où vous allez courir pour sau-

ſauver un peuple que vous ne connoiſſez pas.

La Carie, continua-t'il, eſt comme vous le ſçavez ſans doute, Seigneur, une des plus belles Principautés de l'Aſie mineure; il n'y a pas encore deux ans qu'elle étoit dans un éclat, dont les Rois nos voiſins étoient jaloux: nos Villes, étoient fortifiées, nos Palais ſomptueux, le peuple conſidérable & laborieux, le Prince qui nous gouvernoit étoit digne de commander, illuſtre par ſa naiſſance, & plus encore par ſes vertus; enfin les Cariens pouvoient ſe vanter d'être les peuples les plus heureux de la terre. Mais helas! que les choſes ont changé de face en peu de tems! Carmenon, c'eſt ainſi que ſe nommoit notre dernier Souverain, n'ayant qu'une Fille pour unique heritiere, la déſtina pour lui ſucceder. Les Cariens virent avec joie ſon intention, la Princeſſe étant ſans contredit ce qu'il y a de plus beau dans toute l'Aſie; & quoiqu'elle n'eût que huit ans lorſque le Prince ſon Pere la fit reconnoître pour notre Souveraine, elle

donnoit déjà un si parfait espoir de ce qu'elle est aujourd'hui, qu'on ne balança point à se soûmettre à la volonté de Carménon. Caphéna, c'est le nom de notre Princesse, fut donc élevée avec un soin extrême, & parvint à sa seiziéme année en faisant éclater une beauté divine, un esprit sublime, & plus de sagesse encore que d'esprit & de beauté.

Carménon l'aimoit avec excès, & ne voïant point de Prince dans les Rois ses voisins, qui lui parût digne d'être son époux, il la laissa libre de faire un choix soit dans les païs étrangers, ou soit parmi les Grands de sa Cour, persuadé que celui qu'elle honoreroit de son estime, la meriteroit; mais cette sage Princesse qui pénétroit jusqu'au fond du cœur de ses Sujets, n'y trouvant que jalousie, qu'ambition, & qu'une insatiable avidité de grandeur, & de puissance, ne put se resoudre à profiter en leur faveur des bontés du Prince son pere.

Cependant quoiqu'elle ne trouvât personne digne d'elle, il n'y en eut aucun qui ne sentit le pouvoir de

de ſes charmes, & qui n'aſpirât à recevoir ſa foi; ce qui rendit quelque tems cette Ville le Théâtre des jeux, & des plaiſirs, chacun s'empreſſant à lui marquer ſon amour par tout ce que la galanterie peut faire inventer d'agréable. Mais comme elle étoit perſuadée qu'on en vouloit moins à ſon cœur qu'à ſes Etats, elle ne leur en témoigna qu'une foible reconnoiſſance, & ne leur donna pas plus d'eſpoir qu'auparavant. Ceux qui ſe diſtinguoient le plus dans les témoignages de leur paſſion, furent Aramède & Farmes, proches parens de la Princeſſe de Carie mere de Caphéna. Ces deux jeunes Princes étoient doüés de toutes les qualités extérieures qui peuvent rendre aimables; mais l'exces de leur ambition, & le déréglement de leurs mœurs terniſſoient ſi fort ce qu'ils avoient de bon, qu'on ne peut s'en ſouvenir ſans horreur. Leurs Peres étoient en grande conſidération auprès de Carménon, qui les avoit mis à la tête de ſon Conſeil, ne faiſant rien ſans les conſulter, & ſans qu'ils l'euſſent approuvé. Ces

deux Miniſtres n'avoient pas moins d'ambition que leurs enfans; mais il ſçavoient la mieux déguiſer.

Les choſes étoient en cet état, lorſque Carménon ſe ſentit attaqué d'une langueur mortelle, ſans que tous les remédes puſſent le ſoulager; & périſſant à vûë d'œil, il ne ſongea qu'à laiſſer la jeune Princeſſe dans une paix ſolide, & maîtreſſe abſoluë de ſes Etats. Mais pour que ſes Sujets fuſſent engagés à lui être fidéles par la force des loix humaines & divines, outre les ſermens ordinaires qu'il leur ordonna de prêter à Caphéna, il aſſembla tous les Grands de ſa Cour dans le Temple de Junon, & leur fit promettre & jurer par la puiſſance de cette Déeſſe qu'ils ne contraindroient jamais la Princeſſe ſur le choix d'un Epoux, & ne feroient valoir l'autorité que leurs rangs, leurs charges, & leurs emplois leurs donnoient dans la Carie que pour maintenir la ſienne contre quiconque voudroit la traverſer. Les Peres d'Araméde & de Farmes furent les premiers à faire ce ferment, leurs fils, & tous les Grands les imite-

imiterent ; & moi comme Grand-Prêtre de Junon, je fûs nommé pour en être dépoſitaire, & les obliger à le tenir en cas de contradiction. Depuis cette cérémonie, Carménon ſe trouva toûjours plus mal ; mais ne mourant point aſſez vîte au gré d'Araméde & de Farmes, qui ſe flatoient chacun en ſecret d'être le maître après ſa mort, ils projeterent de s'en défaire. Cependant comme ils ſe haïſſoient l'un & l'autre, & que leur rivalité dans la recherche de la Princeſſe n'avoit fait qu'augmenter leur averſion, ils prirent cette funeſte réſolution ſans ſe la communiquer.

Depuis que Carménon étoit tombé dans cette triſte maladie, il avoit nommé un ou deux des jeunes Seigneurs de ſa Cour pour coucher dans ſa chambre indépendemment des gens du Palais & des Gardes de ſa perſonne ; mais pour l'éclairciſſement de ce fatal évenement, il eſt néceſſaire, Seigneur, que je vous explique de quelle maniere nos Princes ſont gardés. L'appartement qu'ils occupent eſt au milieu de deux vaſtes corps de lo-

gis, qui ne font remplis que des Gardes du Prince & de leurs Officiers, & n'ont de communication que dans fon apartement l'un à droite & l'autre à gauche fans en avoir aucune enfemble, afin que fi le Commandant des Gardes d'un des côtés avoit quelque mauvais deffein, celui du côté oppofé pût l'empêcher; ainfi ces deux corps de Gardes n'ayant nulle intelligence, font comme deux differents partis qui ne s'accordent que dans leur exactitude à veiller fur la perfonne du Prince, dont l'adroite politique a foin de leur donner pour Commandans ceux de fa Cour, qui paroiffent s'aimer le moins, dans la penfée de rendre leur défunion favorable à fa fûreté: & comme le commandement de ces deux corps, eft un des plus beaux emplois de la Cour, l'envie d'en être pourvû contraint la plûpart des Seigneurs à ne fe lier d'aucune amitié, ce qui forme toûjours entre eux deux efpeces de factions. Carménon, qui fuivoit les ufages du païs avec une extrême rigidité, perfuadé que deux rivaux ne peuvent s'aimer, avoit

avoit mis à la tête de ses Gardes Araméde & Farmes, croïant qu'il en seroit mieux servi, & qu'il feroient leur devoir à l'envi l'un de l'autre : mais, helas ! que ce malheureux Prince se trompa dans son attente, puisqu'au lieu d'être en sûreté, il se mit entre ses deux plus cruels ennemis. Il les aimoit cependant, & les nommoit plus souvent que d'autres pour le veiller. Ces Princes ingrats & perfides ayant donc résolu d'avancer son trépas, s'occuperent si bien à gagner les troupes qui leur étoient confiées, qu'ils parvinrent à les faire consentir à leur dessein. Je ne vous raporterai point les raisons dont ils se servirent pour les persuader, vous jugez aisement que les promesses éclatantes des plus hautes récompenses n'y furent pas épargnées : ainsi Araméde ayant fait jurer à ses soldats de le soûtenir contre Farmes, & Farmes ayant tiré la même parole des siens contre les efforts d'Araméde, ils n'eurent plus d'autre soin que d'exécuter leur entreprise.

Une des nuits qu'ils devoient veiller le Prince, fût enfin choisie pour

cet énorme crime; & comme ſi le même démon les eût animé l'un & l'autre, & que la haine eût produit dans leurs cœurs les mêmes effets de la ſympatie, ils prirent pareille heure & pareil moment pour commettre leur attentat. Toute la Cour étoit retirée, & le Prince enſeveli dans un profond ſommeil; lorſqu'Araméde, un poignard à la main entra d'un côté dans ſa chambre, tandis que Farmes armé de même ſorte entra par l'autre. Jugez de leur ſurpriſe; mais quelle doit être la vôtre, Seigneur, en aprenant qu'elle ne fit que hâter leur barbare deſſein! Ils ſe regarderent fierement, & ſans rompre le ſilence, s'avancerent également vers le lit de Carménon, & par deux coups de poignard rendirent ſon ſommeil éternel. A peine eurent-ils conſommé leur crime, qu'ils tournerent leur rage l'un contre l'autre; & faiſant le ſignal dont ils étoient convenus, ils ſe virent ſoûtenus de leurs ſoldats. Le bruit des armes, & les cris des combattans ayant éveillé tous les gens du Palais, ils coururent à l'appartement

ment du Prince; mais quel ſpectacle! la nuit en augmentoit l'horreur; on crie aux armes par toute la Ville; les grands raſſemblent les troupes qui ſont dans Cryaſſa, & volent au Palais. Cependant les clameurs pénétrent juſqu'au pavillon de la Princeſſe, ſes femmes éperduës l'entourent, & ne veulent pas permettre qu'elle ſorte; & tandis qu'on la retient & qu'elle entend crier qu'on a tué ſon Pere, & que ſes ſujets ſont revoltés, le Palais du Prince devient un theâtre de ſang & de carnage. Le Pere de Farmes à la tête d'une partie des troupes, & celui d'Araméde à celle de l'autre, vinrent au ſecours de leurs fils de qui le combat engagea bien-tôt une affaire générale. Les deux partis ſans ceſſer de combattre avoient quitté le Palais, & continuoient dans la place qui le précéde à ſe diſputer la victoire, lorſque leurs Peres arriverent.

Ces ambitieux miniſtres, bien-loin de ſe ſervir de leur autorité pour les déſarmer, profitant de cette occaſion pour laiſſer agir leur haine particuliere, devinrent eux-mêmes chefs de parti, & rendirent

la place du Palais, un veritable champ de bataille. La Princeſſe étant enfin parvenuë à ſortir de ſon appartement, courut avec ſes femmes à celui de Carménon, & trouvant ce Prince percé de coups, & noyé dans ſon ſang, fit retentir ce lieu de cris & de gémiſſemens. On l'en arracha, & par des détours ſecrets, on la conduiſit dans ce temple. Je ne puis vous exprimer, Seigneur, la douleur que me donna le récit de ce qui ſe paſſoit, quoiqu'elle en ignorât les principales circonſtances; il étoit ſi facile de voir que l'un des deux partis s'étoit défait de ſon ſouverain, que ſa mort ſuffiſoit pour exciter notre douleur. Je fis entrer la Princeſſe dans le ſanctuaire avec ſes femmes, & l'ayant confiée aux Gardes du temple; je ſortis à la tête de tous les Sacrificateurs, & me rendis au lieu du combat. Jamais acharnement n'avoit été pareil. Il étoit minuit quand ils avoient commis leur aſſaſſinat; & le jour étoit déjà grand, lorſque j'arrivai ſur la place: cependant ils n'avoient pas ceſſé de combattre avec une égale fu-

fureur, & le même avantage. Tous les habitans s'étoient armés, & sans sçavoir de quel côté étoit la justice, ils s'étoient rangés de l'un & de l'autre en ne suivant que leur caprice ; il sembloit qu'un même démon les possédoit & qu'ils n'étoient là que pour s'entre-tuer : on n'y gardoit aucun rang, on se combattoit sans observer aucune regle ; la rage, la haine & le désespoir conduisoient les coups ; enfin c'étoit plûtôt une assemblée de meurtriers, que deux corps de gens de guerre.

Cependant je m'avance, & ne me figurant pas qu'Araméde & Farmes fussent également criminels : Que faites-vous, braves Cariens, m'écriai-je, est-ce en massacrant l'innocent, que vous devez punir le coupable ? est-ce à vous d'en tirer vengeance ? n'avez-vous pas votre Princesse ? ses ordres ne doivent-ils pas vous guider ? ah ! bien loin de vous assassiner les uns & les autres comme vous faites, réunissez-vous tous pour arrêter le meurtrier de votre Souverain, & le livrer à la justice de Caphena dont

vous augmentez la douleur par votre dissention. Ma voix s'étoit à peine fait entendre, que d'un commun accord les combattans avoient suspendu leur fureur ; & tandis que je parlois, Araméde & Farmes s'étant joints, se serrerent mutuellement la main, & s'approchant l'un de l'autre pour mieux recuëillir mes paroles, obligerent les deux partis d'en faire autant. Lorsque j'eus cessé, Farmes me regardant avec une assûrance extrême : Nous ignorons, me dit-il, Araméde & moi quel est l'assassin du Prince, & quoique nous nous en soyons également soupçonnés, nous nous en reconnoissons innocens l'un & l'autre, mais puisque Carménon est mort, nous voulons que le sort des armes décide de celui qui doit remplir sa place en épousant Caphéna. Je vous avoüe, Seigneur, continua le Pontife, que je donnai dans ce piége, & que je cru ces deux Princes innocens : dans cette pensée je leur fis tout espérer de la bonté de la Princesse, & leur representant les sermens qu'ils avoient faits de ne la point con-

contraindre, & q'ils ne devoient se la disputer que par la grandeur de leurs services & la fidélité de leur zéle, je les fis consentir à poser les armes.

Mais ce fut aussi tout ce que je pus obtenir, car ils ne voulurent jamais s'embrasser ni licentier leurs troupes, chacun étant dans la résolution de se tenir prêt à combattre à la moindre occasion : je crois même que je n'ai obligation de cette tréve qu'à leurs fatigues & aux blessures dont ils étoient couverts. Enfin les Farmes & les Aramédes s'étant retirés dans leurs quartiers à la tête de leur parti, je fis enlever les morts, & remettre le Palais en état de recevoir la Princesse; & comme la conjoncture ne me permettoit pas de rendre à Carménon les honneurs funébres avec magnificence, la cérémonie s'en fit sans nul éclat dès le même matin : ensuite de quoi je fis monter la Princesse dans son char, & je la ramenai dans son Palais. Elle eût bien desiré donner le commandement de ses Gardes à d'autres qu'aux

deux rivaux ; mais la crainte d'exciter quelque nouvelle émeute, l'en empêcha jusqu'à ce qu'elle eût découvert la vérité du meurtre du Prince son Pére.

Mais les deux partis étoient trop intéressés au sécret, pour qu'il fût possible d'en rien sçavoir ; & malgré les ruses & les perquisitions de Caphena, nous l'aurions toûjours ignoré sans le secours de la Providence, qui ne laisse jamais les crimes impunis. Je m'étois retiré dans le Temple, espérant que les choses alloient reprendre leur forme ordinaire ; mais la Princesse fut à peine instalée dans son Palais qu'Araméde & Farmes l'y tinrent prisonniere, le faisant entourer de leurs troupes, & n'en permettant l'entrée qu'à ceux de leur parti. Elle y fut toûjours servie en Souveraine ; mais sans aucune liberté, & sans cesse obsedée des deux rivaux qui la pressoient de choisir l'un ou l'autre pour Epoux : & tandis qu'ils la persecutoient au dedans, leurs Péres s'emparérent des dehors, & firent venir sous leurs ensei-

enſeignes toutes les troupes que ce Prince tenoit ſur pied dans l'étenduë de ſes Etats. Cette nouvelle calamité accabla les citoyens; la famine vint deſoler la Ville & commença la vengence céleſte; & pour nous prouver que ce fleau partoit du couroux du Ciel, un Monſtre en fureur échapé de nos Forêts, ou plûtôt envoyé des Dieux pour punir nos forfaits, après avoir devoré tous ceux des Villes & des Villages, ſe faiſant un paſſage juſqu'à Cruaſſa, où les peuples d'alentour ſe refugioient en foule, y vint porter l'effroi, la mort, & la déſolation; les femmes, les enfans, les jeunes, & les vieux, tout devint la proye de cet épouvantable animal. Alors chacun ſe renfermant dans ſes maiſons, & n'en pouvant ſortir ſans crainte d'être mis en piéces, y mourut de faim & de deſeſpoir.

Comme Aramede & Farmes avoient prévû que la famine ſeroit dans la Ville par la quantité de troupes qu'ils y faiſoient entrer, ils avoient muni le Palais de toutes les proviſions néceſſaires à la vie, & par une politique que je n'ai ja-

mais bien comprise, ils firent part au Temple de leurs munitions, mais ce n'étoit que pour un temps; & lorsque le monstre parut dans la Ville, nous touchions au moment de n'en avoir plus. Jugez Seigneur, de l'état déplorable où nous fumes réduits; cette affreuse situation fit résoudre les plus braves à combattre le monstre, mais leurs efforts ont été superflus, cinquante y sont péris, sans être seulement parvenus à le blesser, & ces differens combats irritant sa fureur, il alloit ensuite ravager jusques dans les lieux les plus reculés des maisons de ceux qui n'étoient pas assez prompts à s'y renfermer. Pour nous, nous n'osions sortir du Temple, où nous passions les jours & les nuits en prieres. Enfin le Monstre las de sang & de carnage, n'ayant épargné que ceux que la fuite a garanti de sa fureur, fut se mettre dans la place du Palais immédiatement au dessous de l'appartement de la Princesse, comme pour la rendre témoin de ses meurtres journaliers, personne n'en pouvant plus sortir sans être devoré. Les deux rivaux,

qui véritablement avoient de la valeur, outrés de desespoir, résolurent de le combattre ensemble. Ils sortirent du Palais armés de toutes piéces & montés sur leurs plus vaillans chevaux. Farmes l'attaqua le premier, mais le Monstre ne fit pas durer le combat, il tua le Cheval, & se saisissant du Cavalier il le mit en piéces avant qu'Aaraméde eût pu le contraindre à s'adresser à lui. Quand ce terrible animal se fut défait d'un ennemi, il courut sur l'autre, & l'eût sans doute traité de la même maniere, si le malheureux Aaraméde déjà mortellement blessé, n'eût pris le parti de la fuite, & si, courant à toute bride, il ne se fût rendu à la porte du Temple; le Monstre qui le poursuivoit, le voyant au pied de cet azile, ralentit sa course & s'arrêta. Les cris de ceux qui étoient aux fenêtres de leurs maisons nous ayant attirés dehors, nous vimes avec la derniere surprise que cette bête indomptable nous laissa le tems de prendre le mourant Araméde sans faire aucun mouvement contre nous, & qu'il ne fut pas

pas plûtôt entré dans le Temple qu'il reprit le chemin du Palais. Ce respect qu'il sembloit nous porter, ne nous empêcha pas de fermer promptement nos portes, après quoi nous nous employâmes à secourir Araméde; mais c'étoit le terme prescrit à ses crimes: & se sentant prêt d'expirer, il me déclara tout ce que je vous ai dit de l'assassinat du Prince, & des persécutions que Farmes & lui avoient fait souffrir à Caphena depuis qu'ils la tenoient prisonniere; & mourut en reconnoissant qu'il venoit de recevoir la juste punition de son attentat.

La mort d'Araméde & de Farmes parut avoir appaisé le monstre; ce qu'il avoit fait à notre égard nous encouragea à sortir du Temple, notre exemple anima ce qui restoit d'habitans dans Cryassa à nous suivre; nous fimes le tour par toute la Ville sans que cet animal quittât son poste, & nous parvinmes jusqu'au Palais sans qu'il fît autre chose que nous regarder attentivement. Pour nous, nous en détournâmes les yeux ne pouvant supporter cet horrible aspect

pect; nous avions eu des objets si terribles dans le tour que nous fimes par la Ville, que la crainte, la douleur, & la mort étoient peintes sur nos visages. En effet Cryassa jadis si florissante n'étoit plus qu'un vaste cimetiere de morts, de mourans, de cadavres & d'ossements entassez les uns sur les autres; la demeure de notre Princesse, ne nous offrit rien de plus consolant. A nos voix, à nos cris on vint nous en ouvrir les portes; mais quel triste spectacle! Caphena au milieu de ses femmes, leur partageant le peu de vivres qui lui restoit, les encourageant à se résigner à la volonté des Dieux & leur donnant par ses soins & par ses discours, les consolations dont elle-même avoit besoin, fut d'abord ce qui frapa nos yeux. Cette admirable Princesse ne put s'empêcher de concevoir quelque esperance en nous voyant: O mon Pére, me dit-elle, par quel miracle êtes-vous entré dans ce Palais? la colére céleste est-elle satisfaite, & le Monstre est-il las de nous persécuter? Elle étoit si belle & si majesteuse en

me parlant ainsi, qu'il me fut impossible de n'en pas marquer mon étonnement.

Je ne doute point, Madame, lui répondis-je, que le Ciel veüille se laisser toucher, puisque malgré l'horreur de nos calamités, il a conservé la vie & les divins attraits de l'illustre Caphéna ; s'il eût voulu nous perdre entierement, il ne nous auroit pas laissé notre admirable Souveraine, & je commence à croire que c'est par un effet de sa pitié que le Monstre immobile aujourd'hui nous a permis de venir vous assûrer que ce qui reste de vos sujets, est prêt à périr pour vous. Alors je l'instruisis de tout ce qui nous étoit arrivé, de la désolation de notre Patrie, & du crime de Farmes & d'Araméde. Cette belle Princesse dont mon recit renouvelloit les douleurs, l'interrompit souvent par l'abondance de ses larmes : elle m'aprit ensuite que tandis que les Cariens avoient un Monstre dans le cœur de leur Ville qui les devoroit, elle en avoit deux dans son Palais en la personne de Mérou & de Nossix, péres d'Araméde

méde & de Farmes, qui malgré leur âge & nos miféres, s'étoient déclarés héritiers de l'amour de leurs fils, & prétendoient l'obliger à choifir un d'entr'eux pour Epoux; qu'infpirée fans doute par le Ciel elle leur avoit répondu qu'elle ne donneroit fa foi qu'à celui qui delivreroit Cryaffa du Monftre qui la défoloit, & que fi l'un des deux en étoit vainqueur, elle croiroit fon fils entierement innocent du meurtre de fon Pére; que ces paroles avoient fait une telle impreffion fur eux qu'ils s'étoient refolus de combatre le Monftre, mais qu'au moment de l'exécution, accablés par la foibleffe que leur caufoit le peu de nourriture qu'ils étoient obligés de prendre, pour qu'elle ne manquât pas, & par le chagrin de voir mourir à chaque moment leurs meilleurs foldats, ils n'avoient pas eu feulement la force de s'armer, & que ne les ayant point vûs depuis trois jours, elle ne doutoit point qu'ils ne fuffent réduits dans un pitoyable état, jugeant de leur fituation par la fienne qu'elle fentoit ne pouvoir plus foutenir, ayant dé-

jà fermé les yeux à quinze de ſes femmes.

Ces paroles me déchirerent le cœur; cependant animé d'un eſpoir que je n'avois pas encore reſſenti, je me rendis dans les Pavillons des deux Princes que je trouvai preſque mourans ; tous les Seigueurs qui s'étoient refugiés dans le Palais, étoient de même ; & dans l'eſpace de ce vaſte lieu il n'y avoit pas un ſeul endroit qui ne fût rempli de morts: & de tous ceux qui y étoient entrés, il ne reſtoit que trente hommes qui ſont les principaux Seigneurs de la Cour. Quoique ce ſpectacle fût des plus touchans, il ne me fit pas plus d'impreſſion que celui que je venois de voir dans toute la Ville : enfin voulant eſſayer ſi le Monſtre nous laiſſeroit ſortir avec la même tranquillité qu'il nous avoit permis d'entrer, je m'y haſardai, il ne remua pas, & nous vit aller & venir ſans paroître y prendre garde ; nous profitâmes de cette apparente douceur pour nettoyer le Palais & la Ville du carnage dont il les avoit rempli ; mais il nous

nous étoit reſté ſi peu de monde que ce ne fut qu'après bien du tems & de grandes fatigues que nous y parvinmes. Je crois qu'il eſt inutile de vous dire, Seigneur qu'étant ſi peu d'habitans la famine ceſſa, & que nous eûmes plus qu'il ne nous falloit pour réparer la diſette & remettre les forces des mourans: nous fimes ſortir la Princeſſe du Palais & la conduiſimes dans un pavillon ſéparé avec le reſte de ſes femmes. Cependant nous tombâmes bien-tôt dans une autre inconvenient: faute de peuple & d'habitans, la terre ne fut plus cultivée, les denrées nous manquerent, & quoique nous appellaſſions nos voiſins à notre ſecours, le recit qu'on leur faiſoit du Monſtre leur donnoit tant de crainte que perſonne n'oſoit aborder dans la Carie. Cette nouvelle miſere renouvella la reſolution de ſe défaire à quelque prix que ce pût être d'un hôte ſi formidable.

Pour cet effet Mérou & Noſſix qui étoient entierement retablis, ainſi que les trente Seigneurs qui comme eux étoient dans le Palais, s'armerent de toutes pieces pour le com-

combattre ; mais cet étrange animal, qui jusques-là nous avoit respectés, & qui ne s'étoit nourri que des restes malheureux de nos compatriotes, ne s'aperçut pas plûtôt du dessein de ses ennemis qu'il reprit une nouvelle fureur : & sans se donner le tems d'être attaqué, se rua sur les premiers qui s'avancerent, & les ayant devorés aux yeux des autres, leur causa tant d'effroi qu'ils abandonnerent leur dessein, & se retirerent dans le Palais résolus de n'en plus sortir ; & le Monstre qui les y tient comme assiégés, est toujours prêt à mettre en piéces quiconque en veut sortir. Dans cette cruelle extrêmité, nous avons voulu conduire la Princesse sur les frontieres de cet Etat ; mais le Monstre s'étant mis en devoir de nous attaquer pour nous en empêcher, nous avons été forcés de n'en rien faire. Enfin abandonnés de tout secours & de toute consolation, nous avons eû recours aux Dieux, & par un sacrifice solemnel à Junon, nous avons imploré son assïstance & consulté son oracle pour sçavoir ce que nous devions faire.

La

La Déeſſe touchée de l'excès de nos maux a reçu nos foibles offrandes, en nous commandant de faire combattre le Monſtre par le premier Etranger qui ſeroit aſſez hardi pour entrer dans notre Ville deſerte, nous promettant que lui ſeul remettroit notre Pays de ſes calamités, mais qu'il falloit encore le ſang des plus nobles Cariens pour appaiſer la colére des Dieux.

Cet Oracle nous donna de la joye & de la douleur, ne pouvant en expliquer favorablement les dernieres paroles, puiſqu'il paroît qu'il faut que toute la Nation périſſe pour fléchir le couroux du Ciel, & qu'il ne reſte plus de ſang illuſtre que notre Princeſſe, & vingt des Seigneurs de ſa Cour, qui compoſent à preſent toute la Nation. Il y a près d'un mois que l'Oracle a parlé de la ſorte, ſans que nous ayons vû paroître perſonne dans Cryaſſa; je n'ay pas ceſſé de faire des ſacrifices & des prieres depuis qu'il s'eſt fait entendre, & cette poignée d'habitans que vous venez de voir, n'a pas manqué un ſeul jour de ſe rendre dans cette place pour appren-

dre par ma voix la volonté des Dieux ; le Monſtre en ſentinelle aux portes du Palais ne faiſant de mal qu'à ceux qui veulent l'approcher, ou lorſque ceux du dedans cherchent à s'en ſauver, ou que nous eſſayons d'emmener la Princeſſe. Voilà, Seigneur, l'état où nous ſommes depuis près de deux ans : j'avois renouvellé ce matin les vœux & les offrandes que nous faiſons chaque jour, & ce malheureux peuple en attendoit l'effet, lorſque vous vous êtes offert à ſes regards. La différence de votre habillement, votre magnificence, celle de ceux qui vous accompagnent & ſur tout vos chevaux, leur ayant prouvé que vous étiez étranger, ils ont pouſſé les cris & fait les acclamations qui vous ont étonné, ne doutant pas que vous ne fuſſiez celui qui leur eſt promis par l'oracle. Puiſque le Monſtre a ſi bien ravagé le païs que nous n'avons plus aucun animal domeſtique, & que nos bois mêmes ſont dénués de ceux qui ſont les plus féroces, en échange nous ſommes devenus comme eux ne vivant que de

ce

ce que la terre produit d'elle-même ; le peu de gens qui nous reſte n'étant pas accoûtumé au travail, ne cultive & ne ſe donne de la peine que pour procurer à la Princeſſe Caphéna une nouriture moins groſſiere que la notre. Ainſi c'eſt donc à vous à changer nôtre ſort; puiſque vous étes étranger & le ſeul qui depuis nos malheurs ayez voulu pénétrer juſqu'ici: mais j'avouë que votre air & votre jeuneſſe me font regarder avec la derniere douleur, l'obligation où nous ſommes de vous expoſer à la fureur du Monſtre, & que notre infortune me paroît mille fois plus grande depuis que je vous ai vû.

Le Grand-Prêtre finit ainſi ſa triſte narration, & le feint Cléoméde vivement touché des calamités de ce beau païs, mais animé d'un ardent deſir de les terminer, le regardant avec cette grace qui lui gagnoit tous les cœurs: Je vous ſuis obligé, mon Pere, lui dit-il de l'interêt que vous ſemblez prendre à ma vie; mais je me trouve ſi glorieux de ce que le Ciel paroît m'avoir envoyé pour finir vos pei-

nes, que je prendrois votre pitié pour une offenſe, ſi je vous étoïs mieux connu. Trop heureux ſi mon ſang répandu peut délivrer votre belle Princeſſe d'un état ſi déplorable. Cependant j'eſpere que les Dieux qui m'ont conduit ici me rendront non-ſeulement vainqueur du Monſtre, mais qu'ils voudront encore ſe ſervir de mon bras pour venger Carménon : ainſi ne tardez point à m'enſeigner la demeure de cet implacable ennemi, & ſouffrez que dès ce moment notre combat décide de votre ſort & du mien.

Le Roi de Mêlos prononça ces paroles d'un air ſi martial que le Grand-Prêtre en perdit une partie de ſa crainte ; mais il en arrêta l'ardeur en lui faiſant entendre qu'il ne combatteroit le Monſtre que le lendemain matin, voulant employer cette journée en ſacrifices pour lui rendre le Ciel propice, & préparer la Princeſſe à cet évenement. Le vaillant Cléoméde eut quelque peine à ſouffrir ce délai, mais le Pontife ſçût ſi bien le convaincre par ſes raiſons, qu'il

qu'il fut obligé de s'y rendre; & l'ayant prié de prendre le repos dont il devoit avoir besoin, il fit appeller ses deux Ecuyers; & le laissant en liberté, il fut donner ses ordres pour le spectacle du lendemain. Lorsque Nimphée se vit seul avec ses confidens, il leur apprit l'état de la Carie, & ce qu'il devoit faire pour l'en tirer. Ces deux Seigneurs frémirent à ce récit, & le conjurerent à genoux de ne se pas exposer à ce péril pour des gens qu'il ne connoissoit point, ou de permettre qu'ils courussent le danger avec lui. Le jeune Monarque leur témoigna sa reconnoissance du zéle qu'ils faisoient paroître, mais il leur défendit d'être autre chose que témoins de son avanture, & même de s'armer pour sa défense, voulant avoir lui seul l'honneur de la victoire. Ensuite se rappellant tout ce que le Grand-Prêtre lui avoit dit de Caphéna, il leur découvrit que les malheurs de cette Princesse jettoient un trouble dans son ame dont il n'étoit pas le maître; & que le plaisir de la servir animoit son courage d'une nouvel-

le ardeur. Arface & Philotas, c'étoient les noms de fes deux confidens, qui ne pouvoient approuver la réfolution, employerent toute leur éloquence, pour lui perfuader de retourner dans fes Etats, & n'oublierent rien de ce qu'ils jugerent capable de le toucher; mais quoiqu'il eût une tendre amitié pour eux, & qu'il eût toûjours déféré à leurs confeils, ils ne purent parvenir à le faire changer de fentimens. Tandis qu'il leur peignoit avec tranfport la gloire qu'il alloit acquerir, en terminant les miferes de ce païs, & qu'il les inftruifoit du plan qu'il avoit déjà formé pour le repeupler; le Grand-Prêtre faifoit annoncer par la Ville que l'Etranger que les Dieux avoient promis étoit arrivé, & qu'il combattroit le Monftre le lendemain invitant chacun de fe rendre fur le lieu du combat, pour en être fpectateur. Cette nouvelle, que ces malheureux habitans attendoient avec la derniere impatience, les remplit de joye, & d'efperance; & fçachant que le Temple feroit ouvert le jour & la nuit, & qu'on

qu'on les pafferoit en prieres, ils cefferent toutes leurs occupations, abandonnerent tous leurs travaux, & ne fongerent plus qu'à joindre leurs vœux à ceux des Sacrificateurs. Enfuite le Grand-Prêtre s'étant rendu au Palais de la Princeffe, il lui apprit l'arrivée de Cléoméde.

Caphéna de qui l'ame courageufe avoit fupporté jufqu'alors fes malheurs, & ceux de fa patrie avec une fermeté bien au deffus de fon âge & de fon fexe, parut émuë au difcours du Pontife: elle palit; fes yeux fe couvrirent de larmes, & les tournant languiffamment fur le Grand-Prêtre: Hè! quoi, mon Pere, lui dit-elle, n'eft-ce pas affez pour nous d'avoir vû périr tout notre peuple, fans que nous faffions encore couler le fang des étrangers? toutes les nations doivent-elles fe reffentir de nos miferes? ce Cléoméde dont vous parlez fi avantageufement, n'a-t-il point de Pere, d'Epoufe ou d'amis qui s'intereffent à fon fort? que diront-ils de nous, lorfqu'ils apprendront la mort de ce qu'ils ont fans doute de plus cher? ah! mon Pere, que ne m'avez-

vous consultée, nous aurions fait sauver cet aimable Etranger. Le Grand-Prêtre extrêmement surpris de lui remarquer une pitié qu'elle n'avoit point fait paroître dans le fort de la calamité publique, lui repondit assez sévérement qu'il étoit encore plus touché qu'elle du péril de Cléoméde; mais qu'il ne lui étoit pas permis de s'opposer à la volonté des Dieux: qu'elle devoit être suivie exactement, & que si l'Oracle avoit nommé son fils, il l'auroit conduit lui-même au combat. Cependant, Madame, ajouta-t'il, en s'adoucissant, souvenez-vous que la Déesse ne nous a point fait entendre que l'Etranger dût périr, & qu'il semble au contraire qu'elle nous assûre que lui seul doit terminer nos maux.

Pardonnez, mon Pere, reprit la belle Caphéna en rougissant, une crainte que je n'ai pu vaincre; j'approuve votre zéle, & prie les Dieux que l'interprétation que vous donnez à leurs paroles se trouve véritable: mais n'éxigez pas de moi d'être présente à ce cruel spectacle. Le Grand-Prêtre lui dit qu'elle feroit

roit là-deſſus ce qu'elle jugeroit à propos, & qu'il eſperoit ne la revoir qu'avec le vainqueur du Monſtre : & l'ayant quittée, il revint trouver Nimphée. Brave Cléomède, lui dit-il en l'abordant, ſi l'interêt qu'on prend à quelqu'un pouvoit être un préſage de ſon bonheur, celui que la Princeſſe témoigne pour vos jours m'aſſûreroit de votre victoire. Alors lui rapportant la converſation qu'il venoit d'avoir, il mit le cœur du jeune Monarque dans une ſituation qu'il avoit ignoré juſqu'à ce moment : mais ne voulant pas ſe laiſſer ſéduire au ſecret penchant qu'il ſe ſentoit à l'aimer, qu'il n'eût jugé par lui-même ſi véritablement elle en étoit digne ; il cacha ſes ſentimens, & ne fit connoître au Grand-Prêtre que ceux que le rang de Caphéna éxigeoit de tous les hommes. Le Pontife le fit ſervir dans ſon appartement, & mangea avec lui ; & quoi que le repas fût extrêmement frugal, & qu'il ſe ſentît de la miſère du païs, le Roi de Mélos avoit l'eſprit tellement occupé de ſon avanture, qu'il ne s'apperçut pas

de ſa médiocrité. Le reſte du jour fut employé en exercices de pieté, le feint Cléoméde aſſiſta à toutes les cérémonies ; & la moitié de la nuit s'étant écoulée de la même maniere, chacun fut chercher dans les bras du ſommeil quelque ſoulagement à ſes inquiétudes. Le jeune Monarque en goûta les douceurs avec autant de tranquillité que s'il n'eût point eû de Monſtre à combattre ; mais la Princeſſe, & les Grands de ſa Cour ne la paſſerent pas ſans agitation. Caphéna remplie de crainte, de douleur & d'eſperance, ne put fermer la paupiere ; Mérou & Noſſix, brûlant d'une ambitition ſans bornes, ennemis l'un de l'autre, & jaloux de la gloire des autres, n'en eurent pas une meilleure. Comme la vertu ne regloit aucunes de leurs penſées, ils deſiroient être delivrés du Monſtre ; mais en même tems ils ſouhaitoient que le vainqueur pérît au moment de ſa victoire, redoutant preſque autant cet Etranger, que le cruel ennemi qui leur faiſoit la guerre.

Enfin le jour parut, & le bruit écla-

éclatant des trompettes du Temple ayant annoncé le combat; Cléoméde se fit armer, & montant à cheval se rendit dans la place du Palais, accompagné du Grand Prêtre, & des Sacrificateurs, qui marchoient deux à deux devant lui, en chantant d'un ton lugubre des hymnes à l'honneur de Junon. Lorsqu'ils fu- à la portée du trait de la place, ils se rangerent en haye de chaque côté, ainsi que le petit nombre des habitans, & n'osant s'approcher plus avant laisserent à Cléoméde la liberté d'y entrer. Alors le vaillant Monarque ayant défendu à ses Ecuyers de le suivre avança au pas de son cheval jusqu'au milieu de la place, sans que le Monstre sortît de la sienne, lui donnant tout le tems de le considerer: il étoit de la hauteur d'un cheval, sa tête d'une grosseur énorme avoit quelque chose du Lyon, sa gueule étoit armée de deux larges défenses qui finissoient en pointe & de la forme d'un dard, son corps tenoit du Léopard, du Tigre & de la Pantere, ses jambes ressembloient à celles du Cerf, & ses pieds de derriere avoient aussi quelque rapport

à cet animal ; mais ceux de devant étoient de veritables mains de Géant, & de chaque doigt fortoit un ongle recourbé des deux côtés comme un rafoir, & très-aigu par le bout. Cette horrible bête affife fur le derriere jettant par les yeux des feux éteincelans fe laiffa contempler à Nimphée tant qu'il le voulut, en l'examinant de même ; & lorfque le guerreier eût fait toutes fes obfervations, plus animé que jamais à lui donner la mort, il prit fon avantage ; & faifant briller fa lance aux yeux du Monftre, pour l'exciter au combat, il le voit qui s'ébranle, & s'approche à pas lens, en battant fes flancs de fa queuë ; Nimphée l'attent fa lance en arrêt ; mais le terrible animal qui connoît fes forces, & méprife fon ennemi, croyant qu'une de fes mains fuffit pour l'abattre, la leve nonchalement, dans le deffein de le faifir. Nimphée qui ne quitte pas les yeux de deffus lui, prévoyant ce qu'il veut faire, jette fa lance, tire adroitement fon fabre & frape cette fatale main avec tant de bonheur, que l'ayant atteinte à la jointure, il la fépare de

la

la jambe. Un horrible mugiſſement témoigne alors la douleur, & la rage du Monſtre, qui ne s'attendant pas à ce revers, & n'ayant plus de quoi s'appuyer d'un côté, fait de vains efforts pour ſe dreſſer ſur les pieds de derriere, afin de fondre ſur ſon ennemi. Le brave Roi de Mélos ne lui donne pas le tems d'y parvenir, & l'attaquant de côté, pour qu'il ne puiſſe l'atteindre, d'un ſecond coup du tranchant ſabre, le prive encore de ſon autre main. Le terrible annimal tombe ſur le ventre, ſa chûte fait trembler les fondemens du Palais, & ſans l'extrême agilité du cheval de Nimphée, il en eût été écraſé.

Mais ce jeune Heros conſervant toute ſa prudence, & voulant achever ſa victoire, ſe retire en arriere, & voyant le Monſtre étendu ſans pouvoir ſe relever, ſe veautrant dans ſon ſang, & venir à lui en ſerpentant la gueule ouverte, comme pour l'engloutir; il deſcend de cheval, & reprenant ſa lance, mire ſi juſte la barbare bête, qu'il la lui enfonce juſques dans le plus creux de l'eſtomach, & la pouſſe

d'une telle force, qu'elle le perce de part en part, & l'attache à la terre de maniere qu'il ne peut plus avoir de mouvement. Son ſang coule par tout; & tandis qu'il expire, les cris & les acclamations des ſpectateurs célébrent la gloire du Vainqueur.

Ce Prince fut à l'inſtant entouré des Sacrificateurs, des habitans de la Ville, & de ceux du Palais, qui remis en liberté par ſa rare valeur, vinrent lui rendre grace de leur délivrance; & quoique Noſſix & Mérou le regardaſſent d'un œil d'envie, ils furent contraints d'imiter les autres, & de cacher leur lâche jalouſie. Arbate & Philotas, qui pendant le combat avoient cent fois été ſur le point de mourir de crainte & de douleur, ne furent pas des moins empreſſés à faire éclater leur joye : & cette confuſion de complimens, de louanges & de tranſports, offroit un ſpectacle ſi différent du premier, qu'il tiroit des larmes des plus inſenſibles.

Nimphée cependant y répondoit avec une modeſtie qui donnant un nouvel éclat à ſon triomphe, ne fit qu'aug-

qu'augmenter l'amour & le respect qu'on avoit déjà pour lui. Le Grand-Prêtre le tint long-tems dans ses bras, en le nommant l'ange tutelaire de la Carie ; mais enfin faisant trêve à tant de mouvemens impétueux, pour s'informer s'il n'étoit point blessé ; il le fit entrer dans le Palais pour le désarmer quoiqu'il assûrât que le sang dont il étoit couvert n'étoit que celui du Monstre. En effet on eut la satisfaction de voir que cette horrible bête n'avoit pas eû la gloire de le toucher. Ce vaillant Monarque brûlant d'impatience de voir la Princesse, ne fut pas plûtôt en état de paroître à ses yeux, qu'il pria le Grand-Prêtre de le conduire près d'elle. Le Pontife qui ne le desiroit pas moins que lui, y consentit, Mérou, Nossix & tous les autres Seigneurs l'y accompagnerent, sous prêtexte de lui faire honneur ; mais en effet pour être témoins de cette entrevuë. Les cris du peuple avoient déjà instruit cette Princesse d'une partie de la vérité, les pauvres habitans s'étoient rendus a son pavillon, pour être les premiers à lui annoncer la mort du

Mon-

Monſtre ; & ne doutant point qu'on ne lui amenât le Vainqueur, elle avoit d'abord rendu graces aux Dieux, & s étoit enſuite préparée à le recevoir ; mais ce ne fut pas ſans être agitée de divers mouvemens, dont elle ne pût démêler la cauſe qu'à la vûë de Cléoméde.

En effet ce vaillant Prince entouré de la Nobleſſe Cariene, & des Prêtres de Junon, ne s'offrit pas plûtôt à ſes regards, qu'elle ſentit qu'il ne borneroit pas ſa victoire à la défaite du Monſtre, & qu'elle reconnut que ſon trouble n'étoit qu'un preſſentiment de la perte de ſon cœur. Le Roi de Mélos ne fût pas moins agité à l'aſpect de tant de charmes ; & quoique Caphéna n'eût rien emprunté de l'art, pour relever l'éclat de ſa beauté naturelle, & que la ſituation preſente de ſa patrie la tint dans un deüil continuel, elle étoit ſi ſurprenante dans ſes lugubres vêtemens, qu'il étoit impoſſible de la regarder ſans admiration. Celle de Cléoméde le privant de ſon éloquence ordinaire, il ne put trouver de termes pour s'exprimer ; & ſes reſpects accom-

pagnés d'un profond silence n'auroient pas rendu la conversation fort brillante, sans le secours du Grand-Prêtre, qui s'adressant à la Princesse: Je vous avois promis, Madame, lui dit-il, de ne vous revoir qu'avec notre Liberateur, & je m'acquite de ma promesse; mais vous seule aujourd'hui pouvez nous acquiter tous envers lui.

Le Monarque qui s'étoit remis pendant ce discours prit la parole, & regardant Caphéna avec des yeux, où l'amour commençoit à briller: Ce que j'ai fait, grande Princesse, lui dit-il, ayant-été prescrit par l'ordre des Dieux, est suffisamment récompensé par l'honneur dont ils m'ont comblé, en me choisissant pour terminer vos peines; & c'est à moi de m'en rendre digne en travaillant à remettre en ces lieux l'abondance & la paix. Nous avons besoin, Seigneur, lui répondit la Princesse, d'un Liberateur aussi généreux, pour nous empêcher de rougir de l'impuissance où nous sommes de lui marquer notre reconnoissance; mais puisque nos infortunes

nes nous forcent d'être ingrats, & que nous n'avons que des cœurs à vous offrir, ſoyez du moins aſſûré par ma voix que vous regnerez ſouverainement ſur les nôtres.

Quoique ces paroles fuſſent dites dans le général, Caphéna les prononça d'un air ſi tendre, que Cleoméde en ſentit tout le prix; & leurs yeux qui ſe rencontrerent alors, les inſtruiſant d'une partie de leurs ſentimens, il ne fut pas néceſſaire qu'ils s'expliquaſſent plus clairement, pour connoître qu'un même trait les avoit bleſſés. Mais le jeune Monarque ſe rendant maître du feu nouveau dont il brûloit, pour le cacher à ſes rivaux, ſe contenta de repondre à cet obligeant diſcours par un ſalut reſpectueux, & la Princeſſe changeant de converſation pria le Grand-Prêtre de donner les ordres pour le ſacrifice du lendemain, pour rendre graces aux Dieux. Enſuite ayant preſenté à Cléoméde les Dames de ſa Cour, & lui ayant fait connoître les Seigneurs qui l'avoient accompagnée, elle le conduiſit dans un grand cabinet avec toute ſa ſuite, & prenant la parole

le d'un air triſte & majeſtueux : Vous voyez, Seigneur, lui dit-elle, la Princeſſe de l'Univers la plus à plaindre ; & ce qui vous ſurprendra c'eſt que les ravages d'une cruelle famine, l'horreur que le Monſtre a répandu dans ces lieux, la perte entiere de mes Sujets, & la déſolation de cet Etat ne ſont pas les malheurs qui cauſent mes plus vives peines. L'aſſaſſinat d'une pere, qui m'étoit cher que je n'ai pû venger, & qui nous a ſans doute attiré la colere celeſte, fait tout le tourment de ma vie ; les fils de ces deux Princes, dit-elle en lui montrant Noſſix & Mérou ont commis cet horible attentat ; les Dieux les ont punis ; mais leurs peres moins touchés de leur crime, & de leur deſtinée, que du deſir de ſuivre leur exemple, ſe rendent complices de leur forfait, en voulant comme eux contraindre ma volonté, & violer les ſermens que leur Souverain leur a fait faire. Cependant malgré la violence de leur procedé, leur déſobéïſſance, & leur peu de reſpect ; ils prétendent que je les déclare innocens du crime de leurs

leurs fils; & qu'oubliant le meurtre de mon pere, non-seulement je le laisse sans vengeance, mais encore que je nomme l'un des deux pour être mon Epoux; sans songer que le seul titre de pere du meurtrier du mien, leur défend d'aspirer à ma foi.

Voilà, Seigneur, ma déplorable situation; & puisque le ciel vous a choisi pour terminer les maux de notre Patrie, permettez que je vous choisisse aussi pour finir les miens, non par les efforts de votre valeur, mais par le secours de votre prudence & de vos conseils. Après le secours important que vous venez de nous rendre, & dont Nossix & Mérou se ressentent les premiers, j'ose esperer qu'ils ne vous refuseront pas pour arbitre de nos differends, & qu'en me voyant remettre mon sort entre vos mains, ils n'hésiteront pas à vous rendre maître du leur.

Je voudrois, Madame, lui répondit Cléoméde, rétablir au prix de mon sang l'union & la paix entre vous & ces braves Princes; & quoiqu'il doive leur paroître bien hardi qu'un Etranger qui leur est in-

inconnu, veüille ſe mêler de leurs intérêts, j'accepte l'arbitrage dont vous m'honorez, & je me flate de m'en acquiter de façon qu'ils n'auront aucun lieu de s'en plaindre, puiſque dès-à-preſent je les tiens parfaitement innocens du crime de leurs fils; & que je ne puis les trouver entierement coupables d'avoir pour leur incomparable Souveraine des ſentimens plus forts que ceux qu'inſpire le zéle & le reſpect.

Ces paroles ayant fait croire aux deux Rivaux qu'il leur ſeroit facile de gagner Cléoméde, & qu'il ne s'éloignoit pas de leur être favorable, ils conſentirent avec joye à s'en rapporter à lui; & pour commencer à captiver ſa confiance, ils le prierent de leur preſcrire ce qu'il jugeroit néceſſaire au rétabliſſement de la Carie, & qu'ils obéïroient à ſes ordres auſſi ponctuellement qu'à ceux de la Princeſſe. Cléoméde à qui l'amour & la gloire avoient déjà tracé le plan qu'il devoit ſuivre, leur répondit par mille témoignages d'eſtime & d'amitié, & leur dit que ce qu'il imaginoit pour le bien de leur patrie deman-

doit

doit d'être examiné avec attention, & que pour cet effet il faloit que la Princesse fit assembler le peuple, les Grands & les Sacrificateurs, & qu'en leur presence il proposeroit ce qu'il croyoit leur être utile; que chacun seroit libre de dire son sentiment, & que la Princesse décideroit sur la pluralité des voix. Ayant tous applaudi à ce dessein, il fut conclu que ce Grand Conseil se tiendroit le lendemain après le Sacrifice: & lorsque cet article fut reglé, Cléoméde qui vouloit desarmer entierement ses rivaux, les prenant l'un & l'autre par la main: Braves Princes, leur dit-il, commencez à vous rendre les Dieux propices, il faut éteindre entre vous deux les feux de la discorde, & cesser de vous haïr; si l'amour que vous portez à votre Princesse jette dans vos cœurs quelqu'ombre d'inimitié, n'y mêlez du moins aucune semence de haine; soyez rivaux, mais rivaux généreux, & ne cherchez plus à vous vaincre que par le nombre des services que vous rendrez à votre Souveraine. Ce n'est point par la rage & la fureur que vous par-

parviendrez à lui plaire. Les Dieux n'acceptent point des vœux empoisonnés du venin de l'ambition & de la jalousie ; que votre union desormais répare les fautes que ces funestes passions vous ont fait commettre, étouffez-en les feux dans vos embrassemens, & songez que par cette victoire sur vous-même, votre triomphe l'emporte sur le mien, puisque la discorde & la haine sont des monstres mille fois plus terribles que celui dont je viens de vous délivrer.

Cléoméde parloit avec tant de grace, & son action étoit accompagnée de tant de majesté, que Nossix & Merou ne purent résister à leurs charmes. Confus de leur aveuglement, & de mériter si peu ses bontés, ils s'avoüerent coupables, implorerent sa protection & la clémence de la Princesse, & sétant jettés dans les bras l'un de l'autre avec toutes les marques d'une sincére réconciliation, ils dirent hautement que la valeur de Cléoméde détruisoit les monstres, mais que son éloquence triomphoit des hommes. Quoique la Princesse sentît quelque cha-

chagrin dans le fond de son cœur, de voir Cléoméde approuver l'amour des deux Princes, & qu'elle s'imaginât que l'estime qu'il leur témoignoit, étoit une preuve du peu d'effet que ses attraits avoient produit sur lui, elle ne laissa pas de paroître sensible au soin qu'il prenoit de concilier les esprits, & de faire rentrer ses sujets dans leur devoir; elle l'en remercia en le conjurant de ne point abandonner la Carie, qu'elle n'eût eu le tems d'apprendre par ses conseils le grand art de regner.

Nimphée qui n'avoit pas dessein de s'en séparer jamais, répondit avec modestie à ce que ces paroles avoient de trop flateur, & lui fit entendre qu'elle seroit toûjours absoluë sur ses volontés. Elle eût bien voulu saisir cet instant pour chercher à le connoître plus parfaitement; mais le monde dont ils étoient entourés, l'en empêcha dans la crainte qu'il n'eût pas intention de le déclarer hautement. En effet le jeune Monarque résolu de cacher son rang, jusqu'à l'entiere réussite de son projet, & ne doutant point que Caphéna n'eût quel-

que

que mouvement de curiosité ; il sçut en détourner adroitement l'occasion, & ne s'occupant plus que de ce qui pouvoit hâter son bonheur, & celui de cette Princesse; il la pria de lui permettre de la quitter, pour metter ordre à la tranquillité dont il esperoit la faire jouir après tant de trouble & d'inquietude. L'ayant salué respectueusement, il se retira avec Mérou, Nossix & les autres Seigneurs avec lesquels il fût visiter tous les quartiers de la ville, & prendre un état de ce qui restoit d'habitans.

Caphéna restée seule avec ses femmes, employa les premiers momens de cette liberté à remercier le ciel de l'heureux évenement de cette journée : ensuite étant entrée dans son cabinet, suivie seulement des deux Dames de son Palais qu'elle aimoit le plus, & qui lui avoient aidé à supporter avec courage les malheurs dont elle avoit éprouvé la rigueur, elle s'y abandonna au plaisir de parler du vaillant Cléoméde. Ses confidentes nommées Phidime & Camerie à qui les graces du Prin-

ce n'avoient pas échapé, & qui pendant ſon entretien avec Caphena avoient eû le tems d'examiner ſes moindres mouvemens, perſuadées de l'impreſſion que la Princeſſe avoit fait ſur ſon cœur, & qu'elle n'étoit pas éloignée des mêmes ſentimens, s'empreſſerent également à donner des loüanges à cet aimable Etranger. La belle Caphéna qui n'avoit jamais rien aimé, & qui pour la premiere fois ſe voyoit en bute aux traits les plus vifs de l'amour, ne leur déguiſa point ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & leur avoüa que le ſeul Cléoméde lui paroiſſoit digne d'elle; & que ſi le ciel vouloit la rendre maîtreſſe de ſon ſort, elle le partageroit avec joye, avec ce Prince; mais qu'elle ne vouloit pas ſe livrer à ſon penchant, qu'elle ne fût mieux inſtruite de ce qu'il étoit. Il ſe dit Prince, continua-t-elle, & Parent du Roi de Mélos. Je n'ignore pas que Nimphée regne dans cette Iſle. Ses vertus & ſa valeur ſont trop connuës dans l'Aſie, pour n'être pas parvenuës juſqu'à moi; mais je n'ai-
ja-

jamais entendu parler de Cléomède, & quoique ma reconnoiſſance ſemble ſe joindre à ſes belles qualités, pour me forcer à l'aimer, je n'épargnerai rien pour éteindre dès ſa naiſſance un feu dont je ſerois forcée de rougir, ſi celui qui veut l'allumer ne s'en trouvoit pas digne.

Phedime, & Carmenie avoient l'ame trop haute, pour ne pas approuver une ſi noble réſolution; mais elles étoient auſſi trop éclairées, pour ne pas pénétrer que l'amour avoit déjà porté ſon trait dans le cœur de la Princeſſe, d'une maniere à ne l'en arracher que malaiſément; & comme elles ne remarquoient rien en Cléoméde qui ne témoignât une illuſtre origine, & que ſes regards leur avoient appris une partie de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, elles ne firent aucune difficulté de la maintenir dans l'idée qu'il étoit d'un rang à pouvoir aſpirer à ſa foi. Tandis qu'elle s'entretenoit de la ſorte, le jeune Monarque ſûr de l'emporter ſur ſes rivaux, lorſqu'il ſe feroit connoître, les accabloit d'a-

mitiés, en les obligeant à le ſuivre dans cette malheureuſe Ville. Une centaine de perſonnes, tant hommes que femmes en compoſoient tous les habitans, entre leſquels il y avoit bien plus de vieux, que de jeunes; cependant il ne laiſſa pas que d'en détacher pluſieurs, ſous la conduite d'Arbate, pour aller reconnoître l'état de la campagne, avec ordre de les diſtribuer, de façon qu'ils puſſent cultiver la terre, & reprendre leurs travaux accoûtumés; ne réſervant que les anciens, qu'il vouloit rendre témoins des propoſitions qu'il devoit faire le lendemain.

Lorſqu'il eût reglé tout ce qu'il crût néceſſaire au repos de la Princeſſe; il rejoignit le Grand-Prêtre avec Noſſix & Mérou. Le Pontife ſentit une joye véritable, en apprenant que les Princes s'étoient réünis, & que c'étoit à Cléoméde que la gloire en étoit dûë. Ils ſe rendirent un compte réciproque des ordres qu'ils avoient donnés; & conclurent que pour ôter à la Princeſſe toutes les idées funeſtes, qui pouvoient lui reſter de

ſes

ſes longues ſouffrances ; elle quitteroit le Palais , & viendroit en occuper un qui touchoit au Temple de Junon , dont le Grand-Prêtre ne ſe ſervoit que pour recevoir les Princes , & les Grands qui venoient jadis conſulter l'Oracle ; qu'elle ſeroit gardée par les gardes du Temple , & que Noſſix & Mérou , ainſi que les autres Seigneurs de la Cour prendroient des logemens autour de celui de Caphéna , & n'auroient plus près d'elle d'autre rang, que celui que leur donnoit leur naiſſance, juſqu'à ce que les choſes puſſent ſe rétablir comme elles étoient auparavant

Cléoméde qui vouloit avoir l'œil ſur les actions des deux Princes , & ſervir lui-même de garde à la Princeſſe , avoit trouvé cet expédient pour les éloigner d'elle , & l'approcher de lui , craignant toûjours quelque trahiſon de la part de ſes rivaux , & qu'ils ne profitaſſent de la ſolitude de Cryaſſa , pour l'enlever. Et comme il avoit un appartement dans le Palais du Temple , il étoit aſſûré qu'on

ne pouvoit rien entreprendre contre cette Princeſſe, dans un aſile dont il ſeroit le maître. Noſſix & Mérou, qui ne pénétroient point ſon deſſein, & qui pour lors agiſſoient avec franchiſe, ne firent nulle difficulté d'y conſentir. Ainſi s'étant tous rendus auprès de Caphéna, Cléoméde la ſupplia de quitter ſon Palais. Elle avoit trop d'interêt à ce changement pour s'y oppoſer ; les objets dont elle étoit entourée n'étant pas aſſez ſatisfaiſans pour ſe plaire en ce lieu ; elle voulut même en ſortir à l'inſtant, & dîner dans ſa nouvelle habitation. On lui prépara ſon char, elle y monta avec Camérine & Phédime ; les Princes l'accompagnerent à cheval, & le reſte de ſa Cour s'y rendit enſuite. Ce ne fut pas ſans répandre des larmes qu'elle traverſa cette Ville déſolée, ne trouvant ſur ſon paſſage que cinq ou ſix perſonnes, qui malgré leurs cris de joye, & les bénédictions qu'ils lui donnoient, ainſi qu'au brave Cléoméde, ne purent la conſoler de ſa ſituation. Le Grand-Prêtre la reçut avec cérémo-

remonie à la porte du Temple, dans lequel elle entra ſeule ; & s'étant renduë après ſa priere dans le Palais, elle y trouva Cléomède, ſes femmes qui n'étoient plus que douze, un nombre à peu près égal de Seigneurs, & les Princes Noſſix & Mérou, uniques reſtes d'une Cour jadis brillante & nombreuſe.

Après quelques diſcours généraux, & de nouveaux remercimens à ſon Liberateur, elle ſe retira dans ſon cabinet, pour manger en particulier ; & chacun s'étant diſperſé pour ſonger à ſoi, le jeune Monarque fut s'enfermer avec Philotas, pour le préparer à ſuivre ſes ordres, & s'entretenir de la Princeſſe. Ce zélé confident voulut envain l'obliger à prendre quelques heures de repos, ſon cœur & ſon eſprit étoient remplis de trop de projets différens pour être tranquille ; & ne pouvant voir Caphéna, il vouloit du moins s'en dédommager, en découvrant à Philotas tout l'amour qu'elle lui avoit inſpiré. Cette ardente paſſion ſurprenoit bien moins Philotas, que

la prudence avec laquelle le Monarque ſçavoit l'empêcher de paroître, ne croyant pas que n'ayant jamais rien aimé, une flame auſſi violente que prompte pût ſe dérober à tant de gens intereſſés. Cependant ignorant les raiſons que ce Prince avoit de ſe taire, & ne voïant dans ſon hymen avec Caphéna que gloire, & que bonheur pour elle, il le preſſoit de ſe déclarer, & de donner une Reine à ſes Sujets, en conduiſant la Princeſſe à Mélos.

C'eſt mon deſſein, lui répondit Nimphée, mais mon cher Philotas, il n'eſt pas encore tems de le déclarer; il faut repeupler ce beau païs, & m'en rendre le maître; il faut me mettre en état de repouſſer l'envie & la jalouſie des Grands, qui malgré leur petit nombre ne laiſſeroient pas de m'embarraſſer, s'ils m'étoient contraires; & ſur tout il faut que je ſois ſûr du cœur de la Princeſſe, ſans lequel il n'eſt point de félicité pour moi. Pour parvenir à tant de bonheurs à la fois, je vais propoſer aux Cariens de faire venir une colonie de Méliens, qui rétablira l'abondance

dans

dans ce païs; & tandis que fidéle exécuteur de mes volontés, tu partiras pour Mélos, & que tu rassembleras ceux qui doivent composer ce nouveau peuple; je n'épargnerai rien, pour rendre Caphéna favorable à mes vœux, en ménageant toûjours l'ame feroce & barbare de Nossix & Mérou: & quand par ton retour, mes Sujets & mes troupes repandus dans ces lieux m'auront mis en état de parler en Roi; Cléoméde, O! mon cher Philotas, fera voir Nimphée tel qu'il doit paroître aux yeux de la Princesse de Carie.

Ce projet étoit si digne d'un grand Prince, que Philotas y donna les louanges qu'il méritoit; toute sa crainte étoit de voir que Nimphée alloit être seul exposé aux intrigues de ses rivaux; mais ce Monarque le rassûra, en lui promettant de si bien cacher son amour qu'ils n'en pourroient jamais rien pénétrer, persuadé que c'étoit la seule chose qui les obligeroit à se défier de lui, cette politique étant néceſſaire pour les détourner des desseins qu'ils pouroient avoir con-

tre la Princeſſe. Comme il étoit certain que la crainte n'avoit aucune part à la diſſimulation de Nimphée, & qu'il étoit de ſa prudence, n'aïant nul ſecours à donner à Caphéna, en cas de violence, de ſe rendre ſi bien maître des cœurs, qu'on ne pût rien tenter, ſans qu'il en fût averti, ſon confident ne fit qu'aprouver ſa réſolution, & l'aſſûra qu'il ne ſeroit pas long-tems à le voir arriver avec la colonie, & un corps de troupes d'élite. La moitié de l'après dînée étoit preſque paſſée quand ils finirent cet entretien; & l'amoureux Nimphée ne pouvant terminer la journée, ſans, revoir la Princeſſe, il ſe préparoit à paſſer à ſon appartement, lorſque le Grand-Prêtre le vint trouver dans la même intention. Ce Pontife avoit pris pour lui la plus tendre amitié, & le ſervice qu'il venoit de rendre à la Carie, lui faiſant deſirer que la Princeſſe en fût la récompenſe; il s'étoit propoſé dans le fond de ſon cœur de travailler à cette union, eſpérant qu'étant proche parent du Roi de Mélos, il l'engageroit

à

à rétablir ce païs, & dans cette penſée il ne vouloit rien négliger, pour lui prouver ſon zéle, & ſon eſtime.

Ils furent enſemble chez la Princeſſe, qui malgré toutes ſes réflexions ne revit pas plûtôt Cléoméde, qu'elle en ſentit une joye qui lui fit juger que tout inconnu qu'il lui étoit, elle le préfereroit à tous les Rois de l'univers. Le Monarque que l'amour ne traitoit pas moins vivement, eut une peine extrême dans cette viſite à ſuivre les loix, que la prudence exigeoit de lui; cependant ils ſe rendirent maîtres de leur paſſion, & la déguiſant ſous les noms de reconnoiſſance, de zéle & de reſpect, la converſation ne roula d'abord que ſur les malheurs paſſés, & les remédes qu'il y falloit apporter: enſuite la Princeſſe, enhardie par la préſence du Grand-Prêtre, pria Cléoméde de l'inſtruire plus particulierement du ſujet de ſon arrivée dans la Carie, lui faiſant comprendre qu'elle avoit ignoré juſqu'à preſent, que Nimphée Roi de Mélos eût un Prince de ſon
 ſang,

ſang, ſi digne de l'admiration de toute la terre, ajoûtant à ce diſcours un éloge de la valeur, & des vertus de ce jeune Monarque.

Cléoméde qui ne s'attendoit pas à s'entendre louer ſous ſon véritable nom, fut un peu ſurpris de ce qu'il étoit ſi bien connu de Caphéna; mais s'étant promptement remis: Quelque gloire, lui dit-il, Madame, que Nimphée ſe ſoit acquiſe, celle de mériter l'eſtime de l'admirable Princeſſe de Carie eſt ſans doute la plus éclatante; & comme nous ſommes auſſi parfaitement unis des nœuds de l'amitié, que par ceux du ſang, je ſuis auſſi ſenſible à l'avantageuſe opinion que vous en avez, qu'il le ſeroit lui-même, s'il jouiſſoit ainſi que moi du bonheur de vous voir, & de vous entendre. J'ai ſuivi Nimphée, continua-t'il, dans toutes ſes expéditions guerrieres, & lorſque par ſes ſoins j'ai vû la paix regner dans ſes Etats, le déſir de me ſignaler dans les païs étrangers m'a fait quitter le mien. Cependant, Madame, mon zéle pour vos interêts, & mon amitié pour le Roi de Mé-

los

los ne me permettant pas de lui laiſſer ignorer vos malheurs, & ma victoire, il en ſera bien-tôt inſtruit; & ce n'eſt que par ſon ſecours, que je me flate de rendre la Carie auſſi floriſſante qu'elle l'étoit autrefois.

La Princeſſe pérſaudée par ces paroles que Cléoméde étoit véritablement Prince de Mélos, puiſqu'il alloit intereſſer à ſon ſort le Monarque de cette Iſle, ne le regardant plus comme un inconnu, lui rendit tout ce qu'elle croyoit devoir à ſon rang, & l'aſſûra qu'elle ſe tiendroit honorée de pouvoir faire alliance avec Nimphée, & de mettre ſes Etats ſous ſa protection. Le Grand-Prêtre qui doutoit que le Roi de Mélos eût autant de merite que Cléoméde, ajoûta mille choſes obligeantes pour ce Prince, qui laiſſerent entrevoir à Caphéna une partie de ce qu'il penſoit. Animée de l'approbation de ce Pontife, elle ſentit évanoüir ce qui lui reſtoit des funeſtes idées, dont elle étoit accablée depuis ſi long-tems, & fit voir dans la ſuite de cet entretien une ſatis-faction qui la rendoit ſi belle, que l'amour de Cléoméde

en prit de nouvelles forces ; & quelque attention qu'il eût sur lui-même, le feu dont il brûloit éclatoit si vivement dans ses yeux, que Caphéna y reconnût aisément le pouvoir de ses charmes. Enfin l'heure du repos les ayant obligés de quitter une si douce occupation, ils se séparerent enchantés l'un de l'autre. Le grand Prêtre rentra dans son Temple ; Caphéna se retira avec ses femmes ; & Cléoméde après avoir donné ses ordres pour la garde de cette Princesse, fut se livrer à ses tendres pensées, & les répandre dans le sein de son cher Philotas.





SUITE LA TRAHISON RETOURNE A SON MAITRE.

XLV. NOUVELLE.

CEtte nuit fut la premiere, depuis la mort de Carménon, qui fit jouir ſes triſtes Sujets de quelqu'ombre de tranquillité; elle fut cependant employée diverſement. Noſſix & Mérou, tourmentés de leur ambition, la paſſerent à chercher les moyens de ſe rendre Cléoméde favorable; Caphéna ne s'occupa que des belles qualités de ce Prince; le Grand-Prêtre

Prêtre n'eût point d'autre penſée, que celle de faire enſorte qu'il devint ſon Epoux ; & l'amoureux Cléoméde ne fut agité que du deſir de s'en faire aimer, ſous ce nom ſuppoſé, avant que de ſe montrer dans tout ſon éclat : & l'on peut dire que le reſte des habitans de Cryaſſa fut le ſeul à qui le ſommeil communiqua ſes douceurs. Ses pavots ne furent pas plûtôt diſſipés par l'éclat du jour, que les Princes & les Seigneurs ſe rendirent à l'appartement de Cléoméde, qui ſe préparoit déjà à paſſer dans la ſalle du Conſeil, où le Grand-Prêtre, les Sacrificateurs, & le Peuple aſſemblés les attendoient avec impatience. Il y entra au milieu de cette petite Cour, & la Princeſſe s'y étant renduë preſqu'au même moment, chacun ſe plaça. On impoſa ſilence, & Cléoméde prit la parole en ces termes.

Illuſtre Princeſſe, ſages Miniſtres des Dieux, vaillans Princes, & vous Peuple de la Carie ; je crois ne pouvoir mieux répondre à la bonté du ciel, qui m'a deſtiné pour vous délivrer du Monſtre, qu'en

qu'en vous ouvrant un chemin facile pour vous conduire à votre premiere félicité. Vous n'avez plus à redouter un animal terrible; vous n'avez plus à craindre les rigueurs d'une cruelle famine, ni les horreurs des diſſentions domeſtiques: mais vous êtes menacés d'un ſort encore plus miſérable, ſi vous ne cherchez pas à remplacer les compatriotes, que vous avez perdus; votre païs déſert, vos terres incultes, & vos Villes ſans habitans, vous laiſſent en proye au premier qui voudra s'en emparer. Pour prévenir un malheur qui mettroit le comble à tous les autres, en expoſant votre Princeſſe & vous aux indignités d'un funeſte eſclavage, recevez le ſecours que la providence peut vous donner par mes ſoins. L'Iſle de Mélos eſt remplie d'un peuple docile, laborieux & ſage, ſoûmis à ſes Souverains, & pieux envers les Dieux; ſouffrez qu'il vienne vous aider à rétablir l'abondance chez vous; que leurs filles deviennent vos femmes, & que leurs fils ſoient vos gendres; ouvrez vos portes, & vos cœurs à la colo-

colonie que je vous offre de la part de Nimphée Roi de Mélos : que les nœuds les plus ſaints vous lient les uns aux autres ; & par ce moyen repeuplez votre païs, & rétabliſſez-y le commerce, & les arts. Pour prix d'un tel ſervice, Nimphée n'exige point de vous d'autre tribut, que la liberté, dont les peuples unis enſemble, doivent jouir les uns chez les autres : il s'engagera à ne rien changer à vos loix, à vos coûtumes ; il vous maintiendra dans vos droits, & dans vos privileges, ne recherchant d'autre avantage dans cette union, que celui de profiter des choſes que produit votre païs ; il vous laiſſera jouir auſſi de celles, dont la nature enrichit le ſien.

Cléoméde ceſſa de parler, & les differents interêts de chacun en particulier, ayant déjà prévenu les eſprits en ſa faveur ; il ſe fit un murmure d'applaudiſſemens dans l'aſſemblée, qui l'aſſûra d'un conſentement général. Le Grand-Prêtre, & les Sacrificateurs furent les premiers à donner le leur ; les Princes & les Seigneurs, en firent de même,

&

& le Peuple cria tout d'une voix, qu'il reconnoîſſoit les Méliens pour ſes freres, qu'il ſe ſoûmettoit avec joye au Roi de Mélos, & ſuivroit toûjours ſans balançer les volontés de Cléoméde, comme étant leur Libérateur, & leur appui.

Alors la Princeſſe, prenant la parole, en regardant modeſtement le Prince: Je croirois outrager, dit-elle, & les Dieux & les hommes, ſi je m'oppoſois ſeule à la voix générale; j'y joins donc la mienne, & ſuivant l'exemple de mes Sujets, j'accepte le Roi de Mélos pour mon frere, & pour mon allié: mais, ajoûta-t'elle en rougiſſant, c'eſt à condition qu'il ſe contentera de ces titres: Que ceux qu'il enverra pour réparer nos pertes, me reconnoîtrons pour leur unique Souveraine, & que Nimphée n'aura d'empire, ni ſur eux, ni ſur moi.

Cléomede eût bien voulu lui répondre, que bien loin que le Roi de Mélos prétendit lui donner des loix, il ne deſiroit ſuivre que les ſiennes; mais faiſant céder l'amour à la politique, il ſe contraignit, & ne répliqua que pour ſouſcrire aux arti-

articles qu'exigeoit Caphéna, qu'il s'engagea de faire ratifier à Nimphée. Ainsi tout ayant été réglé, le Conseil se leva, & la Princesse suivie de cette assemblée, se rendit au Temple, où le Grand-Prêtre offrit un sacrifice solemnel à Junon. Ensuite Cléoméde ayant remis Caphéna dans son appartement, se retira dans le sien, pour donner ses ordres à Philotas, & le faire partir. Et lorsqu'il se fut séparé de ce fidele confident; il fut rejoindre la Cour chez la Princesse. Nossix & Mérou, qui croyoient que le plus sûr moyen de lui plaire, étoit de s'attacher à Cléoméde, lui rendoient autant de respects, que s'ils l'avoient connu, & le conjuroient chacun en particulier de leur être favorable, faisant valoir leurs droits à la Souverainité de la Carie; les services qu'ils avoient rendus, & leur attachement pour la Princesse.

Cléoméde, qui ne cherchoit qu'à temporiser, jusqu'à l'arrivée de sa colonie, & qu'il eût pénétré les sentimens de Caphéna, les traitoit également bien, & sans leur rien promettre de positif, les encourageoit

geoit à la patience, leur faiſant concevoir qu'il n'étoit pas encore tems de parler d'amour, ni d'hymenée; que leurs calamités n'étoient point finies, & que la Princeſſe ne pouvoit avec bienſéance s'occuper que du rétabliſſement de ſon Etat; les aſſûrant qu'auſſi-tôt que les Méliens ſeroient entrés dans la Carie, il la feroit décider d'une maniere, dont ils auroient lieu d'être ſatisfaits. De pareils diſcours ſans ceſſe répétés, & toûjours avec grace, obligerent enfin les deux rivaux à ſe conformer au tems; & comme dans les conditions que Caphéna avoit exigées de Nimphée, il paroiſſoit qu'elle ne vouloit point d'étranger pour Epoux, & qu'elle avoit craint que ce Monarque n'eût un jour deſſein de l'être, ils en devinrent plus traitables, & firent tréve à leurs importunités. Le jeune Monarque débaraſſé de leurs perſécutions, rendit ſes ſoins aſſidus à l'objet de ſa flame, & ſçut ſi bien profiter du terme preſcrit, au retour de Philotas; que ſans inſtruire la Princeſſe des ſentimens de ſon cœur, ni qu'elle
lui

lui déclara les ſiens; il fût aſſûré de ſa tendreſſe, & lui fit connoître qu'il l'adoroit. Comme la ſituation de la Carie ne permettoit pas qu'on y fit regner les plaiſirs, les fêtes les plus divertiſſantes étoient la chaſſe, & les promenades champêtres; & quoique ces amuſemens rappelâſſent ſouvent à l'eſprit la déſolation de ce païs; ils ne laiſſoient pas d'être favorables à la ſecrete paſſion de ces deux illuſtres Amans; les forêts, & la ſolitude étant les Palais les plus cheris de l'amour. Ce fut auſſi dans ces ſortes de parties, que ſe communiquant leurs penſées, ſoit ſur des matieres politiques, ſoit ſur la délicateſſe des ſentimens, ils prirent l'un pour l'autre autant d'eſtime que de tendreſſe. Caphéna joignoit à la beauté la plus parfaite une vertu ſolide, un courage héroïque, & tous les agrémens de l'eſprit. Cléoméde en qui tant de rares qualités ſe trouvoient auſſi au dégré le plus éminent, ne pouvoit manquer de toucher une ame ſi ſemblable à la ſienne. Cette conformité de vertus établit bien-tôt entr'eux une entie-
re

re confiance. Caphéna n'oſant donner encore un libre cours à ſes tendres mouvemens, trouva ſa conſolation à découvrir à Cléoméde le chagrin que lui donnoient les prétentions de Noſſix & de Mérou, & la haine qu'elle ſe ſentoit pour eux.

Le jeune Monarque de ſon côté, la prioit de ſe contraindre juſqu'à l'arrivée des Méliens; qu'ayant alors des forces ſuffiſantes pour agir en Souveraine, elle pourroit ſans rien riſquer exclure de ſon alliance ces audacieux Sujets. L'adorable Caphéna, lui diſoit-il, ne doit point être le prix d'une ambitieuſe flame; née pour regner, un Roi ſeul eſt digne d'elle; encore faut-il que l'amour forme leurs nœuds, & qu'il doive bien moins ſa foi à la gloire d'une illuſtre naiſſance, qu'à l'excès de ſon ardeur. L'amoureux Cléoméde faiſoit ſi bien connoître celle dont il brûloit, en parlant de la ſorte, que la Princeſſe de Carie ne pouvoit concevoir par quelle raiſon il vouloit qu'elle épouſa un Roi, puiſqu'il ne l'étoit pas; & que ſes yeux démentoient ſes paroles. Ce n'eſt pas toûjours

ſur

ſur le thrône, lui répondit-elle, d'un air tendre & modeſte tout enſemble, qu'on eſt le plus heureux : deux cœurs parfaitement unis dans quelque rang qu'ils ſoient, ſont plus ſenſibles au plaiſir de regner l'un ſur l'autre, qu'à l'honneur de commander à tout l'univers. Pour moi contente des médiocres Etats, dont la nature a fait mon partage, je n'envie point l'éclat de la Royauté, un Prince ſans couronne, mais digne de la porter, & de qui la valeur & les vertus ſurpaſſeroient la naiſſance, parviendroit bien plûtôt à me plaire que le plus puiſſant Monarque.

Celui de Mélos étoit trop éclairé pour ne pas ſentir tout le prix d'un pareil diſcours : la joye brilloit dans ſes regards, & dans ſes moindres actions ; mais le deſir de ne devoir qu'à lui-même un cœur dont la poſſeſſion faiſoit ſa félicité, ſans aucun mélange d'utilité publique ni d'intérêt d'Etat, le forçant au ſilence, il approuvoit une partie de ſes ſentimens, & ſe montroit contraire à l'autre. Il eſt vrai, lui repliqua-t-il, qu'un Prince tel que

vous

vous le dépeignez pourroit l'emporter avec juſtice ſur bien des Rois ; mais un Monarque aſſés favoriſé du Ciel pour être doüé des qualités que vous demandez, doit être préféré à tous les Princes de la Terre.

C'étoit dans de ſemblables converſations qu'ils couloient le tems juſqu'à l'arrivée des Méliens. Celle d'Arbate fut la premiere à ramener l'eſpérance dans Cryaſſa : il avoit fait le tour de la Carie avec ceux du Païs que Cléomédé avoit fait partir ſous ſon commandement; il avoit raſſemblé le reſte de ce peuple diſperſé par la crainte & par la miſére ; & diſtribuant les hommes en âge de travailler dans les campagnes abandonnées, il amena les femmes à Cryaſſa. Son retour fit un plaiſir extrême à Cléoméde ; & comme ce Prince avoit en lui la même confiance qu'en Philotas, & qu'il craignoit que n'étant pas inſtruit, il ne découvrît ce qu'il vouloit cacher, il lui rendit compte du motif de ſon abſence, & lui preſcrivit ce qu'il devoit faire à ſon retour.

Quoique les filles & les femmes qu'Arbate avoit amenées, fuſſent

en très-petit nombre, leur presence ne laissa pas de donner de la joye à ceux de la Ville, qui commença même dès ce moment à prendre une autre face; Cléoméde faisant travailler tout le monde sans distinction, & donnant l'exemple le premier. Sa bonté, son affabilité, & les libéralités qu'il faisoit chaque jour aux Cariens, lui gagnerent de telle sorte les cœurs, qu'il n'y en avoit aucun qui ne desirât dans son ame de le voir l'Epoux de la Princesse.

Les choses étoient en cet état, lorsque Philotas arriva avec une partie de la Colonie Mélienne. Il est impossible de bien exprimer la joye que ce nouveau peuple apporta dans la Ville. Cléoméde qui vouloit que Caphéna fut témoin de son entrée, la pria de se rendre avec sa Cour dans la place du Temple; elle y consentit. Ce Monarque y avoit fait dresser une espéce de Thrône, couvert d'un dais, ayant des gradins de chaque côté pour les Seigneurs & les Dames. La Princesse se plaça sous le dais, Cléoméde à sa droite, & le reste

ſelon ſon rang. Les habitans de Cryaſſa étoient rangés en haye des deux côtés, les Tambours & les Trompettes à l'uſage des Méliens précéderent leur marche, & les annoncerent aux Cariens, dont les cris & les acclamations ſe mêloient à chaque inſtant au bruit de ces inſtrumens guerriers : enſuite parurent nombre d'artiſans, de villageois, & de gens de tous métiers tant en hommes qu'en femmes, ayant un Officier à leur tête, qui les faiſant paſſer en ordre devant la Princeſſe, les faiſoit proſterner aux pieds de ſon Trône : derriere eux marchoient deux à deux une centaine de jeunes gens des deux ſexes, qui firent la même cérémonie. Vingt Seigneurs Méliens vêtus ſuperbement, & montés ſur les plus beaux chevaux, venoient après. Lorſqu'ils furent arrivés dans la place, ils firent alte, & deſcendant de cheval en laiſſerent le ſoin à leurs Ecuyers; & s'avançant vers le Thrône, furent d'abord baiſer la main de Cléoméde, qui les preſentant à la Princeſſe, en les nommant tous par leurs noms, leur

ordonna de lui rendre leurs hommages; ce qu'ils firent en mettant un genou en terre, & en baiſant le bas de ſa robe. Caphéna leur tendit la main, & leur fit un accuëil rempli de charmes; après quoi ils ſe rangerent auprès de Cléomède. Enſuite parut Philotas à la tête d'une petite troupe de guerriers, qui ſe baiſſerent tous juſques ſur l'arçon de la ſelle en paſſant devant Cléomède & la Princeſſe; & ſans s'arrêter pourſuivirent leur marche pour ſe rendre au quartier qui leur étoit deſtiné. Tout cela ſe fit au ſon des inſtrumens de guerre & dans un ordre admirable, ſans qu'aucun Mélien des Grands ni des petits fit la moindre action qui pût donner à penſer que Cléomède & Nimphée leur Roy fuſſent une même perſonne, Philotas n'ayant rien oublié pour exécuter les ordres de ſon Maître, & faire obſerver le ſécret.

L'arrivée des Sujets du Roi de Mélos offrit un ſpéctacle auſſi touchant qu'agréable par la maniere dont ils furent reçûs des Cariens, qui ſe mêlans d'abord avec

avec eux, les embraſſoient avec tendreſſe en leur donnant tous les noms d'amitié que la reconnoiſſance peut ſuggérer à des gens qui deſeſpéroient de leur ſalut. Les larmes, les acclamations de joye, & les empreſſemens officieux furent à la fois employés dans cette réception, & le nom de Cléoméde retentiſſoit de tous côtés. Caphena encore plus ſenſible à cette obligation que ſes Sujets, en témoignoit ſa ſatisfaction par les diſcours obligeans qu'elle tenoit aux Seigneurs Méliens. Enfin lorſque cette multitude ſe fut écoulée, & que par les ordres de Cléoméde, chaque Chef ſe fut rendu où ſon devoir l'appelloit, la Princeſſe accompagnée des Grands de ſa Cour & de ceux de Mélos, reprit le chemin de ſon Palais par les dehors du Temple pour ſe laiſſer voir plus long-tems au Peuple. Elle ne fut pas plûtôt entrée dans ſon appartement que Philotas ſuivant les ſécrettes intentions de ſon Maître, la ſaluant un genou en terre lui

presenta des tablettes de la part de Nimphée: elle les reçut avec considération, & les ayant ouvertes à l'instant, elle y lut hautement ces paroles.

LE ROY DE ME'LOS, à l'Illustre Princesse de Carie.

MADAME,

Il ne falloit pas moins que cette occasion de vous être utile, pour adoucir la vive douleur que j'ay ressentie de vos malheurs : je rends graces au Ciel d'avoir choisi le Prince Cléomède pour les terminer. J'approuve & je ratifie tout ce qu'il a réglé pour le bien de votre Etat, & vous supplie de permettre qu'il soit mon Ambassadeur près de vous, afin qu'étant comme un autre moi-même, il puisse vous assûrer sans cesse que vous êtes maîtresse absoluë des Sujets, de la Couronne, du sang & de la vie de NIMPHE'E *Roy de Mélos.*

Caphé-

Caphéna ne put s'empêcher de rougir aux dernieres expreſſions de cette Lettre, & regardant Cléoméde: Vous n'aviez pas beſoin, Seigneur, lui dit-elle, d'un autre titre que celui de notre Libérateur pour poſſeder toute notre confiance; & nous ferons enſorte de ne pas abuſer des offres généreuſes du Roi de Mélos. Ce Monarque qui pénétroit ſon embarras, ne lui répondit que par un ſalut reſpectueux; & lorſqu'il eut fait ſa Cour encore quelque tems, il ſe retira dans ſon appartement avec Arbate, Philotas & les Seigneurs Méliens, qui n'ayant plus rien qui les contraignît, le ſaluerent comme leur Roi. Nimphée les embraſſa tous, en leur recommandant de ne le point découvrir: Philotas lui rendit des lettres de la Reine ſa Mére & des principaux de ſon Conſeil qui le félicitoient ſur ſa victoire, en approuvant le choix qu'il faiſoit de Caphéna pour regner à Mélos, & lui marquoient un deſir de le revoir avec cette Princeſſe. Enſuite il lui apprit que pluſieurs Dames de Mélos devoient arriver dans peu à

Cryaſſa pour être auprès de la Princeſſe ; qu'elles étoient chargées pour elle de préſens & de lettres de la part de la Reine Régente, & qu'elles étoient eſcortées d'un corps de troupes choiſies, & de preſque autant de peuple qu'il en avoit amené.

Comme la plûpart des Seigneurs qui étoient préſens, commandoient en chef les troupes deſtinées pour la Carie, Nimphée leur ordonna de ne les faire entrer dans Cryaſſa que petit à petit & ſans inſtrumens guerriers, dans la crainte que la Princeſſe ne ſe figurât que le Roi de Mélos n'envoyoit tant de gens de guerre que pour s'emparer de ſa Ville & de ſes Etats. Philotas dont le zéle avoit pourvû à tout, lui apprit auſſi que cinq chariots remplis de toutes ſortes de munitions de bouche arriveroient dès ce même ſoir dans Cryaſſa, ayant eu ſoin de faire bonnes proviſions ſur ſa route. Cléoméde très-ſatisfait des attentions des uns & des autres, les congédia tous pour qu'ils fuſſent prendre le repos dont ils avoient beſoin, & ſe rendit chez le Grand-

Prêtre

Prêtre avec le ſeul Arbate ; & l'ayant prié de paſſer dans ſon cabinet, après lui avoir rendu compte de l'arrivée des Méliens: Mon Pére, continua-t-il en le regardant attentivement, oſerois-je me flater d'avoir aſſés acquis votre confiance pour vous mettre dans mes intérêts ſur un projet qui m'eſt de la derniere importance ?

Le Pontife, qui s'étoit apperçu de l'amour de ce Prince, & de l'eſtime particuliere de Caphéna, ſe perſuadant que ce diſcours n'étoit que pour le préparer à l'aveu qu'il lui vouloit faire de ſa paſſion, & qui d'ailleurs ne deſiroit rien plus fortement que de le voir l'Epoux de la Princeſſe, lui répondit ſans héſiter qu'il pouvoit tout attendre de ſon zéle & de ſon attachement ; & qu'après les obligations que lui avoient ſon Païs & ſa Souveraine, il ne croyoit pas qu'on pût lui refuſer quelque choſe ſans offenſer les Dieux.

Je ne puis mieux reconnoître cette obligeante prévention, lui répliqua-t-il, qu'en vous apprenant que le Roi de Mélos en-

chanté du recit que Philotas a fait de la Princesse, a pris pour elle la plus vive passion ; & qu'il me charge de lui offrir son cœur & sa Couronne. Les avantages que je vois pour Caphéna dans cette alliance, ne me feroient pas balancer à la lui proposer autentiquement, si je ne voulois ménager le sang de la Noblesse Carienne, dont Nossix & Mérou sont les chefs : ces deux Princes ambitieux & jaloux ne manqueront pas de s'opposer à cet himen ; il faudra combattre, les vaincre, & peut-être les exterminer pour y parvenir, & c'est pour éviter une pareille guerre que j'ai recours à vos conseils. Le nom du Roi de Mélos avoit si fort surpris le Grand-Prêtre qu'il fut quelques momens sans pouvoir parler ; enfin s'étant remis : Je vous avoüe, Seigneur, lui dit-il, que mon zéle pour la Princesse ne s'est jamais étendu jusques à lui souhaiter Nimphée pour Epoux : je n'ignore point les grandes qualités qu'on attribuë à ce Monarque ; mais les vertus qui frappent nos yeux sont toûjours

toûjours plus d'impreſſions ſur nos cœurs, que celles dont nous ne ſommes inſtruits que par la voix de la Renommée. Nous entendons faire de grands éloges du Roi de Mélos, mais nous ne le connoiſſons pas; & puiſque vous m'honorez de votre confiance, ſouffrez que je vous témoigne la douleur que je reſſens de voir que je me ſuis trompé en me flatant que vous aimiez la Princeſſe, & que vous ne propoſeriez jamais que l'illuſtre Cléomédé pour être ſon Epoux. Oüi, Seigneur, continua-t-il, toutes les belles qualités de Nimphée ne peuvent l'emporter ſur les vôtres, une couronne de moins n'en ſçauroit diminuer l'éclat; & je vous avoüe que ſi j'avois le pouvoir de faire prononcer Caphéna, ce ne feroit qu'en faveur de celui qui par ſa valeur, ſes ſoins, & ſa prudence vient de terminer nos malheurs.

Le Grand-Prêtre parloit avec tant de feu, qu'il étoit aiſé de connoître que c'étoit du plus profond de ſon cœur. Nimphée qui n'avoit feint que pour ſçavoir ſes vé-

ritables ſentimens, l'autorité de ce Pontife étant néceſſaire au deſir qu'il avoit de ménager ce qui reſtoit de la Nobleſſe Carienne, charmé de le trouver favorable à ſon amour, l'embraſſant avec tendreſſe : Mon Pére, lui dit-il, il ne manque plus rien à ma gloire, puiſque vous m'avez cru digne de votre adorable Princeſſe. Je ne m'en défends point, mon cœur brûle pour elle de la plus vive flâme; & ſi tout autre que Nimphée oſoit me diſputer le ſien, la mort de l'un ou de l'autre décideroit bientôt de notre differend. Cependant le ſort du Roi de Mélos eſt ſemblable au mien, & nous ſommes ſi fortement unis, que je ne puis jamais être heureux ſi Caphéna refuſe de faire ſa félicité. Le jeune Monarque accompagnoit ces paroles d'un air de fineſſe qui déſilla les yeux du Grand-Prêtre, & ſe rappellant les profonds reſpects que lui venoient de rendre les Méliens, & l'entiere ſoûmiſſion qu'ils avoient pour ſes ordres, il ne douta point que Cléoméde ne fût Nimphée. Dans cette pen-
ſée

fée se reculant de quelques pas : Ha ! Seigneur, s'écria-t-il, la Carie seroit-elle assés fortunée pour ne devoir son salut qu'au vaillant Roi de Mélos, & cet admirable Cléoméde qui m'a d'abord inspiré les plus tendres & les plus respectueux sentimens, seroit-il lui-même ce Monarque ? A ces mots voulant lui rendre ce qu'il croyoit devoir à la Majesté Royale, il étoit prêt d'entrer dans un cérémonial qui eût gêné Nimphée, lorsqu'il l'en empêcha en redoublant ses embrassemens : Pardonnez, lui dit-il, mon Pére, si je ne me suis pas fait connoître plûtôt, mais les dissentions qui troublent votre Païs doivent me servir d'excuse : si vos Grands m'avoient cru Nimphée, ils ne m'auroient pas pris pour arbitre entr'eux & la Princesse, ils n'auroient regardé ma victoire, mes conseils, & mes desseins que comme un attentat à leur autorité ; & profitant de l'impuissance où j'étois de m'opposer à leurs ambitieux projets, ils se seroient portés à quelque extrémité contre la Princesse. De

 plus,

plus, mon Pére, ajouta-t-il il en soupirant, je ne voulois triompher du cœur de Caphéna que par mes soins, & par mes services, sans rien devoir à la politique de l'Etat; & je ne puis même me resoudre à lui montrer Nimphée qu'elle n'ait approuvé l'amour de Cléoméde.

Il est impossible, Seigneur repartit le Grand-Prêtre, que la Princesse soit insensible à tant de rares qualités: vous êtes jeune, & vous aimez, cela seul suffit pour vous donner d'injustes craintes; mais moi que l'âge & l'expérience ont éclairé sur tous les mouvemens de l'ame, je ne puis me méprendre à ceux de Caphéna, & je voudrois être aussi certain de l'obéissance de ses Sujets, que je le suis de son estime pour vous. Mais, Seigneur, continua-t-il, toute la joye que je ressens du bonheur de la Princesse, ne peut me consoler des maux que je prévois. Je connois Nossix & Mérou; leur rage & leur fureur, qui ne sont assoupies que sur l'espoir de vous faire prononcer en leur faveur, vont se réveiller sitôt qu'ils apprendront que vous n'a-

vez

vez travaillé que pour vous. Si vous les ménagez, ils n'épargneront rien pour ſe délivrer d'un Rival auſſi puiſſant: accoûtumés aux crimes, ils violeront les droits les plus ſacrés, & ſi vous prevenez leurs complots & leurs deſſeins, que de ſang va couler dans cette malheureuſe Ville. Car enfin, Seigneur, ſi les deux Princes ſe révoltent, tous les Grands ſuivront leur parti, & pour en punir un, il faudra les exterminer tous.

Mon Pére, lui répondit Nimphée, je n'en viendrai jamais à cette extrêmité que je n'y ſois forcé pour la ſûreté de la Princeſſe: je ne crains ni Merou ni Noſſix, & les Méliens que j'ay préſentement dans Cryaſſa, me ſuffiſent pour intimider les mutins. Cependant comme je ſçais que la grandeur d'un Etat ne conſiſte pas moins dans le nombre des Nobles que dans la multitude du Peuple, & que mon deſſein n'eſt pas de perdre les Cariens, mais ſeulement de les multiplier, je ne veux employer que la douceur & les bienfaits pour adoucir ces eſprits féroces; tout ce

que

que j'exige de votre amitié, c'eſt de pénétrer les ſentimens de la Princeſſe, & de m'inſtruire de mon ſort. Je mourrai ſi ma deſtinée n'eſt pas unie à la ſienne; mais j'aime mieux mourir que de la contraindre. Le Pontife le lui promit, en l'aſſûrant encore qu'il ne trouveroit aucun obſtacle dans ſon cœur. Cependant ils convinrent qu'il ne ceſſeroit d'être Cléoméde, que lorſque toutes ſes troupes ſeroient arrivées; qu'il en mettroit une partie pour renforcer la garde de la Princeſſe; qu'une autre s'empareroit des portes de la Ville, & que le reſte ſeroit employé à veiller ſur les actions des Princes ſous prétexte de leur faire honneur.

Tandis que le Grand-Prêtre de Cryaſſa & le Roi de Mélos s'occupoient des moyens d'établir la paix & l'abondance dans la Carie, Noſſix & Mérou ne ſongeoient qu'à la troubler. Ces deux Princes qui s'étoient ſoûmis juſqu'alors aux volontés de Cléoméde, n'eurent pas plûtôt vû l'entrée des Méliens dans la Ville qu'ils ſe repentirent de leur condeſcendance. La Nobleſſe de Mé-

Mélos qui n'étoit compoſée que de la plus brillante jeuneſſe, ranima dans leurs ames l'envie & la jalouſie ; & le titre d'Ambaſſadeur de Nimphée dont Cléoméde étoit revêtu, leur faiſant juger qu'il n'agiroit plus que pour la gloire & l'intérêt de ſon Roi ſans avoir égard aux Cariens, fit évanoüir ce qui leur reſtoit de raiſon & de vertu; ne pouvant renfermer en eux-mêmes le trouble dont ils étoient agités, ils s'aſſemblerent; & mettant de leur conſeil ceux qu'ils croyoient leur être le plus attachés, ils ſe communiquerent leurs penſées ſur ce qu'ils venoient de voir: Nous ſommes perdus, dirent-ils à leurs amis, on nous a trompé; bien loin que Cléoméde ſoit notre Libérateur, & le Roi de Mélos notre allié, ils veulent tous deux être nos maîtres: ils n'ont point d'autre intention que de s'emparer de notre Ville, uſurper cette Souveraineté, & nous priver pour jamais des droits que le rang & la naiſſance nous y donnent. La cruelle Caphéna aide ſans doute elle-même à cette perfidie, & pour

le

le prix de notre zéle & de notre amour, elle va nous livrer à l'Etranger, & peutêtre s'y donner aussi. Braves Cariens, illustre reste de tant de Héros, ne souffrons pas une telle ignominie; & si nous avons eû la foiblesse de laisser vivre Cléoméde tandis qu'il étoit seul & sans secours, faisons voir à l'Univers qu'au milieu de tant de bras armés pour sa défense, les nôtres peuvent encore trouver à lui percer le cœur.

Ce discours animant cette barbare troupe d'une nouvelle ardeur, tous jurerent la mort de Cléoméde; mais comme ce dessein ne pouvoit plus s'exécuter à force ouverte, & qu'il falloit employer la ruse & l'artifice, ils résolurent de se contraindre jusqu'au moment qu'ils croiroient favorable, & de si bien amuser Cléoméde par leurs respects & leur complaisance qu'il ne pût se défier du sort qu'ils lui préparoient: & comme ils vouloient exterminer avec lui & dans le même instant la Noblesse de Mélos, ils déterminerent que cet horrible sacrifice se feroit dans un festin

que les deux Princes donneroient aux Méliens. La coûtume des Peuples de l'Asie étant de se régaler en pleine campagne sans qu'il soit permis aux convives de quelque rang qu'ils soient d'y venir avec des armes offensives ou défensives, cet usage qui n'étoit établi qu'afin que ces sortes de fêtes ne fussent troublées par aucune violence de part & d'autre, devint alors favorable à celle de ces Princes perfides, qui projetterent de cacher chacun un poignard sous leurs vestes pour en percer à la fois Cléoméde & ses compagnons; bien assûrés qu'ils ne pourroient échaper à leurs coups, puisqu'étant sans soupçon, ils seroient aussi sans défense. Ce funeste complot ayant été examiné, & suffisamment contesté, ils se séparerent en concluant de le retarder selon qu'ils le jugeroient à propos.

Des pensées bien différentes occupoient la Princesse de Carie, & dans le même moment que ses ingrats Sujets ne songeoient qu'à se défaire de Cléoméde, elle rêvoit à se l'attacher pour jamais. La lettre

tre du Roi de Mélos, la quantité de Seigneurs & le peuple qu'il lui envoyoit, la mettoit dans une peine extrême ; sa tendresse pour le Prince lui faisoit craindre d'avoir trop d'obligations à Nimphée, & qu'il n'en exigeât la reconnissance qu'elle vouloit réserver à Cléoméde. Cependant il lui sembloit que ce jeune Héros n'avoit point montré d'inquiétudes aux vives expressions de Nimphée, & qu'elle ne devoit pas s'en allarmer puisqu'il n'en prenoit point d'ombrage ; elle s'étonnoit aussi de ce qu'il ne se hasardoit pas à lui déclarer une passion dont ses regards lui parloient chaque jour : enfin son cœur étoit dans une pareille agitation, & pour en sortir sans blesser la sagesse austere dont elle faisoit profession, elle résolut de consulter le Grand-Prêtre, & de lui parler en presence de Cléoméde, afin de découvrir ses sentimens. Elle ne fut pas long-tems sans en trouver l'occasion qui se presenta quelques jours après telle qu'elle l'a pouvoit desirer. Les Dames de Mélos venoient d'arriver, le jeune Monar-

Monarque les avoit conduites lui-même à la Princeſſe, & le Grand-Prêtre, qui vouloit être témoin de leur réception, s'étoit rendu près d'elle. La Princeſſe étoit ſeule avec lui, & Cléoméde n'étoit ſuivi que des Grands de Mélos : les Dames Méliennes étoient belles & ſuperbes, & la plûpart femmes, filles, ou ſœurs des Seigneurs qui étoient à Cryaſſa. Elles préſenterent à genoux les préſens de la Reine-Mére à Caphéna, accompagnés d'une lettre pleine de tendreſſe. Cette Princeſſe ne put s'empêcher d'en être touchée ; elle embraſſa mille fois ces belle Etrangéres, en les nommant ſes amies & ſes compagnes ; & tandis qu'elles la regardoient avec une admiration qu'elles ne pouvoient exprimer que par leurs actions, s'étant tournée vers le Grand-Prêtre : Mon Pére, lui dit-elle, ce que le Roi de Mélos & la Reine ſa mére font pour moi, devient trop conſidérable, & puiſque les Dieux ont paru s'intéreſſer au ſort de la Carie, daignez les conſulter ſur ce que je

dois

dois faire pour leur marquer ma reconnoiſſance.

Il n'eſt pas néceſſaire, Madame, lui répartit Cléoméde, d'interroger leurs oracles pour vous en inſtruire, il ne faut que conſulter votre cœur & les vœux de tous les Méliens pour en décider : Oüi, Princeſſe, dit alors le Pontife, ſoyez Reine de Mélos, acceptez le cœur & la Couronne de Nimphée, & votre reconnoiſſance égalera ſes bienfaits. Ce diſcours auquel Caphéna ne s'attendoit pas, la fit changer de couleur, & regardant attentivement Cléoméde : Hé quoi ! Seigneur, lui dit-elle, le Roi de Mélos veut-il changer ſitôt le titre le Libérateur en celui de Maître & de Tyran.

Ces noms odieux, lui répondit le Monarque en ſe jettant à ſes pieds, ne ſeront jamais le partage d'un Roi qui ſe déclare votre eſclave, & qui ſeul & ſans autre but que de finir vos malheurs, s'eſt offert au Monſtre, l'a vaincu, & qui pour le prix de ſa victoire n'a trouvé que des chaînes qu'il préfére à toutes les Couronnes de la terre. L'étonne-

tonnement & la joye de la Princeſſe de Carie à ces paroles l'empêcherent long-tems d'en pouvoir prononcer ; mais ſes yeux exprimoient ſi bien ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, que ce langage ſuffiſoit pour aſſûrer Nimphée de ſon bonheur. Enfin la belle Caphéna un peu confuſe de ſon trouble & du profond ſilence de la brillante Cour dont elle étoit entourée, qui ſembloit attendre de ſa bouche l'arrêt de ſon Souverain, le regardant avec tendreſſe, & lui tendant la main : Ce n'eſt point aux Vainqueurs, lui-dit-elle, à porter des chaînes ; mais s'il eſt vrai que l'auguſte Roi de Mélos chériſſe les ſiennes, Caphéna mettra toute ſa gloire à les partager. Ces mots furent comme un ſignal pour les Seigneurs & les Dames de Mélos, qui ſe jetterent tous à ſes pieds avec des tranſports de joye qui lui firent aiſément connoître l'amour qu'ils avoient pour leur Monarque.

Ce Prince étoit dans un état difficile à décrire ; il eût voulu que la Reine ſa mére, l'Iſle de Mélos, la Carie, & toute l'Aſie entiere euſſent

ſent été informées à la fois de ſa félicité pour la célébrer avec plus d'éclat; mais la prudence du Grand-Prêtre mit des bornes à ſes tranſports, en lui repréſentant qu'il falloit abſolument attendre les troupes Méliennes pour déclarer ſon rang & ſon amour: Ce n'eſt pas, lui dit-il, que vous n'ayez aſſés de braves gens avec vous pour vous rendre maître du peu de ceux qui nous reſtent ; mais il faut éviter d'en venir à la violence ; & comme je ſuis perſuadé que les Cariens n'oſeront rien tenter, quand ils ſe verront au milieu de tant de gens de guerre, & que le parti de Noſſix & Mérou tombera de lui-même à leur approche ; je ſuis d'avis que nous les attendions. La Princeſſe qui ſe trouva du même ſentiment, obligea Nimphée de s'y rendre, quoiqne ſa franchiſe naturelle le fit ſouffrir de ſe déguiſer ſi long-tems. Caphéna retint les Dames de Mélos dans ſon Palais, voulant qu'elles mangeâſſent avec elle, & ne la quittâſſent plus.

Cependant les Conjurés s'appercevans que la Ville s'empliſſoit chaque

que jour de Méliens, & qu'inſenſiblement ils devenoient les plus forts, conclurent d'exécuter leur entrepriſe ſans attendre davantage. Pour cet effet s'étant ſecrettement raſſemblés pour prendre de nouvelles meſures, ils jugerent qu'en priant Cléoméde & les Seigneurs Méliens de leur feſtin, ils couroient riſque d'en être refuſés ſi la Princeſſe n'étoit pas de la fête avec toutes les Dames ; ils conclurent de la ſupplier de leur faire cet honneur, & de donner à ce feſtin le prétexte de la réjoüiſſance publique. Cette funeſte trame fut ſi bien ourdie, & conduite avec tant d'art, qu'il étoit impoſſible que Caphéna & Nimphée n'y fuſſent trompés. Noſſix & Mérou vivoient en intelligence ſans affectation ; ils faiſoient aſſiduëment leur Cour, & paroiſſoient admirateurs zélés de toutes les actions de Cléoméde. Les Seigneurs qui leur étoient attachés, s'empreſſoient à faire amitié aux Seigneurs Méliens, & paſſoient les jours à faire mille galanteries aux Dames. On ne parloit plus de haine ni de jalouſie: enfin

tout conſpiroit à détruire juſqu'au moindre ſoupçon. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque Noſſix & Mérou préparerent leur fête, & prierent le Prince & la Princeſſe de l'honorer de leur préſence.

Cléoméde & Caphéna s'imaginant que cette complaiſance acheveroit de gagner les cœurs, accepterent la propoſition: la Princeſſe promit de s'y rendre avec toutes les Dames, & le Prince avec tous les Seigneurs. Un vallon délicieux entouré de bois, & que la Nature avoit enrichi de pluſieurs fontaines, fut choiſi pour être la ſale du feſtin: on fut près de huit jours à ne parler que des magnificences dont il devoit briller: les Dames ſe préparerent à s'y montrer avec éclat. La Princeſſe dont le cœur étoit content, quitta le deüil pour y paroître dans tout ſon luſtre. Cléoméde avoit pris ſes précautions pour que ſon habillement fût ſuperbe, & chacun à l'envi vouloit s'y faire diſtinguer. Enfin la veille de cette fête on ne ſe ſépara que dans l'eſpoir de goûter le lendemain les prémices de l'abondance

que les Méliens avoient ramenée dans Cryaſſa.

On avoit joüé très-tard chez la Princeſſe, & ſe trouvant fatiguée ſa Cour s'étoit retirée pour la laiſſer en liberté. Cléoméde qui ne la quittoit jamais qu'avec regret, l'entretint encore quelque tems, & ne s'en ſépara que lorſqu'il vit approcher l'heure de ſon coucher; & les Dames prirent auſſi congé d'elles. Camérie & Phédime furent les ſeules qui reſterent près d'elle: comme ces momens ſont les plus favorables à ceux qui ſervent les Princes, les deux Favorites firent durer la toilette de Caphéna le plus qu'il leur fut poſſible. Cette Princeſſe qui les aimoit, & qui les écoutoit avec d'autant plus de plaiſir qu'elles parloient de Cléoméde, ne ſongeoit point à ſe mettre au lit; cependant ne voulant pas ſe faire attendre le matin ſuivant, la fête étant annoncée pour les dix heures, elle s'y détermina. Pour cet effet ſortant de ſon cabinet, précédée de ſes deux confidentes, qui portoient les flambeaux, pour la conduire à ſa cham-

bre, elle fut de la derniere ſurpriſe d'y trouver un homme qu'elle ne connoiſſoit point, & qui ne la vit pas plûtôt entrer, qu'il ſe jetta à ſes pieds.

Comme elle étoit courageuſe, & que Phédime & Camerie ne l'étoient pas moins qu'elle, & qu'elle jugea d'abord qu'il falloit que quelque choſe de bien important eût obligé cet homme à ſe cacher dans la ſeule piéce de ſon appartement, où les loix du païs condamnoient à la mort, celui qui avoit l'audace d'y entrer, ſans y être appellé, elle fut à lui; & le regardant fierement: Téméraire, lui dit-elle, ne ſçais-tu pas le ſort de ceux qui manquent au reſpect qui m'eſt dû? Que veux-tu? Et quel eſt ton deſſein?

Au nom des Dieux, Madame, répondit-il en tremblant, ne me perdez pas, calmez votre colere; le moindre bruit qui feroit connoître que je ſuis ici, m'empêcheroit de vous rendre le plus grand ſervice que vous puiſſiez recevoir d'un Sujet fidele. Je me nomme Mitrane, je ſuis au Prince Noſſix, je l'a

toû-

toûjours ſervi avec attachement ; mais le complot que le Prince Mérou & lui ont formé, eſt ſi déteſtable, que je n'ai pû me reſoudre à le laiſſer réüſſir ; & c'eſt pour vous en inſtruire en ſecret, qu'au péril de ma vie, je me ſuis caché dans votre appartement : j'ai pris mon tems pour me gliſſer ici, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu, & bien aſſûré qu'aucun homme ne m'y viendroit ſurprendre, je vous attendois avec la derniere impatience. Alors il lui détailla toute la conſpiration, lui en apprit l'heure, le moment, & le ſignal que Noſſix devoit donner, pour que les conjurés tiraſſent tous leurs poignards, & les enfonſaſſent dans le cœur des Méliens. Ce perfide Prince devoit porter la ſanté du Roi de Mélos, & dans l'inſtant poignarder Cléomède. Cet horrible récit fit frémir la Princeſſe & ſes deux femmes ; elles furent mêmes toutes prêtes à crier, pour appeller les gardes du Palais ; mais Caphéna les retint, & leur ordonna ſeulement d'éveiller ſon Chambellan, homme ſage & fidele ; dont l'appartement n'étoit

féparé de celui de la Princeffe, que par un jardin, où lui feul avoit droit d'entrer. Phédime y courut, il n'étoit pas encore couché, & vint promptement à l'ordre de Caphéna.

Cléophon, lui dit-elle, je vous confie cet homme, cachez-le dans votre pavillon, & m'en répondez; qu'il ne forte point, & qu'il ne voye perfonne jufqu'au moment que je vous le demanderai, & furtout gardez le fecret. Allez, dit-elle alors à Mitrane, ne craignez rien, & foyez fûr de ma reconnoiffance. A ces mots Cléophon, fans répliquer emmena fon prifonnier, avec auffi peu de bruit qu'il étoit venu, & laiffa la Princeffe en liberté de faire fes réflexions fur cette étrange avanture. Camérie & Phédime, effrayées d'un péril fi preffant, lui confeilloient d'avertir Cléomède, & de faire monter à cheval la Nobleffe Mélienne, pour aller fe faifir des Cariens; mais cette prudente Princeffe, qui prévoyoit que cet éclat mettroit en danger les innocens, comme les coupables, & qui fçavoit d'ailleurs qu'on

qu'on ne trouveroit aucun des conjurés chez eux, qui campoient hors la Ville depuis les préparatifs de leurs fêtes, & qu'ils feroient en pouvoir de fuïr, s'ils s'appercevoient qu'on eût découvert leur deffein, refufa cet avis; & prit une réfolution bien différente, mais bien digne d'une Héroïne, & de l'Amante d'un Héros: elle en pefa en elle-même toutes les circonftances; & lorfqu'elle s'y fut affermie, elle ordonna à fes femmes de la fuivre. Elles obéïrent, & lui aiderent à paffer dans une longue galerie, qui féparoit fon Palais du Temple, dans la quelle depuis les calamités du païs, on avoit entaffé toutes les armes des Cariens. Perfonne ne la gardoit, parce qu'on n'y pouvoit entrer que par le Temple, ou par l'appartement de la Princeffe: elle y choifit vingt poignards, & les porta avec Phédime & Camérie, dans fon cabinet; & fans leur déclarer fon deffein, elle paffa jufqu'au jour avec elles, fans vouloir prendre un moment de repos, étant trop agitée pour s'abandonner au fommeil: & lorfque le foleil

fut aſſez fort pour qu'on crut qu'elle ne faiſoit que de s'éveiller, elle envoya Camérie dire à toutes les Dames Mélienes de ſe rendre près d'elle.

Comme elle s'imginoient que ce n'étoit que pour les preſſer de partir, elles y furent dans tous leurs ajuſtemens. Caphéna s'étoit auſſi fait habiller, & les reçût dans ſa chambre à coucher, afin que perſonne n'oſât les y ſuivre ; & lorſqu'elle les vit toutes raſſemblées, elle leur apprit le feſtin, qui leur étoit préparé. On peut juger quel effet produiſit ce récit ſur des cœurs ſenſibles & naturellement timides, elles en pâlirent d'horreur & de crainte, & ne purent prononcer un mot ; mais la Princeſſe les raſſûrant par ſa fermeté : Il n'eſt pas tems de trembler, leur dit-elle, il faut punir les traîtres, & faire retomber ſur eux leur funeſte complot. Ils ſont en même nombre que les Méliens, & nous ſommes autant de femmes, voilà chacune notre poignard, cachez-le, comme les perfides cachent les leurs ; & que le ſignal qu'ils donneront pour percer

votre

votre Roi, vos freres & vos époux, soit celui de leur trépas, ou du moins que celles qui n'auront pas le courage de l'enfoncer dans le sein des barbares, en arme le bras de celui qui sera près d'elle. Ces paroles pleines de force & de fierté, animerent de telle sorte ces généreuses femmes, qu'elles promirent unanimement d'exécuter ce hardi projet, & de suivre l'exemple de Caphéna. C'est à regret ajoûta-t-elle, que je fais périr ces miserables; mais puisqu'ils m'y contraignent, & que je ne dois point balancer entre eux & le Roi de Mélos, périssent tous les Cariens ensemble & moi-même, s'il le faut, plûtôt qu'un seul Mélien. Alors les ayant encore instruites de ce qu'elles devoient faire, & s'étant toutes armées de façon qu'il étoit impossible de le soupçonner; elles se rendirent dans la place du Temple où Cléoméde & les Seigneurs de sa suite les attendoient déjà. Ils étoient à cheval, & quatre superbes chars furent remplis des Dames, qui composerent si bien leurs visages sur celui de la Princesse, qu'on

eût dit qu'elles n'avoient point d'autres penſées que de ſe livrer à la joie.

Caphéna n'avoit jamais été ſi belle : Nimphée ne pouvoit en détourner ſes yeux, & s'il ne l'eût pas déjà rendu maîtreſſe abſoluë de ſon cœur, elle en eût triomphé pour jamais en ce moment. Ils arriverent dans le vallon où les Princes & les Seigneurs Cariens les reçûrent avec une joie qui eût trompé toute autre que leur Souveraine. Pluſieurs tables furent ſervies, mais elles étoient miſes de façon qu'elles ſe touchoient toutes, en ſorte que perſonne n'étoit ſéparé. La Princeſſe voulut en faire les honneurs; & ſous prétexte de placer les uns & les autres ſelon leur inclination, elle fit ſi bien que chaque Mélien eut ſa Dame à ſon côté, & qu'elle ſe trouva placée entre Nimphée & Noſſix. Ce dernier n'en fût pas fâché, un principe de cruauté lui faiſant goûter par avance le funeſte plaiſir de paſſer devant elle pour percer Cléomede. Cependant le repas commença avec autant d'aiſance & d'enjoüement que ſi perſonne n'eût

n'eût eu d'autre deſſein que de ſe bien divertir. Mais au milieu de ce fatal feſtin, Noſſix croyant tenir ſa proye prit une coupe, & la rempliſſant en faiſant l'éloge de Nimphée, qu'il ne penſoit pas être ſi près de lui, il la poſa devant Mérou, en lui diſant de boire à la ſanté du Roi de Mélos, en même tems il tire ſon poignard, ſes compagnons en font autant & comme ils ſe levent pour fondre ſur les Méliens, les femmes arment leurs freres, leurs fils & leurs maris, en leur criant de ſe défendre. Nimphée qui s'étoit levé au premier mouvement de Noſſix, le voit tomber mort preſque auſſitôt qu'il a parlé, & la belle Caphéna qui lui donne le poignard teint du ſang du perfide; mais tout cela ſe fait ſi promptement, qu'il n'a pas le tems d'y réflêchir, & vivement ſecondé des ſiens il frappe, & renverſe tout ce qui s'offre à ſes coups. Les Cariens ſurpris de l'évenement de leur conjuration, & ne doutant poin d'avoir été trahis ſaiſis de crainte & de remords, oubliant qu'ils ne ſont aſſemblés que pour attaquer, paroiſ-

ſent n'être armés que pour ſe défendre, & le deſordre de leurs cœurs ſe répandant ſur leurs actions, Nimphée & ſes courtiſans en font un horrible carnage.

Tandis qu'ils exterminent leurs lâches aſſaſſins, Caphéna & ſes femmes font partir des domeſtiques pour avertir dans la ville de ce qui ſe paſſe à la campagne. Le peuple ſort en foule, & vient avec le reſte des Méliens pour ſecourir leurs bienfaiteurs & leur Princeſſe; mais ils n'arriverent que pour voir expirer les traîtres. Tous les Seigneurs Cariens périrent dans ce feſtin, le Ciel vengeur ayant fait retourner ſur eux leur noire trahiſon. Mais enfin le Roi de Mélos revenu de la chaleur du combat & n'ayant plus d'ennemis s'approcha de la Princeſſe de Carie pour lui rendre grace d'un ſi prompt ſecours, & s'informer du fond de cette étonnante avanture. Alors Caphéna ayant fait avancer les Dames Méliennes, inſtruiſit le vaillant Monarque de la façon dont elle avoit appris la conjuration, & de la réſolution qu'elle avoit priſe. Cette

action qui prouvoit à Nimphée la grandeur du courage de cette Princeſſe, ſa tendreſſe pour lui, & ſa reconnoiſſance, répeta mille fois que toutes les couronnes de l'Aſie ne pouvoient payer un pareil ſervice, & voulut que dès ce moment les Méliens la reconnuſſent pour leur Reine, & comme la vûë de tant de morts ne pouvoit que lui ramener de funeſtes penſées, il la fit remonter dans ſon char ainſi que les Dames de Mélos, avec leſquelles les Seigneurs & lui rentrerent dans la ville. Le grand Prêtre vint audevant d'eux pour les féliciter & leur annoncer que Junon étoit ſatisfaite, & que les malheurs de la Carie étoient entierement finis, puiſque Carménon venoit d'être vengé par le ſang du reſte de la Nobleſſe, ſelon que l'Oracle l'avoit prédit. Toute cette illuſtre troupe fut rendre grace aux Dieux d'une ſi miraculeuſe délivrance. Nimphée en mémoire de l'action de Caphéna lui fit élever une ſtatue au milieu de la ville, & quelques jours après cette aventure, l'ayant épouſée ſolemnellement dans le

 temple

temple de Junon, il l'emmena à l'Isle de Mélos avec les Dames & les Seigneurs de sa cour, laissant à Cryassa, Arbate & Philotas pour commander dans la ville, y recevoir les troupes & le reste de la colonie. Ces deux fideles sujet de Nimphée firent rebâtir Cryassa, & s'étant rendus maîtres de toute la Carie au nom du Roi de Mélos, la rendirent plus florissante & plus abondante qu'elle ne l'avoit jamais été: & ce Monarque glorieux & triomphant rentra dans ses Etats avec Caphéna que les Méliens reçûrent avec d'autant plus de joie & d'honneur qu'ils lui devoient la vie d'un Roi qu'ils adoroient. La nouvelle Reine de Mélos charma ses nouveaux sujets par sa bonté, sa sagesse & ses liberalités, dont elle avoit déjà donné des preuves en partant de Cryassa dans la récompense royale dont elle gratifia celui par lequel elle avoit appris la conspiration de ses Sujets. La Reine mere de Nimphée l'aima toûjours tendrement, & les peuples de l'Asie ont longtems célébré les noms de Nimphée & de Caphéna.

LES PORTRAITS.

XLVI. NOUVELLE.

UN jeune Eſpagnol d'une illuſtre famille, nommé Dom Louis Manacés, aïant ſuivi Charle-Quint, lorſqu'il paſſa par la France, ſe lia de la plus tendre amitié avec un gentilhomme François, à peu près de ſon âge, qui ſe faiſoit diſtinguer de la Cour & de la Ville par mille belles qualités. Comme les poſtes qu'ils occupoient auprès de leurs maîtres, les mettoient à portée d'entendre ſouvent vanter le mérite l'un de l'autre, & que la conformité qui ſe trouvoit en tout, ſembloit les obliger à s'aimer; ils ne tarderent pas à ſe livrer au pouvoir de la ſym-

ſympathie. Ainſi Don Louis, & Valére, c'eſt le nom du jeune François, fûrent bien-tôt inſéparables; ils étoient de toutes les fêtes, de tous les feſtins, & jamais on ne prioit l'un ſans l'autre. Valére conduiſoit l'Eſpagnol par tout où ſa curioſité lui faiſoit chercher des objets dignes de ſon attention. Les Dames Françoiſes deſiroient fort ſe l'attirer; mais Don Louis fuyoit l'amour avec autant de ſoin, qu'elles s'en donnoient pour en inſpirer. Son cœur étoit libre, & s'étoit promis de l'être dans tous ſes voyages; afin, diſoit-il, de ne point emporter dans ſon païs des regrets capables de troubler ſon repos.

Valére lui faiſoit ſouvent la guerre ſur cette indifference; mais comme il n'avoit lui-même aucun engagement, & que l'Eſpagnol pouvoit lui faire un pareil reproche, la raillerie étant réciproque, elle ne duroit pas long-tems. Cependant l'amour qui vouloit ſe venger de tous deux d'une maniere ſinguliere, commença par l Etranger, & le ſoûmit à ſon empire, au moment qu'il s'y attendoit le moins.

En effet un jour que Valére & lui s'étoient donné rendés-vous sur le Canal de Fontainebleau, Don Louis s'y rendit de si bonne heure, qu'il eut le tems de faire plusieurs tours avant que Valére arriva. Comme il se promenoit en revenant, les yeux attachés sur l'eau, il vit briller quelque chose avec tant déclat au bord du Canal, qu'il s'en approcha. Une boëte d'or, enrichie de diamans s'offrit à ses regards; il la prend, & plus curieux de ce qu'elle renferme, que des ornemens du dehors, il l'ouvre avec précipitation, & trouve le portrait d'une jeune personne, qui par le feu de ses yeux, la régularité de ses traits, & les graces répanduës sur son visage, frape son cœur, & s'en empare avec une promptitude qui lui donne à peine le tems de réfléchir sur la bizarerie de son sort, qui l'ayant rendu presque insensible aux plus rares beautés de l'Univers, dont la Cour de France étoit remplie, le force à devenir éperdu d'une peinture, dont l'original lui eît absolument inconnu, & qui n'eît peut-être que de l'imagination du pein-

peintre. Cependant malgré cette idée il ne put réſiſter au trait qui l'avoit bleſſé; & ceſſant de raiſonner, il ſe livra tout entier à ſa paſſion; réſolu de l'aimer, & de découvrir ſon nom, & ſon azile, il ne s'occupa plus que des moyens qui pouvoient l'y faire réuſſir. Son premier mouvement fut de ſe confier à Valére, eſperant qu'il connoîtroit cette jeune beauté, ou qu'il l'aideroit à la connoître; mais l'Eſpagnol auſſi-tôt jaloux qu'amoureux, ne pouvant ſe défaire de l'eſprit de ſa Nation, ne demeura pas long-tems dans cette penſée, & toute l'amitié qu'il avoit pour Valére ne put le garentir de la crainte qu'il ne devînt ſon rival.

Ainſi ne trouvant de ſûreté que dans un profond ſecret, il réſolut de n'employer que lui dans la recherche de cette beauté, de cacher ſoigneuſement ſon amour à Valére, & de n'avoir recours qu'à des gens du commun pour découvrir ce qu'il vouloit ſçavoir. Il ſerra le portrait; & comme la boëte étoit d'aſſez grande conſéquence,

ce, pour que sa perte inquiétât quiconque l'avoit perduë, il ne douta point d'être pleinement instruit de ce qui regardoit l'original par le bruit que feroit cette perte. Il étoit encore dans le fort de ses réflexions lorsqu'il apperçut Valére qui venoit à lui; il se remit le plus qu'il lui fut possible pour l'aborder avec son air accoûtumé. Mais quoiqu'il fut aisé de voir le changement qui s'étoit fait en lui depuis la veille qu'ils s'étoient quittés; le François dont l'esprit étoit occupé d'affaires de famille n'y fit nulle attention, & l'ayant embrassé en lui demandant pardon de l'avoir fait attendre, il lui proposa d'exécuter le dessein qu'ils avoient formé le soir précédent, qui étoit d'aller surprendre un ami de Valére retiré dans une maison de plaisance à quelques lieuës de Fontainebleau, dont la description avoit si fort plu à Don Louis qu'il s'étoit fait un plaisir extrême de la voir. Mais son cœur alors agité d'une curiosité bien différente de la premiere, ne sentit pas

la

la même satisfaction : cependant ne voulant pas rompre une partie qui ne se faisoit que pour lui, ni que Valére s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame, il consentit à partir. Ils monterent à cheval, & suivis de leurs écuyers ils se rendirent chez cet ami, qui les reçut avec des graces & des magnificences qui auroient mérité toute l'attention d'un homme moins préoccupé que Don Louis. Mais malgré la beauté des jardins, celle de la maison, l'esprit du maître & ses politesses, l'Espagnol tomba dans une mélancolie qui lui rendit ennuyeux tout ce qu'on faisoit pour le divertir. Valére qui ne l'avoit jamais vû de cette humeur, & qui s'étoit extrêmement étendu sur ses loüanges auprès de son ami, surpris d'un changement si subit, craignant qu'il ne fût indisposé, & qu'il ne se contraignît pour lui, le ramena à Fontainebleau aussi-tôt que l'honnêteté lui eût permit de prendre congé de la compagnie. Don Louis qui ne croyoit pas être si différent de lui-même, & qui s'imagi-

magi-

maginoit s'être beaucoup gêné dans cette visite, soulagé d'en être sorti fit tout le chemin sans parler, &, sans s'appercevoir qu'il ne parloit pas. Valére qui l'examinoit, jugeant qu'il avoit quelque secrette inquiétude dont il ne vouloit pas faire confidence, & connoissant le carractée Espagnol, ne lui témoigna nulle curiosité sur l'état dans lequel il étoit ; & s'en sépara le soir comme il le faisoit tous les jours, mais vivement touché dans le fond de son ame de sa tristesse & de son silence.

Pour Don Louis ignorant les pensées de son ami & n'étant rempli que de son amour, il se rendit chez lui ; & ne fut pas plûtôt en liberté que tirant le fatal portrait qui venoit de lui ravir celle qu'il avoit gardée si long-tems, il passa prés de trois heures à le regarder & à l'entretenir de la violence de sa passion ; comme si cette peinture eût été capable de l'entendre & de lui répondre. Il passa la nuit presque de la même maniere & dés le matin du lendemain ayant découvert à son écuyer le trouble de

son

ſon ame, il lui commanda de s'informer avec ſoin des Gentilhommes, des Seigneurs & des Dames de la Cour chez leſquels il avoit ſes entrées, quelle étoit l'admirable perſonne dont il lui montra le portrait, en lui diſant, de ſe l'imprimer ſi bien dans l'eſprit qu'il pût la dépeindre de bouche auſſi parfaitement que le pinceau la repréſentoit ; & ſurtout d'obſerver un ſecret inviolable. Manuël, c'étoit ainſi que s'appelloit l'écuyer, lui repréſenta vainement qu'il étoit impoſſible de trouver ſur une ſimple deſcription une perſonne qu'on n'avoit jamais vuë, & dont on ne ſçavoit pas ſeulement le nom. Il n'entre dans aucune de ces conſidérations ; & ſe figurant qu'en demandant qui étoit une Dame dont les cheveux étoient blonds cendrés, les yeux noirs, le nez fait au tour, la bouche petite, la peau d'albatre, le teint de lys & de roſe, & qui ne paroiſſoit pas plus de dix-ſept ou dix-huit ans, on ne pouvoit manquer d'apprendre ſon nom & ſa qualité, il voulut être obéi. Manuël, qui connoiſ-

noiſſoit ſon maître & ſçavoit qu'il mêloit à mille belles qualités un tempéremment extrêmement vif, ne jugea pas à propos de le contrarier davantage; & lui promit de mettre toute choſe en uſage pour le ſatisfaire. De ſon côté l'amoureux Eſpagnol, eſperant rencontrer l'objet de ſa flamme dans les endroits qu'il fréquentoit le plus, ſe rendit aſſidu chez Madame d'Angoulême mere du Roi, chez la Reine & chez les Princeſſes, ne manquant ni cercle, ni fête, ſe flattant toûjours de l'y voir paroître. Mais tous ſes ſoins furent inutiles ainſi que ceux de ſon écuyer; l'objet ne ceſſa point d'être inviſible & l'amour de ſe faire ſentir avec d'autant plus de force qu'il avoit un obſtacle à ſurmonter digne de la cruauté qu'il exerce ſur ſes eſclaves.

Cette ſituation réduiſit le tendre Eſpagnol à ne trouver de plaiſir nulle part; & le ſilence qu'il s'étoit impoſé avec Valére ſur ſon aventure le contraignant à lui faire un myſtere perpétuel de toutes ſes démarches, il avoit ceſſé de le voir auſſi familierement qu'à l'ordinaire. Le

jeune François n'avoit pas été insensible à ce changement, & vivoit avec lui très-froidement; & comme il y avoit quelque tems qu'il n'étoit occupé que du mariage & du départ d'une sœur qu'il aimoit tendrement, qui étoit à Marseille avec une tante qui n'avoit jamais voulu qu'elle vint à la Cour, & qui pour en éviter l'occasion l'avoit promise à un homme de grosse condition qui devoit l'emmener dans le fond d'une Province des plus reculées de la France pour y vivre dans ses Terres; Valére qui ne s'étoit séparé de cette chere sœur que depuis deux ans pour remplir les devoirs où sa naissance l'engageoit; chagrin de ce que le parti qui se présentoit pour elle étoit trop avantageux pour être refusé, & qui cependant lui alloit enlever cette aimable fille de façon à ne la plus voir facilement, ne fit pas alors une assez forte attention au procédé de Don Louis pour démêler s'il partoit de quelque cause extraordinaire, ou de son inconstance naturelle: & sa tante & sa sœur lui ayant écrit que sa présence étoit né-

néceſſaire pour terminer l'alliance en queſtion, occupé des pas qu'il lui falloit faire pour obtenir ſon congé de la Cour où ſes emplois le tenoient attaché, il en perdit entierement le ſouvenir de l'Eſpagnol. Cependant le bruit de ſon départ s'étant répandu partout Don Louis en fut informé comme les autres. A cette nouvelle toute ſon amitié ſe réveilla, il ne put voir ſans la derniere douleur qu'il alloit reſter en proie à ſes triſtes penſées ſans nulle conſolation; il ſe repentit de lui avoir caché la ſituation de ſon ame, & ne pouvant ſe réſoudre à s'en ſéparer ſans s'être excuſé de ſa façon d'agir depuis pluſieurs jours, il fut chez lui, & ſans ſe faire annoncer il entra dans ſon cabinet dans le moment qu'il dépêchoit un courier qui partoit pour Marſeille. La vuë de Don Louis le ſurprit, & ne ſachant à quoi attribuer ſa viſite, il le reçut d'abord aſſez froidement, mais l'Eſpagnol ſe jettant dans ſes bras: Mon cher Valére, lui dit-il, rendez-moi votre amitié, je la mérite toûjours malgré l'inégalité de mon procédé,

& par votre froideur n'accablez pas un malheureux à qui l'amour a fait commettre toutes ſes fautes.

Don Louis étoit aimable, & ſon action étoit accompagnée de tant de graces, que Valére ne put conſerver l'air qu'il avoit pris en le voyant entrer, & lui rendant ſes careſſes avec toute la franchiſe de ſa Nation: Je n'ai jamais ceſſé de vous aimer, lui répondit-il, & votre changement ne me ſeroit pas ſi ſenſible ſi vous m'étiez indifférent; mais, continua-t'il en ſouriant, ne peut on pas garder ſes amis en prenant une maitreſſe? & l'objet qui vous a ſçu vaincre a-t'il exigé de vous de me haïr? Ha! Valére, s'écria Don Louis, que je ſerois heureux ſi celle qui me fait porter ſes chaînes m'avoit fait entendre ſa voix; mais hélas, j'aime un fantôme, une chimere, & quoique la raiſon & le bon ſens s'oppoſent à ma paſſion je ſuis le plus amoureux de tous les hommes; mais Valére, ajoûta-t'il en le regardant attentivement, êtes-vous toûjours exempt des traits de l'amour; & le ſort rigoureux qui m'empêche de connoître celle que j'adore,

j'adore, ne me l'auroit-il point cachée pour vous la réserver, afin de m'accabler entierement en me rendant votre rival!

Mon cher Don Louis, reprit Valére, je ne comprends rien à ce discours, j'écoute avec le dernier étonnement que vous aimiez sans connoître celle qui vous enflamme, & vois avec la même surprise que vous craigniez de m'avoir pour rival. Expliquez-moi cet étrange mystere, & pour commencer à nous entendre intelligiblement, soyez sûr que je suis encore maître de ma liberté, & que mon cœur jusqu'à présent ne connoît de douceurs que dans les nœuds de la tendre amitié. Je voudrois, lui répondit Don Louis, qu'il m'en eût coûté une partie de mon sang, & pouvoir en dire autant; mais avant que de vous instruire de ma triste aventure, ne pourriez-vous point m'apprendre quelle est cette jeune beauté, dit-il, en lui donnant le portrait qu'il avoit trouvé.

Valére n'eût pas plûtôt jetté les yeux dessus qu'il le reconnut; & le trouble de Don Louis lui faisant

deviner une partie de la vérité, il changea de couleur & garda le silence incertain de ce qu'il devoit répondre. L'Espagnol, qui l'examinoit, s'appercevant de son agitation & toûjours préoccupé de jalousie, s'imaginant qu'il l'avoit trompé en l'assûrant qu'il n'aimoit rien, & que l'original de cette peinture touchoit son cœur aussi vivement que le sien : Je suis perdu, lui dit-il, nous aimons tous deux le même objet !

Mon cher Don Louis, lui dit alors Valére en l'embrassant, rassûrez vous, nous ne sommes point rivaux, & quoique je connoisse particulierement cette jeune personne, & qu'elle me soit infiniment chere, je n'en puis jamais être amoureux ; mais j'avouë que je serois au désespoir si vous l'aimiez, me trouvant dans l'impuissance de vous rendre heureux. Mais enfin, interrompit Don Louis avec impétuosité, quel est donc ce fatal objet dont vous n'étes point amoureux, que j'adore & que je ne puis posséder ? C'est ma sœur reprit froidement Valére, & ce portrait est à

moi : je l'avois fait tirer ſur un plus grand que j'ai dans un appartement où vous n'êtes jamais entré, pour l'envoyer au Comte de Bigorre ſon époux. Son époux, s'écria Don Louis pénétré de douleur. Oüi, continua Valére, il l'eſt depuis huit jours : & comme il la doit emmener inceſſamment dans ſes Terres, & que je l'ai point vûë depuis deux ans, j'ai demandé au Roi la permiſſion d'aller à Marſeille l'embraſſer, & lui dire adieu. Il n'y avoit que deux jours que j'avois ſon portrait lorſque je le perdis, & je comptois ſi peu le retrouver, que j'en ai fait commencer un autre, le Comte de Bigorre voulant abſolument avoir en petit le portrait de ſa femme. Voilà ce qui m'a fait garder ſilence, ne ſachant comment vous apprendre une nouvelle ſi funeſte à votre amour. Si vous me l'euſſiez découvert plûtôt je vous proteſte que malgré l'honneur que me fait l'alliance du Comte, le ſeul Don Louis eût été monbe au frere.

Il ne ſe vit jamais une déſolation pareille à celle de l'Eſpagnol pendant ce diſcours ; & lorſqu'il

fut fini, il dit & fit des choſes dont les plus inſenſibles auroient été touchés. Valére n'épargna rien pour le conſoler, & pour l'engager à ſe ſervir de ſa raiſon contre une paſſion qui ne pouvoit plus avoir d'eſpoir ; mais la bleſſure étoit incurable, & le malheureux Don Loüis bien loin de chercher à briſer ſes chaînes, ne ſongeoit qu'à les rendre éternelles. Je ſçais tout ce que vous me dites, reprit-il, je comprends même qu'il devroit être facile d'éteindre une flâme qui ne s'eſt allumée que ſur un portrait ; mais, mon cher Valére, je ne ſuis apparemment pas fait comme un autre : cette peinture a pris ſur moi autant d'empire que l'objet même ; je ne me ſens pas capable d'y réſiſter, & le couroux où je ſuis contre moi-même de vous avoir caché mon avanture, augmente encore mon amour en me repreſentant qu'il n'a tenu qu'à moi d'être le plus heureux de tous les hommes, & que je ne puis mieux me punir de cette injuſte reſerve avec le meilleur de mes amis, que de nourrir une ardeur

qui

qui va faire l'infortune de ma vie, & c'eſt ce qui me force à vous conjurer de me laiſſer ce fatal portrait: je mourai bientôt, n'en doutez point, de n'en pouvoir poſſéder l'original, mais vous me verrez expirer à vos yeux dès ce même moment, ſi vous me privez de de la ſeule ſatisfaction qui reſte à mon amour. Je ne prétens pas vous le refuſer, lui répondit Valére, & ſi ce preſent ne portoit pas avec lui le poiſon qui vous tuë, je ne balancerois point à vous le donner; mais, mon cher Don Loüis, ne vaudroit-il pas mieux détourner vos regards de tout ce qui peut vous rappeler un objet contraire à votre repos? Pourquoi ne voulez-vous pas éteindre un feu dont l'ardeur ne peut plus ſe partager; ſongez que l'amour en lui-même eſt une des plus grandes foibleſſes de l'homme, & que ſi la flâme de deux cœurs bien unis ne laiſſe pas d'être condamnable par raport à ſon principe, à plus forte raiſon combien doit l'être une paſſion dénuée de toutes les choſes qui peuvent lui ſervir d'excuſes?

Ce raiſonnement, interrompit Don Loüis, me prouve bien que vous n'avez jamais aimé ; je ſouhaite pour votre tranquillité que vous penſiez toujours auſſi philoſophiquement ; mais pour moi qui ne ſuis plus en état de faire de ſi belles réflexions, je vous demande en graces ce Portrait, ſans lequel je ne puis vivre. Valére qui craignoit que ſa morale ne fût priſe pour un refus, ne voulut pas la pouſſer plus loin ; & pour lui prouver qu'elle n'avoit point d'autre motif que de le guérir d'un amour inutil, il lui remit le portrait de Silviane, c'eſt ainſi que ſe nommoit ſa ſœur. Don Loüis le reçut avec tranſport, & ſe mettoit en devoir de l'ôter de la boëte pour la lui rendre, lorſque le généreux François s'apercevant de ſon deſſein, l'en empêcha, en lui diſant galamment qu'il ne prétendoit pas donner l'un ſans l'autre, & qu'il falloit qu'il lui rendit le portrait, ou qu'il le gardât avec ſes ornemens. L'Eſpagnol, qui ne cédoit à perſonne en généroſité, accepta la galanterie de ſon ami, à condition qu'il recevroit un ſabre enrichi

enrichi de pierreries qu'il lui avoit déjà deſtiné. Valére y conſentit; & comme il étoit à la veille de ſon départ, & qu'il prévoyoit qu'il ne retrouveroit pas Don Loüis à ſon retour, Charles-Quint ſe préparant à ſe rendre en Flandres, il l'embraſſa en l'exhortant encore à ſe guérir de ſa paſſion, ou de ſubſtituer dans ſon cœur quelque belle Caſtillane à Silviane. Don Loüis lui rendit ſes careſſes; mais il ne répondit que par des ſoupirs à ſes parolles: & s'étant ſéparés, également touchés d'imaginer qu'ils ne ſe verroient plus, Valére ne ſongea qu'à partir pour Marſeille, & Don Loüis à ſuivre ſon Empereur, en emportant avec lui ſon amour & ſon deſeſpoir.

Mais il tomba ſi dangereuſement malade qu'il fut contraint de reſter à Paris, & de n'en partir que pour retourner en Eſpagne, où des affaires importantes le rappellerent dès le commencement de ſa convaleſcence, ſans que ſa maladie, ſa raiſon, & le changement de climat en pût apporter à ſon cœur. Pour Valére s'étant rendu à Marſeil-

le, il y trouva la belle Silviane, Comtesse de Bigorre, aussi malheureuse que charmante, le mariage que sa Tante avoit fait ne lui convenant en rien, le Comte étant extrêmement vieux, Jaloux, soupçonneux, & d'une figure desagréable; cruel assortiment avec une personne de dix-neuf ans, remplie d'attraits, formée pour aimer & pour plaire. Il ne put s'empêcher de la plaindre, & de reprocher cet hymen à sa Tante, qui plus sensible aux grands biens du Comte, qu'aux agrémens du corps, ne lui répondit qu'en l'assûrant que sa sœur devoit être très-heureuse, puisqu'elle étoit riche.

Cette décision n'étoit pas conforme à ses sentimens; mais ne voulant pas mettre le trouble dans sa famille, il n'en fit rien connoître au Comte, & par raport à Silviane, l'accabla d'amitiés & de politesses. Mais cette belle personne ne vit pas plûtôt une occasion favorable pour l'entretenir en secret, qu'elle la saisit. Comme ils s'aimoient tendrement l'un & l'autre, la conversation commença par les plus

plus touchantes cacareſſes; les larmes, & les regrêts les ſuivirent de près: la jeune Comteſſe lui reprocha d'avoir envôyé ſon conſentement pour ſon mariage ſur le ſimple recit de ſa Tante, & de n'être pas venu lui même pour juger du choix qu'elle avoit fait. Valére la blâma à ſon tour de ne lui avoir pas écrit en ſecret: mais la jeune Comteſſe l'ayant inſtruit que ſa Tante l'avoit obſedée de telle ſorte depuis qu'elle avoit réſolu cette union, qu'il ne lui avois pas été poſſible de faire la moindre démarche à ſon inſçu; il ne put que lui témoigner ſa douleur, ſans y apporter d'autre ſoulagement que celui de l'encourager à remplir ſes devoirs, & de faire elle-même ſon bonheur en ſe ſervant de ſon eſprit, de ſa ſageſſe, & de ſa prudence dans l'unique occaſion où les femmes peuvent prouver leur vertu. Silviane en avoit trop, pour ne pas recevoir cette leçon avec douceur; & comme elle y joignoit une piété ſolide, elle aſſûra Valére que malgré la répugnance qu'elle avoit pour le Comte, el-

le ne lui donneroit jamais ſujet de ſe plaindre ; le conjurant ſeulement de faire en ſorte qu'il ne l'emmenât pas ſitôt, & qu'elle eût la conſolation de joüir encore quelque tems de la vûë d'un frére qui lui étoit ſi cher.

Valére le lui promit ; & quoique le Comte de Bigorre ne fût venu à Marſeille que pour une deſcuſſion d'intérêts, qui lui avoit donné le tems de prendre de l'amour pour Silviane, & de l'épouſer, & que tout étant terminé, il n'eût plus qu'à s'en aller, Valére ſçut ſi bien ménager ſon eſprit, qu'il le fit reſter plus de trois mois dans cette Ville en remettant toûjours ſon départ de quinzaine en quinzaine. La jeune Comteſſe qui ne craignoit que ce fatal moment, charmée d'obtenir ces délais, redoubloit près de lui ſes ſoins & ſes complaiſances ; & ſçachant qu'il n'aimoit pas qu'elle vit du monde, elle paſſoit les journées ſans autre compagnie que la ſienne & Valére, qui la quittoit le moins qu'il pouvoit. Cependant une vie

ſi ſolitaire commença d'ennuyer ce Cavalier; accoûtumé aux plaiſirs d'une Cour brillante, il ne put ſouffrir que ſa ſœur privée, d'y paroître, n'en fut pas au moins dédommagée par une plus grande liberté. Il avoit nombre d'amis à Marſeille, qui blâmoient la conduite du Comte, & plaignoient le ſort de la Comteſſe, en trouvant étrange qu'elle ne fût d'aucune fête. Valére devoit partir inceſſamment, & le Comte vouloit s'en aller.

Les choſes étoient en cet état lorſque le Chevalier d'Aramont, ami de Valére, & Capitaine de Galére, voulut régaler les Dames de la Ville ſur la mer. Le jour fut pris & la fête ordonnée; mais pour la rendre plus complette, le Chevalier pria Valére d'en être & d'y faire venir le Comte & la Comteſſe. La démarche étoit aiſée, mais la réuſſite très-incertaine. Cependant après bien des difficultés de la part du jaloux vieillard, il y conſentit, à condition qu'on le laiſſeroit partir ſans plus de remiſe le lendemain

de ce divertiſſement. Comme il n'y avoit pas d'autre moyen d'obtenir de lui ce qu'on deſiroit, on acquieſça à ſa demande ; Valére ſe flattant qu'il trouveroit encore quelque prétexte pour retarder le départ de ſa Sœur. Cette belle perſonne qui n'avoit joüi d'aucun plaiſir avec ſa Tante, & qui n'en eſpéroit point avec ſon Epoux, charmée de cette partie, en rendit mille graces à ſon frére, lorſqu'elle put être ſeule avec lui. Je voudrois, lui répondit-il, qu'il fût en mon pouvoir de vous procurer de plus grandes ſatisfactions, & je vous avoüe que je ſupporte très-impatiemment la triſte néceſſité de vous voir attachée pour le reſte de votre vie à un homme de l'humeur du Comte de Bigorre : Cependant lorſque je fais réflexion que s'il n'eût pas été votre Epoux, vous couriez riſque d'en avoir un auſſi jaloux que lui, & d'un Païs où les femmes ont encore moins de liberté que le Comte ne vous en laiſſe; je ne ſçais s'il m'eſt permis de me plaindre du ſort.

Ce-

Ce diſcours excitant la curioſité de Silviane, elle lui demanda avec empreſſement, ſurquoi il jugeoit qu'elle étoit deſtinée pour n'être pas heureuſe ſous les loix de l'hymen. Alors Valére lui conta l'aventure de Don Loüis, & l'étonnante paſſion que ſon portrait avoit fait naître dans ſon cœur, Ainſi, continua-t-il, ſi les choſes n'avoient pas été ſi promptement concluës avec le Comte, il eſt certain que je n'aurois rien négligé pour vous faire accepter mon ami: il eſt vrai que ſon âge & les agrémens de ſa perſonne l'auroient rendu très-digne de votre attachement: mais, ma chére Comteſſe, il eſt jaloux, & de plus Eſpagnol; il eût fallu le ſuivre en Eſpagne, & nous ſéparer comme nous y allons être forcés; & puiſque cet hymen n'auroit eû de différence que par le nombre des années, je crois qu'il vaut encore mieux que vous ſoyez au Comte de Bigorre de qui la vieilleſſe & les infirmités vous donnent un grand eſpoir pour l'avenir; au lieu que la jeuneſſe de Don Loüis vous eût ménacé d'une longue ſouffran-

france, s'il y eût joint les caprices, les ſoupçons, & toutes les bizarreries qu'excite la jalouſie.

C'eſt une cruelle ſituation pour une femme, lui répondit la Comteſſe, de n'attendre la fin de ſes peines que de la mort d'un Epoux ; & quoique le devoir & la raiſon ſoient les ſeuls motifs qui m'attachent au Comte, je vous proteſte, Seigneur, que je ne voudrois pas acheter de ſa perte ce qui manque à mon bonheur : je ne regrette point en la perſonne de Don Loüis un bien que je ne connois pas, & que le Ciel ſans doute ne m'avoit pas deſtiné, puiſqu'il en a diſpoſé d'une autre ſorte ; mais, ajouta-t-elle, en rougiſſant, il eſt, je crois, bien différent de ſe contraindre, & de ſe captiver en faveur d'un Epoux aimable & dont on ſe fait un plaiſir d'être aimée, que pour un homme qu'on ne regarde qu'avec crainte, dont l'air vénerable n'inſpire que du reſpect, & qui par ſa ſévére autorité ſemble mieux mériter le nom de Pére, que le tendre titre d'Epoux.

Valére comprit aiſément toute

la

la force de ce diſcours; mais craignant de porter trop loin les réfléxions de cette charmante femme, il rompit l'entretien, & l'obligea de ne ſonger qu'à la fête qui ne ſe préparoit que pour elle: le Chevalier d'Aramont, n'ayant point eu d'autre deſſein, que de la tirer un moment de la ſolitude, où ſon Epoux la retenoit; afin que les Dames de Marſeille euſſent le plaiſir de la voir, & de l'embraſſer avant ſon départ. Le Comte de Bigorre à qui cette partie déplaiſoit, & qui cependant n'oſoit rétracter ſa parole, attendu la condition qu'il avoit exigée, devint d'une humeur ſi déſagréable, & par ſes caprices & ſes bruſqueries, fit payer ſi cher à Silviane la complaiſance qu'il diſoit avoir pour elle, que Valére fut cent fois ſur le point de prendre querelle avec lui; mais retenu par ſa prudence & la conſidération de la Comteſſe, il ſouffrit toutes ſes incartades, ſans y répondre. Enfin le jour du régal étant arrivé, toutes les Dames de la fête vinrent prendre Silviane: Valére & les Cavaliers qui devoient en être prirent

le

le Comte; & cette brillante troupe s'étant renduë sur la Galere du Chevalier, elle fut saluée par trois décharges de son artillerie, dont le bruit ne cessa que pour faire place au son de mille instrumens différens. Tout le monde étant entré, la Galere à force de rames fendit les flots, & vogua si legerement qu'en très peu de tems on cessa de voir Marseille. La Compagnie ne s'occupa d'abord que des galanteries du Chevalier: la Galere étoit superbe, l'or & l'azur y brilloient par tout, les chiffres & les noms de la belle Comtesse de Bigorre s'y remarquoient de tous côtés, ce qui ne faisoit pas beaucoup de plaisir au Comte; mais la Compagnie ne s'en embarassa pas, & contente de posseder Silviane, dont l'esprit, les graces, & l'humeur charmante la dédommageoit des travers de son Epoux, elle ne s'attacha qu'à divertir cette belle femme.

On servit le dîner, qui fut des plus splendides: alors chacun se livrant à la joye, contraignit le Comte d'en faire autant. Ce repas fut très-long, la diversité des servi-

ſervices, l'abondance des vins & des liqueurs offrant à chaque inſtant de nouveaux moyens de flatter le goût & de réveiller l'apetit, on vit approcher la nuit ſans preſque s'en appercevoir. Mais toute cette joye céda bien-tôt aux plus triſtes alarmes; le vent changea tout à coup, le ciel ſe couvrit d'une affreuſe obſcurité, la mer s'agita, le tonnerre, les éclairs, la pluye, & la grêle vinrent à la fois menacer d'un horrible naufrage: la Galere chancelante, tantôt portée ſur une montagne de vagues, & tantôt comme engloutie dans des abîmes dont les éclairs faiſoient enviſager toute l'horreur, devint en un moment le joüet des vents & des flots. La Compagnie alors oubliant le plaiſir qu'elle venoit de goûter, ne pouſſoit plus que des gémiſſemens; l'équipage deſeſpéré n'attendoit que la mort; les femmes jettoient des cris lugubres en verſant des torrens de larmes; le Comte de Bigorre maudiſſoit à chaque inſtant ceux qui l'avoient engagé dans ce péril; la belle Silviane demandoit au Ciel un prompt ſecours; enfin la déſolation

lation étoit générale. Valére & le Chevalier étoient les ſeuls qui montroient du courage, & qui ſans s'alarmer, donnoient les ordres néceſſaires à la ſûreté de la Galere, & s'efforçoient de diſſiper l'effroi des autres. Toute la nuit ſe paſſa dans de continuelles craintes, & chacun n'eſperoit plus rien, lorſque le jour parut. Le Soleil calma les vens, la mer devint tranquille, & l'on découvrit enfin la terre que la hauteur des flots avoit ſi longtems cachée: mais quelle fut la ſurpriſe du Chevalier & de Valére, lorſqu'ils reconnurent qu'ils étoient ſur les côtes d'Alger, & qu'ils ſe virent entre deux Vaiſſeaux bien armés, dont le plus gros étoit Corſaire. Les cris & les pleurs recommencerent à ce funeſte objet; mais Aramont & Valére prenans une réſolution digne de leur courage, firent mettre les Dames au fond de la Galere, & ſe préparerent au combat: leurs amis les imiterent, & le vieux Comte de Bigorre redoutant bien moins la mort que de voir ſa femme devenir le butin de l'Algérien, voulut combat-

tre

tre comme les autres, malgré les prieres de Silviane & de Valére. Le Vaiſſeau d'Alger fut le premier qui vint attaquer la Galere, l'autre paroiſſant vouloir reſter ſpectateur du combat. Le feu fut terrible de part & d'autre ; & bientôt on en vint à l'abordage, où l'action fut des plus ſanglantes ; mais malgré la valeur ſurprenante du Chevalier & de Valére, qui ſoutenoient preſque ſeuls l'effort des Barbares, tous leurs compagnons étant morts ou mourans, la Galere Françoiſe alloit être la proye du Corſaire, ſi l'autre Vaiſſeau paroiſſant s'être déterminé ne fut venu à ſon ſecours. Jamais changement ne fut plus prompt, le Corſaire fut accroché, ſon équipage taillé en piéces, & la Galere victorieuſe en moins d'une heure. Celui qui commandoit le Vaiſſeau, qui venoit de ſe joindre ſi fort à propos au Chevalier, ſe faiſoit ſi bien diſtinguer par la mort & l'effroi qu'il répandoit dans le Vaiſſeau Corſaire, que Valére & ſon ami en étoient dans l'admiration. Enfin les Turcs défaits, & le Vaiſſeau pris, l'Inconnu ſauta dans

la

la Galere, où Valére & le Chevalier le reçurent comme leur Dieu tutelaire; & les uns & les autres voulant s'aborder avec une égale confiance, ils se découvrirent le visage pour s'embrasser, mais quelle fut la joye & la surprise de Valére de trouver son cher Don Loüis dans son vaillant défenseur. Le brave Espagnol n'en eut pas moins que lui, & tous deux s'élançant dans les bras l'un de l'autre, le Chevalier d'Aramont fut long-tems sans leur entendre prononcer autre chose que mon cher Valére, & mon cher Don Loüis. Cependant faisant tréve à leurs tendres caresses, pour les partager avec le Chevalier, auquel Valére fit connoître l'Espagnol, ils se témoignerent une estime réciproque. Après ces premiers transports, ces trois vaillans hommes visiterent le Vaisseau Corsaire: pas un seul Turc n'avoit échapé aux bras des Vainqueurs; ils firent jetter leurs corps dans la mer, & le Vaisseau n'étant point endommagé, & rempli de plusieurs Esclaves Chrétiens,
l'Espa-

l'Eſpagnol le céda au Chevalier d'Aramont, comme le juſte prix d'une victoire, à laquelle il diſoit n'avoir que la plus foible part.

Il y eut entr'eux une généreuſe diſpute ſur cette diſpoſition; mais il fallut que le Chevalier ſe rendit aux prieres de l'Eſpagnol. Tandis que l'un & l'autre donnoient leurs ordres dans le Vaiſſeau Corſaire, Valére faiſoit la même choſe dans la Galere, pour ſoulager Aramont. Il eut la douleur de voir que tous ceux qu'ils avoient mis de la fête, avoient été tués. Le Comte de Bigorre fût au nombre, ayant voulu malgré ſon âge mourir les armes à la main. Le frere de Silviane ne put s'empêcher de le plaindre; mais le ſort de la Comteſſe, & la vûë de Don Loüis, ne lui laiſſerent pas faire de longs regrets ſur cette perte: au contraire, détournant au plûtôt ſes regards de ces funeſtes objets, il fut trouver les Dames, dont l'inquiétude étoit extrême, ſur-tout celle de Silviane: ſa preſence la raſſûra, & Valére les ayant inſtrüites du ſuccès du combat,

ſans

ſans parler de la mort du Comte, ni nommer Don Loüis, il les pria de quitter la Galére, & d'entrer dans le Vaiſſeau qui les avoit ſi généreuſement ſecourus. Elles y conſentirent ; & les ayant fait paſſer dans la chambre de Poupe, il fut rejoindre Don Loüis. L'Eſpagnol qui brûloit de l'entretenir, commençoit à l'inſtruire du hazard qui l'avoit conduit de ce côté, lorſque Valére l'interrompant: Mon cher Don Loüis, lui dit-il, comme nous ne nous étions pas embarquez pour combattre, nous avons avec nous des Dames qu'il faut remettre de leurs frayeurs. Perſonne n'eſt plus capable que vous de faire oublier les morts, & de ſécher des larmes ; venez dont y travailler, en faiſant devant elles le récit de vos aventures. Alors ſans lui donner le tems de lui répondre, il l'obligea à repaſſer dans ſon Vaiſſeau, & le conduiſit où toute cette belle compagnie attendoit ſon retour, pour apprendre ce qu'elle alloit devenir Don Loüis étoit fait de maniere à s'attirer les regards des moins

moins curieux ; peu d'hommes raſſembloient comme lui la beauté de la taille, celle de la Phiſionomie, la douceur & la gravité. Dès qu'il parut, tous les yeux ſe fixerent ſur lui, & la charmante Comteſſe, ne fut pas des dernieres à l'examiner; mais que devint l'Eſpagnol, lorſqu'il reconnut au milieu de cette belle troupe, celle pour qui ſon cœur conſervoit toûjours l'amour le plus ardent. Ah ! grand Dieu, s'écria-t'il? Ah! Valére, où me réduiſez-vous ? Ce Cavalier qui s'étoit attendu à cette aventure, & que la mort du Comte mettoit en liberté d'agir ſelon ſon cœur; s'approcha de lui, & lui ſerrant la main, d'un air à lui faire comprendre une partie de ſon deſſein : Oüi, Seigneur, lui dit-il, en le préſentant à ſa ſœur, voilà l'original du portrait de votre ami ; voilà la Comteſſe de Bigorre : Et vous, ma chere Silviane, ajoûta-t-il, en s'adreſſant à elle, connoiſſez dans le vainqueur du Corſaire le brave Don Loüis Manacés, duquel je vous ai ſi ſouvent parlé.

La jeune Comtesse rougit au nom de l'Espagnol, & se sentit agitée d'un trouble extrême. Pour ce fidel Amant, jugeant au discours de Valére, qu'il ne vouloit pas s'expliquer devant tant de monde, il s'efforça de moderer l'excès de sa joye ; & fit passer tous les transports qu'il laissoit échaper, pour des marques du plaisir qu'il avoit de revoir Valére. Toutes les Dames l'entourerent, & le remercierent de les avoir garanties de l'esclavage ; mais Silviane étonnée de ne point voir son Epoux, inquiéte de son sort, & redoutant cependant sa présence, en demanda des nouvelles à son frere. Avec assez d'embarras, Valére lui répondit qu'il donnoit des ordres sur la Galere, avec le Chevalier, & détournant la conversation la rendit générale. Aramont ayant tout disposé pour reprendre la route de Marseille, vint joindre la compagnie. Après quelques civilités de part & d'autre, Valére tirant à part Don Loüis & le Chevalier, demanda au premier quel étoit

étoit ſon deſſein, & dans quel lieu il vouloit aller. L'Eſpagnol lui répondit que ſon heureuſe rencontre changeoit tous ſes projets, qu'il étoit parti d'Eſpagne pour ſe rendre aux Iſles de Majorque, pour des affaires de commerce, dans leſquelles il avoit intérêt; qu'il y étoit allé, qu'ayant tout terminé, il avoit acheté le Vaiſſeau dans lequel il étoit, pour repaſſer en France, ne pouvant vivre ſans le voir encore avant que de mourir; mais que la tempête après l'avoir battu trois jours & trois nuits, l'avoit jetté comme eux près des côtes d'Alger, & preſque en face du Vaiſſeau Corſaire qu'il venoit de prendre; que ne pouvant éviter le combat, il étoit réſolu de l'attaquer; lorſque l'Algerien ayant apperçu la Galere Françoiſe s'y étoit d'abord attaché: que ſon premier mouvement avoit été de leur laiſſer démêler leur querelle, & de continuer ſa route; mais qu'ayant vû que la valeur alloit être accablée par le nombre; il n'avoit pu ſouffrir que les Infide-

les remportaſſent cet avantage ſur des Chrétiens ; qu'il avoit fait ce qu'ils avoient vû ; & que puiſqu'il avoit trouvé Valére, ſes deſſeins ſe bornoient à préſent à joüir de ſa vuë un moment, de l'embraſſer, & de reprendre le chemin d'Eſpagne.

Je vous y ſuivrai, lui répondit Valére : je ſerai charmé de ſaiſir une occaſion ſi favorable de voir ce beau païs, & de diſſiper ma ſœur de la douleur que lui va cauſer la nouvelle de la mort du Comte de Bigorre. Don Louis & le Chevalier furent extrêmement ſurpris de cette perte ; mais par des motifs différens. Ceux de l'Eſpagnol ſont aiſés à concevoir : pour le Chevalier, le ſeul regret d'avoir été cauſe de la mort de ſes amis, & d'avoir expoſé une Galere de France ſans trop de réflexion fut le ſujet de ſa peine ; mais la valeur de l'Eſpagnol lui laiſſant dequoi ſe conſoler, il fut réſolu qu'il feroit paſſer toutes les Dames ſur le Vaiſſeau Corſaire, ſous prétexte de leur faire voir ſa priſe ; que Valé-

re

re resteroit avec Don Louis & la Comtesse dans celui de ce brave Espagnol ; & que dans le même moment le Chevalier feroit voile pour Marseille, & Don Louis pour l'Espagne. Cette résolution fut exécutée avec tout le succès qu'ils en espéroient ; & tandis que Valére détournoit Silviane de prêter attention à ce que faisoient les autres, en lui parlant de la rencontre imprévûë de Don Louis, & que ce Cavalier mettoit les choses en état pour sa navigation, le Chevalier proposa aux Dames la partie dont on étoit convenu. Elles vouloient attendre la Comtesse ; mais Aramont leur ayant dit que Valére la conduiroit, elles le suivirent. Lorsqu'elles furent toutes embarquées, le signal se donna : la Galere & le Vaisseau conquis reprirent la route de Marseille, & l'Espagnol celle de son païs.

Cependant la belle Silviane ne voyant point le Comte, & s'appercevant que le vaisseau voguoit d'une vîtesse extrême, commença à s'inquiêter véritablement du sort

de ſon époux, & conjura Valére avec tant d'inſtances de l'en inſtruire, & de lui dire pourquoi les Dames de Marſeille l'avoient laiſſée ſeule avec lui, qu'il crut ne devoir plus lui cacher ſa ſituation préſente ; ce qu'il fit avec tous les ménagemens capables de l'y rendre moins ſenſible : oppoſant même avec adreſſe l'amour, la conſtance & les belles qualités de Don Louis aux imperfections du Comte. Mais quoiqu'il pût dire, & que Silviane n'eût aucune tendreſſe pour ſon époux, il lui fut impoſſible d'apprendre ſa mort ſans une ſincere douleur ; ſe reprochant avec la derniere rigueur de l'avoir obligé de faire cette funeſte partie. Elle pleura, gémit, ſoûpira, & ſe plaignit ſérieuſement à Valere de ce que ſans la conſulter il l'arrachoit du ſein de ſa patrie, & lui parloit d'un autre engagement, lorſqu'elle étoit encore pour ainſi dire auprès du corps ſangiant d'un époux, qui n'avoit péri que par trop de complaiſance pour elle. Valére qui voyoit au

milieu de ſes regrets une tranquillité d'ame qu'elle croyoit ne pas avoir, laiſſa un libre cours à ſes larmes ; & ſans répondre à ſes reproches il fut rejoindre Don Louis qui n'oſoit ſe préſenter à la Comteſſe ſans avoir entretenu ſon ami. Il eut enfin cette ſatisfaction : Valére lui rendit compte de tout ce qu'il avoit fait depuis leur ſéparation ; de l'état dans lequel il avoit trouvé Silviane à ſon arrivée à Marſeille ; des converſations qu'il avoit eües avec elle ſur ſon chapitre, & de celle qu'il venoit d'avoir : lui conſeillant de ne s'offrir à ſes regards que dans quelques jours ; en l'aſſûrant que ſi cet himen pouvoit faire ſon bonheur, il lui promettoit une prompte félicité.

L'Eſpagnol étoit trop amoureux, & ſa flame s'étoit ſi fort augmentée par la réalité de l'objet dont le ſimple Portrait l'avoit enchaîné, pour recevoir de ſi douces aſſûrances ſans de vifs tranſports. Il embraſſa mille fois Valére, & s'abandonnant à l'eſpoir

dont il le flattoit, il le laiſſa le maître de ſa deſtinée & de la conduite qu'il devoit tenir avec la Comteſſe. Cependant cette belle Veuve reſtée ſeule avec deux de ſes femmes, qui l'avoient ſuivie ſur la Galere, eut tout le tems de réfléchir ſur l'étonnante avanture qui lui rendoit la liberté. Valére ayant affecté de ne plus entrer dans ſa chambre, où Don Louis la fit ſervir avec une magnificence digne de ſon amour, les premiers mouvemens de ſa ſurpriſe & le trouble où l'avoit miſe ce qui venoit d'arriver l'occuperent d'abord de telle ſorte, qu'elle ne fit point d'attention à l'indifférence que lui témoignoit Valére; mais lorſqu'elle eut aſſez donné à ſon devoir, & que le plaiſir d'être ſa maîtreſſe vint ſe préſenter à ſon imagination, elle commença à s'appercevoir de ſon abſence. La crainte de lui avoir déplû, le deſir de le voir, & peut-être de voir auſſi Don Louis qui revenoit ſans ceſſe à ſon eſprit, la fit enfin réſoudre à s'informer de ce cher frere. On courut

courut auſſitôt l'avertir qu'elle le demandoit. Il vint : il y avoit deux jours qu'ils ne s'étoient vûs : Silviane l'embraſſa, & lui demanda d'un air charmant s'il avoit deſſein de l'abandonner.

Vous m'avez ſi mal reçû, lui dit il en ſoûriant, dans les conſolations que j'ai voulu vous donner, que j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de me priver du plaiſir de vous voir; n'ayant pas d'autres diſcours à vous tenir, & ne pouvant me diſpenſer de chercher à vous faire oublier un époux qui ne vous convenoit point, ni ceſſer de vous parler de notre voyage en Eſpagne, & du mérite de Don Louis. Vous êtes bien preſſant, reprit Silviane en rougiſſant, & l'amitié que vous avez pour cet Etranger l'emporte un peu trop ſur celle que vous me devez, & ſur les égards que je me dois à moi-même; mais enfin, Seigneur, ajoûta-t-elle en lui tendant la main, comment eſpérez-vous que je ceſſe de m'affliger, ſi je ne vous vois pas? Valére, qui pénétroit juſqu'au

fonds de ſon ame, feignit de ſe laiſſer toucher; & l'ayant amenée inſenſiblement à ce qu'il deſiroit, il en obtint la permiſſion de lui amener Don Louis. L'amoureux Eſpagnol ſe conduiſit avec tant de prudence & de reſpect, & ſes ſoins, ſon amour & ſes complaiſances étoient tellement oppoſés aux manieres du feu Comte de Bigorre, qu'il fut bientôt aimé auſſi fortement qu'il aimoit. Cette mutuelle tendreſſe, dont l'aveu n'attendit pas la fin du voyage, mit le comble à la joie de Valére, & rendit la navigation des plus agréables. Ce fut dans ces douces diſpoſitions qu'ils arriverent ſans accident à Cadix, où s'étant rafraîchis quelques jours, ils en partirent, & ſe rendirent à Valladolid, où les Ancêtres de Don Louis s'étoient établis au mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, & lui avoient laiſſé des biens conſidérables. Il y reçut Valére & la Comteſſe avec une pompe & des galanteries ſi peu ordinaires, qu'ils n'eurent pas lieu de regreter l'accident de la Galere.

Galere. Le palais de Don Louis étoit ſuperbe: comme il étoit ſon maître par la mort de ceux dont il tenoit la vie, il l'occupoit ſans autre compagnie qu'une ſœur à peu près de l'âge de Silviane, nommée Elvire & d'une beauté ſinguliere; mais qui, ſelon l'uſage du païs, ne voyoit perſonne, & vivoit obſédée de Duëgnes ſurveillantes dans un appartement des plus reculés du palais.

Don Loüis, qui craignoit la vivacité Françoiſe, & qui ſçavoit de quelle ſorte Valére traitoit l'amour, n'avoit pas jugé à propos de lui parler de cette belle fille. Elvire étoit un des plus riches partis de l'Eſpagne; mais ſon frere vouloit qu'elle fût heureuſe; & ne croyant pas ſon ami capable d'attachement, il ne fit nulle mention d'Elvire en arrivant chez lui, & n'en voulut même rien dire à Silviane, qu'il ne fût devenu ſon époux. Comme leur tendreſſe étoit réciproque, & que Valére ne ſouhaitoit que cet hymen, après lequel il avoit réſolu de viſiter toute

l'Eſpagne, on n'en retarda pas les préparatifs. Tandis qu'on y travailloit, Don Loüis n'épargnoit rien pour les régaler. Ils mangeoient ordinairement dans un ſuperbe ſale orné de quantité de tableaux. La place que Valére occupoit à table ſe trouvant en face d'une Venus ſortant du bain, il ne put ſe diſpenſer d'y jetter ſouvent les yeux. Ce tableau n'étoit point deſſiné de façon à faire croire que le ſujet fût de l'imagination du Peintre. L'exactitude qui regnoit dans toute la figure de Venus marquoit ſenſiblement qu'elle étoit le portrait de quelque beauté veritablement animée; d'autant plus que les traits n'étoient nullement ceux qu'on donne communément à cette Déeſſe : mais les graces en étoient ſi touchantes, & l'expreſſion ſi vive, qu'elles firent le même effet ſur le cœur de Valére, qu'avoit produit le Portrait de Silviane ſur celui de Don Louis. Les premiers jours la curioſité y attacha ſes regards, enſuite l'admiration s'y joignit; & de moment en mo-

moment le plaisir qu'il goûtoit à le contempler s'augmenta de telle sorte, que dans le cours d'une après-dînée il venoit cent fois dans le Salon pour le regarder. Cette assiduité fit bientôt naître l'amour: il s'en apperçut, & voulut vainement opposer la raison à cette passion. Le Portrait étoit aussi bien gravé dans son esprit, qu'il étoit bien peint sur la toile. La nuit, le jour, éveillé, ou dans les bras du sommeil, il étoit toûjours présent à sa pensée. Cette situation, qu'il avoit ignoré jusqu'alors, le rendit si différent de lui-même, que Don Louis & Silviane en furent allarmés, & s'empresserent également à le dissiper, sans oser encore le questionner sur ce changement. Mais Valére ne voulant pas tomber dans la faute qu'avoit fait l'Espagnol de lui cacher en France son amour pour sa sœur, & croyant remarquer dans ses traits quelque ressemblance avec celle de cette fatale Venus, il se résolut de lui découvrir ce qui se passoit dans son ame, se flatant que cet-

te peinture repréſentoit quelque jeune parente dont il ne lui refuſeroit pas l'alliance. Dans cette penſée un jour qu'ils étoient à table, Valére regardant l'Eſpagnol en lui montrant le tableau. Si je n'avois peur, lui dit-il en s'efforçant de ſourire, d'offenſer l'objet de votre flame, je vous dirois que je n'ai jamais rien vû de ſi parfait que cette jeune beauté. Don Louis lui répondit auſſitôt d'un air froid & naïf, que le nombre des graces étoit ſuffiſant pour ſatisfaire les Dames; que Silviane en avoit plus qu'aucunes de ſon tems; & que celle de ce Portrait avoit été de même dans le ſien. Comment, reprit Valére étonné, cette Dame n'eſt pas de ce tems-ci? C'eſt mon ayeule, repartit l'Eſpagnol, morte à quatre-vingt-quatre ans, il y en a près de quinze: c'étoit une des belles femmes de la Cour, elle n'en avoit que dix-neuf lors qu'elle ſe fit peindre telle que vous la voyez; & comme les couleurs de ſon Portrait commençoient à s'effacer, je fis

fis faire cette copie avant mon voyage en France afin qu'elle fût toûjours dans tout ſon éclat.

Valére n'entendit qu'à peine ces dernieres paroles. Dès que le nom d'ayeule fut prononcé, un froid mortel ſe répandit dans ſes veines: il pâlit; & ne pouvant réſiſter à ſa douleur, il tomba ſans connoiſſance dans le fauteüil ſur lequel il étoit aſſis. Cet accident inopiné jetta le trouble & l'effroi dans le cœur de Don Louis & de Silviane, qui bien éloignés d'en imaginer la cauſe, le prirent pour un de ces maux ſubits qui s'attachent ſouvent ſur quelque parties du corps, & qui font même perdre la vie ſelon la violence de l'attaque. Cette idée fit d'abord recourir aux remédes extrêmes: les plus forts furent employés avec une promptitude ſans pareille; & d'un mal qui ne partoit que de l'imagination, on en fit en deux heures de tems une maladie réelle & dangereuſe. On le mit au lit avec une fiévre ardente, & ſans nulle apparence de vûë ni d'ouïe, ſans

ſans pouvoir parler ni reconnoître perſonne. On juge facilement du deſeſpoir des deux Amans : outre que ce malheur retardoit leur hymen, ils aimoient Valére trop tendrement pour n'être pas dans une ſincere déſolation. La jeune Comteſſe ne voulut point le quitter ; & les momens qu'elle donnoit au repos, Don Louis les remplaçoit par les mêmes ſoins & les mêmes attentions, indépendamment des gardes & d'un grand nombre de domeſtiques qui n'avoient point d'autre occupation que de le ſervir. Il fut deux jours & deux nuits dans le plus triſte état, & ſans donner aucun eſpoir. Enfin au commencement du troiſiéme la fiévre diminua, la vûë lui revint ; & ſes frequens ſoupirs dénotant quelque ſoulagement, firent entrevoir un acheminement à la guériſon. Sur le milieu du même jour il ſe reconnut entiérement, & ſe ſouvint même de ce qui lui étoit arrivé. Alors tournant des regards languiſſans ſur ceux qui étoient autour de ſon lit, & voyant ſa

ſœur

sœur & Don Louis qui fondoient en larmes, il leur fit ſigne de s'approcher ; & les ayant priés de faire ſortir tout le monde : Mon frere, dit-il à Don Louis, d'une voix extrêmement foible, j'avois grand tort lorſque je voulois vous perſuader qu'une forte paſſion pouvoit être vaincuë par le ſecours de la raiſon. L'amour s'eſt cruellement vengé de la Philoſophie que vous me reprochiez ſi juſtement, puiſqu'il m'a conduit dans votre même précipice, avec cette différence qu'il vous en a tiré ſelon vos deſirs, & que je dois périr. Alors lui découvrant la ſource de ſon mal, & l'ardeur dont il étoit conſumé, il les ſurprit de telle ſorte l'un & l'autre, qu'ils furent long-tems ſans pouvoir lui répondre : mais cette avanture donnant de ſecretes idées à Don Louis, & ſe flatant de tirer un bien de ce mal, il prit ſa réſolution ſur le champ ; & le preſſant dans ſes bras : Mon cher Valére, lui dit-il, je ne m'érigerai point en Pédagogue en cette occaſion ;

il n'eſt pas en mon pouvoir de vous blâmer d'une chûte que j'ai faite le premier ; cependant je vous prie d'en voir la différence, & d'y trouver votre gueriſon. Le Portrait qui m'avoit enflamé étoit trop bien orné pour ne me pas perſuader que l'original étoit exiſtant, & de plus, très-cher à celui qui l'avoit perdu ; cette idée ſuffiſoit pour nourrir mon amour. Vous m'apprîtes enſuite que c'étoit votre charmante ſœur ; alors cet objet devenant réel, il n'eſt pas ſurprenant que j'aye continué à l'aimer malgré l'oppoſition que ſon hymen mettoit à mon bonheur, puiſqu'il n'eſt que trop commun que la plûpart des hommes brûlent pour des femmes unies à d'autres.

Mais dans ce qui vous regarde le mal porte ſon reméde avec lui, puiſque le Portrait qui vous a frappé eſt d'une perſonne qui n'exiſte plus, dont les charmes qui vous ont ſéduits étoient même effacés long-tems avant ſa mort, & que votre cœur ne peut imaginer nulle

le apparence de ſatisfaction dans ſa paſſion. Voilà, mon cher Valére, les ſeules réflexions que je vous conjure de faire pour rappeller votre raiſon ; & bien loin de traiter cet égarement de foibleſſe, je ſuis charmé qu'il m'ait inſtruit que vous étes ſuſceptible d'attachement, & que les nœuds de l'hymen vous feroient agréables avec une perſonne digne de votre amour : cette connoiſſance me fait eſperer que les attraits d'une jeune beauté pourront un jour bannir de votre eſprit ceux qui le troublent à preſent.

Valére ne répondit rien à tout ce diſcours ; ſoit qu'il fût trop mal pour pouvoir parler, ou ſoit qu'il doutât de ce que diſoit Don Louis, il ſe contenta de lui rendre ſes careſſes & de ſoupirer. L'Eſpagnol ne voulut pas pouſſer la choſe plus loin, & les Medecins ayant ordonné qu'on le laiſſât en repos, il ſe retira : mais rempli de ſon projet, il découvrit à Silviane qu'il avoit une ſœur ; que cette aimable fille étoit dans ſon Palais, &

& qu'il avoit deſſein de ſe ſervir d'elle pour tirer Valére de ſon égarement, ſe flatant qu'une beauté vivante animée, & dont les charmes étoient palpables, remporteroient aiſément la victoire ſur une paſſion purement chimerique.

La belle Comteſſe ſurpriſe qu'il lui eût caché qu'il avoit une ſœur chez lui, lui en fit de tendres reproches, & le preſſa de reparer cette offenſante reſerve en lui donnant la joïe de l'embraſſer. Comme Silviane étoit extrémement douce, les termes dont elle ſe ſervoit dans ſa plus forte colere, n'avoient jamais aucune aigreur; mais on liſoit dans ſes yeux, qu'on ne devoit cette modération qu'à ſon tempérament. Don Louis s'aperçut qu'elle étoit vivement piquée de ce miſtere; & craignant de lui avoir déplû: Mon adorable Silviane, lui dit-il, nos uſages ne vous ſont pas connus; quand vous les ſçaurez vous ne trouverez pas étrange que je n'aye point expoſé Evire aux regards de Valére. Si vous

vous aviez été ſeule, ma ſœur dès le premier jour de votre arrivée ſeroit venuë vous rendre ce qu'elle vous doit; mais Valére eſt François, je l'ai toûjours vû contraire à l'hymen, & railler des plus ſolides engagemens d'une maniere à me faire trembler. Ne pouvant donc imaginer en faire l'époux de ma ſœur, je n'ai pas voulu l'offrir à ſes yeux; la galanterie Françoiſe étant très-différente de la nôtre, & craignant de faire tort à la réputation d'Elvire. Mais aujourd'hui toutes ces conſidérations ceſſent par le changement de Valére; ſon cœur vient de s'ouvrir à l'amour: la frivole ardeur dont il brûle y prépare un chemin pour une paſſion plus raiſonnable, & je ne doute point qu'Elvire ne la faſſe naître, & que par une double alliance je ne devienne le plus heureux de tous les hommes.

La Comteſſe avoit trop d'eſprit, pour déſaprouver la conduite de ſon amant; elle s'appaiſa & le conjura de ne pas retarder le plaiſir qu'elle ſe faiſoit de voir Elvire.

Don

Don Louis auroit bien défiré que les chofes fe fiffent dans les regles & que Silviane attendît cette vifite dans fon appartement ; mais elle n'y voulut jamais confentir, & l'obligea de la conduire à celui d'Elvire. Don Louis qui n'avoit pas été un feul jour fans voir fa fœur, l'ayant informée de fon amour & de fon hymen, avoit fi bien difpofé fon cœur en faveur de la Comteffe, qu'elle l'aimoit déjà fans la connoître. Sa préfence acheva ce que les récits de fon frere avoient commencé. Ces deux belles perfonnes fe regarderent avec une égale admiration, & dès ce moment fe lierent de la plus tendre amitié. Silviane perfuadée que Valére ne pourroit être infenfible à tant de charmes, & remarquant une extrême reffemblance entre Elvire & le Portrait de fon ayeule, en forma le plan de la conduite qu'elle devoit tenir dans une affaire auffi délicate ; elle en confia le projet à Don Louis qui l'approuva ; mais on le cacha avec foin à la jeune Elvire, pour

pour ne la pas commettre. Silviane lui fit mille tendres careſſes, & la pria de vouloir bien lui donner par ſa préſence la conſolation dont elle avoit beſoin, dans la crainte que lui donnoit la maladie de ſon frere. Elvire rougit au nom de Valére, & parut ſe troubler à la nouvelle de ſon mal; la Comteſſe s'en apperçut, mais elle n'en voulut rien témoigner devant Don Louis. Cependant la belle Eſpagnole s'étant remiſe, lui répondit, qu'elle ſe tiendroit trèsheureuſe qu'elle la crut de quelque utilité dans ſa douleur, & que ſi Don Louis le permettoit elle partageroit avec empreſſement les ſoins & les peines qu'exigeoit d'elle l'amitié fraternelle. Don Louis y donna d'abord ſon conſentement, & Silviane tirant Elvire de ſa ſolitude, la conduiſit dans ſon appartement. Elles mangerent enſemble, & dans le cœurs de la converſation, Elvire ne pouvant réſiſter à ſa curioſité, demanda à la Comteſſe la cauſe du mal de Valére. Nous l'ignorons, lui ditelle

elle, une profonde mélancolie l'a devancé, mais nous ne pouvons tirer de lui quel en eſt le motif. Je vous aſſûre, ma chere Elvire, ajoûta-t'elle en ſoupirant, que le changement qui s'eſt fait en lui depuis quelques jours m'allarme infiniment, & quoiqu'il ſoit mon frere & que je duſſe en parler modeſtement, je ne puis me diſpenſer d'avouër que ce ſeroit une véritable, perte étant un des plus aimables cavaliers de France; & ſi vous l'euſſiez vû avant ſon mal, vous en conviendriez avec moi.

Elvire n'avoit pas appris à diſſimuler; elle étoit naturellement franche & ſincere, & la douleur de Silviane la portant à ſuivre le panchant qu'elle avoit pour la vérité, afin de la mieux conſoler: Ma retraite, lui répondit-elle en ſouriant, n'a pas été ſi exacte que je n'aye été témoin de votre arrivée ici, & quoique je n'aye vu Silviane & Valére qu'à travers de mes jalouſies, je n'ai pas laiſſé de les trouver extrêmement aimables. Ha! ma ſœur, reprit Silviane

ne en l'embraſſant, que je ſuis flattée d'un doux eſpoir dans ce que vous m'apprenez. Valére vous a peut-être vûë, & vous l'aurez charmé; & ne ſachant qui vous êtes & n'oſant s'en inſtruire, il eſt ſans doute tombé dans ce funeſte état d'amour & de douleur. Je ſerois très-fachée, reprit Elvire un peu émuë, d'être le ſujet de cet accident; mais il n'y a pas d'apparence, puiſque je l'ai toûjours vû ſans me laiſſer voir. Ma chere Elvire, interrompit la Comteſſe qui liſoit dans ſon cœur, de grace ne m'ôtez point cette agréable idée, & bien-loin de la bannir, tâchons de la rendre réelle, en oppoſant au noir chagrin qui dévore Valére, un objet ſi capable de l'en tirer. Elvire repartit à ces paroles avec autant de modeſtie que d'eſprit; mais ne s'éloignant pas des penſées de Silviane. Cette belle femme pour l'y maintenir la conduiſit auprès du malade, en la priant de ne point dire qu'elle fût ſœur de Don Louis, juſqu'au moment où l'on verroit qu'il ſeroit entierement hors de

danger. L'aimable Eſpagnole à qui Valére avoit extrêmement plu, & qui dans le fond de ſon ame ſouhaitoit ardemment d'en être aimée, ne s'oppoſa point à ce myſtere, afin de pouvoir gagner ſon cœur par ſes ſoins & ſes attentions, avant que d'en être connuë.

Comme ce Cavalier étoit d'une grande foibleſſe, & qu'il ne pouvoit ſupporter le moindre jour, ſon appartement étoit tellement obſcur, que quand il ſe feroit bien porté, il n'eut pû connoitre perſonne qu'au ſon de la voix. Silviane s'étant approchée de ſon lit avec Elvire, lui demanda comment il ſe trouvoit. Il lui répondit avec aſſez de peine, qu'il ne ſentoit aucune diminution à ſon mal & démêlant quelqu'un à côté de ſa ſœur; il crut que c'étoit une de ſes femmes, & s'efforçant pour la regarder: Vous avez donc déjà mis, lui dit-il, votre monde à l'Eſpagnol. La Comteſſe qui comprit ſa mépriſe, lui répondit ſans héſiter qu'Elvire étoit une fille de mérite, que Don Loüis lui avoit

avoit donnée ; qu'elle avoit mille aimables talens ; qu'elle jouoit de la Guitare en perfection ; qu'elle chantoit de même, & qu'elle étoit venüë dans son appartement, dans le dessein de charmer ses maux, par les doux accens de sa voix. La préocupation de Valére, ne l'empêchant pas d'être poli : Je suis bien redevable, répondit-il, à cette personne, & puisqu'il faut essaïer de tous dans l'état où je suis j'accepte avec plaisir le secours qu'elle veut bien m'offrir. Ma chere Elvire, dit alors Silviane, vous vous y êtes engagée ; donnez-nous donc cette preuve de votre complaisance. Elvire qui ne s'attendoit point à ce qu'on exigeoit d'elle, & qui même ignoroit que la Comtesse sçut les qualités qu'elle possedoit, fût un peu surprise de cette attaque ; mais Silviane instruite par Don Louis, lui mettant une Guitare entre les mains, l'obligea de finir ses réflexions, pour s'acquitter de ce qu'on desiroit d'elle.

Elle prit donc cet instrument, & le mariant avec sa voix ; elle

fit une ſi forte impreſſion ſur le cœur de Valére, qu'il s'écria pluſieurs fois, qu'il n'avoit jamais rien entendu de ſi parfait; & lorſqu'elle eût fini : Admirable Elvire, lui dit-il, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure : je ſens que l'attention que je vous donne, me détourne de celle qui cauſe toutes mes peines; ſoyez toûjours auprès de moi. Silviane & Don Louis ni peuvent me refuſer cette marque de leur amitié. Elle eſt ſi médiocre, Seigneur, lui répondit Elvire, qu'ils n'auroient jamais penſé que vous l'euſſiez miſe à cette foible épreuve; mais puiſque vous croyez en recevoir quelque ſoulagement, & qu'il m'ont ordonné de vous diſſiper, je ſerai toûjours prête à vous donner mes ſoins. La voix d'Elvire n'étoit pas moins charmante en parlant, que lorſqu'elle chantoit; elle s'énonçoit avec une grace particuliere, & ſéduiſoit inſenſiblement ceux qui l'écoutoient. Valére en ſentit tout le pouvoir; il remercia mille fois ſa ſœur, d'avoir amené cette aimable fille, la prenant toû-

toûjours pour ce qu'elle n'étoit pas. Elvire se prêta à cette scene, avec une bonté qui la rendit encore plus chere à Silviane, qui la pria de ne point quitter Valére. Don Louis qui s'y rendit, apprit avec une joye sensible l'effet que leur stratagême commençoit à produire. Valére qui jusqu'à ce moment s'étoit livré au desespoir, par la honte que lui causoit l'étrange passion qu'il avoit prise, & qui refusoit tous les remédes qui pouvoient le rappeller à la vie, parut moins agité; & la belle Elvire n'avoit qu'à le menacer de s'en aller, ou lui présenter quelque chose elle-même pour le lui faire prendre. Elle poussa la complaisance jusqu'au point de veiller avec Silviane, & ses femmes dans son appartement, pour lui faire goûter les douceurs du sommeil, par celle de sa voix.

Trois jours & trois nuits se passerent de la sorte, en voyant revenir le malade à vuë d'œil, qui n'ouvroit plus la bouche que pour donner des louanges à la jeune Elvire, ne parlant qu'à elle avec

plaiſir, & ne pouvant rien prendre que de ſa main. Ce changement étoit trop viſible, pour qu'il ſe le déguiſa à lui-même; il en fut charmé, & quoique le Portrait lui tint encore au cœur, ſa raiſon qui commençoit à triompher de ſa foibleſſe, lui faiſant enviſager une entiere guériſon, s'il pouvoit ſe livre à l'inclination qu'il ſe ſentoit pour la belle chanteuſe, le fit réſoudre à ſe découvrir à Don Louis. Pour cet effet le quatriéme jour depuis qu'Elvire s'étoit offerte à ſes mourans regards, ſe trouvant beaucoup mieux, il fit prier Don Louis de venir ſeul lui parler; il y courut, & Valére le faiſant aſſeoir à ſa ruelle, mon frere, lui dit-il, je vais vous faire voir le comble de la foibleſſe humaine; mais enfin puiſqu'il m'eſt impoſſible de ſortir d'un mal, ſans le ſecours d'un autre, il faut choiſir le plus raiſonnable des deux. Je ne puis m'ôter votre Ayeule de l'eſprit: Cependant un doux panchant m'entraîne vers Elvire; & je me ſens capable de l'aimer, ſi quelque obſtacle ne s'oppoſe point encore

à

à mes defirs : faites-la moi donc connoître entierement, mon cher Don Louis ; & me dites avec fincerité fi je puis payer de mon cœur les obligations que j'ay à cette aimable fille. Mon cher Valére, lui répondit Don Louis, vous ne fçauriez croire combien vous me donnez de joye, en m'apprenant cette réfolution ; ce dernier mal nous fera plus facile à guérir que l'autre. Cependant je ne puis vous cacher qu'Elvire eft de naiffance ; & que malgré une extrême indigence, fa vertu la fera toûjours regarder avec horreur, des propofitions qui pourroient la bleffer.

Auffi, reprit Valére, n'ai-je pas deffein d'en faire ! Il me fuffit qu'elle foit d'une noble origine, & que fa fageffe réponde à fa naiffance, pour l'époufer ; ma fortune eft affez brillante pour deux : je ne veux que fçavoir fi fon cœur eft libre, fi le don de ma main pourra lui plaire, & fi elle fe réfoudra à quitter fa Patrie, pour me fuivre. Voilà tout ce qui m'embarraffe : & quoique la reconnoif-

ſance & l'envie de me guérir de ma folie, ayent plus de part à ce que je fais qu'un violent amour, le changement que les charmes de ſa voix ont fait ſur moi, me perſuade ſi bien que je l'aimerai véritablement en la poſſédant, que j'y ſuis abſolument réſolu en cas que cela ſoit poſſible.

N'en doutez point, reprit l'Eſpagnol, Elvire eſt telle que vous pouvez la déſirer, & je ſuis ſûr de ſon conſentement: mais, mon cher Valére, vous ne l'avez vûë qu'à demi; l'état où vous étiez nous ôtant la liberté de donner du jour à cette chambre, vous n'avez pu juger de tous ſes charmes: mais puiſque vous êtes mieux & dans l'intention de guérir l'eſprit auſſi bien que le corps, je veux que vous la voyez entierement, avant que je lui parle de votre intention, afin que vous vous déterminiez avec connoiſſance de cauſe. Valére lui répondit qu'il étoit tout déterminé; mais qu'il ne refuſoit point de laiſſer charmer ſes yeux, ainſi que ſes oreilles. Alors l'Amant de Silviane

ne ayant tout fait ouvrir dans ſon appartement, le quitta: & paſſant à celui de Silviane, qu'Elvire ne quittoit plus, il leur apprit l'heureuſe réüſſite de leur deſſein; & pria ſa ſœur de ſe parer de tous les ornemens qui pouvoient relever ſon éclat naturel. La charmante Comteſſe enchantée de cette avanture, voulut habiller Elvire elle-même, qui plus intéreſſée qu'on ne penſoit à plaire à Valére, ne négligea rien pour y parvenir. L'une & l'autre n'eurent pas de peine en cette occaſion: la Nature l'avoit ſi bien partagée de ſes plus rares faveurs, qu'il n'eſt point de cœurs, dont elle n'eût pu s'emparer, ſi elle l'eût voulu.

Sa tête & ſon habit furent garnis de toutes les pierreries qui devoient lui appartenir en ſe mariant; elles étoient en grand nombre, des plus belles, & d'un prix immenſe: ſon corps de jupe étoit de drap d'argent, couleur de roſe; ſa jupe de velours noir toute relevée de perles & de diamans; ſes cheveux noirs geais tomboient en boucle ſur ſes épaules, entrelaſſés

laſſés de perles, & ceux de deſſus le front étoient attachés par des nœuds de diamans, ce qui relevoit admirablement bien la beauté de ſon tein, qu'elle avoit d'une blancheur éblouïſſante ; agrément très-rare parmi les Dames Eſpagnoles. Elle reſſembloit ſi parfaitement en cet état au Portrait de ſon Ayeule, que Don Loüis & Silviane ne pouvoient ſe laſſer d'en témoigner leur étonnement. Mais celui de Valére en la voyant entrer dans ſon appartement, ne ſe peut exprimer; il crut rêver, & ſans la préſence de ſa Sœur & de Don Loüis, il ne ſeroit pas ſorti de cette erreur. La joye ſe répandit ſur ſon viſage à la vûë de ce charmant objet, dans lequel il retrouvoit les traits qu'il ne pouvoit effacer de ſon eſprit ; mais ne pouvant parler par l'excès de ſa ſurpriſe & de ſon admiration, il gardoit le ſilence les yeux attachés ſur Elvire: lorſque cette belle fille, de qui l'humeur étoit enjoüée & vive prit la parole, & s'approchant de lui avec un ris charmant : Hé ! quoi, Seigneur

Fran-

François, lui dit-elle retombez-vous dans votre mélancolie, & dois-je chanter & prendre la guittare pour vous en tirer? Adorable Elvire, lui répondit-il, enfin, pardonnez à l'amour le plus tendre une réception qui vous surprend. Oüi, Don Loüis, ajouta-t-il, en s'adressant à lui, c'en est fait, l'amour triomphe encore; mais après cet aveu ne m'apprendrez-vous point par quel bonheur vous êtes devenu le Pigmalion de cette avanture?

Il est juste de vous en instruire, mon frére, lui dit alors Silviane: Vous voyez dans cette admirable personne un trésor que Don Loüis avoit eu la cruauté de nous cacher; vous voyez Elvire de Manacés sa sœur, & la vivante image de celle qui vous avoit charmé. Il est impossible de décrire la joye de Valére; tout foible qu'il étoit encore, il vouloit qu'on le levât & qu'on l'habillât pour se jetter aux pieds d'Elvire; & cette belle fille eut besoin d'employer tout son pouvoir sur lui pour l'en empêcher; mais il s'en dédommagea en don-

donnant mille tendres baiſers à la main qu'elle avoit avancée pour le détourner de ſon deſſein. Il embraſſa mille fois Don Loüis & Silviane; & la ſatisfaction de l'eſprit produiſit un tel effet ſur le corps qu'en moins de huit jours il fut en état de ſortir; & dès les premiers de ſa convaleſcence, ayant tout fait préparer pour cette double alliance, la cérémonie s'en fit avec une magnificence éclatante: & lorſque les quatre Epoux eurent encore goûté quelque tems le plaiſir d'être enſemble, Valére reprit la route de France avec ſon aimable femme: Don Loüis reſta en Eſpagne avec la ſienne; & l'un & l'autre bénirent juſqu'au dernier moment de leurs vies l'avanture des Portraits.

Fin du Tome VIII.

